REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIIe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1927

LE BARRAGE

DERNIÈRE PARTIE (1)

I. — LE CURÉ DE VALLON

La conversation se prolonge en buvant du vin blanc qui, mûri sur les coteaux de Bellerive, est sec et pétillant, et jette dans son or de jolies bulles en travail. Gaspard Salut a donné quelques détails sur cette Syrie où il a vécu deux ans. Mais il n'est pas bavard, et les pays où l'on ne doit pas aller n'intéressent guère. Par ses camarades de la classe il a connu à son tour la chronique de Vallon sans l'avoir demandée. Pas toute cependant, car il n'a pas encore été question de Josette Bize. C'est un sujet qu'il n'ose pas aborder, mais pourquoi Étienne ou Pierre-Marie n'y font-ils pas allusion? Ils savent pourtant que Josette et Gaspard se sont accordés. L'inauguration du village-modèle, la réclamation pour le cimetière, la bénédiction sur le lac le jour de la Toussaint, voilà de grands événements à raconter.

— Comment aviez-vous pu oublier les morts? s'étonne le revenant encore une fois.

— Oh! la vie de tous les jours, ça suffit bien à occuper.

Puis c'est la recherche de Nicolas Hagard perdu dans la neige.

— Moi, dit Pierre-Marie Blanc, je crois qu'il est tombé là où se sont tués, l'an passé, Balthazar et Serge.

— Qui ça, Balthazar et Serge?

— Deux ouvriers du chantier de la Capucine qui ne connaissaient pas la montagne.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février.

— Ou qu'on a assassinés, déclare Étienne Ducroz pour piquer la curiosité.

Mais Gaspard Salut ne prend aucun souci de ces deux étrangers. Ses camarades se regardent l'un l'autre et hochent la tête. On en vient maintenant aux menus faits de tous les jours. Chevillard a vendu son chalet, et il n'y a pas que lui. Mélanie Hagard négocie la vente du sien pour un bon prix.

— Mais tu as ta part dessus, Gaspard.

Gaspard approuve et ne donne aucun détail. Puis, ce sont les jeunes filles qui s'engagent comme servantes à l'hôtel du Dôme d'Or, cet énorme bâtiment qu'on a construit pour les touristes, et les jeunes gens qui s'embauchent aux usines de Fontaine-Couverte ou même de Bellerive.

— Il n'y aura bientôt plus personne ici, constate Gaspard

— Oh! c'est sûr et certain. On est trop haut et trop loin.

— Vous avez une grande route et un funiculaire.

— Justement, c'est commode pour s'en aller.

Et l'on rit et l'on boit. Et, parce que l'on boit et l'on rit, on passe à la chronique galante. Autrefois, elle se bornait à deux ou trois aventures. Encore s'agissait-il le plus souvent de bergères qui accouchaient un peu trop tôt après le mariage. Mais depuis que le village modèle est visité par les ouvriers du chantier et par les voyageurs, on ne compte plus les vierges folles. On compterait plutôt les vierges sages. Pierre-Marie Blanc et Étienne Ducroz font assaut de science devant cet ignorant. Bien que morte en couches, la Fine Servoz n'est pas épargnée. Et, pas davantage, Jeanne Chevillard, qui a disparu de la commune, ni Pauline Martinet, qui a mis au monde une fille née de père inconnu et qui, pour la nourrir, accepte les plus basses besognes. Cette jeunesse est sans pitié. Comme les chiens courants à la curée chaude, elle dévore les entrailles. Et, brusquement, l'un des deux, — est-ce Pierre-Marie, est-ce Étienne? — prend à partie Gaspard Salut, comme si c'était la suite naturelle d'un entretien si cordial et tout empreint de confiance réciproque :

— Et toi, Gaspard, tu ne vas pas rester à Vallon?

— Moi, pourquoi?

— Puisque tu vends la maison que tu possèdes avec Mélanie Hagard. Tu vas à la ville.

— Je reste ici.

— Où iras-tu? Puisque tu n'as plus de maison.

Va-t-il répondre : « Le chalet de Josette Bize est assez grand pour deux, et j'ai rapporté de là-bas de quoi orner notre demeure? » Il ne desserre pas les dents. Faut-il, décidément, lui ouvrir de force la bouche? C'est Pierre-Marie Blanc qui s'en charge en ricanant :

— Et, naturellement, tu ne vas pas épouser Josette.

Le coup est appliqué en pleine poitrine : il suffira d'élargir la plaie.

— Pourquoi? a demandé le revenant qui, sous son hâle, est devenu exsangue.

— Pourquoi? reprend l'autre camarade, l'autre bourreau, mais tout le monde ici te l'apprendra, si tu es seul à ne pas le savoir.

— Eh bien! dites-le, vous deux.

— Oh! ça n'est pas notre affaire!

— Vous avez commencé, vous finirez, ordonne Gaspard d'une voix changée et qui est singulièrement impérative pour venir d'un homme seul en face de deux compagnons.

Diable! il a pris de l'assurance depuis qu'il est parti du village. Quand il est parti, c'était un gars doux et timide, comme on les fait au séminaire où il avait passé quelque temps. Et, maintenant, ça commande! Pierre-Marie Blanc et Étienne Ducroz se concertent de l'œil. Autant vaut lui donner satisfaction. Après tout, c'est lui rendre service. N'est-on pas de la même classe?

— Ne te fâche pas, vieux frère. Tu es resté loin trop longtemps. Les absents ont toujours tort, c'est connu, et les femmes, ça n'a point de patience.

— Ne tournez donc pas autour du pot.

— Alors, il y en avait qui tournaient autour de Josette, surtout ces deux types qui s'appelaient l'un Serge et l'autre Balthazar. On n'a jamais bien su d'où ils venaient. De jolis museaux, par exemple, on ne peut pas leur ôter ça. Ils ont dansé toute la nuit avec ta promise le soir de l'inauguration du village.

— C'était permis. Après.

— Après? Eh bien! elle est devenue grosse.

— Vous mentez.

— Parce que son enfant est mort en naissant? Un mort-né, c'est un enfant tout de même. La sage-femme qui l'a reçu l'a bien vu. Et d'autres aussi l'ont vu.

Cette fois, c'est le coup de massue sur la tête. Ils ont eu le Syrien à eux deux. Mais celui-ci s'est levé. Il a empoigné par le goulot une bouteille à demi pleine encore et il la brandit en l'air comme une arme, tandis que le vin s'en échappe. Va-t-il la leur briser sur le crâne ? Pris de peur, les deux complices battent en retraite prudemment :

— Peut-être bien après tout, concède Pierre-Marie. Pas d'enfant, et Serge et Balthazar sont morts.

— On prétend, ajoute Étienne, que c'est Nicolas Hagard, ton parrain, qui les a tués.

— Assez ! assez !

— Eh bien quoi ! On ne peut plus maintenant plaisanter. Marie-toi et voilà tes deux garçons d'honneur.

— Canailles ! leur jette Gaspard.

Et il les plante là, tout ahuris d'être ainsi traités par un camarade de la même classe qui est tout seul quand ils sont deux. Autant vaut le laisser filer tout de même. Il n'est pas de tout repos, ce Gaspard Salut. Depuis la disparition, dans la perfide montagne du printemps, de ce terrible Nicolas Hagard dont on redoutait les poings et le prestige, le village a pu s'en donner à cœur joie sur la scandaleuse conduite de Josette. Le décès de Pierrette Bize sa mère, descendue à l'hôpital de Fontaine-Couverte pour une maladie mal déterminée et qui pourrait bien être le chagrin, n'avait même pas imposé le silence, ou tout au moins la discrétion. Et voilà maintenant que le revenant faisait le méchant ! C'était la première réaction. Dès le lendemain, il réfléchirait. Un tel mariage serait impossible. Ce serait un scandale encore plus grand, et comme une prime donnée au dévergondage. Ni le maire ni le curé ne le permettraient. Le curé ! il ne fallait pas s'y fier. N'avait-il pas beaucoup fréquenté la maison des Bize, ce qui n'était pas bien sa place, — et assisté Pierrette à ses derniers moments, abandonnant matin et soir sa paroisse? Quant à Joachim Rebut, lui aussi tournait autour de Josette. Qu'avait-elle donc de plus que les autres pour attirer ainsi les hommes? Il avait désiré dans les temps épouser la mère, et il se rabattait sur la fille depuis qu'elle avait fauté, s'imaginant qu'elle serait trop heureuse d'accepter un homme de son âge avec une belle position et du bien, un bon parti somme toute. Et les deux complices rient à gorge déployée des prétentions du maire :

— Après tout, conclut l'un des deux, la fille ne peut plus trouver qu'un vieux. Gaspard ne va tout de même pas marier cette traînée.

Cette traînée, eux aussi la ramasseraient volontiers, sans quoi ils ne s'acharneraient pas sur elle. Mais c'est là un sentiment qu'on ne s'avoue même pas à soi.

Gaspard s'en est allé dans la nuit. Il est retourné tout droit à la cure, non pour y chercher du secours, — il n'a pas cessé de croire en sa promise, — mais pour connaître le secret dont le prêtre est dépositaire. A son coup de sonnette la servante a mis du temps pour répondre :

— Encore vous ? M. le curé n'y est pas.

— Comment? il n'est pas rentré à cette heure?

— Il est rentré et ressorti. Ressorti sans casser une croûte. Reparti avec les sacrements pour ce mourant de la Maladière. Il se tuera, monsieur, il se tuera.

— Je reviendrai demain matin. Dites-lui que c'est Gaspard Salut, le filleul de Nicolas Hagard.

— Nicolas Hagard qui a péri dans la neige? même que M. le curé s'en est fait tant de tracas.

Il est reparti sous les étoiles dont la clarté est comme diffuse dans un halo, car le temps va changer. Non, il ne doute pas de Josette. Ou bien alors il faudrait douter du bon Dieu. Ah ! s'il pouvait la voir dès ce soir ! Mais il ne sait pas où elle habite. Elle aurait peut-être peur en le voyant. Elle n'aurait pas longtemps peur. Les yeux couleur de châtaigne, et la bouche qu'il ne se rappelle pas très bien pour l'avoir vue de trop près le jour des adieux lui souriraient. A-t-elle souri à d'autres en son absence? Ce n'est pas possible. Il ne pourrait pas frapper chez elle à cette heure, même s'il connaissait sa maison. Dans les villages, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, quand on s'imagine que tout le monde dort ou que tout le monde travaille aux champs, il y a encore des yeux qui épient, qui espionnent, qui percent les murs.

Mélanie a laissé la porte ouverte. Il gagne la chambre de son parrain, sa chambre et il s'étend pour dormir. La marche et le souci l'ont fatigué. Il ne se réveille qu'au grand jour.

— Ah ! se reproche-t-il, Josette m'attend.

Si la jeune fille connaît son arrivée, elle doit se languir de

lui, comme il se languit d'elle. Il court chez le curé qu'il doit voir le premier selon le vœu du mort. La servante lève les bras au ciel :

— Mais non, M. le curé n'y est pas. Quand y est-il, le pauvre homme ? Il a dit sa messe, il a pris une tasse de café noir, sans même y tremper les mouillettes de pain et de beurre que je lui avais préparées. Et il m'a dit comme ça : « Je suis pressé. »

— Ne vous a-t-il pas confié où il allait ?

— Il allait chez Josette Bize et ensuite chez Mélanie Hagard, justement pour vous y trouver. Gaspard Salut, c'est bien vous? Je vous remets, quand même je vous ai vu de nuit. Ça m'étonne que vous ne l'ayez pas rencontré.

— Où habite Josette Bize? demande résolument le jeune homme.

— Tenez, on voit son chalet d'ici. Au bout de la place, avec un jardinet et des géraniums aux fenêtres.

Gaspard y va tout droit. Assez d'atermoiements et de délais ! A quoi bon des intermédiaires? Cœur à cœur ils s'expliqueront mieux, s'il y a quelque chose à expliquer, cette histoire d'enfant mort-né que d'ignobles gredins ont sans doute inventée de toutes pièces. Il frappe et ne reçoit pas de réponse. Serait-elle sortie ? Ce n'est guère à croire. Le matin, à cette heure, il y a les soins du ménage, avant de s'occuper des champs ou de paître le bétail. Aux fenêtres des maisons voisines on l'observe et l'on guette ses faits et gestes. Mais personne ne le hèle pour l'informer. Il finit par ouvrir la porte et par entrer. Avec quel respect ! La cuisine est en ordre et la table a été desservie. Le pain n'a pas été entamé. La jeune fille a dû, comme le curé, boire son café au lait sans rien manger. Il pénètre à pas de loup, comme s'il avait honte d'être aussi indiscret, dans la chambre voisine qui est la chambre de sa promise. Le lit a été refait. A côté du lit, il y a une photographie, la sienne qu'il a envoyée de Syrie l'année précédente et, devant, dans un vase, les premières roses du jardin. Pour la première fois depuis son retour au pays natal, sa figure se détend dans un sourire. Il savait bien qu'elle ne l'avait pas trahi. Elle aussi a mis son amitié dans un tabernacle. Et comme elle a dû souffrir sans défense, après la disparition de Nicolas Hagard, après la mort de sa mère, seule et calomniée ! Elle l'a attendu, elle l'attend,

ses maux sont finis, le bonheur est là, mais où donc se cache-t-elle? Il sort de la maison et avise une vieille femme qui semble d'ailleurs l'épier et qu'il reconnaît :

— Savez-vous, madame Molin, où est Josette Bize?

— Ah! c'est bien toi, Gaspard Salut.

Le vieux visage se fait aimable, mais se renfrogne aussitôt quand elle ajoute :

— Josette? Elle s'est sauvée tout à l'heure, poursuivie par M. le curé. Ah! je ne sais pas ce qui se passe.

— Sauvée? De quel côté?

— Du côté du lac, par ce chemin-là.

— Il y a combien de temps?

— Je n'ai pas compté. Peut-être bien une demi-heure, peut-être moins, peut-être plus.

Il ne la remercie même pas quand elle voudrait engager une conversation et il se met à courir à toute allure dans la direction indiquée. De nouveau, il est torturé d'inquiétude. De nouveau, il croit toucher le malheur de sa main qu'il jette en avant. Pourquoi s'est-elle sauvée, et devant qui? Serait-ce devant lui? Il a beau faire, il rapproche cette fuite des affreux propos tenus sur elle. Mais sa foi les écarte, réussit à les écarter. Il ne veut plus rien que la voir. La voir, c'est la fin de tous leurs maux...

Le curé de Vallon est rentré tard dans la nuit au presbytère, parce qu'il a dû se battre longtemps avec ce mourant de la Maladière qui voulait bien se confesser d'un vol, mais se refusait obstinément à le réparer. L'aveu déjà si pénible ne suffisait-il donc pas et fallait-il encore rendre une somme qu'on avait eu tant de peine à prendre d'abord, et ensuite à cacher? La bonté rayonnante du prêtre avait eu raison de l'avare, mais après une lutte prolongée et interrompue fréquemment par des accès de toux.

Le matin, sa messe dite, informé de la visite nocturne de Gaspard Salut, il veut prévenir Josette Bize qui vit en recluse et qui peut-être ignore le retour de son promis, la prévenir et surtout la raffermir, car il la sait très tourmentée au point de passer des nuits sans dormir et dans les larmes et de vouloir briser elle-même ses accordailles pour ne pas encourir le mépris de celui qui revient après si longtemps. Une coupable ne serait

pas plus désespérée. N'est-il pas son unique réconfort, maintenant que Pierrette sa mère et Nicolas le chasseur ne lui peuvent plus redresser la tête contre ces haines de village qui s'assouvissent sur les faibles et les désarmés? Il a été le confident de l'horrible tragédie, et le malheur aurait été plus grand encore, si la miséricorde de Dieu n'avait retiré dès avant la naissance le fruit de la violence et de l'iniquité. Il a promis aux deux morts qu'il préviendrait Gaspard et que la première entrevue aurait lieu en sa présence. Il verra Josette en passant, puis il ira chercher l'autre et l'informera. C'est là son plan de campagne. Il se hâte, bien que sa blessure à la jambe le fasse cruellement souffrir à cause du temps qui va changer et qui se charge d'une humidité pesante.

La première parole de Josette, quand il entre chez elle, est une parole de douleur :

— Gaspard est revenu. C'est lui qui vous envoie pour la rupture.

— Mais non, mais non, ma petite. Gaspard est arrivé hier soir et je ne l'ai pas rencontré encore.

— Hier soir? Et je ne l'ai pas su ! Et je ne l'ai pas encore vu ! Ah ! c'est fini.

— Vous êtes absurde, Josette, et je vais vous gronder. Nicolas Hagard, avant de s'en aller pour toujours dans sa montagne, a prié d'avertir Gaspard afin qu'il vienne me voir avant vous. Gaspard est venu deux fois au presbytère, après le souper et jusque dans la nuit. Mais je n'y étais pas.

— Comment n'y étiez-vous pas, monsieur le curé?

— A cause d'un mourant.

La jeune fille se tait. Le prêtre, doucement, tâche de calmer cet état d'exaltation. Elle ne pensait qu'à ce retour dont l'effroi va, chez elle, grandissant. Depuis de longs mois elle n'a pas écrit à l'absent qui s'en est morfondu. Une certaine qualité d'amour ne permet pas de mentir à celui qu'on aime, dût-on le torturer. Elle ne sait pas qu'elle éprouve cet amour-là, mais, ne trouvant pas de mots pour écrire la vérité, elle s'est enveloppée de silence. Le mal qu'elle n'a pas fait est néanmoins en elle. Elle se sent diminuée, dégradée, souillée. Aucune eau lustrale ne peut la purifier. La confession relève un coupable. Mais la flétrissure d'une innocente, seule la divine pitié la peut effacer. Et la divine pitié, comment la demander à un homme, et à un

homme qui, dans l'amour, veut tout posséder? La seule idée de se retrouver devant Gaspard la fait trembler comme une feuille sous le vent.

L'abbé Berger, qui l'a devinée, lui a pris la main, afin qu'elle ait, même physiquement, l'impression d'être soutenue et gardée. Et quand, après de longues objurgations, il la croit enfin calmée, il se lève et veut qu'elle reste assise :

— Là, mon enfant, ne bougez plus, ne pensez plus, et priez. Le prie-Dieu de votre mère vous recevra, si vous n'êtes pas trop lasse.

— Ma mère, elle est morte de moi.

— Non, elle n'est pas morte de vous, Josette. Elle est morte du reproche qu'elle s'est adressé à elle-même pour ne pas être restée avec vous le soir de la fête. Elle n'a pas eu assez de confiance en Dieu pour son repentir, sauf à la fin, car elle est décédée comme une sainte. Elle veille sur vous de là-haut. Vous non plus, vous n'avez pas assez de confiance. Attendez-moi et soyez bien sage. Moi, je vais de ce pas chez Gaspard Salut. Il saura tout par moi. Lui aussi, il a sa part de faute : il aurait dû revenir un an plus tôt, au lieu de vouloir amasser de l'argent à cause de votre bien et de sa pauvreté. Les gens trop délicats prennent la vie de travers. Mais, s'il est ce que je crois, il m'accompagnera chez vous. Il vous parlera d'amitié, il est votre promis.

— Il ne l'est plus.

— Il l'est toujours. Il ne s'est pas délié. Il ne se déliera pas.

— Ah ! j'ai trop peur.

— Voyons, voyons, voulez-vous en savoir plus long que votre curé?

— J'essaierai. J'attendrai. Il y a si longtemps que je l'attends!

— Et s'il était revenu tout droit ici?

— Je me serais sauvée.

— Nous serons deux, Josette, à revenir tout à l'heure.

Le prêtre sort, à peu près rassuré et remonte la rue pour gagner en hâte la maison des Hagard qui est tout en haut, la dernière, assez éloignée. Il ne faut pas laisser la jeune fille se dévorer dans l'attente. Gaspard a le cœur généreux. Il n'adressera pas de reproches ni de plaintes. Il se taira : ce sera mieux ainsi. Le mariage se célébrera le plus tôt possible, et les mauvaises langues clabauderont en vain.

L'abbé Berger édifie tout en marchant ces projets favorables. Pourtant, n'est-ce pas un pressentiment qui le pousse à se retourner? Et, se retournant, il voit de loin s'ouvrir la porte de Josette Bize, et la jeune fille qui se met à courir. Ah! mon Dieu! elle prend le chemin du lac! Déjà une fois, avant ses couches maudites, elle a voulu *se périr*, et le prêtre ne l'ignore pas. Il faut la poursuivre, il faut la gagner de vitesse, il faut la ramener. Elle a déjà une belle avance. Et le voilà qui retrousse sa soutane et prend sa course derrière elle. De vieilles femmes qu'il a failli bousculer se signent à son passage :

— Jésus! Marie! notre curé est devenu fou!

La mère Molin qui a repéré les deux fuites allonge une moue de réprobation :

— C'est encore à cause de ces Bize. M. le curé devrait bien se surveiller!

M. le curé ne se surveille pas du tout. Sa blessure à la jambe le gêne et la douleur arrêterait un autre que lui, moins endurant et surtout moins charitable.

— Mon Dieu! mon Dieu! supplie-t-il en forçant l'allure. Faites que je supporte mon mal, comme vous l'avez supporté pour tous les hommes. Faites que j'arrive à temps. Cette jeune fille est à Vous. Elle n'a déjà que trop souffert et Vous l'avez frappée comme une élue. Vous lui devez une compensation. Prenez-moi pour elle, mais épargnez-la...

Il lance vers le ciel couvert ces objurgations presque impératives, et sa prière le porte. Il ne perd pas de terrain, malgré l'âge, et même, comme un lévrier sur la piste d'un lièvre, il en gagne un peu à chaque foulée. Devant lui, pourtant, Josette, se sentant poursuivie, accélère encore, prise d'épouvante et comme désireuse d'échapper à un danger. Elle a traversé la sapinière qui lui rappelle l'odieux attentat, et l'horreur la pousse, comme l'autre la prière. Déjà elle approche des eaux qui sont hautes à cause de la fonte des neiges et comme suspendues au-dessus du barrage. Elle s'y jette de tout son élan, comme dans le bain suprême, le seul qui la pourra laver, le seul qui la rendra morte mais pure à son promis. Elle s'y jette les mains en avant, marchant jusqu'à perdre pied, tandis qu'à trois ou quatre cents pas derrière elle le prêtre crie : « Josette! Josette! » comme pour lui rendre conscience de sa vie et de son âme.

A sa suite, sans hésiter, il se précipite, tout en sueur, dans

le lac où, déjà, elle a disparu. Il sait nager, il plonge, il s'est trop pressé et n'a pas trouvé l'endroit. Il recommence, et cette fois la découvre, la happe, l'étreint, la ramène, — ah! qu'une soutane et des souliers sont lourds dans l'eau! — et la dépose sur le bord. Il tombe, épuisé, à côté d'elle. Dieu l'a exaucé, mais peut-être sa prière a-t-elle été entendue dans toute sa teneur. Personne ne les secourra-t-il pour faire à la jeune fille, s'il est nécessaire, la traction de la langue? Il se soulève pour l'essayer, et il retombe.

Mais la berge s'est déjà peuplée. Des bergers qui paissaient leurs chèvres, des faucheurs qui faisaient les foins, des femmes qui les assemblaient en mottes avec leurs râteaux, ont suivi la poursuite et s'y sont même intéressés en riant, comme à une course de chevaux ou de bicyclettes, et puis tout à coup, à mesure que le premier coureur se rapprochait du lac, ils ont compris de quoi il retournait et ont abandonné leur travail. Bientôt les deux rescapés sont entourés et soignés. On porte Josette dans une cabane destinée aux instruments de pêche. Là, une commère la déshabille, la frotte, l'enveloppe dans une bonne couverture en attendant qu'on aille chercher du linge au village. Retirée très vite de l'eau, elle n'était qu'à demi asphyxiée et bientôt revient à elle, tandis que le prêtre s'est évanoui. Elle demande qui l'a retirée.

— C'est M. le curé, lui explique sa garde improvisée.

Alors elle pleure et ne s'arrête plus de pleurer. Mais ses pleurs même la réchauffent. Elle est sauvée.

Le prêtre, lui, quand il recouvre ses esprits, est la proie de ses paroissiens. Ils lui ont arraché sa soutane et ils ont trouvé dessous un pauvre linge déchiré et cent fois recousu et un cilice dont ils ont deviné l'usage. Ils en ont eu vergogne, car ils sont devenus riches, vergogne et pitié aussi, d'autant plus que le pauvre homme claque des dents et tremble de tout le corps, malgré les massages. Il est entré en sueur dans cette eau qu'alimentent les neiges et qui roule au printemps et jusqu'au cœur même de l'été des glaçons. Pourvu qu'il ne prenne pas du mal!

— Couvrez-moi, ordonne-t-il doucement. Il faut honorer le prêtre.

Et ils quittent leurs vestes pour le couvrir. Et ils fabriquent une civière avec des branches pour le porter au presbytère. Et

ils enlèvent leurs chapeaux afin de l'honorer. Et ceux qui ne servent pas à tenir les brancards se joignent au cortège ainsi qu'à une procession où l'on suit le Saint-Sacrement. Comme leurs sens exercés de paysans rapprochés de la terre les avertissent des signes qui annoncent le printemps, ils ont reçu dans leur cœur, fermé trop souvent à toute grâce, l'avertissement de la sainteté.

II. — LES PROMIS

Gaspard Salut, courant vers le lac, aperçoit ce cortège qui lentement remonte au village. Est-ce Josette trépassée qu'on lui rapporte sur des branches? Étreint d'une angoisse sans nom, le cœur défaillant, il ralentit le pas, afin de mieux fouiller des yeux, à distance, la civière où le corps de quelqu'un est étendu. Il ne reconnaît pas l'abbé Berger qu'il n'a pas vu depuis si longtemps à cette figure resserrée et flétrie de pauvre vieux, à ces vêtements qui sont épars et ont remplacé la soutane, mais ce n'est pas le jeune visage de Josette. Et du coup sa poitrine est soulagée d'un lourd poids. Mais qui donc est cette victime?

Le prêtre récite des prières que reprend en arrière le chœur des faucheurs et des femmes. Quand le jeune homme est à portée du convoi, il le reconnaît et de sa voix douce qui s'affaiblit il prie les porteurs de s'arrêter.

— Gaspard, appelle-t-il.

Gaspard n'a pas entendu, mais on lui fait signe d'approcher.

— Oh! monsieur le curé, c'est vous?

Car, cette fois, il a compris.

— Plus près, dit le prêtre à voix basse. Écoute, car je ne parlerai peut-être plus. Elle est vivante. Elle est innocente. Elle a été la victime de deux scélérats qui ont expié. Qu'elle soit ta femme. Soutiens-la. Porte-la. Aime-la. Adieu.

Sa mission achevée, il lève en l'air, pour bénir les promis, une main défaillante qui retombe.

— Monsieur le curé! murmure Gaspard qui s'est agenouillé, j'ai toujours cru en elle.

— Heureux ceux qui croient ainsi, mon enfant, parce qu'ils aiment.

Et le cortège se remet en route, grossi d'instant en instant

par les gens du village où déjà court la nouvelle. Gaspard, qui s'est relevé, le regarde s'éloigner. Ce même village qu'il maudissait la veille pour son ignominie et sa lâcheté, il le voit soulevé d'enthousiasme et dévoré d'inquiétude parce que son pasteur a offert sa vie. Car il a deviné maintenant le drame de la poursuite. Josette a été sauvée par le prêtre. Mais où donc est-elle restée ? Il n'ose le demander à personne. Seul, il continue à descendre vers le lac. Ses rives sont vides. Il y a bien cette cabane de pêcheur. Si elle était là, blessée ou malade ? Mais l'y aurait-on abandonnée? Il ouvre la porte avec précaution, il entre. Elle est là.

Elle est là, couchée sur un lit de filets, roulée nue dans une couverture comme un enfant qui vient de naître, et gardée par une vieille femme qui tâche à la distraire comme on cajole un nouveau-né, tandis qu'on est allé lui chercher de quoi l'habiller. Elle est sans défense, elle ne peut faire aucun mouvement sans se découvrir. Tout de suite elle l'a vu sur le pas de la porte et voici qu'elle tend vers lui son visage terrifié où les cheveux mouillés collent encore aux tempes, et dont les joues sont humides, non plus de l'eau qui a été essuyée, mais des larmes qui coulent et qui donnent au regard le voile transparent de la douleur. Ne va-t-il pas la maudire? Ah! pourquoi l'a-t-on retirée du lac ? Elle serait morte maintenant et n'aurait plus son jugement à redouter. Morte, c'est bien sûr qu'il lui accorderait son pardon.

Lui, cependant, s'est glissé à pas de loup, comme on marche sans bruit dans une chambre de malade, et pour la seconde fois il s'agenouille, afin que sa bouche soit tout près de la petite oreille que le soleil traversait comme une coquille le jour de leurs adieux.

— Josette, murmure-t-il, c'est toi qui ne sais pas.

Comme il a une douce voix! Mais que veut-il dire ?

— Quoi? implore-t-elle naïvement.

— Tu sais bien.

Il rougit. Il hésite devant le mot qu'il n'a jamais prononcé, sauf intérieurement. Il se force à le dire :

— C'est toi, Josette, qui ne sais pas aimer.

Elle a encore du sang dans les veines, car la voilà plus rouge que lui.

— Oh! proteste-t-elle.

— Puisque tu as douté.

— De quoi?

— Mais de moi.

Elle se recueille, elle ne comprend pas tout de suite, elle met du temps à comprendre, et puis elle a compris.

— Il ne fallait pas? demande-t-elle dans un mince sourire de convalescent.

— Non, Josette, il ne fallait pas. Je n'ai cru personne. Je venais à toi ce matin pour toujours. Et tu n'étais pas là. Et tu voulais mourir.

— Oui, pour ne pas te revoir.

— Pour ne pas me revoir? Qu'est-ce que je serais devenu?

Comme un petit enfant, elle se lamente :

— J'avais peur.

Alors il s'approche davantage et lui prend la tête avec précaution. Elle ne peut pas bouger, parce qu'elle est nue sous la couverture, mais il la traite comme un petit enfant, en effet, et il lui met des baisers sur le visage, sur les yeux, sur les joues, en évitant la bouche parce que ce n'est pas le moment. Elle se laisse câliner sans résistance, et comment résisterait-elle? Comme un petit enfant, elle appartient à celui qui la soigne si maternellement. Alors, pourquoi recommence-t-elle de pleurer?

— Tu pleures, Josette?

— C'est de plaisir.

— Tu as été bien malheureuse.

— Oh! oui.

— Tu ne le seras plus jamais. Tu es ma femme.

Elle voudrait se cacher la figure dans le bonheur comme on désire la cacher dans la peine, mais elle n'a pas la disposition de ses mains. Et puis, des ombres continuent de passer.

— Gaspard, ce n'est pas possible.

— Et pourquoi donc?

— Parce que tu ne sais pas tout.

Cette fois, il ne lui parle plus comme à un bébé, il prend tout à coup de l'autorité comme si le prêtre lui avait au passage du convoi transmis la sienne :

— Si, Josette, je sais tout. Le curé m'a dit la vérité.

— Quand?

— Il n'y a qu'un instant, sur la civière. Mais ce n'était pas

la peine. Je n'avais pas douté, moi. Ça, jamais. Il n'en faut plus parler, Josette. Maintenant, c'est fini. Tu me jures. C'est fini.

Ah ! le cri qui jaillit de cet être en détresse ! Elle n'a pas pu le retenir, ni retenir l'élan de toute sa chair purifiée, de tout son cœur donné, de toute son âme libérée. Elle a ouvert ses bras qui ont rejeté la couverture et pris cette tête d'homme pour l'appuyer à la sienne dans un geste d'adoration, et puis elle s'est aperçue de sa nudité et s'est bien vite cachée en rougissant. Mais quoi ! elle lui appartient toute, elle est sa femme, et sa pudeur même, elle la lui offre. Sa virginité lui a été restituée par la charité du prêtre et l'amour de son promis.

Il a connu la fraîcheur et la plénitude de ses bras noués autour du cou, il a effleuré du regard, sans le vouloir et sans le chercher, l'épaule et la gorge blanches, dont la blancheur contraste avec le hâle du visage et des mains. Mais il s'est gardé intact pour elle jusque sous le chaud climat syrien, et de sa tendresse d'homme il a fait un culte. Il ne tente pas de la retenir contre lui ainsi dévêtue. Et même, quand elle s'est retirée, si brusquement, il la borde ainsi qu'un petit enfant. Le désir et le délice de la chair, déjà pressentis sur les lèvres de sa fiancée aux adieux du col de la Fourche, sur lui sont moins puissants que la compassion pour la petite créature douloureuse retirée de l'eau et de l'humiliation, et toute confiée et donnée à lui seul. L'attente ne sera plus longue, et leur amour sera béni.

— C'est lui, dit-il, qui nous mariera.

Elle baisse les yeux. Dans sa joie, elle avait oublié son sauveur.

— Va le rejoindre, lui ordonne-t-elle doucement.

— Déjà !

— Eh bien ! reste encore un peu. On va m'apporter mes vêtements.

Ils se taisent maintenant, l'un près de l'autre, si près, si bien ! Ils ont aboli le reste du monde et ne se sont pas aperçus que leur rencontre avait un témoin, cette vieille femme qui veillait la rescapée. Celle-ci n'est, en somme, ni pire ni meilleure que tant d'autres vieilles femmes. Elle a cru, tout comme les autres, à la faute de Josette et ne s'est pas gênée pour accabler la jeune fille dans le village. Elle a fait sa partie dans le chœur de lâcheté. Mais la voici vaincue par la force d'un

sentiment qu'elle n'a jamais éprouvé, qu'elle ne s'explique même pas très bien, qui est aussi incompréhensible à ses yeux que les mystères de la religion et qui impose à leur manière le respect et la ferveur. Elle s'est éloignée dans un coin, discrètement, quand elle ignore d'habitude la discrétion. Plus tard, elle commentera autrement le geste de la jeune fille rejetant la couverture, parce qu'elle aura repris tout son fardeau de petitesses accoutumées : sur le moment, elle est toute secouée par un fluide inconnu.

Les promis se regardent et se sourient, elle dans la paix de son âme qu'elle avait perdue et qu'elle a retrouvée, — et bientôt elle reprendra son rire en pures cascades, — et lui dans cet épanouissement de la pitié qui dépasse l'amour même et nous rapproche de la Divine Bonté.

La porte de la cabane où tant de choses se sont accomplies livre passage à la femme qui s'est chargée des habits de Josette.

— Il faut t'en aller, dit Josette à Gaspard.

— Je m'en vais.

Et ils ne s'embrassent pas avant de se séparer, parce qu'ils ne se sentent pas séparés. Elle le garde et il l'emporte.

III. — LE MIRACLE DES FLEURS

Le sixième jour de la congestion pulmonaire, la population qui se pressait aux abords du presbytère reprit espoir. L'abbé Berger avait fait appeler son plus proche voisin, le curé de la Croix-aux-Chèvres, et avait pu l'entretenir assez longuement, bien qu'il fût oppressé et étouffé.

— Que vous a-t-il dit? réclamaient les habitants quand le confesseur se retira.

— Qu'il vous aimait tous et vous recommandait de rester à la montagne.

Or la plupart se disposaient à vendre leurs chalets et à descendre dans la plaine à l'entrée de l'hiver.

— Et quoi encore?

— De vivre en paix les uns avec les autres.

Or l'envie et la calomnie continuaient de les diviser.

— Mais il vivra?

— Si Dieu le veut. Mes amis, votre curé est un saint.

— Nous le savons. Nous le savons.

Cependant le desservant de la Croix-aux-Chèvres s'informa de la maison de Josette Bize et de celle de Gaspard Salut pour qui le moribond lui avait confié une mission particulière, ce qui ne manqua pas d'exciter des jalousies. Après tout, cette Josette Bize était la cause de tout le mal. Pour la sauver, M. le curé s'était jeté dans l'eau glacée et avait contracté la maladie qui le pouvait emporter dans l'autre monde. Comme s'il n'eût pas mieux valu que la jeune fille fût la victime, s'il en fallait une ! Et la vieille femme de la cabane finit par raconter la scène dont elle avait été l'unique témoin et qu'elle ne pouvait que déformer, ne la comprenant pas et n'en ayant plus le respect. Josette ne craignait pas de se montrer toute nue aux hommes, en sorte que reparurent les doutes sur son passé.

Quand on sut que décidément c'était la fin, le village se rassembla dans une douleur unanime qui était mêlée de colère et d'indignation. Chacun avait reçu du mourant des services inappréciables qu'il n'avait pas appréciés en effet et qu'il mesurait tardivement. Que de femmes lui devaient la patience et que d'hommes lui pouvaient attribuer quelque sourdine à leur brutalité ! A lui tout seul il avait combattu les sept péchés capitaux qui ne cessent de rôder autour des habitations, que ce soit à la ville ou à la campagne, et dans les montagnes mêmes. Il avait servi de barrage à la désertion des devoirs et des postes, à l'invasion de toutes les cupidités terrestres, à la matière enfin. Car c'était bien la matière dont il arrêtait l'envahissement. La chétive petite lampe spirituelle qui brûlait à petit feu dans tous ces cœurs obscurs et avares, comme une mèche basse et qui charbonne, relevée seulement le dimanche par les paroles du prêtre et plus encore par l'auguste façon dont il disait sa messe et prononçait les paroles sacramentelles destinées à lier le ciel à la terre, n'allait-elle pas jeter ses dernières clartés, puis s'éteindre avec lui ? Certes, il n'avait guère connu que l'indifférence de ses ouailles, et celles-ci brusquement se rendaient compte de la conscience qu'il maintenait en eux, et qui peut-être, somme toute, avait, sinon son utilité, du moins sa bienfaisance. Tous, maintenant, le voulaient garder parmi eux, l'estimaient indispensable, acceptaient de publier sa vertu, s'opposaient à son départ. Ils remplissaient leur église neuve sans offices de leurs lamentations, de leurs supplications et, quand on le sut condamné par le médecin, de leurs imprécations. Ils réclamaient un

miracle quand ils n'avaient jamais rien fait pour l'obtenir. Ce miracle, ils exigeaient que le condamné, puisqu'il était si rapproché de Dieu, l'accomplît sur lui-même. Que celui-ci demandât sa guérison : elle ne pouvait décemment lui être refusée.

Chacun voulait le voir encore, l'avoir à soi. Les femmes surtout désiraient le toucher vivant comme une relique. Joachim Rebut, le maire, dut se décider à organiser un service d'ordre aux abords du presbytère que surveillait le garde champêtre chargé de réprimer, ou tout au moins de calmer, les manifestations trop bruyantes.

— Encore un ennui! déclarait-il à qui voulait l'entendre ; — et reprenant le propos qu'il avait tenu lorsqu'il avait fallu battre la montagne pour retrouver Nicolas Hagard, le chasseur de chamois, il ajouta : — Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!

Mais c'était le curé qui mourait.

Les manifestants se tournèrent contre le maire qui, dans sa mairie, fut assailli à coups de pierre et contre le médecin tenu pour un âne. Mais ils ne désarmèrent pas devant le mourant qui refusait de guérir par miracle. La servante, taillée heureusement à coups de serpe comme un homme des bois, tenait tête à la foule avec plus de vigueur et d'autorité que le garde champêtre qui, pour ne se brouiller avec personne, n'avait jamais empêché personne de voler des fruits, de rouler ivre dans le ruisseau ou de hurler dans la rue.

Dans l'intervalle de ses suffocations, le curé prononça distinctement ces mots :

— Laissez venir. Ouvrez la porte.

Appelait-il la délivrance de la mort ou ses paroissiens? Déférente et soumise, la servante, bien que bougonnant, cessa de défendre le presbytère. L'agonie fut publique. Le saint délirait-il? On l'entendit qui répétait :

— Le Décalogue! Le Décalogue!

Ce terme oublié parut incompréhensible et l'on opina pour le délire, quand sa recommandation suprême était l'observation des dix commandements qui contiennent la loi de Dieu et qui assurent à eux seuls, et seuls, la paix individuelle, la paix des maisons et la paix des sociétés. Puis les paroles qu'il prononçait encore devinrent indistinctes. Les suffocations se précipitèrent et il expira dans la nuit, abandonné, la foule s'étant retirée et sa fidèle servante, épuisée, s'étant éloignée elle-même pour cher-

cher à l'office un peu de pain et de fromage, afin de se restaurer.

Quand les habitants apprirent le lendemain son décès, une clameur gémissante parcourut le village, pareille au ululement des chouettes dans la saison des amours. Leur prêtre perdu, ils se découvraient réduits à eux-mêmes, et partant rapetissés et diminués. Puis ils se préparèrent à lui composer de belles funérailles, des funérailles dont on parlerait dans toutes les paroisses environnantes, et jusqu'au bourg de Fontaine-Couverte, et jusqu'au chef-lieu de l'arrondissement, Bellerive, et l'importance de cette préparation leur apporta une distraction absorbante. Ah! l'on verrait bien comment on enterre à Vallon-le-Jeune, quand on a la chance de mettre la main sur un saint pour le premier mort du cimetière! Car le nouveau cimetière continuait d'être vide. Les gens de Vallon s'en allaient mourir ailleurs, comme la veuve Blanc devenue folle, comme la Fine Servoz morte en couches, comme ce Chevillard qui avait vendu toutes ses terres, comme Pierrette Bize décédée à l'hôpital, ou bien ils disparaissaient dans la neige comme ce Nicolas Hagard dont on ne savait plus rien et dont le corps n'avait pas été retrouvé, malgré toutes les recherches et les battues. La véritable inauguration se célébrerait avec ces obsèques solennelles qui ne manqueraient pas d'être émouvantes et demeureraient dans le souvenir. Le défunt les méritait d'autant mieux qu'il avait déjà conjuré les sorts défavorables. Les morts oubliés dans l'ancien champ recouvert aujourd'hui par le lac avaient déjà commencé de sortir des tombes inondées pour venir tourmenter les vivants à domicile, quand le curé, le jour de la Toussaint, était monté sur une barque pour les bénir et leur offrir une réparation. Les eaux avaient été changées en jardins, tant on avait jeté sur elles de chrysanthèmes et de branches dorées. Ce n'était pas alors le temps des fleurs, tandis que maintenant toute la montagne fleurissait. Et l'on se donna le mot pour dépouiller la montagne.

Le mouvement populaire gagna la Croix-aux-Chèvres dont le desservant prononça à la messe du matin l'éloge funèbre de son confrère qu'il avait assisté, s'étendit au Châtelard et à Bellecombe, à Vallères et à Valloires, et du Plan-des-Vaches, qui est plus bas, descendit à Fontaine-Couverte. La réputation de l'abbé Berger, endiguée par sa modestie tant qu'il était debout, grossit avec sa mort comme un torrent débordé. Les prêtres du voisinage, et ceux qui étaient ses camarades de séminaire ou de

guerre, et ceux qui étaient venus le consulter ou se confesser à lui, à cause de son cœur charitable et tout possédé de l'amour de Dieu, au nombre de près de cinquante, résolurent d'assister à la cérémonie. Et tout à coup la nouvelle se répandit que Mgr Grand, évêque du diocèse, se proposait d'officier lui-même. Cet hommage épiscopal suscita l'enthousiasme et aussi la fierté. Vallon-le-Jeune, flatté dans son amour-propre, exulta. Les sociétés d'anciens combattants, évoquant la médaille militaire, les citations et les blessures du défunt, envoyèrent un mot d'ordre à tous leurs adhérents afin qu'ils vinssent en grand nombre, et l'on déploierait les bannières. Fontaine-Couverte offrit sa fanfare qui sonnerait aux champs.

Prévenue de ces préparatifs grandioses, la sous-préfecture de Bellerive manda en hâte Joachim Rebut. Que se passait-il donc dans sa commune? Était-elle subitement devenue cléricale?

— Je n'y comprends rien, ânonna Joachim. Ce bon abbé Berger n'avait rien d'étonnant. Et le voilà devenu fameux, aussi fameux que notre sénateur.

— Ne vous y trompez pas, monsieur le maire. Ces funérailles seront un événement que la réaction exploitera. Votre population est bien arriérée. Sans doute croit-elle aux miracles?

— Arriérée, monsieur le sous-préfet! Un village-modèle. Le dernier confort. L'eau et l'électricité. Un grand hôtel et des pensions de famille.

— Je parle au point de vue intellectuel.

— Une commune où il n'y a personne au cimetière et où l'on a toujours voté pour le gouvernement.

— Enfin cet abbé Berger?

— Un bien brave homme. Il a sauvé une jeune fille qui se noyait, et il a pris un chaud et froid dont il est décédé.

— Ah! monsieur le maire, il a sauvé une jeune fille qui se noyait et il est mort victime de son dévouement? Mais alors tout est pour le mieux. Je porterai moi-même à Vallon-le-Jeune la médaille de sauvetage pour l'épingler à sa soutane sur le cercueil.

— Il a déjà des tas de médailles.

— Et M. Mariton père ou M. Mariton fils accepteront sans aucun doute de prononcer quelques paroles pour célébrer son humanité.

Ainsi confisquerait-on la manifestation religieuse au profit d'un humanitarisme de bon aloi. Le sénateur et le député,

consultés par téléphone, se dérangèrent incontinent et approuvèrent le machiavélisme de la manœuvre. Lequel des deux se chargerait de l'oraison funèbre? Mariton fils fut écarté d'emblée, à cause de son rôle suspect dans la guerre auquel il ne fut fait, bien entendu, aucune allusion, mais les conspirateurs s'entendaient à demi-mot. Il fallait encore tenir compte des susceptibilités des combattants qui bientôt s'émousseraient et cesseraient de se montrer intransigeantes : M. Mariton père, qui s'était fait réformer deux fois en 1870, n'avait-il pas, avec de la patience, fini par être élu président de leurs prédécesseurs? Donc la tâche incomberait au sénateur, spécialement apte à ce genre d'éloquence et que sa triste figure osseuse, ses longs cheveux et sa silhouette de saule penché sous l'averse, prédisposaient à suivre les corbillards.

— C'est bien haut, objecta-t-il, car il avait pour sa santé les plus grands soins et redoutait la moindre fatigue.

— Le temps s'est remis au beau, monsieur le sénateur, et vous aurez, par les soins de la Compagnie des Alpes françaises, un compartiment spécial dans le funiculaire.

La Compagnie des Alpes françaises décida elle-même d'envoyer une délégation : elle ne pouvait, l'ayant construit, se désintéresser du village-modèle qui marquait une ère nouvelle dans les expropriations de plus en plus nécessitées par les applications de la science. Max Gal, de passage à Fontaine-Couverte où il inspectait son usine et vérifiait le travail des turbines et des accumulateurs, déclara qu'il la conduirait en personne. Le barrage de la Capucine était sans conteste un des chefs-d'œuvre de l'industrie française et il ne serait pas fâché de revoir, après les obsèques, le paysage qu'il avait transformé, le torrent qu'il avait enchaîné et changé en lac, toute cette nature alpestre qui portait l'empreinte humaine, son empreinte.

Joachim Rebut remonta le soir même dans sa commune pour annoncer le branle-bas des autorités et s'en attribuer le mérite. Mais il ne récolta ni louanges ni surprise. Eh bien quoi! Un saint n'avait-il pas droit à tous les égards? Vallon-le-Jeune avait la chance d'ensevelir un saint. Rien ne serait assez beau ni assez solennel pour le fêter. De cet échec le maire ressentit une profonde amertume. Par ses origines et ses tendances naturelles il était, comme toute la forte race paysanne, porté à respecter et écouter le passé et l'Église. Sa jeunesse s'en était

détournée pour suivre le courant de l'opinion. Les honneurs avaient achevé de l'émanciper. Et voilà que, par un retour inattendu des choses, il était distancé par ses administrés sur le chemin qu'il eût souhaité de suivre et n'avait jamais suivi. De la même incertitude s'était embarrassée toute sa vie privée. Pierrette Jacquemont avait épousé Étienne Bize, quand lui-même, qui ne l'avait pas demandée, la désirait cependant pour femme et ne pouvait se décider à lui parler pour une question de terres au sujet desquelles les deux familles avaient été en litige autrefois. Pierrette décédée, il s'était réjoui qu'une tare mît Josette à sa merci. Un maire est un maire : l'écharpe et les biens immobiliers compensent la différence d'âge. Il prenait, quand il rencontrait la jeune fille, un air protecteur qu'il croyait généreux en raison des mauvais bruits qui avaient couru. Celle-ci ne s'était même pas douté qu'elle fût l'objet de ses attentions. Et puis ce Gaspard Salut était revenu de la Syrie, et le fait-divers de la noyade, suivi de la mort du curé, avait mis en fuite ses espérances. Parfois les sarcasmes de Nicolas Hagard sur sa faiblesse congénitale lui revenaient désagréablement à la mémoire. Mécontent de lui-même, il l'était des autres et ne se sentait rassuré que par la présence des autorités dont il avait la crainte superstitieuse.

— Ah ! notre maire, ce sera beau comme une procession !

Ainsi fut-il averti de l'achèvement des préparatifs, la veille de l'enterrement. Une procession à laquelle il prendrait part, avec tout son Conseil municipal. Heureusement, il serait précédé du sénateur et du sous-préfet. Les choses, à l'accoutumée, se faisaient sans lui...

Max Gal ne s'attendait pas à ce spectacle. Personne ne s'y attendait. Un prince de l'Église, évêque, archevêque ou même cardinal n'eût pas été honoré avec plus d'éclat. Mais la pompe de la cérémonie fut imprévue et singulière. La nuit, la brève nuit de juin finissant prise entre le prolongement du crépuscule et la précipitation de l'aurore, avait été piétinée par les pèlerins qui, informés à la manière antique, au moyen de feux allumés de distance en distance, étaient accourus en cortèges innombrables, les uns à la clarté de la lune et des étoiles et les autres avec des lanternes à cause des mauvais chemins. Les montagnes étaient descendues et les plaines avaient monté.

Quand le jour vint, ils abordèrent de toutes parts Vallon-le-Jeune et l'investirent comme une armée.

Le moment n'étant pas encore venu, ils s'installèrent dans les prés avec leurs provisions, comme pour une fête nationale, tandis que les cloches, dans le clocher à jour, ne cessaient pas de sonner, des volontaires s'étant présentés pour prêter main-forte au sacristain en exercice. Tout ce monde ne put pénétrer dans l'église beaucoup trop petite et réservée aux prêtres, à la population, aux autorités. Et précisément il fallut organiser un service d'ordre pour laisser passer le sous-préfet en uniforme, le sénateur ceint de son écharpe, que suivaient la fanfare de Fontaine-Couverte dont les instruments de cuivre portaient des crêpes, et les délégations avec leurs couronnes.

— Quel magnifique auditoire ! songea Mariton père en évaluant cette foule. Nous n'en avons jamais rassemblé un pareil.

Et il repassa mentalement quelques phrases du discours qu'il improviserait tout à l'heure sur la tombe et qui célèbrerait uniquement les vertus civiques et humaines du défunt et le feraient descendre à terre.

Certes, la foule accourue malgré les distances et les travaux de la campagne, qui sont exigeants dans cette saison, composait à elle seule un hommage aux puissances spirituelles vénérées en la personne d'un pauvre petit desservant de village. Mais une autre surprise était réservée aux assistants, qui dès le seuil de l'église les secoua pour ne les abandonner que sur la tombe. Aucun mariage, fût-il royal, aucun reposoir de Fête-Dieu, ne revêtit jamais pareil luxe. Les funérailles avaient été transformées par le sentiment populaire en cortège de noces, les noces d'un saint avec la Vie éternelle. Disparus les draps noirs avec des larmes d'argent. Du porche à l'autel ce n'étaient que guirlandes. Tout le parcours, de la place au cimetière, était jonché de branches de sapins, comme les voies de Jérusalem le furent de rameaux pour l'entrée de Jésus. Un arc triomphal avait été dressé à l'entrée du champ des morts et il fallait passer sous ce portique pour atteindre le dernier emplacement. Le char funèbre, attelé de quatre bœufs aux cornes ornées, était lui-même semblable à un parterre. La montagne dépouillée avait donné toutes ses fleurs qui font d'elle, au mois de juin, une immense tapisserie colorée et qui poussent avec toute l'exubérance d'un printemps tardif dans

les prairies, dans les pâturages gras ou maigres, dans les forêts, dans les mousses, et jusque sur les rochers, jusque dans les moraines et les éboulis, jusque dans le voisinage des glaciers et des neiges.

Rhododendrons qui sont les roses des Alpes et dont les fleurs pourpres jaillissent du flot clair des feuilles comme un chant de victoire, délicates églantines roses des halliers et des buissons, lianes des clématites au bleu calice, hélianthèmes d'or ou rayons de soleil emprisonnés, linaires violettes au palais jaune orange, campanules aux clochettes mauves ou lilas, épervières orangées cueillies dans les hauts alpages, arnicas recherchés pour leur bienfaisance, chardons rouges à longue tige poussés dans les pierriers, aconits bleus ou jaunes, soldanelles à la délicate corolle, audacieuses véroniques des rochers, pavots blancs des éboulis calcaires, orchidées roses ou pourpres qui se contentent d'un sol aride, astragales aux fleurs bariolées de blanc et de violet, fines armoises en épis aux feuilles recouvertes d'un poil soyeux, œillets nuancés des bois, bleuâtres anémones, fragiles et minuscules saxifrages blancs ou roses, enfin le roi et la reine de la flore alpestre, lis blanc, d'un blanc si pur, d'un blanc immaculé, rival de la neige même en y ajoutant la transparence de la vie végétale que dépasse elle-même, dans la hiérarchie de la nature, la transparence du sang humain sur les veines bleues d'une chair lumineuse, et ce modèle de grâce et d'élégance, l'ancolie dont le calice et la corolle sont colorés en bleu et qui se balance au bout de son style flexible : c'étaient par centaines que les avaient ramassées des couples de mains avides, répandues comme de petites moissonneuses dévastatrices sur les flancs du Colombier, aux abords du lac de la Capucine, et plus loin encore au-dessus de la Croix-aux-Chèvres et du Plan-des-Vaches, et plus haut encore, sur la chaîne qui fait face au Dôme d'Or et au Mont-Maudit. L'abondante cueillaison, faute de temps, n'avait pas été triée. Les innombrables fleurs, attachées par grappes comme des brochettes d'oiseaux, avaient été suspendues ou jetées pêle-mêle, dans un désordre qui mêlait fraternellement les couleurs et composait un prodigieux bouquet bigarré qui défiait l'art des jardins. Le cortège marcherait sur les fleurs, partout se heurterait aux fleurs, écraserait les fleurs.

Pendant la messe, il fallut tenir ouverte à deux battants la

porte de l'église, afin que le peuple demeuré dehors pût assister à l'office. Il y assista, tête nue sous le soleil, et les enfants distraits qui faisaient mine de s'amuser recevaient incontinent des tapes sévères et rapides qui leur restituaient le respect et l'attention. Après l'Évangile, Mgr Grand monta en chaire. Il y commenta tout d'abord l'épître de saint Paul aux Corinthiens: « Mes frères, voici un mystère que je m'en vais vous dire : Nous ressusciterons tous ; mais nous ne serons pas tous changés. En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette (car la trompette sonnera), les morts ressusciteront en un état incorruptible : et alors nous serons changés. Car il faut que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. Et quand ce corps mortel sera revêtu de l'immortalité, alors cette parole de l'Écriture sera accomplie : La mort a été absorbée par la victoire... »

Puis il fit le panégyrique de l'abbé Berger, qui dans la guerre avait sauvé les morts et dans la paix les vivants, et supplia la population de Vallon-le-Jeune, qui donnait un si bel exemple d'affection et de reconnaissance à son curé en le recouvrant de toute la moisson des Alpes fleuries, de ne jamais oublier sa recommandation suprême de concorde et de fidélité. Malgré la sainteté du lieu, malgré que ce fût une cérémonie funèbre, les applaudissements crépitèrent. Rien ne se passait dans la tristesse. Chacun, en se recueillant, rencontrait la sorte d'allégresse qui nous permet d'être soulevé au-dessus de nous-mêmes dans le bonheur, et le sentiment d'un perfectionnement inattendu. Chacun se découvrait léger et disposé à toutes les vertus, à tous les désintéressements. Les prêtres se promettaient plus de zèle, les paysans moins d'avarice. La mort était réellement absorbée par la victoire.

Mais, naturellement, les autorités s'inquiétaient.

— Serai-je applaudi au cimetière? se demandait le sénateur, jaloux de l'éloquence épiscopale.

Et Joachim Rebut songeait qu'aux prochaines élections municipales il ne conserverait peut-être pas la mairie, s'il n'était porté sur la liste d'opposition. Eh bien! il s'arrangerait pour y être porté. M. Larivier, le sous-préfet, comptait sur un comice agricole pour effacer, ou tout au moins amoindrir, la mémoire d'une fête de deuil aussi imposante.

Pendant la consécration, les clairons sonnèrent aux champs et les bannières pliées se rejoignirent au-dessus du catafalque.

Un frémissement parcourut l'assemblée qui, sans s'être concertée, attendait, une fois encore, la dernière, un miracle. Une sonnerie de trompette ne devait-elle pas annoncer la résurrection? « Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés », a prédit l'Apôtre. Pourquoi le défunt ne ressusciterait-il pas tel quel, dans sa vieille soutane rapiécée?

— Ah! murmura Josette à son promis qui était près d'elle, je donnerais ma vie.

— Pas la tienne, Josette, la nôtre.

Elle lui sourit, complice de son désir qui les réunissait. La femme de la cabane qui surprit ce sourire descendit un instant de la hauteur où la foule était montée pour se retrouver dans les marécages habituels aux âmes de sa qualité et pensa, tandis que ses yeux pointus enregistraient une image pour l'avenir : « Notre curé a sauvé cette fille et elle rit avec son homme pendant qu'on l'enterre. »

Le corbillard, déposé sur un lit de branches qui haussait le fond du char, et tout recouvert de fleurs, traversa au pas lent des bœufs enguirlandés le village dont toutes les maisons avaient les portes et les fenêtres closes, et l'on eût dit que la mort était dans le village.

C'était un de ces jours d'été incomparables où tout est lumière, force et jeunesse et qui ne sont dépassés que par ces heures brèves d'octobre ou de novembre où les feux des forêts et des buissons ardents répondent à ceux du soleil. L'azur revêtait ce bleu des ciels d'Italie, à la fois aérien et solide, qui par dégradations successives pâlit aux bords de l'horizon et semble s'unir dans un frémissement amoureux à la neige bleutée des montagnes.

Le cimetière n'était encore qu'un champ ou un pré comme un autre, puisqu'il n'était pas habité. Il allait recevoir de ces funérailles sa consécration. Quand le cercueil fut déposé dans le caveau qui lui était destiné et quand, selon le rite, une motte de terre eut été jetée par l'officiant, le sénateur voulut s'avancer pour prononcer sa harangue. Les cinquante prêtres qui étaient présents se regardèrent les uns les autres avec stupéfaction. Déjà Mariton père ouvrait la bouche, après avoir secoué sa longue chevelure mélancolique. Monseigneur s'avança vers lui avec une grande politesse et lui expliqua que ce n'était point l'usage. L'orateur dut se résigner et étouffer son discours. Décidément, la cérémonie ne serait qu'un triomphe

religieux et ne pourrait être confisquée pour un usage humanitaire. Joachim Rebut, ruminant cette défaite des autorités, se prépara sournoisement à gagner le camp adverse, à moins que les autorités ne reprissent l'avantage sur ce terrain électoral qu'elles connaissaient à merveille et qui leur permettait d'escompter des revanches.

Et le défilé commença par Monseigneur qui, le premier, prit le goupillon d'eau bénite pour en asperger la fosse et le passa au curé de la Croix-aux-Chèvres qui avait officié et qui le passa lui-même au suivant. Quand ce fut le tour du peuple, chaque assistant, après l'aspersion, jeta un bouquet dans le trou béant, et il y en eut tant à la longue qu'ils finirent par sortir de la fosse et par se répandre sur le sol, et comme le rouge des rhododendrons dominait, on eût dit une libation de vin ou le sang de quelque victime offerte en holocauste.

Au retour, Max Gal, intéressé, puis remué dans son for intérieur par la grandeur agreste et auguste de ces funérailles, entendit, sans la vouloir surprendre, la conversation de l'évêque et du curé de la Croix-aux-Chèvres.

— Il faut leur donner un prêtre, Monseigneur, insistait ce dernier. Il le faut. Voyez comme ces habitants de Vallon-le-Jeune sont édifiants.

— Édifiants, ils le sont aujourd'hui, mon cher curé, sous le coup de leur émotion. Le seront-ils demain? Des prêtres, mais je n'en ai pas. Je n'en ai plus. Il m'a fallu déjà supprimer la cure de Saint-Symphorien. La guerre nous a tué cinq mille clercs et pendant cinq ans elle a vidé nos séminaires. Trop souvent le prêtre qui meurt ne peut pas être remplacé.

— Ah! reprenait l'autre voix qui se faisait suppliante, peut-on se passer du prêtre? Notre saint curé d'Ars disait : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes... »

— Les campagnes, répliquait tristement l'évêque, ne sont-elles pas déjà trop portées à adorer le veau d'or? Depuis que nos paysans ont été récompensés de leurs peines en vendant mieux les fruits de la terre, ils se sont détournés des vocations. Ils savent que le prêtre est pauvre et joint péniblement les deux bouts de l'année. Ils ne donnent ni leur argent au denier du culte, ni leurs fils au recrutement sacerdotal.

— Une cérémonie comme celle-ci, Monseigneur, suscitera des enthousiasmes.

— Puissiez-vous dire vrai! La vie spirituelle diminue. Encore mon diocèse est-il parmi les favorisés. J'en sais qui n'ont souvent qu'un prêtre pour deux, trois, quatre et même cinq paroisses.

Le vieil évêque s'attristait et cependant la confiance de son compagnon lui était douce :

— Il vous faudra, mon ami, reprit-il en tempérant de beaucoup de bonté la rigueur de son ordre, assurer cet été et peut-être encore l'hiver prochain, ce qui sera pénible, le service paroissial de Vallon-le-Jeune.

— Monseigneur, j'obéirai. Mais l'abbé Berger ne se remplace pas. Son dernier mot a été : « Le Décalogue! Le Décalogue! » Il recommandait la loi de Dieu et l'on crut qu'il délirait.

— J'ai foi dans mon clergé...

Et comme il ralentissait le pas, afin de laisser passer devant lui le flot des prêtres qui étaient venus aux obsèques, Max Gal tomba, sans le chercher davantage, sur la conversation du sous-préfet et du sénateur. M. Larivier paraissait décontenancé par l'importance de cette solennité religieuse qu'il n'avait ni prévue ni même soupçonnée. Si l'administration des communes rurales lui était parfaitement indifférente, il connaissait la carte électorale de son arrondissement où il voyait grandir une double opposition, l'une traditionnelle et l'autre communiste. Mariton père le rassura :

— Ne voyez-vous pas, mon cher sous-préfet, que Vallon-le-Jeune se vide peu à peu dans la plaine? Vallon-le-Vieux comptait trente-cinq feux. Il n'y en a déjà plus ici que vingt-cinq. Et d'autres désertions s'annoncent. Je suis renseigné. C'est là une loi économique. L'industrie vide nos campagnes. Depuis qu'on a construit ce barrage pour assurer le débit des usines de forces motrices, ce village est condamné. Il n'aura bientôt plus cent électeurs. Dès lors, ses manifestations n'ont plus aucune signification.

— Un si beau pays! remarqua M. Larivier.

— Un pays de tourisme et de marchands où il n'y aura bientôt plus de population sédentaire, plus de familles établies. Les vieilles familles établies, voilà les îlots irréductibles. Elles ont dans le sang l'amour de la terre, de la maison, de l'église. Mais elles disparaissent.

Max Gal s'arrêta pour laisser les deux politiciens prendre

de l'avance. Immobile à l'entrée du cimetière, il vit couler devant lui le flot paysan et prit plaisir à prendre au passage l'empreinte de ces visages illuminés. Et il s'expliqua brusquement des phénomènes historiques dont la genèse lui échappait, le mouvement des Croisades, l'influence de Jeanne d'Arc, les foules de Lourdes. Mais la mobilisation du 1er août 1914 ne rentrait-elle pas dans ces phénomènes, quand sur tout le territoire, sans s'être concertés, les hommes de France, satisfaits de la paix, avaient entendu retentir comme un soufflet sur leur joue la provocation allemande et si résolument, pour la défense du vieux pays, avaient accepté le sacrifice? La plante humaine, qui produisait habituellement en abondance les envies, les convoitises, les ambitions, les passions et les vices, puisait-elle, quand ses racines n'étaient point coupées ou réduites, une force mystérieuse, susceptible de l'élever au-dessus de ses propres fruits, dans une nappe souterraine d'eau pure que nul bourbier ne pouvait contaminer?...

IV. — L'AUTRE BARRAGE

Avant de redescendre à l'usine de Fontaine-Couverte, Max Gal avait résolu de rendre visite à son ancien adversaire, Nicolas Hagard, dont il ignorait la disparition, n'étant pas revenu voir le barrage de la Capucine depuis l'arrière-automne précédent. Pour achever une conquête qu'il croyait en bonne voie depuis qu'ils s'étaient affrontés au lac des Marmottes, il lui apportait une arme, une excellente carabine Martini dans un fourreau de cuir qu'il avait déposée à l'auberge et qu'il s'en fut chercher.

Mélanie lui ouvrit la porte. Il trouva à l'intérieur, dans la grande pièce qui servait de salle à manger et de cuisine ensemble et qui était aménagée avec un soin particulier du confort, Gaspard et sa promise absorbés dans une discussion, et il salua familièrement celle-ci qu'il reconnut :

— Eh bien ! la petite, on a meilleure mine que l'an passé.

Mais comme Josette rougissait et ne répondait pas, il comprit, aidé par ses souvenirs qui se précisaient sur les lieux, qu'il s'était hasardé sur un terrain à crevasses, et il battit en retraite avec des compliments :

— Toujours jolie et plaisante. N'étiez-vous pas fiancée au filleul de Nicolas Hagard?

Elle montra le jeune homme qui observait l'ingénieur avec toute la méfiance de son parrain :

— Voilà !

— Ah ! ah ! mes compliments. Et Nicolas Hagard ? C'est à lui que je désire parler.

Il fallut que Mélanie lui racontât tout au long la chose, et il écouta ce récit comme on écoute une sonate au concert :

— Oui, conclut-il, la montagne l'a pris, comme la mer tant de marins, comme le ciel un Guynemer. Il y a des morts prédestinées. Il est resté dans la neige, près de ses chamois. Il a revu en mourant tout ce qu'il aimait.

Allait-il tomber, lui aussi, dans l'oraison funèbre ? Ne devait-il pas son horreur de l'éloquence à la rencontre de ces Mariton père ou fils qui la déshonorent ? Il montra le fourreau de cuir :

— C'était mon cadeau.

Et se tournant vers Gaspard :

— Ce sera pour vous. Car vous habiterez ici, je suppose, dans cette maison, avec votre femme.

Le jeune homme hésita avant d'engager la conversation avec cet inconnu qui prenait d'instinct le commandement et dont le moindre geste, la moindre parole désignait un chef. Les années qu'il avait passées hors de France l'avaient mûri. Sans le savoir, il connaissait mieux les hommes. Il se sentait attiré vers celui-ci, mais il tâta le terrain prudemment :

— Alors, vous connaissiez beaucoup mon parrain, monsieur ?

Max Gal le regarda bien en face :

— Écoutez-moi bien. J'ai rencontré dans ma vie des personnages considérables, de ceux qui conduisent les États et n'y entendent pas toujours grand chose, et de ceux qui conduisent de grandes entreprises et s'y entendent un peu mieux. Eh bien ! Nicolas Hagard qui ne ressemblait à aucun de ceux-là compte pour moi parmi les plus beaux exemplaires humains et les plus rares. Mais il ne m'aimait pas à cause du barrage.

— A cause du barrage ?

— Oui, il voulait garder sa montagne intacte. Il détestait les intrus, les étrangers.

— Il n'avait pas tort, répondit Gaspard, qui songeait au malheur de Josette.

— Peut-être n'avait-il pas tort. Mais on n'empêche pas la terre de tourner. C'est impossible.

Après un silence, l'ingénieur reprit, s'adressant directement au jeune homme sur ce ton d'autorité qui lui était naturel :

— Il vous faut prendre sa place ici, maintenir dans Vallon-le-Jeune ce qui reste de Vallon-le-Vieux, l'amour du sol et du foyer, et ne pas le laisser défigurer par les touristes et les mercantis. Trop de ses habitants s'en vont en bas, dans la plaine.

D'emblée il entrait dans la discussion, toute amoureuse, qui divisait Gaspard et sa promise, quand lui-même avait ouvert la porte du chalet :

— C'est que, voilà, monsieur, dit tristement Gaspard, je pensais moi aussi nous en aller.

— Vous, et pourquoi donc?

Le filleul de Nicolas Hagard fit attendre sa réponse. Se rangerait-il du côté de son parrain pour écarter l'étranger ? Mais celui-ci ne rendait-il pas hommage au disparu, et ne l'approuvait-il pas secrètement? Le combat de tendresse qui se livrait entre Josette et lui devait être bien indécis pour qu'il consentît à recevoir du secours ou tout au moins à demander conseil.

— Le monde est méchant, monsieur, finit-il par avouer. Il n'est pas toujours comme ce matin à l'ensevelissement de notre curé. Alors, pendant que j'étais en Orient, j'ai rencontré à Antoura, qui est un couvent de Lazaristes au-dessus de Beyrouth, où l'on était bien reçu comme dans tous les couvents de là-bas, parce que les couvents de là-bas, ce n'est guère que là qu'on a l'impression d'être encore en France, donc j'ai rencontré un Père blanc qui venait de Tunisie et qui devait y retourner. Il paraît que dans ce pays-là on manque de gens de chez nous.

— On en manque partout, mon ami. La France n'a pas assez d'enfants pour ses colonies, et pas même assez pour son propre territoire.

— Il paraît qu'il y a beaucoup d'Italiens, reprit Gaspard. On peut encore y acquérir de belles concessions. Celui qui veut travailler a de l'espace et le climat est bon. Mélanie veut vendre cette maison-ci pour rejoindre son fils qui travaille dans un garage à Bellerive. Un hôtelier qui est venu à l'enterrement offre à Josette de lui acheter son chalet. Avec tout cet argent, on pourrait s'installer dans cette Tunisie. Il y a du soleil.

Le soleil d'Orient avait laissé quelque paillette au fond de ses yeux. Ainsi, de la vallée on était monté à Vallon pour assister à un spectacle émouvant, mais aussi pour faire des

affaires. L'avenir de la station alpestre s'affirmait, et il convenait de ne pas perdre les occasions.

Max Gal avait écouté sans approuver d'un signe, ni désapprouver ce projet de départ. Le vieux sénateur blasé et retors avait donc raison : le village se dépeuplait; chaque année s'éteignait l'un ou l'autre feu, et voici que ces jeunes gens parlaient, eux aussi, de s'expatrier. La figure de Josette lui avait toujours paru agréable à regarder. Trop civilisé pour subir un attrait paysan, il éprouvait pour elle une de ces sympathies sans désir comparables à celles que nous inspirent ces œuvres d'art dues au pinceau fervent et gauche des primitifs. Il lui était reconnaissant d'avoir, sans être belle, la peau dorée, des yeux câlins, une oreille transparente, une petite bouche rouge et un rire en cascades. Mais, au fait, pourquoi ne riait-elle plus comme il l'avait vue rire? Et il étendait cette sympathie à celui qu'elle avait élu, parce que celui-ci lui convenait à merveille et qu'à eux deux ils formaient un de ces couples si bien appareillés qu'on ressent du plaisir rien qu'à les rencontrer. Cependant sa mémoire lui restituait des images et des scènes : l'injurieuse image de Josette, le soir de la fête, en compagnie de ces deux ouvriers dont il connaissait la fâcheuse réputation, Serge et Balthazar, la scène du lac aux Marmottes où précisément Nicolas Hagard s'était informé des deux étrangers. Avec ces souvenirs et les bruits qui lui étaient parvenus sur la grossesse de la jeune fille, avec la mort tragique de ce Serge et de ce Balthazar égarés dans la montagne et précipités dans un ravin à pic, accident étrange auquel il mêlait malgré lui la vindicte ou la justice du chasseur de chamois, avec le suicide interrompu de Josette sauvée par l'abbé Berger, suicide coïncidant avec le retour de ce fiancé qu'elle aimait et dont sans doute elle avait eu peur, il reconstituait aisément tout le drame. Dès lors, il s'expliquait cette volonté subite d'émigration. Le calcul de Gaspard devenait clair à déchiffrer. Ce garçon n'entendait pas que personne au village revînt jamais sur le passé. Plutôt que de supporter quelque retour, toujours possible, à la calomnie, il préférait emmener sa femme au bout du monde. Ils seraient l'un à l'autre leur feu et leur patrie.

Parvenu au bout de ses déductions qui prolongeaient un silence peu à peu gênant, l'ingénieur se tourna vers la jeune fille et lui demanda :

— Mais vous, ma petite, quitteriez-vous ainsi Vallon?

— C'est lui qui décide, fit-elle gentiment.

Mais Gaspard protesta avec un bon sourire :

— Oh! nous déciderons ensemble. Elle, monsieur, voudrait rester à cause de l'abbé Berger.

— A cause de l'abbé Berger? mais il est mort.

— Il l'a retirée de l'eau. Alors elle désirerait veiller sur sa tombe. Il y a beaucoup de fleurs maintenant. Mais, plus tard, peut-être qu'il y en aura moins. Peut-être qu'il n'y en aura plus, s'il n'y a personne pour y veiller.

De nouveau Max Gal réfléchit. Puisqu'on le prenait pour arbitre, il importait qu'il pesât son conseil :

— Restez chez vous, mes amis, conclut-il. Puisque Mme Mélanie s'en va à la ville, vendez la maison de Josette et gardez celle-ci qui est plus vaste et mieux bâtie. Regardez ces boiseries, ces poutres de chêne. C'est du travail soigné. Nicolas Hagard avait taillé sa demeure à Vallon-le-Vieux dans les rustiques du monastère abandonné. On construisait bien en ce temps-là. J'avais voulu qu'il ne regrettât pas le changement. Et puis vous êtes en dehors du village, en dehors et au-dessus. Les bruits descendent; ils ne monteront pas. Vous serez tranquilles et respectés.

Puis il s'anima jusqu'à les tutoyer d'amitié :

— Toi, Gaspard, prends modèle sur ton parrain. C'était un homme. Va de temps en temps trouver l'*Autre*, comme il disait, sur la montagne, mais garde-toi et reviens. Toi, ma petite, entretiens la tombe du saint, fréquente son église et élève tes enfants à venir dans l'amour de la terre et du foyer.

Les deux jeunes gens l'écoutaient sans manifester leur sentiment. La voix de commandement ne répondait-elle pas à leur appel secret? Ils auraient voulu s'embrasser sans rien ajouter, mais ils ne le pouvaient pas à cause de la visite. Et voilà que Mélanie recula indéfiniment ce baiser d'accord en invitant l'ingénieur :

— Vous n'allez pas vous en aller comme ça, monsieur. Les auberges sont pleines et le bourg est loin. Vous mangerez bien un morceau avec nous. C'est du bœuf bouilli avec des carottes.

— Tout ce que j'aime, s'écria Max Gal que la chère des banquets officiels rebutait. Eh bien! j'accepte.

Pendant la conversation, Mélanie Hagard, comme la Marthe

de l'Évangile, n'avait pas cessé de cuisiner tout en écoutant.

Quand il dit adieu à son hôtesse et aux deux promis, l'ingénieur ajouta sur le seuil de la porte :

— Et puis nous élèverons un petit tombeau à Nicolas Hagard au cimetière.

— Non, non, refusa Gaspard. Sa tombe est là-haut.

Et il montra le Colombier dont la neige lumineuse se mêlait à l'azur.

— C'est juste, approuva Max Gal.

L'Autre dépassait les monuments des hommes et la lutte était superflue.

Pour gagner le barrage de la Capucine qu'il désirait revoir, il lui fallait traverser le village. Et déjà le village, depuis le matin, avait changé. Une si grandiose manifestation avait creusé un grand vide dans les estomacs, et on l'avait comblé avec une abondante nourriture et une boisson plus abondante encore. Dans le vin les vieilles rancunes et les vieilles convoitises reparaissaient. Il entendit en passant qu'on accusait un Dufrêne d'avoir exploité la Compagnie dans la vente du champ transformé en nouveau cimetière, et qu'on spéculait sur les terrains avoisinant l'hôtel récemment construit.

« Pourvu qu'il ne soit plus question de Josette! songea-t-il. Le petit, pour la défendre, commettrait un crime. Son parrain s'est bien débarrassé des deux bandits... »

Il descendit vers le barrage et monta sur le parapet. Là, il s'appuya à la balustrade et, comme le commandant d'un cuirassé admire la marche et la puissance de son bâtiment sur la mer, il mesura son œuvre d'un double coup d'œil : d'un côté le lac où le soleil allumait des étincelles et qui représentait la réserve du torrent capté, de l'autre la formidable muraille de béton qui portait le poids des eaux et qui s'ancrait dans les parois de la gorge devenues des tours protectrices. Le Colombier mirait sa neige dans la surface liquide. Au loin, le Dôme d'Or, le Mont-Maudit et l'assemblée de leurs sujets semblaient se prélasser dans le bleu du ciel. Si l'Autre, comme disait Nicolas Hagard, avait réussi la Création, l'homme n'était pas en retard qui asservissait la nature et transformait les génies inutiles de la montagne en porte-lumière et en attelages de vitesse.

Max Gal, sans orgueil, pouvait être fier de son travail. Déjà, sous ses ordres, naissaient d'autres entreprises dans les Pyré-

nées, dans les Alphes dauphinoises, en Algérie. Il était de cette race de conquérants qui fécondent le sol et le sous-sol et en tirent ces prodigieux résultats matériels dont l'ensemble a pris le nom de Progrès. Et voici que ce Progrès, précisément, à cette heure et dans ce lieu, témoin de sa grandeur, ne le satisfaisait pas. Sur ce même parapet où il méditait, lui qui méditait si peu, lui qui n'avait pas le temps des méditations, proches parentes du rêve, n'avait-il pas été condamné à mort pour assassinat, — condamné par Nicolas Hagard pour l'assassinat de tout un village? Le chasseur de chamois, l'ayant mis en joue, l'avait épargné, non par considération pour lui-même, mais par respect de l'Autre et de sa loi, — de sa loi que réclamait la voix mourante du saint curé de Vallon quand il appelait dans son délire le Décalogue. De quoi donc était-il accusé? d'avoir supprimé le passé en inondant les morts, et d'avoir inspiré le dégoût de la vie agricole en installant ses usines et ses chantiers. Or les événements tournaient contre lui, donnaient raison au disparu. Un village se crée petit à petit et non tout d'une pièce. Il est le résultat d'une collaboration entre le passé et l'avenir, entre les morts et les vivants sur le même emplacement, et le plus souvent dans les mêmes demeures agrandies, réparées, ornées. Ce Vallon-le-Jeune, tout artificiel et sans cimetière, ne retiendrait plus personne. Peu à peu il se viderait. Il n'était ni réchauffé ni gardé. Et lui-même n'avait-il pas dû prendre parti contre lui-même, quand il avait conseillé à Gaspard et à Josette, les deux promis, de rester sur place, de continuer l'œuvre des ancêtres, de ne pas céder aux sollicitations du départ et d'une vie plus libre et plus ensoleillée, celle que lui-même, exactement, avait choisie?

Le problème, en réalité, était plus ample. Le progrès scientifique, le progrès industriel, le progrès matériel ne se reliait aucunement au progrès humain. Au contraire, il déchaînait fatalement plus d'envies, plus de désirs, plus d'ambitions, une lutte plus âpre des appétits et des convoitises. Quelle force endiguerait ce flot montant, ce torrent prêt à déborder? Qui construirait le barrage?

Serait-ce la démocratie? Il eut un sourire de pitié en revoyant la théorie des hommes politiques qu'il avait dû enchaîner à ses victoires par toute sorte de moyens, fantoches de province comme ces Mariton père et fils multipliés

à l'infini pour la médiocrité des Parlements, ou rapaces de haut vol qui guettaient les ministères sans avoir une doctrine ni le sens de l'histoire, ou même belles intelligences et bonnes volontés vaincues d'avance par la faiblesse du caractère, l'impuissance de l'action à longue portée et l'impossibilité de créer une morale hors des dieux antiques, hors du Dieu éternel? Les seuls êtres qui fissent avancer l'humanité, les génies, les héros et les saints, la démocratie ne cherchait-elle pas à les étouffer dans son aveugle passion de nivellement, dans sa poursuite antinaturelle de l'égalité ouvertement professée par les instituteurs à la Pornichet ?

Qui construirait le barrage ? A Vallon-le-Jeune, un homme, à lui seul, avait servi de barrière, ce saint dont la dépouille s'en était allée sous lès fleurs et qui, dans son délire, appelait le Décalogue. Or, un siècle plus tôt, dans un temps où les puissances de l'industrie commençaient à s'emparer de la domination du monde, un ingénieur intelligent et perspicace, un Max Gal d'autrefois, avait entrepris une série de voyages à travers les nations civilisées pour étudier les conditions des ouvriers et tirer de ses observations les éléments d'une science sociale. Il partait sans aucune idée préconçue et ne se fierait qu'aux réalités. Il s'appelait Frédéric Le Play, il avait rapporté de sa mission volontaire un grand ouvrage sur *les Ouvriers européens* et, renonçant à découvrir un code personnel, il avait conclu à la seule efficacité du Décalogue, comme l'abbé Berger à l'agonie. Et, de même, l'historien le plus versé dans la connaissance des sociétés disparues, Fustel de Coulanges, avait, dans *la Cité antique*, montré l'union étroite de la prospérité des familles et des peuples avec le respect des dieux lares et le sens de la divinité. Ce barrage rompu, le flot humain s'échappait et tout un monde, peu à peu, risquait de sombrer dans le désordre et l'anarchie.

Non, ces génies des campagnes, ces petits dieux des torrents et des monts, des forêts et des sources, des bocages et des jardins, n'étaient pas inutiles. Les Anciens les honoraient et le Catholicisme les avait recueillis dans ses oratoires aux carrefours des routes, sur les tertres ou dans les bois, comme les temples païens s'étaient épanouis en basiliques chrétiennes, tels à Rome le Panthéon, Saint-Côme et Saint-Damien, Sainte-Françoise-Romaine. Le paysan était lié au sol, non par les profits et

bénéfices auxquels il paraissait uniquement sensible, non par l'habitude professionnelle et le métier, mais par une sorte de sentiment mystique mal connu de lui-même et dont Nicolas Hagard avait apporté à l'ingénieur la révélation. Il tiendrait à la terre, comme à la mer le marin, tant qu'il en ressentirait la poésie obscure, le charme obsédant, intraduisible pour lui la plupart du temps, rendu pourtant visible par les vers d'un Virgile ou d'un Mistral, tant qu'il reconnaîtrait en elle ces puissances latentes dont il recomposait inconsciemment des superstitions, des légendes et des divinités secondaires. Les habitants de Vallon-le-Vieux en avaient eu l'intuition quand le chasseur de chamois avait défendu le vieux village menacé, quand eux-mêmes avaient conjuré les esprits des morts en jetant des chrysanthèmes et des branches dorées sur les eaux qui recouvraient l'emplacement funéraire, quand ils avaient dévalisé la flore alpestre pour transformer les funérailles du saint en une procession de fête.

Or, tout le prétendu progrès moderne allait à l'encontre de cette mystique de la terre. Les forces captées perdaient leur pouvoir d'enchantement. L'excès de lumière et de mouvement attirait vers les cités les hommes déracinés. L'école détournait les enfants au lieu de les rattacher et fixer en leur enseignant leurs origines et leurs racines. Vallon-le-Jeune ne remplacerait pas Vallon-le-Vieux, mais mourrait avec lui. Une troupe nouvelle de marchands, de touristes, d'étrangers l'envahirait, tandis que ses habitants enchaînés s'en iraient grossir la clientèle des usines et des cafés. Avec le temps, la prédiction de Nicolas Hagard s'accomplirait à la lettre.

Et il apparut nettement à Max Gal, accoudé sur le parapet de son barrage, que la vie agricole tout entière était menacée. Cette mystique de la terre perdue, ce sentiment profond et secret, évaporé comme un parfum dont le flacon est brisé, rien ne retiendrait plus le paysan : il s'en irait et il considérerait la terre comme une industrie et non plus comme une compagne. Voici que, tardivement, le grand bâtisseur accoutumé à traduire en faits les idées s'expliquait sa propre condamnation et sa mise en joue au bord du lac des Marmottes. Le chasseur de chamois avait compris l'attentat commis contre un passé auquel on ne touche pas impunément. Mais quelle force l'avait donc arrêté ? Celui qu'il appelait l'Autre. L'Autre pouvait donc

contrebalancer les maléfices des hommes. Par des affinités profondes et des communications souterraines, l'Église protégeait cette vie agricole menacée. On ne l'atteindrait pas sans atteindre avec elle cette douceur obscure que l'homme éprouve à travailler la terre. L'esprit qui veillait sur les eaux, qui s'enfuyait au cœur des forêts, qui dansait avec l'aube sur la montagne éveillée, qui s'élevait des champs avec la buée du matin, menacé par toutes les coalitions du progrès, par le massacre des arbres, l'utilisation des torrents, le bruit des machines, la demi-science des écoliers, s'était réfugié humblement dans le dernier asile religieux. Il y avait fait sa soumission, et si le clocher s'écroulait, il demeurerait dans les décombres. Le laboureur ne saurait plus pourquoi il aurait cessé de chanter en tenant les mancherons de sa charrue; mais, dégoûté de tracer toujours le même sillon, il s'en irait chercher une place à la ville. Car il ne connaîtrait plus la paix des champs. Des Max Gal, de plus basse qualité, l'auraient chassée.

— D'où me viennent donc ces rêveries ? se révolta l'ingénieur toujours immobile au-dessus de son lac.

Il accusa les écrivains prompts à prophétiser les catastrophes. Accoutumé à bâtir, il ne goûtait parmi eux que ceux qui ont aménagé des réservoirs ou construit des murs de soutien. Parvenu au bout de sa méditation, il eut un geste d'indifférence. Bah! chacun son métier. Le sien était d'asservir les puissances matérielles. A d'autres le soin de préserver les forces spirituelles! La marche de l'humanité, qu'elle fût aveugle ou clairvoyante, ne pouvait se suspendre. Et comme il revenait sur ses pas afin de gagner la petite gare du funiculaire, il aperçut dans l'enclos du nouveau cimetière de Vallon, maintenant habité, une tache pourpre, et se demanda si l'on avait répandu du vin ou du sang. Les rhododendrons entassés jetaient leur flamme qui, demain, serait éteinte.

— Ah! pensa-t-il, reconnaissant la tombe du saint, l'autre barrage...

Puis, se souvenant de l'expression employée par Nicolas Hagard, il rectifia de lui-même :

— Ou plutôt le barrage de l'Autre...

HENRY BORDEAUX.

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

I

A Philippe Barrès, ces souvenirs que son père m'avait demandé d'écrire...
GYP

Est-ce que, vraiment, les souvenirs d'une petite fille peuvent avoir un quelconque intérêt pour d'autres que l'ancienne petite fille, qui se rappelle joyeusement les meilleures années de sa vie ?

Il me semble que non, alors surtout que cette vie s'est écoulée tout unie et, la plupart du temps en province, dans un milieu plutôt suranné.

Et puis, cette obligation de se raconter soi-même, — étant donné qu'il ne s'agit que des menus incidents auxquels un enfant est mêlé, — me trouble et me déplaît.

J'aurais voulu grouper ces pauvres petits souvenirs par ordre de dates, et cela m'est impossible, parce qu'ils revivent dans ma mémoire avec une incroyable netteté, mais sans ordre aucun. Une chose que je vois aujourd'hui me rappelle une chose vue dans mon enfance, et je m'étonne qu'il y ait si peu de différence entre les impressions que laissent les deux visions. Il me semble que la simplicité claire des impressions d'une petite fille que n'a pas encore déformée la vie, est très proche de la clairvoyance d'une vieille femme peu à peu détachée des conventions.

J'entends que, entre la façon de sentir d'une enfant et celle

d'une femme de trente ans, l'écart est beaucoup plus grand. On me dira que c'est parce que l'abaissement des facultés rapproche les vieux des petits?... C'est probablement ça.

Je suis née en Bretagne le 15 août 1849. J'avais deux ans et demi ou trois ans quand on m'a emmenée en Lorraine où s'est passée mon enfance, et c'est la lande désolée et charmante, et la mer verte du Morbihan, qui sont restées plus que tout présentes à mes yeux.

Ce fut d'abord inconscient... Ce pays qui devait s'incruster pour toujours en moi, je ne savais même pas que je le voyais. J'étais un petit animal qui broute, qui grouille — oh! combien! — et s'endort. Je vivais dans une espèce de brouillard où ne se dessinait nettement aucun contour. Et puis, un soir, on m'a mise dans une grande boîte qui remuait et dans laquelle il m'a semblé que l'on restait très longtemps... Je ne voyais plus, comme à l'ordinaire, la figure toute plissée de la vieille Bretonne qui me soignait, penchée sur moi au milieu des tuyaux raides de sa coiffe. Quand je m'éveillais, j'apercevais des grosses moustaches blanches ébouriffées, et je regardais, tout près de moi, de jolies mains, blanches aussi, où des choses brillaient, et qui me tenaient doucement, sans me serrer, comme faisait la vieille Vincente.

Pendant un instant, on me posa quelque part dans la boîte... Alors, je sentis une grande plaque râpeuse et chaude qui m'enveloppait toute la figure, et j'entendis un froissement de choses qui craquaient, et puis un grand cri : « C'est Christine!.. Elle va lui dévorer la tête!... » C'est la première phrase entendue par moi que je puisse reconstituer entièrement; la première que j'aie comprise après un grand effort : Christine!... *magere*... (1)

Et c'était bien, en effet, la langue de Christine qui me balayait la figure avec ardeur. On emmenait avec moi une de mes nourrices, la vache.

Comment se faisait le voyage? Étions-nous en poste, ou bien le chemin de fer marchait-il déjà, vers 1852, de Vannes à Nancy?... Je l'ignore, je n'ai jamais pensé à le demander. Dans tous les cas, Christine, qui était moins encombrante qu'un chien

(1) Nourrice, en breton.

de Terre-neuve, pouvait se mettre n'importe où. Elle était noire, maigre et laide, avec une énorme tête. Elle est morte à Nancy, quand j'avais sept ans, dans la cuisine où elle passait la plus grande partie de son temps, sans avoir paru regretter jamais sa lande. Elle ouvrait le buffet avec son nez pour voler du chocolat, et repoussait soigneusement, avec ce même nez, le papier d'argent qui la faisait tousser. Elle était beaucoup plus intelligente et débrouillarde que son nourrisson.

Au vague du voyage, succède l'impression, très nette cette fois, du réveil dans une pièce dont les deux fenêtres donnent sur un grand parc sombre. Est-ce le changement, les secousses, l'appréhension de je ne sais quoi, mais, à partir de cet instant, mes yeux s'ouvrent... Je vois, je comprends vaguement ce qui se passe autour de moi.

Sur les murs, une étoffe grise, claire et brillante, parsemée de bouquets de roses, et des gravures dans des cadres d'or. Éveillée depuis longtemps, je regarde et je cherche à définir ce que je vois... Un grand cheval blanc, dressé sur ses pieds de derrière, des enchevêtrements de gens et de chevaux... Qu'est-ce que c'est que tout ça?...

Tout ça, c'est dans des cadres Empire assez beaux, le *Napoléon franchissant le Saint-Bernard*, de David ; les *Batailles de Montmirail*, de *Friedland* et d'*Iéna*, d'Horace Vernet, et la *bataille d'Austerlitz*, de Gérard. C'est entre ce Napoléon et ces batailles que j'ai vécu jusqu'à seize ans.

Ce matin-là, comme je parais regarder, m'intéresser à quelque chose, la jeune femme fraiche, qui a des robes qui craquent et que j'appelle en moi-même « *an itroun* » (1) dit aux moustaches blanches, inclinées vers moi :

— Elle va peut-être parler!.. Est-ce que Bonne maman l'a déjà vue?

— Non! répond la dame aux belles mains. On va la lui conduire tout à l'heure... Venez, Jeannette, je vais vous apprendre à faire sa toilette.

Et comme je cache ma figure avec mon bras, la moustache blanche dit :

— Mon petit Minon, il faut obéir!

(1) « La dame » en breton.

Une charmante fille toute rose, qui a un petit bonnet blanc noué sous le menton, s'approche, souriante.

— Sibylle !... dit la dame aux belles mains, c'est Jeannette... ta bonne... Voyons ! Dis-lui bonjour...

— Dis-lui bonjour, petit Minon, insiste la moustache blanche.

La jeune fille me prend très doucement dans ses bras et me dit, gentiment :

— Dites bonjour ! Obéissez à grand père et à grand mère, ma chérie...

La dame dont la robe craque intervient et ordonne sèchement :

— Il ne faut pas dire « ma chérie ». Il faut dire Mademoiselle... toujours Mademoiselle.

La petite Lorraine rougit et serre affectueusement Mademoiselle contre elle. Il me semble qu'elle me dit, sans parler : « On s'aimera tout de même. »

Et, dès cet instant, moi qui, jusqu'alors, n'avais guère aimé que Christine, je me mets à aimer Jeannette beaucoup plus. Dès cet instant aussi je commence, non seulement à discerner, mais, si je puis dire, à analyser les choses. De mon réveil dans ma chambre de Nancy, — la chambre aux batailles, comme on l'appelait, — datent mes premières sensations précises, ma première compréhension de la vie, et je cherche à graver dans mon cerveau encore amorphe toutes ces choses nouvelles. Les jolies mains, c'est Grand mère; les grosses moustaches, c'est Grand père... C'est d'ailleurs lui que je connaissais déjà le mieux. J'ai conscience qu'il m'a très souvent appelée « petit minon ! » C'est drôle !... j'avais jamais compris tout ça. Jeannette, qui est si gentille, c'est ma bonne. Qu'est-ce que c'est, une bonne?... « Bonne maman », c'est ça à quoi on va me conduire, il paraît... Et la dame qui craque, c'est quoi?...

Je l'apprends précisément tout de suite, car la dame dit :

— Je déjeune chez tante Eugénie. Vous n'avez pas besoin de moi?

— Pas du tout ! répond grand mère.

Jeannette, qui s'apprête à m'asseoir dans un grand bain de pieds rempli d'eau froide, me tend vers la dame en disant :

— Embrassez vot' maman !

Mais la dame corrige encore :

— Mademoiselle ne doit pas dire maman... C'est petite mère qu'elle doit m'appeler.

— Bien, madame.

— Il faut toujours dire : madame la comtesse.

Et la dame, qui devient Petite mère, sort. Grand mère, qui me bouchonne avec vigueur, attend qu'elle soit partie, puis elle demande à Grand père, anxieusement :

— Aymar!... Est-ce que tu crois que Sibylle parlera jamais?... J'espérais que le voyage, le changement, allaient peut-être la surprendre, provoquer un mouvement quelconque... mais non... rien... C'est désolant!

— Ça viendra! dit mollement Grand père.

— Mon Dieu!... Mais est-on sûr qu'elle entende, seulement?

— Ah! pour ça, oui! affirme Grand père, avec conviction, cette fois; la preuve, c'est qu'elle fait tout ce qu'on lui dit... quand ça lui plaît!

Je regarde Grand père. C'est effrayant ce qui se passe dans ma tête depuis quelques instants; inouï ce que mon intelligence a fait de progrès. Brusquement, je viens de deviner que c'est Grand père qui me comprend le mieux, et que c'est avec lui qu'il va falloir compter.

Tout ce qu'il me faut de phrases correctes, — ou qui, du moins, s'efforcent de l'être, — pour résumer aujourd'hui cette conversation, qu'il me semble entendre encore après soixante-quatorze ans, se bousculait à ce moment-là en breton et en français mélangés, dans ma tête qui me faisait l'effet d'être en coton. J'étais affolée, mais sans que rien de cet affolement parût au dehors. Je me cramponnais pour ne pas parler... Car je le pouvais si je l'eusse voulu, et j'en avais une terrible envie. J'avais essayé souvent, tout bas, en me cachant la tête sous ma couverture, quand j'étais toute seule. Mais je comprenais vaguement qu'en parlant, j'entr'ouvrirais le rideau qui me séparait encore des autres et me permettait de m'isoler. Déjà, je n'étais pas du tout sociable.

Les grandes personnes semblent ignorer que les enfants, surtout ceux qui vivent seuls au milieu d'elles, réfléchissent continuellement. Il y a l'enfant questionneur, qui généralement n'écoute pas ce qu'on lui répond, et l'enfant silencieux, qui questionne rarement et se contente d'imaginer les choses à sa façon, se basant sur un mot entendu et qui, le plus souvent, n'a pas le moindre rapport avec l'objet. C'est

ainsi que j'ai cru, pendant des années, que les vaches avaient du lait et les bœufs du bouillon, parce que, quand le lait n'était pas bon, grand mère disait : « C'est une mauvaise vache ! » et que, quand le bouillon ne sentait rien, elle disait également : « C'est que le bœuf était mauvais!... »

Tandis que je commence à penser, et ça me donne bien de la peine! une vieille femme entre et sa venue éclaire joyeusement la chambre. Elle est assez grande, droite et fraiche comme une fleur. Ses yeux lumineux et malins ressemblent à des bluets. Son fin visage, qui a dû être ravissant, est enfoui dans un nuage de vieilles dentelles, que j'entendrai plus tard appeler avec respect : « les malines de Bonne maman ». Une sorte de housse de mousseline à fleurettes l'enveloppe sans dessiner aucune forme. Elle a des mains toutes petites et des mitaines de soie blanche. Elle marche vers le baquet où je me prélasse, heureuse de tripoter l'eau, se penche, me regarde avec un petit lorgnon d'or, et déclare à Grand père et à Grand mère, qui attendent, anxieux :

— Elle est bien laide!... — Et, après un petit silence, elle achève : — Mais bien drôle!... Allons!... Dis bonjour à Bonne maman, espèce de grenouille !

— Hélas!... Elle ne parle pas encore! dit Grand mère désolée.

— Comment, elle ne parle pas?... A trois ans!... Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là!... Elle n'est pas muette, j'imagine.

Elle reprend son petit lorgnon, m'examine encore et déclare :

— Dites donc, mes bons amis, elle m'a tout l'air de se f.... de vous, votre petite fille !

— Oh!... dit Grand mère, d'un air scandalisé.

— Oh!... Il n'y a pas à dire mon cœur! C'est comme ça!... Comment?... Vous ne voyez pas qu'elle entend tout ce que nous disons?... Alors, si elle entend, elle peut parler. C'est de la paresse... ou de la méchanceté !

— Nous avons tout essayé, affirme Grand père.

— Tout?... Croyez-vous?... Je parie bien que je la fais parler, moi! et tout de suite encore!...

— Comment ça? demande Grand père, empressé.

— En lui donnant le fouet, mon bon Aymar, tout simplement.

— Le fouet! murmure Grand père, horrifié, le fouet, à trois ans!

— Votre femme l'a eu bien plus tôt que ça!... D'ailleurs, c'est excellent, le fouet! Si ça ne fait pas obéir, ça fait toujours circuler le sang.

Je me rappelle tout, j'entendais tout, mais cette fois, sans comprendre un seul mot. Le fouet... Qu'est-ce que c'est que le fouet qu'on veut me donner!... Un jouet probablement, comme ceux qui sont... Tiens!... Où sont-ils?

Un regard autour de la pièce correcte où rien ne traîne me rappelle brusquement une autre chambre encombrée, en désordre... Où donc est-elle, celle-là?... Et Vincente?... Où est Vincente?

Et tout à coup, je me sens profondément triste... Je suis perdue... perdue comme ce tout petit dont Vincente me racontait l'histoire... Comment donc déjà il s'appelait?

Je cherche, je cherche à me rappeler des choses. Mais j'ai la tête lourde, tout se brouille!... je ne peux pas!

— Sibylle! appelle la voix gaie de Bonne maman, Sibylle, il faut absolument parler, mon petit... Tu entends... Tu en meurs d'ailleurs d'envie.

Et comme je ferme les yeux pour ne pas laisser voir que je pourrais parler en effet, elle continue de son même ton aimable :

— Oh!... inutile de fermer tes petits pistolets d'yeux! Je connais les mioches, ma belle... J'en ai élevé dix. Je te promets que tu vas parler...

Brusquement, elle me saisit dans mon baquet, s'asseoit, me couche sur le ventre toute ruisselante, sans souci de ses mousselines et de ses jolis rubans, et me fouette avec un entrain vraiment merveilleux.

Les trois ou quatre premières claques me surprennent sans me faire précisément mal. Je suis terrifiée, anéantie, je n'ai même pas la force de réagir. Mais lorsque « je me rends compte, » lorsque, surtout, ça commence à « me cuire », alors je me révolte violemment, je rue, et, finalement, je hurle :

— Ma Doué!... Ma Doué!... Ma Doué!... (1)

(1) Mon Dieu! en breton.

— Quand je vous le disais! dit paisiblement Bonne maman, qui me repose dans mon baquet et essuie ses jolies mains au tablier de Jeannette. Vous le voyez bien qu'elle parle!

— Elle parle breton, crie douloureusement Petite mère qui a reparu, breton!... Quelle horreur!

— Comment, demande Grand mère, étonnée, tu n'es pas allée déjeuner chez ta tante?

— J'en viens! Je me suis trompée de jour... C'est demain...

Et elle se remet à sangloter et à crier très haut :

— Breton!... breton!... Quelle horreur!

— Pourvu qu'elle parle, déclare Grand père radieux. ça m'est bien égal!

Tandis que mes grands parents me regardent d'un air heureux, et Bonne maman d'un air narquois, et que Jeannette m'essuie doucement avec un grand drap qui sent l'iris, je fais l'inventaire de ma famille, que je vois en réalité pour la première fois.

Petite mère est très fraîche. Elle a de beaux cheveux châtain clair, qu'elle porte en bandeaux épais et soyeux; les épaules larges, la taille exagérément fine. Ses mains sont grandes, mais superbes, de vraies mains de statue. Son physique est plutôt commun, mais son air est distingué.

Elle est terriblement fagotée dans une robe à volants et à « dispositions ». C'est-à-dire que chaque volant est bordé d'ornements tissés dans l'étoffe. C'est la fin de la mode Louis-Philippe qui me heurte déjà l'œil, mais que je regretterai plus tard quand je connaîtrai celle du second Empire. Le corsage a une taille très longue; des manches, bêtement évasées en entonnoir, sortent d'autres manches bouffantes en broderie anglaise. Un col plat de même broderie, trop décolleté ou pas assez, entoure le cou, juste de la façon qu'il faut pour le rendre disgracieux.

Grand mère, qui a cinquante-trois ans, est grande. Elle a les cheveux bruns, presque noirs et les mêmes bandeaux que sa fille, mais elle a un bonnet; pas un bonnet nuageux et charmant comme celui de Bonne maman, mais au contraire un gros bonnet lourd, en dentelle noire avec des nœuds bleus, qui l'écrase et lui fait la tête énorme. Une abomination de bonnet! Elle a une belle figure, Grand mère, mais l'expression est infiniment dure quoiqu'elle-même soit pleine de bonté. Ses sourcils sont marqués, ses lèvres minces. Déjà je comprends

inconsciemment que, quand on vieillit, il faut, pour être harmonieux, blanchir. Si Grand mère avait les cheveux gris, elle serait belle tout à fait. Elle a, comme Petite mère, une robe à cinq volants, qui est affreuse.

Grand père me semble tout bonnement magnifique. Je ne vois que sa très haute taille, sa tournure élégante, ses yeux bleus, et sa distinction extrême. Je ne remarque pas que ses lèvres trop grosses déparent sa belle figure. Je le trouve admirable, je le dévore des yeux, et c'est lui qui, dès cet instant, domine et dominera toujours ma vie.

***

Après cet éveil étrange et brusque qui m'initie à des choses jusqu'alors indistinctes, c'est le trouble que cause un changement de vie complet. Aux journées monotones de Bretagne, durant lesquelles je me traînais dans la lande claire, tant que nous étions à Coëtsal où j'étais née, et, plus tard, couchée sur des filets au fond d'une barque, pendant les quelques mois passés à Kérantie chez ma tante de Gouvello, succèdent des jours agités, différents, qui me fatiguent et m'irritent. Un tas de visages nouveaux m'apparaissent en même temps. On m'embrasse, et j'ai ça en horreur!... On me chiffonne, on me bouscule, on pousse des cris autour de moi. On discute pour savoir si je suis laide ou jolie. On critique mon nom de Sibylle, on s'étonne que je ne parle pas... On m'apporte des bonbons, que Grand père m'enlève à l'instant, ce qui m'est bien égal, puisque je ne sais pas ce que c'est... C'est effrayant ce que j'ai de parents!... Un colosse qui a de grosses moustaches blanches et très grand air, me lance en l'air comme une balle en me disant : « Je suis ton grand oncle, espèce de crapaud! » tandis que Jeannette insiste pour que je lui dise bonjour et explique : « C'est votre oncle Alexis! »

Avec Jeannette, je commence à parler volontiers, et aussi avec un vieil homme qu'on appelle « le vieux Claude », et qui est l'ancien cocher. Il monte souvent me regarder. Il m'apporte des fleurs. Il dit :

— C'est pas vrai qu'elle est « peute » (1), cette petite-là! Et il joue avec moi.

(1) « Vilaine » en patois lorrain.

Quand l'oncle Alexis, après m'avoir reposée enfin à terre, s'en va d'un pas lourd qui fait tout trembler dans ma chambre, je demande à Jeannette :

— C'est quoi, c'gros-là ?

Elle me répond :

— C'est vot' oncle Alexis !... vot' grand oncle, l'frère à vot' grand mère... L'a été superbe, y paraît...

Et le vieux Claude ajoute :

— L'était garde du corps du roi Louis XVIII...

— Où il est le roi Louis XVIII ?... J'veux l'voir !

— Vous pouvez pas, vu qu'il est mort...

— C'est quoi, mort ?

— C'est quand on ne remue plus.

— Est-ce que je peux être mort ?

— Sûr que vous pouvez.

A l'idée de ne plus remuer, alors que le mouvement est ma seule joie, je me mets à pleurer de tout mon cœur. Le vieux Claude déclare :

— Si elle est pas peute, l'est rudement nice, toujours !

Je fais aussi la connaissance d'un de mes autres grands oncles, mon parrain celui-là : l'oncle Adolphe, le frère de l'oncle Alexis. Il arrive de Baden où il demeure une partie de l'année, et va passer deux mois à Nancy. C'est dans sa maison que Grand père, Grand mère et Petite mère habitent. Il a été ambassadeur sous Louis-Philippe, et il est aussi fin, aussi svelte, aussi élégant, que son frère est lourd. Je suis moins à mon aise avec lui qu'avec l'oncle Alexis qui m'a prise en affection et duquel je fais tout ce que je veux. Il s'agenouille péniblement en faisant gémir le parquet, pour disposer en carrés les soldats de plomb que Grand père m'a donnés et qui font ma joie. Il a une fille de vingt ans, Alice, qui n'est pas jolie et qu'il rudoie volontiers. Il habite avec elle et une vieille demoiselle qui l'a élevée et qu'on appelle « Bijou », dans la maison voisine de la nôtre. On me conduit très souvent chez lui. Il est gai, bruyant, colère et sympathique. Bijou, — qui s'appelle en réalité Mlle Bailly, — a cinquante ans environ, et ressemble au don Quichotte que je vois dans un gros livre abandonné dans l'armoire de mes jouets. Elle travaille tout le temps à d'admirables broderies de chenille et de soie, qui représentent des ruines ou des temples avec des bergers. Je lui demande ce que c'est, elle me répond :

— C'est un paysage d'Hubert Robert... Ne mets pas tes doigts dessus.

Tous les jours on me conduit dans le grand parc que je vois de mes fenêtres et qui s'appelle « la Pépinière ». Quelquefois, il y a de la musique et du monde, mais, le plus souvent, c'est presque désert. Ça me paraît très beau. L'énormité des arbres, — des tilleuls pour la plupart, — étonne mes yeux qui ne connaissaient encore que la végétation un peu rabougrie du Morbihan. Dans les grandes allées toutes droites, on me laisse courir sans me donner la main, et ça m'enchante. Grand mère ou Grand père et Jeannette sont avec moi. Les jours où il pleut, on me conduit sur la place de la Carrière où est l'entrée de la maison, et on me fait marcher sur des petits murs hauts d'un mètre environ, qui entourent la longue place plantée de tilleuls taillés en charmilles. J'adore cette place, claire et gaie, qui se termine par un joli château qu'on appelle le Palais. Il est habité par le préfet, M. Lenglé, qui vient quelquefois parler à Grand père pendant cette promenade. Il me dit des tas de choses gentilles, mais je ne fais aucune attention à lui. Mes seuls amis sont ceux que j'appelle « les soldats du Général », c'est-à-dire un factionnaire qui ne répond pas à mes agaceries, et deux plantons qui jouent avec moi.

La maison de famille, que mon oncle de Bacourt a rachetée à la mort de son père, est l'ancien hôtel des pages de Stanislas, ou, plus exactement, la moitié de cet ancien hôtel. L'autre moitié appartient au Génie militaire, et c'est là que le général de brigade habite et a ses bureaux. Au-dessus de la grande voûte qui conduit dans la cour, on a fait jadis une clôture qui sépare les deux maisons. Le général occupe celle de droite, voisine de la Justice de paix et du Palais de justice. A l'entrée de la voûte, sur le trottoir, est la guérite du factionnaire, dans laquelle je m'obstine à vouloir toujours entrer quand il fait les cent pas. Les plantons, qui causent dans la cour quand ils ne sont pas occupés dans les bureaux, me donnent des images et me laissent toucher et essayer leurs képis.

Notre porte d'entrée est dans la cour. Celle du général, sous une seconde voûte, au-dessus de laquelle sont les bureaux qui donnent sur la Pépinière. Au bout de cette voûte est une ruelle qui sépare les maisons de la terrasse de la Pépinière, laquelle se trouve au niveau du premier étage des deux hôtels. Dans cette

ruelle, les maisons de la place Carrière ont leurs écuries, qui ne doivent pas dépasser le niveau de la terrasse.

Un jour, un des plantons me dit joyeusement, en me montrant des baraques que l'on construit place Carrière, sous la charmille formée par les deux rangées de tilleuls :

— V'là qu'c'est qu'on va s'amuser, Mamzelle Sibylle... Ça va êt' la foire...

Et, comme je ne comprends pas, Grand père explique :

— Oui... Il y aura des boutiques, des curiosités, un cirque... tu sais, avec des chevaux, des ménageries...

Je demande avec avidité :

— Est-ce que je le verrai, le cirque?

Après réflexion, Grand père répond :

— Peut-être...

Et je ne pense plus qu'à ça! Les chevaux, c'est, avec les chiens d'abord et tous les animaux ensuite, ma passion.

Heureusement, c'est Grand père qui surveille le plus souvent ma promenade; alors il veut bien passer, en revenant de la Pépinière, par le milieu de la place, pour voir si les travaux avancent. Grand mère, quand c'est elle, me répond : « Ça n'est pas intéressant pour toi! » et passe sur le trottoir qui longe les maisons. Un jour, Grand père questionne un des hommes qui sont en train de poser les toits des petites baraques :

— Vous allez avoir fini?

— On aurait fini demain, mais on ne travaillera pas, à cause du passage de l'Empereur sur la place...

— Ah oui, c'est vrai! dit Grand père.

Tout de suite, je demande :

— Il va venir ici, l'Empereur! Quel bonheur!

Grand père me regarde, ahuri :

— Qu'est-ce que ça peut te faire?... Tu ne le verras pas.

— Je veux le voir! Je veux!

Je sens que je suis rouge, et j'ai envie de pleurer. Grand père, étonné de cette agitation, dit seulement :

— D'abord une petite fille ne dit pas « je veux », ensuite, pourquoi veux-tu voir l'Empereur?

Un obscur instinct, qui me fait redouter les explications et les longues phrases, encore difficiles pour moi, me fait répondre :

— Pac' que c'est l'Empereur!

La vérité, c'est que l'Empereur est, pour moi, le cavalier du cheval blanc qui franchit des montagnes dans ma chambre; le héros qui dirigeait, au milieu des balles, les quatre batailles que je me suis fait raconter déjà plusieurs fois par Grand père, et que j'ai un culte pour celui que j'appelle irrespectueusement en moi-même : « Ce bonhomme-là!... ».

La guerre me paraît, — grâce à la simplicité avec laquelle en parlent et la racontent Grand père et aussi les vieux camarades qui causent parfois avec lui à la Pépinière, — une chose normale et grandiose qui me soulève d'admiration. Quand, pendant que Grand père parle des campagnes avec ses amis, Jeannette veut s'écarter avec moi pour cueillir une pâquerette dans l'herbe, ou ramasser les fleurs tombées des tilleuls, je la retiens avec violence en disant :

— Reste donc tranquille; moi, j'écoute!

Un jour, en rentrant d'une de ces promenades, j'avais demandé :

— Je la ferai aussi, moi, la guerre, n'est-ce pas, Grand père?

Mais, à ma profonde désolation, Grand père avait répondu, avec regret me semblait-il :

— Non, mon petit Minon, les petites filles ne la font pas.

— Ah! mon Dieu!... Quel malheur que je sois pas un petit garçon!

— Oui... C'est un malheur en effet! avait dit Grand père, comme malgré lui, mais pas seulement pour ça!

— Ah! pourquoi encore?...

— Parce que, mon petit, il n'y aura plus de Mirabeau après ton père et tes oncles... Ce sera fini...

— Ben, et moi?... J'entends souvent des gens, à la Pépinière, qui disent en passant, quand je suis avec Grand mère ou avec vous : ça, c'est la p'tite de Mirabeau!

— Oui... Mais tu te marieras et tu perdras ton nom.

— Ah!... — Et comme déjà, à quatre ans, le mariage ne m'apparaît pas comme un appât convoité, je propose : — Mais j'pourrais très bien pas m'marier?...

— Ça reviendrait au même... Après toi, le nom disparaîtrait...

— Mais si j'avais des enfants?

— On n'en a pas quand on n'est pas marié.

— Ah!... tant pis!

Puis, comme il craignait probablement de voir sortir quelque autre proposition saugrenue, Grand père avait bouclé en disant :

— Maintenant, taisons-nous!... Nous avons assez parlé pour aujourd'hui.

*
* *

Le jour où Grand père avait causé avec les ouvriers des baraques, on m'amena « pour dire bonsoir » pendant que mes grands parents dînaient. Il y avait là un de nos cousins, Georges de Bretteville, élève à l'École d'application de Metz. Il disait au moment où j'entrais :

— Nous avons eu cette permission à cause du passage de l'Empereur...

— Il y aura demain une foule énorme, murmure Grand mère avec effroi. Et, se tournant vers Jeannette : Surtout, n'ayez pas l'idée de descendre sur la place, vous vous feriez écraser...

Et elle conclut, avec mépris, en s'adressant à Grand père et à Georges :

— Et pour voir Badinguet, ce n'est vraiment pas la peine.

Badinguet!... Je suis mécontente sans savoir pourquoi. Grand père corrige :

— C'est l'Empereur!... Et, quel qu'il soit, il vaudra toujours mieux que le gouvernement de Juillet!

— Aymar! s'écrie Grand mère effarée.

Grand père répond paisiblement :

— Adolphe n'est pas là! S'il y était, je ne dirais pas ce que je pense.

Et, comme Georges de Bretteville le regarde interrogativement, il explique :

— Mon beau-frère Bacourt est très dévoué aux princes d'Orléans. Il a été ambassadeur sous Louis-Philippe, et il était l'ami de M. de Talleyrand, qui lui a laissé la charge de publier ses Mémoires.

— Comme ils seront intéressants!... dit Georges qui ne prévoit pas que les malheureux Mémoires seront, avant de paraître, mutilés et réduits à zéro.

Moi je pense : « M. de Talleyrand, c'est le vieux monsieur

qui a des yeux frisés dont on voit le portrait dans tous les coins de la maison... »

En effet, dans le bureau et dans la bibliothèque de l'oncle Adolphe, dans sa chambre, dans celles de Grand mère et de Petite mère, il y a des portraits du prince de Talleyrand d'après Isabey, Gérard, etc., qui le représentent à tous les âges et dans les costumes les plus variés. Son visage m'est presque aussi familier que celui de mon Empereur, mais beaucoup moins agréable à regarder. Une sorte d'instinct m'indique probablement que je serai souvent « rasée » à propos de M. de Talleyrand.

Le lendemain, dans l'après-midi, on entend tout à coup sur la place Carrière un piétinement et un murmure inaccoutumés. Grand père ouvre la porte de ma chambre :

— Jeannette !... Si vous avez envie de voir passer l'Empereur, vous pouvez descendre au salon... Madame a fait ouvrir...

Je demande avec angoisse :

— Et moi ?

— Toi, mon petit Minon, je vais te prendre sur mon bras devant la fenêtre.

Et, tout en descendant au premier, Grand père me recommande :

— Tu ne vas pas remuer ni chercher à te pencher... Tu ne peux apercevoir la voiture qu'au moment où elle sortira de l'Arc de Triomphe... Après, les arbres et les baraques la cacheront...

Nous sommes devant une des fenêtres du salon. La place est grouillante de monde ; des soldats d'infanterie font le cordon, essayant vainement de maintenir la foule. Tout à coup, les tambours roulent, la voiture est sortie de la grande voûte sombre et s'avance sur le milieu de la place réservée d'habitude aux piétons. Moi, qui suis myope, sans que ma famille en ait le moindre soupçon, je ne distingue rien du tout. Jeannette est à côté de Grand père ; elle voit mon regard flottant et me dit :

— Dépêchez-vous vite de regarder ! Les arbres vont tout cacher...

Grand mère, qui fait ses « comptes du mois », n'a même pas eu l'idée de se déranger « pour voir ».

Grand père dit :

— Quelle foule !... Ce pauvre Buquet (notre cousin, le baron Buquet, est maire de Nancy) doit être désolé... L'Empereur lui avait dit qu'il tenait à venir incognito...

Je demande :

— C'est quoi, incognito?

Grand père répond :

— Ça veut dire : sans que personne le sache.

Maintenant, la calèche passe devant la maison, cachée par les tilleuls et les petites baraques dont les toits sont couverts de monde. On perçoit seulement le trot des chevaux de l'escorte de cuirassiers. Et tout à coup, un craquement terrible, suivi de hurlements épouvantables que je crois encore entendre. Sur une longueur de soixante mètres, les petites boutiques inachevées viennent de s'écrouler sous le poids des gens qu'elles ensevelissent dans leurs débris.

C'est alors une débandade générale. On se sauve, on se bouscule, la place se vide instantanément. Il ne reste que quelques curieux autour de l'endroit où a eu lieu l'accident, c'est-à-dire juste en face de la maison et des maisons voisines dans la direction du Palais.

Grand père a descendu l'escalier en courant, me tenant toujours sur son bras. A la porte, on sonne éperdument, et il ouvre lui-même à un soldat qui demande :

— Mon colonel, est-ce qu'on peut apporter des blessés?... C'en est plein déjà chez nous, et dans les autres maisons on n'en veut pas... Il commence à pleuvoir et on attend des brancards...

— Apportez tout ce que vous voudrez, dit Grand père. D'ailleurs, je vais moi-même voir ce que l'on peut faire...

Il ne pense plus du tout à moi et ne sait même pas que je suis assise confortablement sur son bras. Nous circulons à travers les décombres. Un gros monsieur à cheveux blancs demande :

— Vous permettez que nous abritions des blessés chez vous, mon colonel ?

— Bien entendu, monsieur le commissaire central.

Je regarde une jeune fille couchée sur le dos, les yeux grands ouverts. Un filet de sang coule le long de sa joue et s'étale sur son tablier à petits carreaux bleus et blancs. Le commissaire la désigne à Grand père et dit :

— Pour celle-là, c'est inutile, elle est morte !

Je regarde encore. La morte me semble bien plus à son aise que les vivants qui se tortillent et se plaignent.

Un monsieur arrive à grands pas, suivi d'un groupe d'hommes et d'officiers. Celui-là, je le connais bien, parce qu'il cause souvent avec Grand père, à la grille de son jardin, qui donne sur la Pépinière. C'est M. Lenglé, le préfet. Il dit à Grand père :

— L'Empereur a voulu venir lui-même voir les blessés...

— L'Empereur !... où donc l'Empereur ?

J'écarquille les yeux tant que je peux. Je ne vois qu'un petit monsieur en redingote, entouré d'officiers, qui se penche vers les blessés et leur parle amicalement, son chapeau à la main. Il pleut sur ses cheveux qui sont épais et ramenés en mèches sur les tempes au-dessus des oreilles. Il a une barbiche, des grosses moustaches et des yeux bleus à demi fermés. Grand père le regarde curieusement. Je lui demande :

— C'est pas ça l'Empereur, au moins ?

Il me répond :

— Vas-tu te taire !... et s'éloigne précipitamment.

Il vient seulement de s'apercevoir que je suis toujours sur son bras, et il s'engouffre sous la voûte pour me ramener à la maison. Un des plantons propose :

— Voulez-vous que je la rentre, mon colonel ?

— Oui, dit Grand père qui voit Jeannette à deux pas, donnez-la à sa bonne...

Il me pose à terre et retourne aux blessés. Le sergent me prend par la main et me donne à Jeannette qui vient au-devant de nous. Je suis profondément vexée d'être remisée ainsi.

Le vestibule est plein de blessés, de sergents de ville et de sœurs de Saint-Charles qui arrivent pour prendre ceux qui vont à l'hôpital. Grand mère s'affole ; elle a son bonnet de travers, je ne l'ai jamais vue comme ça ! Elle donne l'ordre à Jeannette de monter avec moi dans ma chambre et de n'en pas sortir jusqu'à ce qu'on le lui dise.

Une fois que nous ne sommes plus que « nous deux Jeannette », comme je dis, je deviens très bavarde. Je lui raconte que j'ai vu une femme morte qui avait l'air très content, et que j'ai vu aussi l'Empereur. Elle me répond :

— Ça, c'est une craque !

— Non, c'est pas une craque... C'est l'préfet qui a dit à grand père que c'était lui... y venait r'garder les malades par terre...

— Ah! dit Jeannette avec envie, Vous l'avez vu!... Comment qu'il est?

— L'est pas beau ....

Je regarde mon Napoléon qui franchit le Saint-Bernard, et j'affirme avec regret :

— Y ressemble pas du tout à son portrait. Il a une moustache et une barbiche...

— Vous êtes bête! me dit Jeannette avec un vague mépris. C'est pas celui-là!... Ça, c'est le premier! Celui avec qui que vot' grand père faisait la guerre...

— Ah!... Et celui d'maintenant, c'est qui?...

— C'est son fils ou son neveu, j'sais pas au juste... Vous d'vez avoir ça dans vot' livre des rois qu'vous aimez tant!

Le livre d'images que j'affectionne après Don Quichotte, c'est celui qui donne les portraits de tous les grands généraux. Je prends ce livre et j'y cherche, mais vainement, le monsieur que je viens de voir.

Jeannette me dit :

— Quand vous saurez lire, vous apprendrez tout ça.

— Savoir lire! Mon rêve!... Il faudra absolument que je me décide à en parler à Grand père.

. . . .

Deux jours plus tard, l'Empereur traversait encore Nancy, mais sans s'y arrêter cette fois. Quand je vins dire bonsoir, on parla de son voyage. Il était allé à Bade pour une entrevue avec une princesse de la Cour, mais ça n'avait pas abouti...

— Tant mieux! dit Grand père, car on dit qu'elle n'est pas jolie.

Grand mère riposte :

— Qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'elle soit bonne!

— Ça fait que, pour les Français, il faut absolument une jolie souveraine...

— Comment, demande Grand mère suffoquée, tu t'intéresses aux affaires de Badinguet!

— Oui, répond nettement Grand père, il est le neveu de son oncle, et il a l'air triste, intelligent et bon

***

Un peu plus tôt ou un peu plus tard, je ne sais plus, j'avais cessé de voir la jolie Bonne maman aux dentelles, et tout le monde était habillé de noir dans la maison, chez mes grandes tantes, et chez l'oncle Alexis, où il n'y a plus qu'Alice et Bijou.

Un vieux monsieur, vêtu comme les bonshommes des gravures anciennes que je regarde au salon, a aussi disparu. Il habitait le rez-de-chaussée de chez nous. Ses culottes courtes et ses bas de soie noire faisaient ma joie. Il avait des cheveux blancs neigeux et l'air narquois. On l'appelait « l'ami Cognel ». Il était sec et droit. Un jour qu'il jouait au whist avec Bonne maman, Grand père et l'Oncle Alexis, il avait laisser tomber une carte. Je l'avais ramassée et pliée pour en faire un cornet. « C'est très mal ce que tu as fait là ! m'avait dit l'ami Cognel, moi, quand j'avais quinze ans et que j'étais aux petits pages, j'ai négligé un jour de rendre un jeton qu'on avait laissé tomber, et le Roi m'a donné un coup de pied dans le derrière... » J'avais demandé : « Quel roi ? » Et le vieux monsieur m'avait répondu : « Le roi Louis XV. »

A ce moment-là, ça me parut tout naturel. Ce ne fut que plus tard que je m'étonnai d'avoir connu quelqu'un qui avait reçu un coup de pied de Louis XV.

Un jour Jeannette me dit : « Le président Cognel est mort ! Il a laissé sa fortune à votre oncle Adolphe qui était son filleul... On va mettre les bibliothèques au rez-de-chaussée dans son appartement... »

L'oncle Adolphe arrive en effet de Bade qu'il habite la plus grande partie de l'année. Il est de plus en plus maigre, et fin, et élégant. Grand mère m'accable de recommandations :

— Ne remue jamais quand ton oncle est là !... Réponds-lui poliment... Ne parle pas du tout, ça vaudra encore mieux !... Sois bien gentille avec lui, c'est ton parrain... Prends bien garde de ne pas l'agacer...

Si bien que j'ai de l'oncle Adolphe une peur abominable. On ne le voit qu'à table. Le matin, il a un vêtement d'intérieur que je trouve ravissant. C'est une sorte de redingote de velours noir à corps droit, avec une petite jupe toute plissée. C'est fermé par des brandebourgs qui s'accrochent à des petites boules

de passementerie d'argent. Ça ressemble à la tunique du vieil officier polonais réfugié, qui sert, à l'hôpital Saint-Julien, une messe à laquelle nous allons souvent, parce qu'elle est à dix heures sans être la grand messe.

Devant l'oncle Adolphe, je suis médusée, et Grand mère est en extase. Elle adore ce frère qui a deux ans de moins qu'elle, et qu'elle considère comme un grand homme exilé dans une famille inférieure à lui.

Lui se laisse adorer sans y prendre garde. Il est nerveux et maladif, très bon et d'une délicatesse infinie. Il est multiple et disparate. Il y a en lui un singulier mélange de gaminerie et de solennité. Il reste le plus souvent sans parler, parce qu'il s'embête avec nous, ou, tout bonnement, parce qu'il souffre. Son visage est tendu et douloureux, et, tout à coup, il lance une boutade imprévue d'une drôlerie intense. Dans la famille, — pas à la maison, mais chez les autres grandes tantes et les cousins, — on s'entretient volontiers des succès et des « bonnes fortunes » d'Adolphe. On parle sans se gêner devant moi d'une liaison très connue, pour ne pas dire célèbre, qui remonte à 1832 et qui dure toujours. Je n'écoute pas à proprement parler, mais j'entends, je retiens sans comprendre, et le jour où je verrai « La Liaison », la lumière se fera en partie dans mon esprit.

On parle aussi avec respect de l'affection que M. de Talleyrand avait pour Adolphe, et des Mémoires qu'il est chargé de publier avec toute latitude à lui laissée d'en reculer, s'il le juge bon, la publication. Mon oncle à la mode de Bretagne, Aymar de Gonneville, l'homme lettré de la famille, et Grand père, très cultivé aussi, sont les seuls avec lesquels l'oncle Adolphe daigne vraiment causer.

Grand père, Aymar de Gonneville, et son frère Félix ont épousé les deux sœurs : Sophie, — Grand mère, — et Joséphine de Bacourt. Pendant onze ans, de 1836 à 1848, les deux ménages ont vécu ensemble dans un petit château, Cossesseville, situé entre Falaise et Caen. Ils avaient, les uns une fille, — ma mère, — les autres un fils, — Aymar, — qui ont été élevés comme frère et sœur. Depuis que, ayant vendu Cossesseville, mon oncle et grand père habitent Nancy, ils se voient tous les jours. L'oncle Félix est mort depuis quelque temps, et je ne me souviens pas de lui... Tous les jours, son fils, mon

oncle Aymar, — que j'appelle irrévérencieusement Aymar tout court, — vient vers cinq heures dire bonjour à Grand père. Presque toujours, je suis là. Aujourd'hui, l'oncle Adolphe, qui, dans la journée, ne sort jamais de son cabinet de travail que pour se promener, est venu faire une apparition. Il dit à Aymar :

— Veux-tu m'aider à déménager ma bibliothèque?

La figure de mon cousin s'illumine. Il a, je pense, quarante ans. Il est grand, gros, colossal, avec une belle tête régulière d'empereur romain. Mais, horriblement myope, il a des lunettes qui l'enlaidissent et le vieillissent beaucoup.

L'oncle Adolphe continue :

— Le père Cayon (ou Caillon), c'est le relieur que je vois venir souvent, nous aidera, et aussi Frédérik, naturellement...

Frédérik, c'est le valet de chambre de l'oncle Adolphe, un Hanovrien à son service depuis trente-cinq ans. Il a deux mètres trois centimètres, des favoris et l'air très distingué. « Quand nous sommes arrivés à Turin, raconte l'oncle Adolphe, c'est lui qu'on a pris pour l'ambassadeur... » Turin a été la dernière ambassade de l'Oncle, qui y était encore à la chute du gouvernement de Juillet.

Frédérik mange à la cuisine, mais un autre menu que les domestiques de Grand mère auxquels il n'adresse jamais la parole. Il empaille des oiseaux rares à ses moments perdus. Je suis la seule personne qui trouve grâce devant lui. Il m'appelle « Ma bédite piche » (1), et me donne des fleurs ou même, parfois, les oiseaux qu'il juge ratés. Quand il m'asseoit sur son épaule, je ferme les yeux parce que j'ai déjà le vertige.

L'oncle Adolphe, que les Nancéiens considèrent comme une de leurs gloires, est accablé de visites et d'invitations dès qu'on le sait arrivé. Il n'accepte pas les unes et ne reçoit pas les autres, mais il aimerait mieux passer inaperçu. Voir un monde auquel il est n'est pas accoutumé l'assomme et l'irrite. Il a néanmoins quelques amis dans la société orléaniste de Nancy ou des environs : le comte d'Haussonville, un délicieux vieux monsieur qui bégaie, et dont les cheveux, un peu longs, frisent dans le mauvais sens; M. de Foblanc, un grand maigre; M. de Metz; M. de Saint-Maurice, qui n'a qu'un tout petit soupçon de

(1) Ma petite Biche.

nez et un front énorme; M. Cournault, qui ressemble à un grand oiseau et a l'air prodigieusement spirituel et narquois.

Donc, dès que l'oncle Adolphe arrive, Grand mère accable les domestiques de recommandations : « Vous ne direz à personne que M. de Bacourt est arrivé... à personne, vous entendez? »

Les instructions ont été exactement suivies, et, malgré tout, dès le surlendemain, les cartes pleuvent à la maison : Grand mère est furieuse, et l'oncle Adolphe accuse tout le monde d'avoir manqué de discrétion. Il ne se doute pas que c'est lui-même qui a révélé sa présence à Nancy en envoyant son valet de chambre géant faire des courses.

***

Il y a quelque chose de changé dans ma vie! Je sors toute seule avec Grand père. Il a déclaré qu'il n'avait plus besoin de Jeannette. Et il courbe son long corps solide pour me donner la main jusqu'à la Pépinière, où il me lâche puisque les voitures n'entrent pas dans le jardin. Et, de toutes mes oreilles, — sans être troublée par Jeannette à présent, — j'écoute les conversations des vieux officiers de la Grande armée. Il y a le colonel Massu, le commandant Janin, le colonel Massiet. Ils parlent de l'expédition de Crimée, qui dure depuis si longtemps; du choléra qui décime l'armée; des plans du maréchal Niel, et de la crânerie du général Saint-Arnaud, qui a pris la décision de bombarder Sébastopol. Canrobert a lui-même planté le drapeau sur la plage au débarquement. J'ai, depuis que j'entends raconter ça, l'idée fixe de voir Canrobert. Je rêve de lui, je me l'imagine aussi beau que mon Empereur sur son cheval blanc.

Pour mieux entendre ce qu'on dit, pour mieux suivre les mouvements des troupes que le colonel Massu indique sur le sable avec sa canne, je me fourre dans les jambes de Grand père et de ses vieux compagnons.

— Tu es insupportable! dit Grand père en me repoussant. Tu vas te faire marcher sur les pieds ou faire tomber quelqu'un.

Et il conclut :

— Occupe-toi de tes affaires.

Je lui réponds :

— Mes affaires, c'est la guerre!

Il hausse les épaules et explique, désolé :

— Cette petite a tous les goûts d'un garçon !... Elle ne joue qu'avec des soldats, n'aime que les choses violentes, la casse et le bruit...

— Pas le bruit, Grand père.

— Ah !... Tu veux une guerre sans bruit...

— Non... paç'que, à la guerre, tout est beau et permis. Mais, quand c'est pas la guerre, je l'déteste, le bruit !

Pour me donner une contenance, je fais un trou dans l'allée avec le bout de mon pied. Grand père m'attrape encore :

— Vas-tu rester tranquille ! Tu abîmes tes bottines... Pourquoi fais-tu ce trou ?

— Pour m'amuser... Et aussi pour corriger vot'plan... L'colonel Massu s'est trompé... la Courtine est à droite... — Et, prudemment, j'ajoute : — Du moins, c'est à droite qu'il l'avait mise hier !...

— C'est vrai ! dit le petit vieux colonel qui rit. Elle a raison, la petite !... la Courtine est à droite...

La Courtine !... le petit Redan !... le Mamelon vert ! Tous ces noms me sont familiers. Et aussi ceux des généraux et des colonels qui commandent. Il y a la division Mac Mahon, la division Dulac, la division La Motterouge...

A la maison, Grand père a une carte dans laquelle il plante des petits drapeaux ou des épingles à têtes de différentes couleurs. J'étudie ces épingles. J'essaye de faire, sur le parquet, avec mes soldats de plomb, les mouvements indiqués. Tous les jours, je demande à Grand père de nouvelles boîtes de soldats :

— Grand père, j'ai pas assez de zouaves... pas assez de tirailleurs non plus... ni de voltigeurs de la garde.

— Ce ne sont pas des jeux pour une petite fille... J'ai eu tort de te donner ces soldats... C'était bon quand tu étais toute petite.

— Oh ! Grand père !... Je serai si sage, si vous voulez m'en donner !... Je désobéirai plus... Je ferai tout ce qu'on voudra. Donnez m'en pour finir la guerre... Après, je ne demanderai plus rien !

— Quand finira-t-elle ! dit grand père attristé. C'est terriblement long !

— Ça va finir... Ça va finir, j'vous l'promets... Si vous me donnez les soldats.

Et le hasard veut que, peu après, la guerre finisse en effet. Les vieux de la Pépinière sont heureux. Ils ont les larmes aux yeux, ils se serrent les mains. Mais que de morts!... Les généraux Brunet, Mayran, la Boussinière!... le colonel Bouteville, le colonel Paulze d'Yvoy, des amis, paraît-il... Le général Bosquet a été blessé... Pélissier, Mac Mahon, Canrobert, ont été admirables. Nancy est dans la joie. Le soir, on illumine, et Grand père m'emmène sur son bras voir les beaux rubans de lumière sur la place Stanislas. Jamais jusque-là je n'étais sortie quand il faisait nuit. Je suis dans le ravissement.

***

Pendant plusieurs jours, on ne s'occupe à la maison que de la victoire. Je quitte furtivement l'antichambre, où je joue souvent, pour me faufiler dans le salon et entendre « les visites parler de la guerre ». Grand mère, qui m'aperçoit, me chasse impitoyablement :

— Va jouer! Les enfants ne restent pas au salon.

Le cœur gros, je retourne dans mon antichambre.

Elle est bien jolie! C'est une grande pièce un peu allongée, qui a des boiseries Louis XV exquises, et qui n'est meublée que de quatre consoles Empire, avec des glaces entre les pieds. Dans ces quatre glaces, je m'aperçois de tous les côtés. Il me semble voir quatre petites filles. Je me connais de face, de profil, de trois quarts. Et je ne me trouve pas jolie!... J'ai un long nez, des cheveux châtains bouclés, et une grande bouche qui rit toujours. Je me fais des grimaces. Quelquefois même, je me parle!... Depuis quelque temps, j'ai cessé de me parler breton. Et, ce qui me paraît singulier, c'est que je ne pense plus en breton non plus... Au commencement, je ne pensais jamais en français. Je traduisais en parlant, c'était un véritable effort. Inconsciemment, je me reproche cet oubli de « ma » langue. Les enfants qui sont toujours seuls, ou, du moins, seuls parmi les grandes personnes, réfléchissent énormément. Je cherche à me rappeler cette Bretagne que j'adore sans m'en rendre compte. J'ai la terreur de l'oublier. Je ne l'ai vraiment connue qu'à distance. Quand nous étions à Coëtsal, j'en ignorais tout. C'est peu à peu, avec peine, que, par un volontaire et lent travail, j'ai revu, d'abord un ensemble vague et, ensuite, des coins précis. Je retrouve au fond de mes yeux le vieux puits

où les bonnes femmes du pays viennent en pèlerinage, les genêts jaunes de la lande, le petit village de Mériadec, où Vincente montrait avec fierté son nourrisson aux paysans. Et Christine qui nous suivait comme un gros chien !... Je ne l'oublie pas à présent, Christine !... Tous les matins, je vais embrasser son nez rose et tirer ses petites cornes. Quand il fait beau, elle est couchée dans la cour intérieure de la maison, sur une litière qu'on fait pour lui éviter les affreux pavés pointus. Quand il pleut ou quand il gèle, elle vient s'allonger dans la cuisine, de façon à sentir le feu sans gêner personne. Elle est discrète et intelligente, et sait se faire donner les choses qu'elle aime sans les demander. Elle mange de tout, sauf de la viande. Les domestiques l'aiment beaucoup. La cuisinière, qui lui passe tout, dit :

— A farfouille tout l'temps dans mon charbon, mais ça *s'vouet* pas, vu qu'all est *nouère.*

Ce jour-là, je retourne jouer entre mes quatre glaces. Je regrette le salon où j'aurais entendu parler de la victoire, mais je ne m'ennuie pas. Je ne m'ennuie jamais. Pour l'instant, je suis en admiration devant des graines que m'a données Paolo, le vieux garde corse de la Pépinière, qui a fait avec Grand père les deux guerres d'Espagne, et qui cause très souvent avec lui.

Je songe que je voudrais bien semer les graines de Paolo. Mais je n'ai personne à la maison pour m'aider à faire ce travail. Comment fait-on?... Et d'ailleurs, où planter quelque chose? Constant, le vieux domestique, est trop grognon. Il m'enverra promener sans phrases ; Jeannette me dira qu'elle n'a pas le temps. La cuisinière ne sort jamais de sa cuisine, et Frédérik ne connaît que ses oiseaux empaillés. J'écrase mon nez contre un carreau de la fenêtre qui donne sur la grande cour extérieure, et j'aperçois les plantons qui causent sur un banc. C'est un trait de lumière. Je vais demander au sergent Lançon, le plus gentil des deux, de me semer mes graines dans un coin de la cour. Je vais vite chercher Jeannette, qui me reçoit mal, parce qu'elle est « en train de repasser ».

— Conduis-moi dans la cour. Faut que j'parle à Lançon !

— Qu'est-ce que c'est encore qu'vous lui voulez, à m'sieur Lançon.

— Tu l'verras bien. Conduis-moi toujours.

Elle se décide, et je présente humblement ma requête au sergent qui retire poliment sa pipe de sa bouche, pour me répondre :

— Ça serait avec plaisir, mamzelle Sibylle, mais faudrait enlever au moins un pavé, et ça serait pas un' chose à faire... surtout pour engager à pousser des verdures, quand on nous fait gratter l'herbe qui vient toute seule entre les joints...

L'autre planton ajoute :

— Pis d'ailleurs, on n'aurait pas l'temps, vu que l'général arrive aujourd'hui.

— Quel général ?

— Le nouveau.

— Y a un nouveau général. Ça va en faire deux, alors ?

— Mais non !... C'est celui qui remplace l'ancien.

— Voilà ! gronde Jeannette, qui me fait monter l'escalier en courant. C'était bien la peine de me mettre en retard pour mon repassage !

De l'antichambre, où j'ai repris ma toupie et mes soldats, j'entends la voix de Grand père qui s'élève dans le salon. Il n'a pas l'air content, Grand père !... La porte est entr'ouverte, et je le vois en face de moi. Il discute avec Aymar de Gonneville et il dit, mécontent :

— Je ne comprends pas que, intelligent comme tu l'es, tu te fasses l'écho de bruits pareils ! Le prince Napoléon a eu le choléra, tout bonnement, et ça n'est pas rien, tu sais !... Quant à avoir eu peur, ça jamais !

Et Aymar, qui déteste la lutte, répond :

— C'est bien possible !

Moi, je pense au général remplacé !... Comment diable était-il ? Je ne l'ai jamais vu, il me semble ? Voyons... Je connais Lançon et Grandet, les plantons ; le capitaine Lajaille, l'officier d'ordonnance du général. Mais le général lui-même ? Est-ce qu'il ne s'appelait pas le général de Bourjolly ? Ce que tout ça est vague ! Je demanderai des éclaircissements à dîner.

Car, depuis quelques semaines, je dîne, en même temps que tout le monde, à une petite table où Jeannette me sert.

Le soir, on est à table. L'oncle Adolphe est là, et aussi Petite mère, qui est revenue de Paris où elle vient de passer quelque temps. Au milieu d'un silence, je dis :

— Y a un nouveau général !

Grand père se retourne, étonné, et me demande :

— Comment sais-tu ça?

— C'est Lançon qui m' l'a dit.

— Ah !... ça m'aurait étonné si tu n'avais pas trouvé le moyen d'aller causer avec les plantons, toi !

— C'est mes amis, Grand père !... et vous y causez bien aussi, vous !

— Ça n'est pas la même chose! déclare Grand père, qui continue, s'adressant à l'oncle Adolphe :

— Il y a, en effet, un nouveau général.

Grand mère, qui redoute toujours un voisinage désagréable, demande :

— Sait-on qui c'est?

— Oui... C'est Poillow de Saint-Mars.

— Ah ! s'écrie ma mère. C'est le mari de la comtesse Dash !

— Parfaitement ! confirme Grand père, le mari de la comtesse Dash !

Et l'oncle Adolphe dit :

— Je l'ai rencontré autrefois, le mari de la comtesse Dash.

J'écoute et je retiens que le nouveau général, c'est le mari de la comtesse Dash. Et la comtesse Dash, c'est la dame qui a fait les livres à dos rouges qui sont dans la bibliothèque de Petite mère. Je les ai encore vus hier. Car je sais lire à présent ! J'ai appris très vite, paraît-il. C'est Grand père qui a été mon professeur. Quand je lui ai demandé d'apprendre, il m'a répondu d'abord :

— Tu es beaucoup trop petite... plus tard !

J'ai tellement supplié qu'il a fini par me dire, après avoir consulté l'oncle Adolphe :

— Eh bien, soit ! Je vais te chercher un professeur.

— J'aimerais mieux vous, Grand père.

— Moi ! mais, mon pauvre petit Minon, je ne sais pas m'y prendre pour enseigner les choses aux enfants.

— Ben, essayez toujours. Après, vous saurez.

Il a cédé et nous avons commencé. J'ai appris dans une vieille bible Louis XIV qui est très belle et où il y a des gravures qu'on dit qu'y sont pas convenables du tout. Elle est écrite en caractères énormes, et c'est pourquoi grand père l'avait choisie. Mais les *s* ressemblent à des *f*, et j'ai eu de la peine à

me faire à des caractères plus modernes. Maintenant, c'est fini. Je lis tout très facilement, et ça m'est une joie. J'ai appris à lire en cinq semaines et on trouve que c'est très bien. Grand père m'a donné les livres de Mme de Genlis, les *Contes* de Perrault, les *Fables* de La Fontaine. L'oncle Adolphe m'a donné l'histoire de France, l'histoire ancienne, l'histoire des Grecs et des Romains, et la mythologie. Grand mère, plus pratique, m'a donné une robe, et ma mère des boucles d'oreilles, en m'annonçant qu'on me percerait prochainement les oreilles.

J'ai protesté de toutes mes forces :

— Me percer les oreilles, quelle horreur!... Pour quoi faire?

Elle m'a répondu :

— Pour faire comme tout le monde!

Cette phrase, que je remarquais pour la première fois, m'horripila. Depuis, elle m'a horripilée bien souvent!

Et je vivais, depuis qu'elle m'avait été dite, dans l'anxiété. D'abord, ça me paraissait affreux en tant que mauvais traitement, mais encore au point de vue de mon physique. Grand mère, ma mère, mes grandes tantes, ma cousine Alice, avaient toutes des boucles d'oreilles qui en tiraillaient laidement les bouts gras ou maigres.

Le lendemain du dîner où on avait parlé du général, j'avais regardé, en montant sur une chaise, les volumes à dos rouges de la bibliothèque. Il y avait : *les Bals masqués*, *le Jeu de la Reine*, et *le Fruit défendu*, par la comtesse Dash.

A quatre heures, en sortant pour aller me promener, cette fois avec Jeannette, j'aperçois Lançon qui tient en laisse un grand chien de chasse orange et blanc. Naturellement, je me précipite pour caresser le chien qui me fait tomber mon chapeau avec ses grosses pattes.

Un grand monsieur qui sort de la subdivision, — c'est ainsi qu'on appelle la maison du général, — s'approche, accompagné d'un officier. Il est long, sec, et distingué, avec des petits favoris comme les maréchaux de Napoléon Ier. On le prendrait aussi bien pour un notaire que pour un général. Il demande à Lançon :

— Qu'est-ce que c'est que cette drôle de petite fille?

— Mon général, c'est la p'tite Sibylle de Mirabeau, la p'tite fille des voisins.

Le général ramasse mon chapeau et me le remet en disant :

— Bonjour, petite voisine !

Et comme je lui souris sans parler, il ajoute :

— Tu te demandes pourquoi ce vieux monsieur vient t'ennuyer ?... Tu ne sais même pas qui je suis ?

Je le regarde et je réponds, de l'air le plus aimable que je peux prendre :

— Oh ! mais si, je le sais !... Vous êtes le mari de la comtesse Dash.

Il se tourne vers l'officier qui l'accompagne, et lui dit en riant :

— Voilà ce que c'est que d'avoir une mauvaise réputation !

J'ai un vague pressentiment que je viens de gaffer, mais je me console en pensant qu'on ne le saura pas. Malheureusement, le général me dit en me donnant une poignée de main :

— Puisque tu es la petite fille de mon voisin, le colonel de Gonneville, tu lui diras que j'irai prochainement lui présenter mes hommages, parce que, sans le connaître encore personnellement, j'ai beaucoup d'admiration pour lui !

Maintenant, je vis dans les transes, en pensant que le général viendra à la maison, et qu'il racontera que j'ai dit ce que je suppose, à présent, qu'il ne fallait pas dire...

GYP.

(*A suivre.*)

LES PURITAINS DU DÉSERT

I

LA ROUTE DU MZAB

En juin 1853, de son rocher de Laghouat, Fromentin rêvait de tout l'inconnu par delà cette ligne du large qui bornait sa vision du désert. Derrière cet horizon, combien d'horizons mystérieux! Des lointains alors interdits à l'Européen, des pays légendaires, qu'on imaginait sur les étranges récits qu'en rapportaient les caravaniers. Et d'abord, « à cinq jours de marche, droit au plein sud, les *Beni-Mzab*, avec leur confédération de sept villes, dont trois sont, dit-on, aussi grandes qu'Alger, qui comptent leurs palmiers par cent mille, et nous apportent leurs dattes, les meilleures du monde ».

Ces cinq jours de marche, aujourd'hui, c'est un peu plus d'une journée d'auto, sur une piste meilleure que beaucoup de nos présentes routes de France. Mais, quand on y court à quarante kilomètres à l'heure, que reste-t-il de ces prestiges du désert, dont rêvait tant Fromentin? Les chameliers avec qui l'on partait, leurs grandes bêtes étranges, au pas de sommeil, survivantes, dirait-on, d'une faune antérieure, c'était le monde antique du Sahara, quelque chose d'invariable qui vous prenait, vous enveloppait. Au cheminement balancé des dromadaires, on ne voyait pas changer les lointains. L'immensité restait l'immensité. Toute une journée durant, on avançait imperceptiblement vers une *garra* que le premier rayon de l'aurore vous avait révélée, touchée de rose, à l'extrême horizon. On

était dans le paysage, soumis comme toute chose à la nature, communiant ainsi avec elle. On se sentait descendre au creux d'un oued, monter sur une dune ; on voyait les craquelures de la terre desséchée, les pierres, les blanches traînées de magnésie. On regardait passer, une à une, les touffes du *harmel*, du *r'tem* ou du *drinn*, et, parfois, la surprenante fleur du désert qui ressemble à une pâle jacinthe. Peu à peu, on découvrait la vie nombreuse et secrète qui peuple la solitude : çà et là, un grand lézard vert pâle, filant entre les cailloux, la fuite d'une gerboise sautillant sur ses hautes pattes, un subit galop de gazelles, que les yeux avaient le temps de suivre. Parfois, quelques tentes noires et basses de nomades vous arrêtaient, et l'on retrouvait encore une fois l'éternel tableau de l'Orient pastoral : chevrotantes chèvres, chiens jaunes qui aboient, femmes en voiles sombres, en colliers d'argent et de corail, qui pilent du grain, accrochent une outre au faisceau croisé de trois bâtons, ou bien nourrissent de broussailles une flamme jaillie entre quatre pierres. On croisait un convoi ; on échangeait les graves salutations islamiques. On arrivait à l'étape, et c'était le campement. On déchargeait les couffins, on dressait les abris de frêle toile ; les bêtes dessanglées s'agenouillaient ; une fumée montait, mince et droite, vers l'azur pâlissant que l'anneau rouge ou lilas du crépuscule commence d'envelopper. La nuit venait, et alors, après une journée si simple et spacieuse, quelle impression, sous les grands scintillements de l'abîme ! La terre évanouie dans l'obscurité, il n'y a plus qu'eux. Fourmillant brasier, palpitation sauvage et sans arrêt, d'où ne descend que du silence, — un céleste silence, tout autre que celui du jour... C'est par là que le Sahara nous prenait. Nulle part, même en mer, où son bateau l'enveloppe, où l'eau bruit et court, l'homme n'aperçoit mieux l'indifférence et l'immensité de l'univers où il vient passer.

Aujourd'hui, c'est plutôt un sentiment contraire qu'on éprouve à traverser si vite des régions de la planète jusqu'ici presque interdites. « Nouvelle victoire de l'homme sur la nature. » A tant la vaincre, on perd le sentiment de sa majesté. En Amérique, où la civilisation mécanique triomphe, voici longtemps déjà que l'Atlantique, où l'on passe à la musique des jazz-bands, en humant des cocktails, n'est plus que le *Herring Pond*. Sans doute, les pionniers de la locomotion nouvelle au Sahara ont connu le risque et l'aventure. Avec un service orga-

nisé, la grandeur disparaît, à laquelle s'attaqua leur effort. Simplement, nous sommes transportés. De même, en Suisse, un funiculaire nous hisse tout droit au sommet où l'on trouve un restaurant, un télescope, des Allemands avec des cigares. Cela est commode, et la machine est bienfaisante, qui permet à tous de connaître la cime. Mais une lente grimpée à travers bois, prés, torrents, neiges, glaciers, quel autre souvenir !

Du désert, l'auto laisse pourtant un grand trait : la monotonie. Fuite continuelle, régulière, aux premiers plans, de l'oblique rayure que composent en se mêlant, en filant si vite, les traînées de pierraille, les mottes d'herbe grise, les gerçures du terrain brûlé. La plaine, par delà, n'est qu'un fond jaunâtre, où rien de distinct n'apparaît. En cette absence de sensations, l'esprit s'engourdit, perd conscience du temps qui s'écoule. C'est comme en chemin de fer où, la nuit, le paysage disparaissant, un trajet s'abrège. Ce premier jour, quand j'arrivai à Ghardaïa, les six heures de la route ne semblaient pas avoir duré.

* * *

Sur la banquette d'un pauvre camion, chargé de sacs et de caisses, qu'un Arabe taciturne et sans hâte conduisait, j'ai refait ce voyage. Coupé d'arrêts, il dura toute une journée, et, cette fois, des moments divers m'y sont apparus.

Ce matin-là d'avril, au départ de Laghouat, le temps était insolite. Ciel chargé, obscur; aigre vent de nord-est. Dans l'oasis, la forêt des dattiers pliait, les grands panaches çà et là brassés, bouleversés comme lorsqu'une rafale, passant sur les moissons, y creuse, y disperse des tourbillons moirés.

Vers sept heures, à l'instant de monter en voiture, le jour, sous une vapeur de plomb, a encore baissé, et ce fut comme une menace, l'annonce d'un changement du monde. Étrange aspect, dans cet éclairage sinistre, des palmes harassées. Sous la subite noirceur, le métal de leurs fouettantes lanières s'est terni, tournant à des tons mauvais de vert de gris.

Hors de l'avenue, au tournant de la falaise du Chien, ce fut comme si nous prenions la mer. Tout d'un coup, devant nous, je n'ai plus vu que le plan vide, une immensité monochrome, développant au bas du ciel le demi-cercle qui dit la convexité du globe. Nous quittions les lieux où l'homme habite, pour entrer dans la pure étendue qu'il ne fait que traverser. Comme

on comprend alors ce qu'est, au bord du désert, une ville comme cette Laghouat, dont le clair et gris semis, entre les rochers, sous des rubans de collines, commençait, derrière nous, de reculer! Un port, un lieu de chargement et de déchargement pour les convois qui coupent droit à travers l'étendue. Un lieu de plaisir, et de bombance aussi, pour les équipages, après les dangers et les abstinences des longues traversées.

A huit heures, nous devions avoir fait cinq lieues. Le vent tombant, qui poussait la vapeur d'orage, le ciel s'est levé, immobile à présent, un haut voile gris perle, où le soleil diffusait en tache laiteuse... Ç'aurait pu être un ciel de la Manche. Il pleuvait, mais difficilement, à gouttes lentes, espacées. Pluie bien rare, on le voit à la nudité du sol, qui n'est ni du sable, ni du caillou, mais de la vraie terre, partout crevassée par le feu du soleil, ne portant avec les fouets de l'alfa qu'une herbe grise, en mottes rondes, des sortes d'éponges. Arrosée comme nos plaines de France, cette plaine, sans doute, serait une Beauce.

Le bleu saharien s'était mué en grisaille du Nord, mais, dans ce jour sans rayons, les montagnes, derrière nous, avaient gardé, assez mystérieusement, leurs intenses couleurs. Or clair, les plus proches, celles d'en bas, les minces vagues déferlantes de la chaîne Harrari. Brun rougeâtre, — le ton que le feu communique à la pierre, — le second rang qui se hausse par derrière, la longue lame du Milah, hérissant de biais, comme une scie, la ligne acérée de ses dents. Et bleu, bleu comme une flamme de soufre, le Lezrag, l'ultime, le plus haut dressé, dans l'extrême nord, de ces plis de l'Atlas. A présent, quand je regardais de ce côté, l'image qui m'était apparue de ce monde, à l'entrée dans la plaine, se renversait. La plaine était une plage, et c'est la montagne qui prenait figure de mer : mer en mouvement, mer soulevée, dont accourent, montent, l'une derrière l'autre, en tremblant et s'amincissant, les houles.

Au bout de la seconde heure, les trois crêtes successives s'étaient fondues en une seule, toujours plus vague, aérienne, azurée, à mesure que croissait la distance. Mais l'Atlas n'acheva de disparaître que lorsque son bord supérieur, à force de baisser, eût passé tout entier sous l'horizon. Alors, rien ne resta que la surface plane de la Terre. Derrière nous, dans la direction de la côte éclipsée, le ciel s'étant nettoyé, le grand cercle sombre coupait l'azur. Le premier moment de la traversée venait de finir.

Il ne pleuvait plus, mais le sol restait mouillé. Les pelotes végétales, couleur de lavande et de lichen sur la glaise humide, en ponctuaient toujours les premiers plans assombris. Plus loin, tout fondait en ce ton incertain, entre le jaune et le gris, qui est celui de la *hammada* jonchée d'herbes désertiques, lorsque les roses de l'aurore et du soir ne la transfigurent pas.

A dix lieues de Laghouat, des arbres, sur ces tristes fonds, avaient commencé d'apparaître, de très grands arbres, toujours pareils, aux noires et puissantes ramures. De tous côtés maintenant, jusqu'à perte de vue, on en découvrait. Les plus proches se montraient tous entourés d'un cercle d'arbustes ou de broussailles.

C'est la région des *dayas*, que j'avais déjà traversée : dépressions du sol, à peine perceptibles, où vient, souterrainement, se concentrer l'humidité des rares pluies. Ces arbres étaient les bétoums, ou térébinthes, qui trouvent à s'y nourrir, — la plupart très vieux, comme ceux que l'on voit, dans le Tell, autour des saintes *koubbas*, et dont mille chiffons, noués à leurs branches par la piété populaire, annoncent le caractère marabout. Bien étonnants, sur le plan circulaire, où il n'y a rien d'autre, ces géants éployés. Généralement solitaires, parfois par groupes de deux ou trois, ils se lèvent, à des intervalles d'un ou deux kilomètres. Mais la plaine est si vaste que, dans toutes les directions, le regard rencontre l'un ou l'autre de leurs noirs îlots. Tout au loin, vers l'horizon, on dirait qu'ils se multiplient.

Près d'un de ces patriarches, nous avons fait halte. Il y avait un cercle vert, un peu d'herbe autour des jujubiers qui enserrent le tronc vénérable. Une tente noire, de rude laine, était là, tapie contre l'herbe. Parut un maigre personnage, en long burnous, qui nous salua, et se mit à causer comme une vieille connaissance avec notre conducteur. Il me fut présenté : « Le garde-champêtre. »

Je me fis répéter ce titre. Au Sahara, il étonne, — mais l'administration française ne s'étonne de rien. Au Figuig, demi-barbare, où chaque jardin a encore sa tour de guet, où dix fonctionnaires composent toute la colonie européenne, j'avais bien trouvé un bureau de poste comme j'en souhaiterais à toutes nos villes de France, — avec lignes de guichets (vides,

il est vrai), textes officiels, avis au public en français administratif, annonces, images en couleurs d'une plage (dames en maillots, joueurs de tennis), — les bains de mer de Feddala, de l'autre côté du Rif indompté et de tout le Maroc.

Tout de même, un garde-champêtre... On rêve de luzerne, de taillis, d'un clocher portant un coq... — Mais je ne voyais que les *bétoums*, et la nappe infinie du steppe sous le ciel.

Ce personnage a d'ailleurs des fonctions très sahariennes, surveillant les transhumances, dressant des contraventions quand une tribu sort de son terrain de parcours, envoyant par la poste, quand elle passe, des avis à l'autorité. Il attendait un passage de Larbaa, des pasteurs en route pour les pâturages du Djebel Amour.

***

Longue halte à Tilmrent, atteinte au milieu de la journée, où l'on trouve un caravansérail. La *daya* est si grande qu'on y compte bien une centaine de vieux térébinthes. La majestueuse assemblée! Eux seuls, tous pareils, élargissant à la même hauteur leurs plafonds de feuillage. Sous leur ombre, vivent, par nappes, de jeunes orges, à ce moment, du vert le plus frais. Une oasis, mais singulière, dont les arbres ont la robuste majesté de nos grands chênes.

J'en découvris pourtant de plus petits, chacun caché dans son buisson de jujubiers. Entre tant de graines que le vent disperse, leur germe fut porté là, et, dans cette épineuse enceinte, l'arbre enfant peut vivre, protégé contre la dent de la chèvre et du chameau. Plus tard, quand il sera de force à supporter l'injure du bétail, l'ingrat séchera l'arbuste tutélaire, et règnera seul sur son terrain. Tondu par-dessous, toujours au même niveau (la hauteur que la lippe du dromadaire peut atteindre), il s'épanouira librement par en haut. Merveille de la vie qui tire parti de tout pour se défendre et s'accroître.

Ici, pourtant, on aperçoit un mécanisme. Simplement, le hasard opérant un tri, certains germes sont favorisés. Le grand mystère est ailleurs, et c'est toujours le même : profond travail de l'être vivant qui crée ou modifie ses formes pour répondre aux nécessités du milieu. Aux ténèbres abyssales, le poisson a muni son œil d'une source lumineuse et d'une lentille de projecteur. Des papillons se déguisent en feuilles pour éluder

l'oiseau. Au désert, c'est contre la sécheresse que la vie a porté son grand effort de défense. Comme toujours, on dirait qu'elle est consciente de ses fins, qu'elle cherche ses moyens, les combine. Quand l'homme a voulu naviguer sous la mer, et puis voler, sa pensée réfléchie n'a trouvé que ces formes du poisson, de la libellule, qu'une mystérieuse pensée diffuse avait élaborée au cours des âges. Le Saharien, qui, pour vivre, puise l'eau à soixante et quatre-vingts mètres sous la terre, et, par d'innombrables rigoles, recueille tout ce qui tombe d'une pluie aux flancs d'une vallée, n'a pas fait autrement que les végétaux. Par d'immenses racines, le térébinthe s'en va pomper la dernière humidité des profondeurs, et c'est assez d'une pluie tous les six mois pour qu'il prospère. Au désert, la plupart des herbes font de même; elles plongent ou rampent loin dans le sous-sol.

Quelquefois, le procédé est différent. J'en cueillais qui semblaient mortes, — des fleurs de *harmel*, dont l'activité peut rester suspendue pendant des mois. J'y jetais quelques gouttes d'eau, un semblant de rosée, et des aiguilles, des grains desséchés se dépliaient, peu à peu mués en feuilles, en corolles dentelées, d'un mouvement aussi visible que celui qui replie, quand on les effleure, les franges d'une sensitive.

A tous les degrés de la vie, au Sahara, on retrouve cette puissance d'invention, j'ose dire cette ingéniosité. Le dromadaire ne pratique pas tout à fait les abstinences que l'on croyait, mais il se tire d'affaire comme le térébinthe et le dattier. Quand il a bu, c'est pour longtemps : son intestin a développé d'énormes villosités, véritables outres, dernière ressource des chameliers qui l'éventrent quand le puits leur manque, ou que leurs peaux de boucs, sous des rayons brûlants, ont éclaté. Lorsque la famélique bête vient de faire son plein d'eau, on dit qu'on voit sa panse approcher de la terre. Est-ce par des moyens analogues que le Targui, en des régions dépourvues d'oasis, peut subsister? Sa physiologie paraît singulière. La tête enveloppée de son *litham*, il semble, sur sa haute monture, pouvoir, lui aussi, cheminer durant des jours sans rien absorber. Sans doute, il a fait comme tant de créatures sahariennes, tirant sa substance de réserves intérieures qu'il lui suffit de renouveler de loin en loin. D'où sa vocation de razzieur, pilleur de caravanes.

A Tilmrent, on est à trente lieues de ce bord septentrional de la plaine, qu'une frange de pluie, ce jour-là, avait mouillé.

Par delà le peuple des vieux bétoums, l'anneau du désert apparaissait, étrangement vide et lisse, d'un rose immatériel. Dans ce monde si nu, qui s'étend sur une des grandes régions intermédiaires du globe, on était un peu comme sur un autre astre, où quelque puissante forme végétale, toujours la même, nous proposerait l'énigme de la vie. Ce jour-là, dans la monotonie des heures, je n'en pouvais chasser la pensée. Probablement, sous le cercle polaire, devant les lichens et les animaux couleur de neige, on y rêverait de la même façon.

* * *

Au sud de Tilmrent, les térébinthes disparurent avec les rares taches vertes des dayas. Le semis d'herbes s'espaçait de plus en plus. Les seuls vivants, par là, sont les petits oiseaux. Ils passent, volant bas, par compagnies : ou bien on les voit qui courent parmi les pierres. Comme il y en a! En avril, la plupart sont de passage, venus des profondeurs de l'Afrique, et remontant vers l'Europe.

Le désert est alors le paradis des ornithologues. A Djelfa, à Laghouat, j'en avais rencontré, qui s'en allaient jusqu'à Ouargla, El Goléa, étudier les migrations. A Beni-Ounif du Figuig, un colonel en retraite de l'armée des Indes m'apprenait, presque chaque soir, le nom de l'espèce qui, ce jour-là, venait d'arriver dans les beaux jardins d'Oudaghir ou de Zenaga. Le matin, armé d'une sarbacane, il abattait deux des jolis voyageurs, et, l'après-midi, les empaillait. Il en avait dans ses caisses des centaines, chacun dans sa case, rigide en sa robe intacte, comme un petit Pharaon. Tous les ans, il s'en va étudier leurs routes, qui ne suivent pas simplement les méridiens, car chaque espèce a ses voies propres, très détournées parfois, — les cigognes d'Europe, par exemple, quand elles vont chercher le soleil austral, gagnant d'abord l'orient de la Méditerrannée, pour suivre le Nil jusqu'à ses sources, et de là, voler vers le Zambèze. Il nous disait ceux qui ne pondent, n'élèvent leurs petits que dans les blancheurs polaires, passent l'été en Europe, et puis s'en vont jusque dans l'Afrique du sud, comme guidés par une vision de planisphère, par une image intérieure du globe. Et cet autre et plus étonnant mystère : les passereaux de Grande-Bretagne qui traversent la Manche, non par le plus droit ou par le plus étroit, mais toujours par le grand promontoire

crayeux de Beachy Head, probablement parce que là fut la dernière soudure de la grande île et du continent. La mémoire organique de l'espèce les conduit, une habitude contractée dans un âge antérieur de la terre. A travers leurs générations, dans les milliards de germes toujours pareils, un trait d'une petitesse inconcevable n'a pas cessé de correspondre à ce qui fut un trait de la figure de la Terre en des temps si lointains.

Ces durées, ces grandeurs de l'ordre cosmique font aussi partie des sujets dont nous entretient le désert, surtout au sud de Tilmrent, où, les bétoums et puis les jonchées de pelotes grises disparaissant, la *hammada* commence à n'être plus vraiment que l'écorce nue de la planète.

* * *

Vers quatre heures, au baisser du soleil, cette croûte était toute jaune : une splendeur désolée. Plus d'horizon ; l'immense ligne circulaire éclipsée derrière les saillies d'un sol qui, par là, devient chaotique. C'est le commencement de ce dédale d'oueds, de ravins, large et long de trente lieues, que les Sahariens appellent la *Chebka*, — « filet », — parce que ses replis s'entre-croisent en inextricable réseau. D'un bas-fond à l'autre, on chemine péniblement, grimpant par de longs circuits vers une arête, où, chaque fois, c'est la même déception de ne pas trouver la vue des lointains ; — et puis, par d'obliques détours, on descend vers la dépression suivante. Ici encore, nous étions comme en mer, mer démontée, cette fois, quand, au creux d'une grande vague, on ne voit plus rien du dehors, ou qu'emporté à sa cime, on n'aperçoit sur le ciel que d'autres grands dos prochains qui se gonflent et se hérissent. Çà et là, au long d'une crête, le crochet que lève obliquement une *garra* semble l'embrun naissant que le vent arrache d'une lame. Mais partout le silence, et cette fixité du désert, menaçante et vieille comme le monde.

C'est l'une des affreuses parties du Sahara ; — on a dit : le désert dans le désert. Un vaste plateau de calcaire, creusé, fouillé, déchiqueté par les eaux, à des époques où les oueds étaient des fleuves comme ceux du Soudan. Sur l'ossature ainsi dénudée de ce monde, les vents, chargés du sable de l'*erg*, — l'impalpable poussière dont le courant peut être si dense, — ont agi comme une lime promenée pendant des millénaires. De tous côtés, on ne voit que la roche, fauve et striée de noir, éclatée

comme sous l'action du feu, un chaos pétré. Çà et là, un fragment plus résistant de l'ancienne nappe calcaire a duré, sorte de chapeau protégeant ce qu'il couvre des feuillets inférieurs. Alentour, le travail d'usure n'a cessé de se poursuivre, abaissant les niveaux, et la *garra* se lève, solitaire, sur un socle étroit de strates que l'on peut compter une à une. De loin en loin, sur les longues levées, ces témoins des temps écoulés jalonnent le bas du ciel.

En ce moment, le petit ronron de notre voiture, c'est une sorte d'événement, quelque chose d'actuel qui vient passer en ce monde figé. Il faut en imaginer la solitude, quand rien n'y survient, et que le seul bruit est, de temps en temps, celui d'une pierre qui se détache et dégringole, continuant la ruine du plateau sous l'ardeur solaire, après le froid, le grand rayonnement nocturne vers les vides scintillants de l'espace...

C'est dans une telle nuit qu'il faudrait pouvoir s'arrêter, pour être seul, et contempler, écouter. Bien mieux qu'ailleurs, cette Terre qui nous porte, ici réduite au minéral, apparaitrait comme un astre au milieu des astres. Profilées sur des fonds d'étoiles, les têtes obscures des *gour* nous parleraient de ses durées, — durées du même ordre que celles de ces mondes, d'un tout autre rythme que les nôtres, dont nos petits événements font le flux. Au sein de ce temps cosmique, immensément dilaté, on connaîtrait la sensation de l'éternel, comme, à la vue de l'abîme sidéral, le sentiment de l'infini nous accable.

A quatre heures de l'après-midi, dans une ferraillante voiture, sur la piste militaire aux caniveaux de pierre taillée, la vision est moins émouvante. Monotone tristesse de ce dédale. A ne quitter un ravin brûlé que pour un autre ravin brûlé, à voir courir toujours le brun et le fauve des cailloux, une sorte d'engourdissement vient; l'ennui tourne à la somnolence. C'est dans cette région de la Chebka, que je perdais la notion des heures...

Mais, soudain, la vive sensation qui vous réveille! Du vert! Une ligne de vert pur, allongée comme un trait d'aquarelle... A peine l'ai-je aperçue du haut d'une crête, qu'elle a disparu : il n'y a plus que les pentes écorchées, les éboulis. Ai-je rêvé? Mais, dix minutes plus tard, cela revient, plus proche. Non plus, cette fois, une simple ligne, mais une, deux coulées, d'un vert d'herbe anglaise, et qui divergent, chacune emplissant

jusqu'au bord un long repli. Rafraîchissement des yeux, de tout l'être! Tout de suite, on a deviné, reconnu des feuillages, des palmes, une oasis largement répandue, comme un fleuve à plusieurs branches.

Et, déjà, nous courons au long des clôtures. Les yeux plongent sur de profonds jardins, en contrebas. De la vraie terre, des mottes jaunes! Et des vergers, des fourrés tout frais, tout neufs, — un printemps comme celui d'Europe... Mais aussi les dattiers sahariens, les jeunes bouquets près de la terre, et les grandes tiges qui fusent, suspendent là-haut de sublimes aigrettes.

L'autre côté de la piste m'enchante moins. Un mur délabré, qui n'en finit plus; et, par derrière, un lieu vague, un champ, de pierres, de décombres, où l'on ne reconnaîtrait pas un cimetière si des *koubbas* ne s'y levaient, blanches comme toutes les *koubbas*, mais d'un type insolite, avec leurs quatre pattes qui s'écartent, et l'espèce de chapeau chinois qui les coiffe.

Des palmiers, des ruines, des tombeaux : l'abord familier d'un grand ksar. C'est Berrian, première, sur cette route, des villes mzabites, isolée, à quinze lieues de Ghardaïa, et bien plus récente que les six autres (elle n'a pas trois siècles), mais toute pareille, sous l'étrange minaret qui prolonge par en haut sa pointe, aux images qu'on me montrait, à Laghouat, des vieilles cités de l'Oued-Mzab.

De celle-ci, je n'aperçois que la triangulaire silhouette, et puis une ruelle, et la petite place, où la voiture s'est arrêtée. Autour de nous, un cercle de curieux se forme vite, tandis qu'on décharge des caisses. Un rang de fillettes retient surtout mes yeux, plaisantes à regarder comme les fraîches verdures, après tant de ruineux désert. Mais la gravité de leur costume! De lourds péplums, dont la noire et rouge laine s'avive de lignes rouges et noires : zigzags, triangles, losanges, — le géométrique décor, partout inventé par l'humanité primitive (on le retrouve, gravé sur des os de rennes par l'homme des cavernes). Une fibule, d'un style aussi grand, enferme chaque mince épaule entre deux plis de l'étoffe. Ajoutez un voile noir, terni de poussière, tombant de la tête jusqu'aux talons, et, dans cette pourpre et ce deuil, les frimousses les plus vives, des yeux de jeunes chats guettant tous nos gestes, des bouches entre l'éclat de rire et le cri d'effroi, des pieds cornés, poudreux, — sabots de

chèvres qui vont s'effarer et bondir, — et vous aurez le contraste de vie neuve et d'archaïque parure qui nous ravissait en ces enfants de Berrian.

Les blancs cubes des maisons, la ruelle, les visages n'étaient que musulmans. Mais les étranges *koubbas* demi-chinoises, à quatre jambes, le minaret tentaculaire, le vêtement même de ces petites m'étonnaient. J'entrevoyais un peuple à part, dont les œuvres portent la marque propre : une variante de la civilisation d'Islam.

* * *

La fin de la route, douze ou treize lieues, aux rayons du soir, et puis dans le crépuscule et la nuit... L'homme à côté de moi conduisait toujours sans mot dire. Les heures étaient plus légères. Le meilleur moment de la journée pour vraiment regarder, et se pénétrer d'un paysage...

Entre les ravins, les ondes pierreuses allaient encore s'amplifiant. Deux ou trois fois, du haut d'une levée de terrain, j'ai retrouvé l'horizon, le grand cercle déployé : des houles, des houles à l'infini, sans rien qui pût avoir un nom, sans rien de distinct que, çà et là, quelque tête solitaire de roche. L'une d'elles, large par en haut, semblait d'un sphinx, un sphinx, plus vieux, plus rongé que son frère d'Égypte, gardien comme lui des grands vides. A l'ouest, sur ce morceau nu du globe, le soleil, près de disparaître à nos yeux, continuait sa course vers l'Atlantique, répétant, d'horizon en horizon, de degré en degré, le même instant du soir. J'essayais de concevoir ces mornes espaces successifs, la plupart inaperçus de l'œil humain — mais on les verrait de la Lune, — tous les au-delà de pure, inerte matière, où la Terre a déjà pris son aspect de planète sans vie.

Cette rêverie me ramenait un jour où j'eus la sensation directe et paralysante de cette mort. Je revoyais le clair pays des grandes dunes, à l'entrée du Souf, que nous venions d'atteindre, un après-midi de novembre. De la charmante oasis où nous avions posé nos tentes, j'étais parti, seul, à la tombée du jour, pour une brève pointe, au sud-ouest, vers des espaces que personne jamais ne traverse. Les cris, les abois, toute la petite rumeur d'un campement s'étaient tus, à mesure que les molles, sinueuses crêtes se refermaient une à une

derrière moi, couvrant, comme les plis successifs d'un linceul qui retombe, la figure de l'oasis allongée dans un creux. Cherchant une vue libre du sud, penché sur le cou de ma bête, dont le pied enfonçait dans le sable, je finissais de gravir encore une pente, quand tout l'au-delà de ce côté se démasqua. Le soleil aussi apparut, un soleil comme on en voit souvent à cette heure-là, dans le nord, demi-crevé, saignant, dans la basse nébulosité où sa pourpre lentement s'infuse. Là-dessous, à perte de vue, rien qu'un moutonnement blême comme la mer, par mauvais temps, quand on la découvre d'une falaise. Les dunes derrière les dunes, un pays sans chemins, sans formes, où rien n'est qu'amoncellement fluide, sable, poussière que l'eau ne fertiliserait pas, dernier débris de la pierre, dont le vent tourne et retourne les vagues. Cela était si vaste, si pâle, et d'un silence tel, sous ce soleil éteint de novembre (au moment où les réverbères s'allument dans nos villes du nord sur les foules bruissantes), c'était si bien le domaine illimité de la mort que j'en éprouvai comme un frisson, et que, tournant le dos à ce monde interdit, je pressai ma bête pour vite revoir les fumées du campement.

Ce soir, nous sommes loin des molles dunes. La rocheuse *hammada* nous entoure, mais mouvementée, plissée elle aussi, de grandes vagues, — chaque saillie, du côté de l'astre qui baisse, s'accusant comme, la nuit, les bosselures d'une mauvaise route devant les phares d'une automobile. Aux premiers plans, dans les creux prochains, l'ombre s'amasse comme une eau bleue qui monte, mais là-bas, où l'infini serré des crêtes s'éclaire, quelles couleurs ! Les tons les plus tendres et les plus vifs, des mauves, des roses, comme sur un névé des Alpes que le crépuscule illumine...

Nous descendions vers un ravin plus large et non moins pétré que tous les autres, lorsque mon compagnon, le taciturne conducteur, ouvrit la bouche. « L'oued Ouririou » ! Et comme je m'étonnais qu'un tel lieu eût un nom, j'appris que des nomades, il y a trois ans, ayant posé là leur tente, tous furent noyés. C'est la crue, qui, dans ces régions, peut rester des années sans revenir, et qui arrive tout d'un coup, parfois d'un élan tel que, sous le choc, rien ne tient. Ici, elle n'a pu que déchausser de nouvelles roches, bouleverser l'ancien lit de cailloux, mais,

à Laghouat, les cadavres de dattiers massacrés et mêlés à l'arène, à la pierraille de l'oued, parmi les tronçons de poutres, les débris de toute espèce, attestent la fureur de l'attaque. Formidable coup de rabot, emportant soudain la lisière de la palmeraie, — clôtures, arbres, jardins, maisons, — creusant, évidant tout ce bord du grand couloir. Aujourd'hui, on voit un estuaire mort devant la mer immobile du désert.

C'est une telle crue, déferlant soudain dans l'oued séché d'Aïn Sefra, qui, le 21 octobre 1904, surprit la pauvre Isabelle Eberhardt. Sa masure de toub fut emportée. Musulmane, elle croyait au *mektoub*. Mais ce destin écrit, l'avait-elle imaginé, et qu'au sein des pures aridités qu'elle était allée chercher là-bas, avec le silence et l'éternelle lumière du Sud, elle périrait par les eaux?

Nous courons toujours, et il est un peu plus de six heures, quand le soleil se pose en palpitant à l'horizon. Lentement, sur le disque de feu bleuissant, on voit le bord du désert monter et l'occulter. Une ultime étincelle, et tout rayon a quitté la plaine. Mais les *gour*, à l'est, demeurent éclairés. Quatre têtes pareilles, montant d'un long talus, et qui semblent, comme des braises, brûler d'un sombre feu intérieur. Plus que jamais, en cette brève minute, elles apparaissent comme des témoins. Cette lueur qui les pénètre, on dirait leur vie d'autrefois qui leur revient. En silence, au-dessus des niveaux d'aujourd'hui, elles s'entretiennent des âges révolus.

A six heures et demie, je commence à chercher quelque signe de Ghardaïa. Elle devrait être tout près, et nous courons vers un horizon toujours vide. Mais il vaut mieux ne pas savoir, et laisser les choses se révéler : je ne demande rien au conducteur. C'est le bel instant, au Sahara, où le ciel, à l'est, et peu à peu de tous côtés, s'emplit de rouge jusqu'au zénith. Ce soir, cette pourpre est celle d'un vitrail, et, par-dessous, la sombre Chebka paraît plus maudite. L'inextricable « filet » nous a pris. Toujours la succession des ravins, les sinistres déchirures qui s'entrecroisent, les plus proches bâillant, montrant à nu la structure intérieure de ce monde, des feuillets de roches superposés, les entrailles mêmes du désert.

Minute à minute, le soir a fini par s'éteindre. Mais l'on dirait qu'en bas, sur la terre, la couleur abandonnée par le ciel s'est

rassemblée, épaissie. Maintenant, c'est l'étendue qui, peu à peu, dans les lointains, tourne au rouge, rouge obscur, le ton du sang séché, tranchant la claire profondeur.

Quelques étoiles sont déjà là, — parmi elles, à l'ouest, Vénus, merveilleuse, larme blanche qui tremble et va se détacher de la verdissante voûte. Dans un quart d'heure, ce sera la nuit. Pas de lune. Déjà, la piste, qui n'est que le terrain déblayé, ne se distingue plus guère. Et toujours rien en vue, rien qui annonce le terme du voyage.

Mais la nuit n'est pas encore venue, quand je sens le terrain baisser, se dérober devant nous. Et, presque tout de suite, encore un ravin qui s'ouvre, mais, celui-là, d'une grandeur surprenante. Une vallée, et combien profonde, abrupte ! Un canyon, plutôt. Il doit bien y avoir un quart de lieue jusqu'aux pâles, vagues murailles qui, de l'autre côté, l'enferment.

Bien entendu, c'est l'oued Mzab... J'aurais dû me rappeler, c'est bien ainsi qu'il devait apparaître. Mais cela est survenu si brusquement ! A cent mètres du bord, rien n'annonce ce grand vide.

Je me levais à demi pour essayer d'apercevoir le fond, quand l'Arabe, à côté de moi, a tendu la main vers un objet blanc, à droite, qui semblait surgir de l'immense fosse : « Ghardaïa ! »

Et, comme nous dévalons, au premier détour d'un prodigieux colimaçon, cela monte vite. Une longue tour, qui va s'élargissant par en bas ; quelque chose qui tient, comme le minaret de Berrian, de la pyramide et de l'obélisque. Et bientôt, par-dessous, un hérissement de choses blêmes. La ville, évidemment, mais pourquoi donc si vague, d'aspect si peu solide ? C'est vrai que j'ai vu la chaux de la vieille Fez prendre, à la fin du jour, ces apparences de fumée, de fantôme.

D'ailleurs, nulle autre ressemblance. Ce confus amas, posé tout seul au fond de la grande fosse, n'a pas l'air d'une cité d'humains.

GHARDAÏA

Voilà quarante-cinq ans que la France est au Mzab. On pourrait aussi bien croire qu'elle vient d'y arriver. Je retrouve ici l'impression que donnaient Marrakech, en 1913, Timadhit et Azrou, en 1917. Le pays est entre nos mains : il nous reste

étranger. Dans la saharienne Laghouat, je voyais la vie française enracinée aujourd'hui à côté de l'indigène. Au bord d'une avenue où courent des bicyclistes, devant une terrasse de café, peuplée, à onze heures, comme celles de Nîmes et d'Avignon, des gamins en coutil, blouse noire, les mollets nus, le carnier au dos, mettaient sous les arcades le signe évident de la pousse française. Au Mzab, comme à Obock ou Timimoun, la France n'a mis que le signe de sa prise : quelques écoles indigènes, un bureau de poste, un fort. Avec deux officiers, une douzaine de mokhaznis, quelques tirailleurs indigènes, ce fort, qui tient la Pentapole, c'est tout le militaire.

Mais quelle muette affirmation de puissance! Adossé à la paroi sud de l'oued, mortaisé, confondu à l'or de la roche, comme il s'oppose à la confuse, croulante Ghardaïa! Là-bas, à cinq cents mètres, entre les lignes de dattiers, elle monte vers sa pointe. C'est un tas plâtreux, feuilleté, où s'ouvrent des trous noirs, — quelque chose comme une blême taupinière, criblée d'orifices de galeries, et qu'un coup de pied ruinerait. Ou, plutôt, cela tient du polypier. On pense à l'enveloppe, peu à peu exsudée, d'une vie collective qui dure à travers les générations de ses individus toujours pareils. Un produit naturel, spontanément apparu, il y a près de mille ans, dans ce repli du plateau saharien. Elle est si flétrie, la vieille enveloppe, si compliquée, exfoliée, à côté des dattiers toujours jeunes, sous les pentes où la roche éternelle suspend une luisante croûte!

En face de cette décrépitude, le fort déploie la rigueur de ses lignes, de ses arêtes, de ses faces. Ce que démontre cette figure avec l'absolu d'un théorème, c'est la force, l'inévitable domination du Roumi. Celui-ci peut demeurer invisible : une telle présence refoule le rêve de rébellion.

Là-haut, sur une plate-forme en retrait, le canon se cache, se défile, souverain devant le vétuste et plâtreux amas de la ville. — Pourtant un officier de passage me disait : « Deux mitrailleuses, qui fauchent, vaudraient mieux. C'est bien plus profitable. »

Ce bordj est aussi une kasba, hospitalière aux voyageurs. Larges cellules de chaux et de ciment sur un côté du quadrilatère où se suivent les bureaux de l'Annexe (1). Elles s'ouvrent

(1) L'Annexe est une subdivision du Territoire militaire.

sur la profonde enceinte. Par ma fenêtre, je voyais monter les clôtures que dominent d'autres parapets, créneaux, terrasses et bastions.

Tant de béton, taut d'immédiate et surplombante pierre opprimait un peu, mais le soir, quand on s'était dispersé tout le jour dans l'ardent paysage et les vieux labyrinthes mzabites, et qu'on revenait, les yeux fatigués de lumière, de pierraille et de chaux blanche, on aimait, dans ce lieu clos, à se retrouver. Inexpugnable intimité. C'est comme à l'escale, lorsque, tournant le dos à la terre, à tout ce qui vous a pris, étourdi dans un port exotique, on est revenu, la nuit, au silence, à l'ordre réglé du navire, et qu'alentour, dans l'obscurité, il n'y a plus que le chuchotement infini de la mer. Sécurité des heures où, le dehors exclu, on commence à se recueillir. Peu à peu, le flottant pêle-mêle que l'on rapporte en soi se dépose.

A sept heures, la poterne du bordj n'est pas encore fermée. Passons le pont-levis! Allons nous accouder au parapet de la terrasse extérieure! Respirons l'espace! Ghardaïa, dans le bleu poudroyant de la nuit, n'est qu'un laiteux fantôme. On devine encore, à sa pointe, l'étrange antenne, le haut signe de prière qu'elle dresse dans les étoiles. Par en bas, à son pied obscur, brillent deux points de lumière. Là s'est rassemblé tout ce qui remue, à cette heure-là, de sa vie. J'entends un frémissement de cordes, une percussion rythmique, à contre-temps, si lointaine, si faible, si sauvage!

A neuf heures, on ferme le guichet. Du monde extérieur, rien ne reste que les feux célestes, entre les écrans des murailles. Au ras d'un noir créneau, Vénus est un astre de prodige, d'un autre ordre que tous les autres, — un petit soleil dardant des rayons bleus. Ainsi, j'imagine, apparaîtrait le nôtre, vu de Saturne ou d'Uranus. Peut-être parce qu'il n'y a plus qu'eux de visible, dans ce profond cloître où nous nous replions, ces feux prennent tout leur sens. Quelle vie! Quels frissons! Quels éclats! L'univers et l'immensité de son silence...

Mais la cour n'est pas déserte. Dans un angle des grandes murailles, des mokhaznis sont de garde, installés sous une tente comme en improvisent les Arabes : deux morceaux de *tellis* sur des piquets croisés. Alors, avant de se rouler dans leurs laines, il faut bien qu'ils musiquent un peu. C'est toujours la réponse

de l'homme indigène à la splendeur de la nuit, comme la continuelle stridulation des grillons, dans nos prairies, à la même heure, quand l'air est tiède sous un firmament qui scintille. Et c'est toujours le même grattement de cordes à travers les mêmes intervalles étranges, les mêmes rythmes que l'on entend, de Marrakech au Caire, tout au long de cette Afrique du Nord. L'imperceptible pulsation sonore d'une certaine espèce de l'insecte humain, à la surface nocturne de la Terre, sous l'étincelante pulsation des mondes...

Une espèce bien distincte, l'islamique; et le Mzabite en est une variété. L'étrange Berrian, si vite entrevue, me l'avait annoncé. Je l'appris mieux dans les cités de l'oued Mzab. En toutes, le même type extraordinaire de ruche se répète, imposé par l'instinct à la créature, et dont chaque individu porte en soi l'idée. Pendant plusieurs siècles, chaque fois qu'un essaim s'est détaché pour aller construire la sienne, il s'est répété. El-Ateuf, Bou-Noura, Ghardaïa, Melika, Beni-Sgen, qui s'espacent dans le grand ravin brûlé; Guerrera, Berrian, plus jeunes de cinq cents ans, qui s'isolent au loin dans le nord et l'ouest de la Chebka, — toujours l'agglutination de cellules collées à quelque piton ou falaise. Un pâle monceau qui ne semble fait que pour porter à son sommet, ériger dans le ciel le signe mzabite de la religion, la tour quadrangulaire de chaux grise, dont les arêtes qui convergent, les quatre extrêmes pointes grossières disent une influence soudanaise.

Un monde bien simple et réduit, et dont je connus vite la figure. Le lendemain de mon arrivée, le capitaine R., chef de l'Annexe, m'emmena courir entre les cinq villes. Je me rappelle bien cette première vision du Mzab. Du désert surtout : sable, semis de *drinn* et de *r'tem*, champs lapidés, entre les obsédantes murailles du canyon. Mais, çà et là, aussi, des puits, de la vraie terre, de verts carrés où filent des lignes d'eau. Parfois, dans un creux, une large digue barrant une mare croupissante. Et alors, des jardins; — à l'ouest, une grande palmeraie, celle de Ghardaïa, presque une forêt, merveille végétale que le lit chaotique de l'oued interrompt, allongeant un vide entre deux futaies...

A travers tout cela règnent d'immenses nécropoles...

LE GRAND SOUK

La première fois que j'entrai dans la sainte Ghardaïa, elle m'apparut bien vivante. C'était le jour du marché. Au bas de la butte que la vieille ville couvre de sa croûte, des nomades, venus de loin, se pressent alors aux abords du Grand Souk.

Par les longues rampes qui descendent du bordj français, on accède vite à ces quartiers profanes. De ce côté, la ville s'est un peu ouverte depuis que, par notre arrivée, le régime cénobitique est rompu. On a démantelé une partie du rempart, au sud-est, et, par la brèche, la ruche a poussé quelques nouveaux rayons : rues commerçantes, rues juives, et celles où vivent les Malékites agrégés, les anciens mercenaires. Et aussi, ce qu'on n'avait jamais vu, aux temps où la loi religieuse régnait seule : quelques logis d'Ouleds-Naïls, — ces indispensables amies de nos tirailleurs arabes. Oh! pas beaucoup! — quatre ou cinq, une discrète venelle, à côté de deux cafés où palpitent ces musiquettes que nous entendons du fort, à l'heure silencieuse où resplendit Vénus. Et tout cela si petit, finissant devant les terrains fauves, dans le sable d'où fusent quelques dattiers, tout près de la pierraille où commencent, par derrière, de longues jonchées de tombes...

Les maisons des Nayniats, les abattoirs, les *fondaks*, la rue neuve que fréquentent les étrangers et les bêtes, un hôtel roumi, abandonné, désert : autant d'offusquantes impuretés que la rigoriste ville a rejetées hors de son enceinte.

L'entrée est par la rue neuve : un populeux couloir, surtout ce vendredi matin, jour du marché, où la foule reflue entre deux rangs d'échoppes. Un peu désappointant, ce petit faubourg de Ghardaïa ; trop de bimbeloteries d'Europe, aux étalages. Depuis longtemps, le Mzab est ce que les économistes appellent « ouvert ». Quel pays lointain ne l'est pas aujourd'hui? Ouvert, c'est-à-dire à peu près vidé de sa substance propre ; ses arts, ses métiers originaux évincés par l'afflux de nos produits mécaniques. Çà et là, pourtant, parmi tant de seaux, de cafetières de fer blanc, un cuir gravé de Timimoun ou des régions touareg, vert et rouge, des coupes, des corbeilles de sparterie, roses, noires, comme on en voit encore chez la plupart des

Berbères, mettent l'accent de la vieille Afrique. Quantité de djellabas, de burnous, des blancs, des noirs, pendus aux devantures; lainages rudes, ou bien, pour les riches, tissus sans poids, presque transparents, lamés d'arachnéenne soie.

Une certaine carte postale illustrée revient à beaucoup d'étalages : l'image de Kemal Pacha, strict, impérieux, en veston, mais en fez. Pour la propagande en pays arriéré, il vaut mieux que ce nouveau héros de l'Islam n'apparaisse pas encore coiffé à l'européenne. Cette propagande semble active...

Une échoppe porte en caractères roumis le nom de son propriétaire : Mohamed-ben-Titi. Quelque ingénieux mercanti venu du Nord, où les petits colons, ou les Joyeux, l'auront baptisé de ce nom hybride, dont il ne saisit peut-être pas tout le symbole. Le métis de deux civilisations. Le pauvre « bicot » d'Algérie. Mais rêverait-il d'une autre condition? Que de portraits chez lui de ce Kemal, vengeur de l'Islam, et patron, décidément, de ce petit quartier excentrique!

Au coin du Grand Souk, un atelier de forgeron nous arrête, et nous voici bien loin des affaires d'aujourd'hui. Profondeur d'ombre, rousses fumées enveloppant des lueurs, — c'est un éclairage de Rembrandt. Dans cette espèce de caverne, l'homme est seul : un géant, demi nu, vêtu par en bas de pendantes peaux de bêtes. Sur un soufflet de forge, il ahanne, excitant une aigrette de feu vert et qui siffle, sous une rougissante barre. On voit se gonfler les muscles, les veines de ses bras, et la sueur luit sur sa poitrine velue. La face est noire sous une toison bouclée; dans ses yeux qui s'exorbitent, un reflet allume des escarboucles. A toute volée, avec un *han* bref et sourd, il frappe, et le métal sonne. Un bouquet d'étincelles fuse haut, illuminant soudain des instruments bizarres. Est-ce Mime? Est-ce Tubal-Caïn?

Deux pas plus loin, et nous voilà en plein marché, et, là aussi, dans les temps primitifs. Le lieu est vaste : c'est un long rectangle, entre quatre rangs d'arcades découpant de leur blancheur l'ombre d'une galerie sous des massifs presque aveugles de chaux. A première vue, l'enceinte apparaît close : on ne remarque pas tout de suite la mince brèche qu'ouvre, çà et là, l'orée d'une ruelle. Une rustique agora, comme on devait en voir, aux temps byzantins, dans les villes de Berbérie. Làdedans, une pâle, mouvante confusion, un ondoiement épais de

laines, de linges, où, de l'homme, n'apparaissent que les arides visages sahariens, — quelques-uns, par groupes, haut juchés, silhouettés dans l'espace : méharistes dont les têtes s'isolent, en leurs pendantes mousselines, par-dessus les têtes balancées, — fronts osseux, longues lippes, — de leurs montures. Tout cela dans le nuage de poussière qui flotte avec l'universelle rumeur, avec les senteurs d'épices, de fauve humanité, et de suint, de crottin. Car les bêtes sont aussi nombreuses que les gens. Cercles de dromadaires, par terre, les genoux repliés, et grognant, le paquet d'herbe aux dents; phalanges de brebis qui se serrent, patientes, les têtes entremêlées, en carrés immobiles. Tout se confond : la laine des haillons, des burnous, à celle des troupeaux; la clameur berbère aux grognements affreux des meharis; l'exhalaison de la multitude humaine à celle des chameaux, chèvres, moutons, ânes, mulets...

Toujours un peu grisante, cette plongée dans l'épaisseur d'une foule d'Orient. Est-ce l'effluve de vie, d'étrange vie qui nous enveloppe? Est-ce l'ardente poussière, dont le flot traversé de soleil, jaunit par moments le ciel? Est-ce l'air si léger, excitant, du désert, ou bien le feu de l'astre, l'éblouissante pluie, qui, dès dix heures, semble rayer l'azur? Soudain, c'est comme si l'on était jeté hors de soi-même, absorbé dans l'être collectif de ce peuple, dispersé dans sa rumeur, avec les rousses, capiteuses fumées qui montent de son piétinement. Heureuses minutes qui vous mêlent, dans la lumière d'Afrique, à ce courant de simple énergie vivante!

De l'autre côté du fourmillement, par-dessus l'étage de chaux que porte un long portique, ce triangle pâle qui monte, c'est la ville, et, tout en haut, culminante, presque évanouie dans les voiles de poussière, la grande corne sauvage et religieuse Quelque tour de Moloch, au faîte d'une primitive Carthage...

Et je vois aussi, à l'ouest, surgir un morceau de la roche dorée, rappelant que la solitude, l'immensité sans vie de la *hammada* s'étend, de tous côtés, au-dessus de cette foule, que ces quelques milliers d'humains sont là rassemblés dans un creux du désert, comme la foison des palmiers prochains, simplement parce qu'un peu d'eau souterraine a permis à la vie de germer et s'amasser dans ce ravin.

On se sent vraiment loin ici. Ce marché est un centre des

commerces du Sahara. J'y vois des figures comme je n'en ai pas rencontré à Laghouat ou à Figuig, des hommes du grand large, venus pour échanger leurs moutons, leurs dattes, leur sel gemme, contre les produits apportés du Nord, du pays inconnu où sont les Roumis. Il y a là des caravaniers, qui, du Sud, à travers l'*erg* ou le *reg*, ont cheminé durant des semaines pour atteindre le souk de Ghardaïa. Visages obscurs, ardents et graves, à la fois, et sillonnés, comme séchés au feu, dans l'ombre et les plis du voile poudreux qui leur tombe des tempes. D'autres, des barbes grises, en haillonneux manteaux qui s'évasent, la tête cerclée par-dessus le *chich* et le turban, d'épais cordons de laine, ont la lenteur d'allure, de gestes, qui sied à de vieilles majestés du désert. Harnachés, comme leurs bêtes, de sacoches, étuis, amulettes, ils portent des sortes de bottes, de guêtres, assemblages de peaux ou de chiffons que maintiennent des ficelles. Par-dessus la guenille de leurs sandales, apparaît le cuir de leurs pieds gercés, d'un gris de cendre.

Se trouvent-ils trop mal chaussés? J'en vois qui se penchent sur une singulière cordonnerie. Ce sont des semelles qu'un homme, par terre, découpe avec un poignard dans des pneumatiques, — oui, de vieux pneus d'auto qui viennent ainsi finir leur carrière sur les marchés du Sahara.

Ils se tiennent par cercles distincts, et, devant chaque groupe, mon guide me dit le nom de leur pays : Ouargla, El Goléa, Insalah, Timimoun, — comment les reconnaît-il? Il y a des gens dont le voile masque la bouche, — non pas des Touareg, mais des Chaamba, leurs ennemis nés, les longs courriers du désert. Des hommes fins, minces, qu'on dirait sans poids, quand ils se perchent en haut de leurs fabuleuses bêtes. C'est alors qu'il faut les voir, en bande, en ligne, tanguant tous ensemble dans le vide, derrière la haute et frêle croix de leur selle, un orteil accroché à la bosse médiane du grand cou qui baisse et remonte devant eux.

En ce moment, plusieurs, à cropetons devant leurs chameaux, les nourrissent d'une main maternelle, leur abandonnant, une à une, les dattes que les longues lippes poilues, les affreuses dents obliques viennent amicalement cueillir de leurs doigts jusque dans leur giron. Antique intimité de l'homme et de la bête...

A côté de ces vagabonds du désert, quels bourgeois que les

Mzabites! Courts et replets, la plupart, bien vêtus, drapés de haïks, de mousselines immaculées, ils ont des airs de sagesse rassise et confortable. Peu nombreux, ces prud'hommes. C'est du côté de l'ombre qu'ils se tiennent, assis, par groupes, au pied des arcades, regardant et se tenant à l'écart. En voici deux qui traversent le souk. Au milieu des poudreux nomades, des tristes Youdis, des Harratins à peau sombre, qui servent encore d'esclaves, de toute la tourbe des *mesquins*, ils sont particulièrement dignes. Rejeté sur l'épaule, le pli volumineux du haïk en fait des Romains en toges, — deux sénateurs dans un marché de Suburre, parmi la plèbe des Juifs, des Syriens, des affranchis. Et je sais que l'analogie n'est pas seulement des apparences. Ces bourgeois mzabites font partie du *populus* qui vote, administre, possède, à côté de la populace de serviteurs, clients, parasites affranchis, dénués d'existence officielle.

Mais que de richesses, quelle diversité d'étalages, au souk de Ghardaïa! Qui aurait cru que, du désert, peuvent sortir tant de choses désirables? D'abord, par terre, parmi les chameaux déchargés, les marchandises de poids : ballots de laine, couffins de grains, fagots de *r'tem*, qui sert de combustible, pains de sel vierge, venus de Ouargla. Mais surtout (par terre, toujours, sur la poudre du sol) mille humbles assortiments : des gousses rouges de piments, les cailloux résineux du benjoin, du henné en paquets d'herbe sèche, — et tous ces petits tas précieusement rangés, de brindilles, d'épluchures, dont mon compagnon mzabite me dit l'usage : du bois d'aloès pour le parfum, de l'écorce de noyer pour le tan, des coques de grenades pour la teinture. Et tant de roses pastèques, tant d'oranges! Et les sacs de sauterelles grillées, et le goudron dans des outres, et les pâles poteries, les peaux et cornes de gazelle, les plumes d'autruche, — un peu bien défraîchies, celles-ci, vestiges, peut-être, du temps où le général Margueritte, effréné chasseur, achevait du côté de Laghouat, l'extinction de ces bipèdes.

Mais le grand trafic est celui des dattes : il y en a partout, de ces couffins, bourrés, béants, exhibant d'affreux agglomérats, la pâte noire et brune qui semble bouger sous les mouches. On vend même les noyaux du précieux fruit, encore moins appétissants, mais la vie s'arrange de tout, et les ascétiques chameaux broient, digèrent très bien ces minces pierres grises. Quantité

de palmes sèches, frondes jaunies de dattiers. Car on utilise tout de l'arbre ami des hommes : son tronc pour les poutres, ses branches pour les lattes des plafonds, ses piquants qui servent d'aiguilles, ses fibres, qui rembourrent les selles et les bâts.

Bien entendu, les sorciers droguistes abondent. Chacun se tient accroupi devant ses pots d'onguents, ses cailloux, ammonites, talismans, ailes de hiboux et de faucons, lézards empaillés, tout un attirail de nécromancie. Et, sur des haillons de tapis, quels étalages de foire aux puces! Deux boutons de cuivre à côté d'un tarbouche; une théière de Birmingham avec un sac targui; un chapelet de coquillages, comme ceux qui servent de monnaie au Soudan, avec une giberne; une peau de panthère avec une boîte à biscuits.

Tout cela rappellerait assez l'étonnante place du Trépas, à Marrakech. Mais, ici, ni bateleur ni danseur; pas une musique de flûte; ces frivolités sont interdites. Chez les commerçants puritains du Mzab, le marché, sous la surveillance de la haute mosquée, n'est que pour les affaires. Et l'on a l'air d'en conclure beaucoup. Hors des burnous, je vois sortir de vieux étuis de cuir, et de maigres doigts bruns en extraient avec précaution des papiers bleus, mauves, qui portent les signes familiers de la Banque de France : nos billets de vingt et cent francs, nos pauvres billets d'aujourd'hui, les mêmes qu'une Parisienne tire de son réticule dans un magasin du boulevard, un paysan breton, de son porte-monnaie, dans une foire à bestiaux. Alors, maintenant, je me sens en France, au milieu de ces pasteurs venus du sud, de ces nomades si pareils aux aïeux gétules, qui connurent, au Sahara, les monnaies de Rome et de Carthage.

D'ailleurs, il me semble entrer un peu en communication avec ce monde étrange, depuis qu'une fillette, serrant dans une menotte le nickel que j'y ai mis, tient, de l'autre, un de mes doigts, et ne le lâche plus. Surprenant contact de cette mignonne patte, tiède, sèche comme la paume d'une guenon. Elle est charmante, cette compagne inattendue, toute petite, presque un bébé encore, mais si gravement, drôlement drapée, comme les enfants de Berrian, de la rude étoffe, noire et rouge, au décor archaïque.

Qu'est-ce qu'elle veut encore? Une autre piécette? Mais elle

ne demande rien, ne dit rien. Simplement, tête baissée, elle ne desserre pas sa prise. Amitié soudaine, inopinée sympathie comme celle que vous témoigne parfois un chat rencontré dans la rue, qui s'est mis à vous suivre. C'est très doux, cette petite main d'enfant, spontanément fermée sur la mienne. J'en sens la tiédeur entrer dans mon doigt, et j'ai l'illusion que ce faible effluve me rattache mieux à la vie du pays que la compagnie de l'important Mzabite qui me mène, — me suit, plutôt, — en cette promenade.

C'est bien un personnage. Devant son mokhazni, qui nous précède, la foule s'écarte; les mains se portent aux fronts. Il est d'une pâleur consumée, et que sa barbe de jais, si bien taillée, rehausse. La canne à la main, en fin burnous tourterelle, que borde une légère broderie, il va, les yeux mi-clos, d'un air de paix, de prudence réticente et composée. Le sourire qu'il prend parfois pour me répondre est un peu triste, mais si courtois! Où donc ai-je vu ce visage de prince musulman? Ah! je sais! A Londres, à la Galerie nationale. L'énigmatique Mahomet II, son profil exsangue et serré...

J'ai le sentiment qu'il doit nous mépriser. C'est, peut-être, simplement, qu'il m'apparaît d'une civilisation plus ancienne, plus stricte, plus insistante à plier la nature à ses formes et mesures; c'est-à-dire une civilisation morale plus achevée Oui, il doit nous tenir un peu pour des barbares, ce blême seigneur, de dignité si haute, qui laisse voir si rarement, d'un noir éclair, le velours de sa prunelle, et n'a qu'un geste quand il parle, le geste délicat et musulman de la main qui se lève un peu, sans se retourner, sur le mince poignet. Qu'est-ce qu'il peut penser de nos allées et venues sans raison à travers ce marché, de nos regards trop approchés des gens, de nos arrêts au milieu des *mesquins*, des guenilleux nomades, de nos longues stations devant les bestiaux, au milieu du crottin?

Les bêtes, elles me retiennent, dans les marchés arabes, autant que les humains : elles ont quelque chose de plus ancien et plus invariable encore. Et pourtant, elles y sont si naturellement mêlées! Elles font si bien partie de la foule! Comme on les sent chez eux, dans le bruissant va-et-vient de la multitude en burnous, les mulets, les ânes, les moutons, chèvres, dromadaires! Assis sur leurs jarrets poudreux, l'outre du ventre dans

la poudre du sol, ceux-ci lèvent de terre leurs cous de cygne, remuant leurs lippes, et, sans rien regarder, laissant se refléter, dans les globes sombres et bleutés de leurs yeux, la foule et tout le mouvement d'aujourd'hui. Ils ont l'air d'avoir vu les marchés de tous les siècles mzabites. Ils viennent du fond du passé. Ils semblent d'un autre âge du monde, comme les *gour*, dont les têtes fauves bossellent, çà et là, le désert, comme ces oueds sahariens qui sont des lits de fleuves quaternaires.

Au milieu d'eux (j'en ai compté quarante, en un cercle), un bébé chamelon, tout neuf, en laine blonde et molle comme les ours-joujoux que l'on donne aux enfants, s'efforce, à coups de tête violents, de téter sa mère. Il est nu, sans même un de ces glands, cordons multicolores qui sont, au cou, au front des grandes bêtes, la marque antique des hommes du désert. Nu et libre, rien ne l'attachant au convoi que l'instinct qui, sur la route, le retient aux pas de sa mère. Dans quelques mois, les chameliers commenceront, suivant d'immémoriales méthodes, à le dresser au métier pour lequel il est né. Et, très vite, passant des gestes brusques de l'enfance au prélassement solennel de ses aînés, à leur aspect de créature sans âge, il sera le chameau, l'éternel marcheur de tous les siècles sahariens.

Les moutons paraissent savoir d'eux-mêmes comment se placer dans un souk pour attendre leur sort, et gêner le moins possible le mouvement des humains. Par rangs, en carrés, en rectangles, chaque file de tête enchevêtrée aux têtes qui lui font face. Ainsi mêlé, appuyé à la masse de tous ses frères, un pauvre porte-laine peut demeurer coi, tremblant seulement un peu sur ses jambes, les yeux clos sous les nuages de mouches, et ne respirant que l'effluve de sa propre espèce, tandis que les hommes, alentour, se le disputent à cris d'enchères. Les abattoirs ne sont pas loin où les nègres, les pieds dans le sang, égorgent, éventrent, écorchent. Et, tout près, — c'est presque un recoin de la grande place, — je viens de jeter un coup d'œil, un seul, me sauvant tout de suite, sur le souk aux bouchers. A la face intérieure du rempart, au-dessus d'un effroyable étal, — tripes, viscères, carcasses, — cent têtes ovines sont accrochées, tout à l'heure si douces, si patientes, à présent muées en obscènes choses rouges, les yeux comme des billes de gélatine bleue...

De chèvres, une seule troupe. La plupart ont leurs chevreaux,

plus enfants que nos enfants, sur leurs jambes mal assurées. L'une a perdu le sien, déjà vendu, parti sans doute, et elle l'appelle, d'un chevrotement à la fois impérieux et plaintif, qui insiste, recommence toujours. On dirait qu'elle ne voit rien, que rien n'existe pour elle, des gens et bêtes alentour. On dirait qu'elle est seule, appelant ce petit, disparu, dont l'image possède son esprit de chèvre, et vers qui sa voix de simple mère se tend comme un fil invisible.

Mais nous ne sommes pas dans l'Inde, où l'animal est un frère. Ici, les touchantes bêtes sont impures : à Beni-Sgen, la cité la plus sainte du Mzab, leur présence n'est pas tolérée. Pourtant, comment se passer de brebis, de chèvres, et du drinn, du sel, du bois, de tous les produits du nord et du sud qu'apportent les dromadaires ? Ce marché, au bas de Ghardaïa, qui sert aux échanges de toute la Pentapole avec le dehors, était inévitable. Mais une chose y rachète la souillure qu'il inflige à la ville : cette *msalla* pour la prière, sorte de cube blanc, où les semelles nues des croyants ne foulent pas un sol pollué. Et c'est très beau, sur ce haut piédestal, aux heures où plane le long cri du *mouedden*, ces pâles statues drapées qui s'érigent, et puis se courbent dans l'attitude commandée par le rite.

D'ailleurs, passées les minutes sacramentelles où chacun, au milieu des autres, est seul avec Dieu, la *msalla* reste peuplée. En ce moment, j'y vois des bourgeois qui doivent être très bien, là-haut, hors des remous de la foule, pour surveiller en causant tout le mouvement du grand souk. Et c'est encore une scène du monde antique. La blanche plate-forme, on dirait quelque rostre ou tribune, les hommes de Ghardaïa qui s'y pressent ont l'air de Quirites bien drapés, et, puisque c'est un marché, c'est bien un forum, cette place fourmillante entre quatre rangs d'arcades primitives. Probablement, des deux côtés de la Méditerranée, en Afrique numide comme dans l'Hellade, en Italie, les civilisations et les cités se ressemblaient. C'est le même monde qu'Ulysse, Énée retrouvaient un peu partout dans leurs périples. Ces petites sociétés berbères, peu transformées par l'Islam, en ont à peu près gardé la figure.

En voici un trait essentiel. Jusqu'à nos jours, c'est sur la place du Souk que le conseil des Anciens délibérait des affaires

municipales. Sur un côté de cette agora, où se pressent avec les Beni-Mzab, tant d'étrangers, affranchis et métèques, vingt-six grandes pierres juxtaposées figurent l'institution démocratique : un hémicycle de rudes sièges où s'assemblait l'aréopage librement élu par les citoyens de Ghardaïa. Des pierres brutes, comme celles qui servent de stèles aux tombes du Mzab, et couvrent un peu partout le fauve ravin de leurs jonchées. Et telle est bien leur origine. Chacune est venue d'un des cimetières où chaque tribu ghardaïenne, chaque fraction de tribu garde ses morts. Par l'effluve qu'ils ont communiqué à ces pierres, ces morts divins dirigeaient les pensées de la *djamaa*. Invisiblement, ils prenaient part au Conseil de la cité. Par l'intermédiaire de la mosquée, ils n'ont pas cessé d'y prendre part.

Blanc papillotement de burnous sur le marché; clameur, odeurs de foule et de bétail, âcres flots de poussière africaine sous le déjà brûlant Baal. Mille vivants sont là, parmi les fruits, les herbes, les grains : Mzabites, Juifs, Harratins nomades, et toutes les bêlantes, grognantes, chevrotantes bêtes. Un flot de vie qui, toujours, de semaine en semaine est revenu battre au pied de Ghardaïa, — flot toujours pareil de périssables créatures. Combien de fois se sont-elles renouvelées depuis qu'il a commencé de couler ici?

Mais la terrasse de prière, le cercle de rudes blocs nous signifient du permanent, les deux principes spirituels dont l'action, répétée sur chaque individu, a façonné toutes les générations de la Pentapole. Principe religieux, principe civique. Et le civique, ici, participe du religieux; le cercle de pierres nous parle aussi d'un culte, et plus vieux que tous les autres, — le culte des morts souterrains, antérieur à celui d'Allah et de tous les dieux célestes.

Voilà le grand intérêt pour nous de ces ruches mzabites. Si Masqueray y a retrouvé la structure sociale, les institutions singulières que Fustel de Coulanges avait décrites chez les peuples de l'antiquité classique, c'est que la cité, au Mzab, se fonde aussi sur la religion des Mânes.

André Chevrillon.

(*A suivre.*)

SUR LES BANCS DE FLANDRE

I

LE PREMIER SOUS-MARIN

LES BANCS DE FLANDRE

Si, pour quelque passage miraculeux, les eaux du Pas de Calais, comme autrefois celles de la mer Rouge, étaient soudain refoulées, laissant à sec le fond de l'abîme entre Calais et la frontière de Hollande, une nécropole apparaîtrait.

Cimetière accidenté. Étendue couverte de collines longues et basses qui sont les bancs de Flandre, mamelons de sable gris et de coquillages brisés que séparent des vallées de vase noire où dorment les vaisseaux morts. Antiques trois-ponts des anciennes batailles enlisés par les boues et patiemment ensevelis par les limons de Meuse et d'Escaut. Victimes de la guerre et victimes de la mer. Vaisseaux trahis par la brume ou drossés par les vents et les courants jusqu'à talonner sur les sommets de ces collines qui affleurent à basse-mer. Éventrés, ils ont glissé vers le fond des vallées, mâts hauts, vergues brassées, voiles établies. La mer a corrodé les ferrures, pourri les emplantures des mâts ; le flot et le jusant ont arraché les toiles lambeau par lambeau, tandis que dans les cales et dans les entreponts pullulaient les tarets rongeurs.

Vaisseaux disparus, vaisseaux oubliés comme sont oubliés leurs équipages.

Il en est d'autres, encore visibles, dont il faut parler bien vite : morts de 1914-1918, dont seuls se souviennent encore ceux qui

pleurent les gens de leur sang perdus sur les bancs de Flandre.

Quels passagers français, traversant la Manche entre Calais et Douvres, entre Boulogne et Folkestone, songent encore à saluer les morts de nos torpilleurs d'escadre *Branlebas*, *Étendard* et *Yatagan*, de nos torpilleurs de défense mobile *251*, *317* et *319*, de nos dragueurs de mines *Marie*, *Alose*, *Au Revoir*, *Blanc-Nez*, *Élisabeth* et *Jupiter*, de nos chalutiers *Saint-Pierre*, *Jésus-Maria*, *Saint-Corentin*, *Montaigne*, *Saint-Louis II*, *Saint-Louis III*, *Marie-Thérèse*, *Lorraine III*, *Alcyon* et *Printemps*, de notre patrouilleur *Estafette* et de nos deux chasseurs de sous-marins, et de nos trente barques de pêche?

Quels passagers anglais, traversant la Manche de Douvres à Calais ou de Folkestone à Boulogne, pensent encore aux hommes des destroyers *Ghurka*, *Maori*, *Flirt*, *Paragon*, et *North-Star*, du monitor *M. 21*, des chalutiers *Persistive*, *Clover-Bank*, *Protect*, *Red-Car*, *Spotless-Prince*, *Ajax*, *Gleaner-of-the-Sea*, *Datum*, et *Launch-Out* et des trente dragueurs de mines, toutes épaves qui vibrent encore dans le remous des paquebots indifférents?

Ces paquebots-là vivent encore grâce à ces morts qu'ils oublient et près desquels gisent, au fond des couloirs d'entre les bancs, plus de trente sous-marins ennemis dont les gouvernails bloqués « tout à montée » semblent des nageoires de squales crevés crispées dans un effort désespéré vers la vie. Ces paquebots-là transportent trop de gens qui ne connaissent plus que les chiffres. Eh bien, voici des chiffres.

Sur la côte de France, entre le Havre et Dunkerque, six millions d'hommes ont débarqué, venus des ports du Kent et du Sussex. Vers les ports du Sussex et du Kent sont partis de France un million de blessés et de malades. Sept millions d'hommes ont passé. Pas un seul n'a péri en mer.

Pourtant, une fois la Belgique occupée, les Allemands n'étaient pas à cent kilomètres du trafic : deux heures pour un torpilleur (1) à toute allure, cinq heures pour un sous-marin

(1) Les mots « torpilleur d'escadre » ou simplement « torpilleur », quand il sera question des Français ou des Allemands, et le mot « destroyer » quand il s'agira des Anglais, désigneront, dans ce récit, le type de bâtiments qu'on appelait autrefois chez nous « contre-torpilleur », ce qui traduisait exactement l'expression anglaise « *torpedo-boat destroyer* ». Le tonnage des torpilleurs et des destroyers varie, selon les modèles, entre 350 et 1 000 tonnes. Nous rencontrerons aussi, mais chez nous seulement, des petits bâtiments, de 80 à 100 tonnes, dits torpilleurs de défense mobile ou torpilleurs numérotés.

émergé. Or, à Ostende, à Zeebrugge, l'ennemi avait posté ses vingt meilleurs torpilleurs et autant de sous-marins.

25 000 transports ont quitté Folkestone pour Boulogne ou Douvres pour Calais. Douze seulement ont rejoint, au fond de la mer, les bâtiments de guerre morts pour les protéger.

Le double entonnoir du Pas de Calais a déversé dans la Manche ou dans la mer du Nord 50 000 navires marchands qui ont suivi la côte française et 150 000 qui ont longé la côte d'Angleterre. 200 000 en tout. L'ennemi en a coulé soixante. Pourtant plus de 2 000 mines allemandes entre Newhaven et Ramsgate, plus de 1 000 entre Dunkerque et Fécamp ont attendu, antennes braquées, le choc des carènes. Eh bien, jamais un port anglais, jamais un port français n'est resté bloqué plus de vingt-quatre heures. Les marins d'Angleterre et de France sont restés maîtres de la mer.

Les forces navales de Douvres (*Dover Patrol*) et celles de Dunkerque, travaillant ensemble, la main dans la main, ont bloqué la porte méridionale de la mer du Nord, comme la Grande Flotte britannique en a bloqué les sorties nord.

Les forces navales de Douvres et celles de Dunkerque ont empêché l'Allemagne de tourner le front par la mer. Le barrage marin a prolongé les tranchées. Nos armées avaient leur aile gauche sur l'eau.

Les forces navales de Douvres et de Dunkerque ont nourri de vastes desseins et livré de petits combats. Cinquante mois durant, leurs navires sont restés en alerte, leurs équipages le doigt sur la détente, en face de l'ennemi qui aurait pu frapper là des coups mortels et chavirer l'échiquier de guerre, si ses amiraux avaient compris que, pour acquérir la maîtrise des eaux, il faut oser risquer ses navires et savoir les perdre.

« Souvent, a écrit le vice-amiral Sir Reginald Bacon (1), commandant en chef la *Dover Patrol* et les forces anglo-françaises du Pas de Calais, souvent, en passant devant la statue de Jean Bart à Dunkerque, je me suis félicité que Tirpitz et non Jean Bart ait gouverné la marine allemande. »

Parlons maintenant des bancs de Flandre. Dans certains parages, le métier de marin devient un art. Sur les bancs de Flandre il faut être un virtuose de cet art-là.

(1) Admiral Sir Reginald Bacon, *The Dover Patrol*, tome I, p. 47 ; Londres, Hutchinson.

Jean Bart s'est amplement moqué des escadres d'Angleterre et de Hollande qui, dans la dernière décade du XVII[e] siècle, prétendirent l'enfermer à Dunkerque. Une centaine d'années plus tard, le grand Nelson, tout chaud de ses victoires d'Aboukir et de Copenhague, s'est usé les dents à vouloir mordre dans la côte boulonnaise.

A vrai dire, la vapeur a tout simplifié. Nul capitaine ne considère comme un exploit le fait de se faufiler entre les hauts fonds et de suivre des couloirs aux parois invisibles. Les bateaux-feux et les bouées lumineuses sont les jalons des routes. On passe de l'un à l'autre quand le temps est clair et, si la fantaisie vous prend d'embouquer un des chenaux traversiers qui mènent à Dunkerque, à Nieuport, à Ostende, à Anvers ou à Rotterdam, vous appelez tout simplement un des pilotes français, belges ou hollandais qui croisent en mer par tous les temps.

Voilà pour la navigation courante. Mais le blocus est une autre affaire et, dans toute cette région, la lutte fut, chose inattendue à la mer, une question d'utilisation du terrain, d'un terrain varié et dangereux.

Dès octobre 1914, les Allemands occupent Ostende et Zeebrugge. Leurs torpilleurs et leurs sous-marins menacent Dunkerque, Calais, Boulogne, la Tamise, Douvres, et toute la Manche orientale et la rade anglaise des Dunes où les navires marchands mouillent par centaines pour la visite serrée de leur cargaison ou pour attendre que soient draguées les mines ennemies semées sur leurs routes. En un clin d'œil une escadrille vigoureusement menée pourrait faire de cette rade un brasier ou tomber sur la file continue des transports de troupes qui passent entre Douvres et Calais, entre Folkestone et Boulogne, entre Southampton et le Havre.

L'Allemand est libre de choisir l'heure et le lieu. Ses bateaux carénés, ses hommes reposés sont « fin prêts ». Par nuit sans lune ou par temps bouché, ses torpilleurs prennent la mer. Pour eux, toute ombre aperçue est ennemie et reçoit une rafale d'obus et de torpilles. Riposter? Pas moyen... Plus rien sur l'eau... On a rêvé... L'autre a fui dans l'ombre...

Vraiment il nous faut à toute force être encore plus fin prêts que les assaillants. Prêts à toutes les secondes de toutes les nuits contre les navires légers, prêts à toutes les secondes de tous les jours contre les sous-marins, et toujours prêts à sauter

sur les mines. Jamais de repos : nous n'avons pas assez de bateaux et il faut en mettre partout en même temps, car comment prévoir en quel point frappera l'ennemi?

On le harcèle, on lui barre le passage comme on peut, en bombardant du large et du ciel ses repaires, en semant des mines sur sa route, en tendant d'immenses barrages de filets à explosifs, en patrouillant sans arrêt, à toucher la côte belge, parmi les mille embûches des bancs de Flandre.

Nous allons d'abord accompagner une patrouille sur ces bancs au mois de décembre 1914.

LA PATROUILLE

En rade de Dunkerque quatre torpilleurs d'escadre sont mouillés. Mouillage forain, mouillage de perdition par gros temps d'ouest. Aujourd'hui le vent vient du nord-est, en tempête, s'il faut en croire le sémaphore, lequel a hissé les deux cônes, la pointe en haut. Les bancs Smal, Breedt et Hill abattent un peu la houle, permettant ainsi aux ancres de rester crochées dans le sable du fond.

Deux heures après midi. Aux drisses d'un des torpilleurs monte le signal d'appareillage. En route. Ligne de file, cap à l'est. L'*Obusier*, le *Tromblon*, l'*Étendard* et le *Carquois* partent pour la patrouille habituelle le long de la côte belge grise et basse, jusqu'à la frontière de Hollande qui marque l'extrémité du champ clos.

Dans la passe de Zuydcoote les bateaux commencent de mettre le nez dans la plume. Salutations courtoises d'abord, puis courbettes de grand respect, profondes et saccadées, mêlées de roulis d'ivrognes. Les premiers embruns claquent sur les tôles et tambourinent comme une averse de gravier contre les vitres des passerelles.

La passe franchie, voici le West-Diep, dit aussi rade de Nieuport, fosse comprise entre les bancs Smal et de Nieuport et le talus sous-marin de sable gris qui épaule la côte comme pour l'empêcher de glisser dans la mer.

Par tribord défilent les derniers clochers de France : Zuydcoote, Ghyvelde, Bray-Dunes. Les deux tours inégales de Furnes, flèches dominant encore le petit lambeau de terre resté libre dans la Belgique envahie, jaillissent d'une houle de collines

vertes où la dune du Frère fait une tache pelée et grisâtre. Tout près d'elle on aperçoit le petit sémaphore de La Panne.

Par babord s'étale la mer du Nord lugubre et verte.

Les tangages sont plus forts. A l'avant, sur leur petite plateforme, les canonniers du 65 millimètres s'abritent comme ils peuvent derrière le blindage en tôle d'acier... Avec un bruit de tonnerre et une secousse à tout casser, une lame coiffe le gaillard, le balaie à mi-hauteur d'homme, rencontre et submerge l'affût, déferle contre le bas de la passerelle comme pour l'arracher, puis s'écoule en lourdes cascades tribord et babord. Impossible de tirer sur l'avant. Impossible d'armer le seul canon sérieux du bord. On n'a plus pour se battre que quatre 47 millimètres et les torpilles. Bah! S'il y a rencontre, on se débrouillera pour se servir tout de même de tous les canons... Par le travers babord, la mer furieusement déferle sur le banc de Nieuport traître et bossu. A cinq cents mètres dans l'ouest de Nieuport, un fossé débouche sur la mer : l'extrémité de la dernière tranchée du front. Plus loin, la côte est farcie de canons enterrés, blindés, camouflés. Attention! Les Allemands tirent de loin et leurs affûts, calés sur des plates-formes inébranlables, donnent à leurs obus toutes chances de faire mouche.

La mer du Nord, semée d'épaves, roule ses flots devant cette côte-là.

Les commandants des torpilleurs sont sur leurs passerelles. Ils y restent jour et nuit, parés à la manœuvre, aux signaux, aux évolutions, aux alertes, à l'imprévu de la mer et de la guerre. Sur une sangle ou sur un pliant, ils attrapent parfois une heure d'un sommeil si léger, qu'ils devinent les coups de barre au halètement saccadé du servo-moteur, les changements de vitesse à la vibration de la tôle sous leurs pieds, les embardées aux modifications dans le rythme du roulis et du tangage. Aussitôt les voilà debout. En trois secondes ils ont vu, compris, manœuvré, évité, souvent d'un cheveu, la collision.

Dans le jour qui déjà décline, le pays devient étrangement monotone. Où sont les champs, les arbres, les villes? On ne voit que des dunes. Des dunes basses dont le sable est par endroits plaqué d'herbe pauvre et d'ajoncs. Les villes, les arbres

et les champs doivent être cachés derrière. Ah! un créneau! Regardons vite. Durant quelques secondes se montre une tour à sommet plat. Que dit la carte? Lombartzyde.

Lombartzyde, Nieuport : noms qui sonnent la bataille. La Panne : dernier réduit de la résistance belge, où tient et tiendra jusqu'au bout Albert Ier, où tient et tiendra jusqu'au bout la reine Élisabeth au milieu de ses soldats blessés...

Au bord de la mer du Nord, sur quoi flottent les mines en dérive.

Elle se creuse de plus en plus, cette mer.

— Un peu de temps ce soir, dit philosophiquement le lieutenant de vaisseau Guy, commandant le *Tromblon*. Bah! En revenant nous aurons la houle dans le dos.

Parmi les rudes hommes qui commandent les torpilleurs français, Guy est le plus solide, le plus calme, le meilleur marin. Les chefs de Dunkerque en sont fiers et, quatre années de guerre durant, refuseront de le laisser partir. Après le *Tromblon*, on lui donnera une escadrille (1) qui se surpassera. Il est le chef d'avant-postes rêvé et le plus fin manœuvrier de la flottille (2).

L'escadrille continue sa route. Par babord viennent de disparaître, vers le large, des destroyers anglais appareillés en même temps que les nôtres et qui vont monter la garde.

Dans la mer du Nord d'où viennent les neutres sans foi.

Des dunes, toujours des dunes à tribord de l'*Obusier*, du *Carquois*, de l'*Étendard* et du *Tromblon*. Le coq du clocher de Mariakerke a l'air de sauter d'un sommet à l'autre comme pour surveiller la mer. Les monticules de sable poudroient, sous la brise, en nuages jaunes. On croirait côtoyer un désert sans soleil. Et voici que surgissent les dômes multicolores d'un palais

(1) C'est-à-dire un groupe de six torpilleurs d'escadre.

(2) En 1922, le capitaine de vaisseau Guy commandait le cuirassé *France* qui coula dans la nuit du 25 au 26 août, à l'entrée de Quiberon, crevé par une roche qu'aucune carte n'indiquait. Nous savions qu'il ne pouvait y avoir erreur ou négligence de la part d'un tel manœuvrier. Guy fut acquitté par le Conseil de guerre. Mais certains journaux osèrent juger d'une autre sorte et se moquer du mot « fatalité » qu'avait prononcé, à très bon escient au sujet de la catastrophe, M. Raiberti, ministre de la Marine. Et Guy prit sa retraite. En Angleterre on eût fait, du capitaine de vaisseau Guy, un amiral.

d'Orient. Sur sa droite un grand yali, pourpre comme ceux qu'habitaient, sur le Bosphore, les princes grecs vassaux du Grand Seigneur. D'autres palais encore, des blancs, des roses. Illusion sans doute que les rafales de nord-est vont dissiper...

Mais l'image de féerie persiste. C'est Ostende avec son kursaal, ses palais et ses palaces et, à l'arrière-plan, des cheminées d'usines qui semblent des minarets. Ostende ville de plaisir devenue ville de souffrance. Ostende dont la digue immense porte aujourd'hui des canons par vingtaines, et dont les dunes sont creusées d'alvéoles bétonnées, abris de mitrailleuses et de pièces à tir rapide.

Par tribord arrière, bientôt l'apparition se cache derrière la dune espagnole et la dune du Coq que dépasse la tour carrée de Wenduyne. L'escadrille vient sur la gauche, elle donne du tour aux bancs d'Ostende et de Middelkerke dont le brassiage change à chaque tempête d'hiver.

Elle appuie vers la mer du Nord recéleuse de sous-marins.

Des dunes et des dunes encore en chapelets. Par leurs vallées étroites l'œil accroche au passage les grandes croix des moulins à vent, immobiles sur la Belgique crucifiée.

Une brèche : voici Blankenberghe, joyau enchâssé dans les sables. Puis, projetée en mer comme le croissant d'une faucille, le grand môle de Zeebrugge.

Plus loin la Hollande. La Hollande neutre a gardé à leurs postes, sur les bancs de Meuse et d'Escaut, toutes les bouées lumineuses et tous les bateaux-feux. Autour de leurs lueurs se rencontrent d'étranges phalènes arrivant de la mer du Nord, mer de brumes et de traîtrises.

Un signal, et les torpilleurs virent de bord pour refaire la route en sens inverse. L'horizon s'atténue dans la nuit qui vient vite. Vers l'ouest, sur l'avant de l'escadrille, une ligne de plomb fondu frange encore, au bas du ciel, la place du couchant. Sur l'arrière la voûte est d'encre. Et voici que sur la gauche la côte s'éclaire des feux de la canonnade du front. Des éclatements illuminent la nuit. Des maisons qui brûlent éclairent les nuages bas. L'échange éternel d'obus massacre davantage à chaque minute les malheureuses bourgades côtières qu'on reverra, un peu plus démolies, à l'aurore de demain. Les projecteurs des batteries allemandes dardent vers le large leurs

faisceaux dont la lumière se brise en millions de diamants sur le clapotis, tandis que les pinceaux mâtés des feux chercheurs d'avions fouillent le ciel d'où descendent lentement, en vol bleuâtre, des fusées à parachutes lumineux. Parfois un jet éblouissant s'abat sur l'escadrille. Nul ne s'en soucie. Nos bateaux savent qu'ils sont trop loin pour être vus et, en tous cas, hors de portée d'une batterie de 20 centimètres de marine, tellement vicieuse qu'elle a tué d'un seul obus, sur le destroyer anglais *Falcon*, le commandant et 24 hommes d'équipage sur 50.

Trois heures de vent arrière, puis demi-tour et la promenade recommence.

Debout à la houle la bousculade s'aggrave. La brise dans toute sa force lutte maintenant contre le courant de flot. La mer est hachée, les bateaux sont balayés à chaque instant.

On veille dur quand même. Si cette nuit de cirage amène une rencontre, l'affaire se réglera en dix minutes. Dans l'ombre, qui cogne le premier gagne. Nos hommes savent que l'Allemand tapera dans le tas, sans signal de reconnaissance, sans sommation. Ils n'en sont que plus ardents. Ils sont sûrs d'être meilleurs que ceux d'en face. Que diable, on ne fabrique pas des marins en grande série, comme des soldats. Et quand les marins se mêlent d'être soldats, on voit la brigade Ronarc'h. A bord les Bretons, les Normands, les Boulonnais et les Dunkerquois, tous pêcheurs ou marins du commerce, ont le métier « dans la peau ». Ils sont fiers d'avoir 6 500 chevaux sous les pieds, bourrés dans une coque pas plus épaisse que du verre à vitres. Avec ça on a des jambes et du souffle. Foin des cuirassés qu'on ne sent ni remuer ni vivre. Ici le bateau vibre et répond à la barre et aux hélices comme répond un cheval de sang à la moindre pression du cavalier. Seuls sont rétifs les navires mal manœuvrés et, depuis qu'ils briquent les bancs de Flandre, nos commandants ont appris à prévoir et à mâter la moindre incartade de leurs bêtes d'acier.

Pas commode ce soir, la patrouille. Des grains qui passent vous collent l'horizon sur le nez et vous font subitement perdre les trois quarts de vos moyens, vous laissant comme un myope qui a égaré ses lunettes. Mangé par les tangages ou balayé par les embardées, le fanal-ratière à lumière discrète, qui seul indique la présence du matelot d'avant (1), disparaît sans cesse.

(1) Dans une ligne de file, le matelot d'avant est le bateau qui vous précède, le matelot d'arrière est celui qui vous suit.

Quand, par hasard, il consent à se montrer, c'est toujours à l'instant où ceux qui le cherchent sont forcés de ramasser leur tête à l'abri des toiles de passerelle pour éviter le coup de cravache aveuglant de l'embrun.

L'*Obusier*, chef de file, finit par réduire à six nœuds pour voir clair. Les autres l'imitent aussitôt. Maintenant ça va. On distingue les camarades et on a des chances de voir à temps l'ennemi.

Onze heures. — Ostende est par le travers. Toujours rien de suspect sur l'eau. Changement de quart : les tribordais gagnent leurs postes aux pièces, à la barre, aux transmissions, aux chaufferies et dans les machines. Les babordais se couchent tout habillés, prêts à bondir. Les hommes ont quelque peine à escalader les échelles. Tels les oignons prévoyants accumulant leurs peaux avant l'hiver, les matelots entassent tous leurs tricots sur tous leurs jerseys, les vareuses sur les tricots et le ciré pardessus l'ensemble. Avec cet accoutrement on coule à pic si, d'aventure, le bateau vous manque sous les pieds. Mais comme, cette nuit, on est sûr de se geler et pas sûr du tout de se battre, mieux vaut, n'est-ce pas, courir le risque du trou dans l'eau.

A minuit, enfin remplacé, l'enseigne de quart, exténué par quatre heures de veille nauséeuse, s'élance vers le repos, empoche deux paquets de mer sur le pont et s'enfourne dans le panneau qui mène au réduit baptisé carré et sur quoi donnent les portes des cabines d'officiers. Horreur! En bas tout est immondice et désolation. Dans l'office minuscule, le matelot maître d'hôtel, fraîchement extrait d'un cuirassé, gît sur le dos parmi les débris de vaisselle, trop comateux pour empêcher le pot de moutarde de se battre au roulis avec la théière, achevant d'écraser ce qui reste des tasses et des verres jaillis de leurs supports. Dans le carré, les chaises renversées font bélier, tribord et babord, contre les parois des cabines, cependant qu'un paquet de mer, descendu par l'échelle, suit le roulis en bondissant sur les obstacles. Des bottes, des livres, un encrier, une casquette galonnée jouent aux quatre coins avec le seau à charbon. Sur le divan exigu l'officier mécanicien fume impitoyablement sa pipe, épaississant encore l'atmosphère déjà opaque. Dans la cabine de l'officier qui vient de monter au quart, la porte d'un caisson s'ouvre et se ferme, suivant les secousses.

Fuyons cette atmosphère et regagnons la passerelle. Voici Zeebrugge, limite orientale de la patrouille. Nouveau retour vers Dunkerque.

De circuit en circuit la nuit s'achève. La fatigue s'est accrochée aux épaules transies. Avec l'aube vient la déception d'une nouvelle croisière achevée sans combat.

Déception et étonnement grandissent chaque jour... Qu'attendent donc les Allemands pour sortir de leurs trous? Ils ont, dans les ports belges, une trentaine de bateaux tout neufs, filant 33 nœuds, armés de pièces de 10 centimètres, devant lesquels notre mince patrouille ne pèserait pas lourd. Parmi tous les torpilleurs de Dunkerque et les destroyers de Douvres, on en trouve tout juste onze, sept anglais et quatre français, assez forts pour lutter contre ceux de l'ennemi. Onze contre trente... Cela risque de mal tourner et l'on devrait bien embouteiller Ostende et Zeebrugge, mais l'amirauté britannique ne veut rien entendre. Togo, dit-elle, Togo qui était un maître et n'avait affaire qu'à des Russes, a manqué son coup à Port-Arthur en 1904, donc n'y songeons pas.

Tout de même, si nos chefs étaient à la place des amiraux allemands, la poudre aurait déjà parlé. Ils iraient voir de tout près quelles sont les forces qui barrent le passage. Si un jour cette idée-là vient à l'ennemi, ce sera la sortie en masse, l'assaut à corps perdu contre notre rideau facile à crever.

Voici, pour la dernière fois, notre escadrille devant Zeebrugge : le ciel blêmit vers l'est et l'aurore glaciale rampe sur les eaux sans calmer leur furie. Vers l'ouest roule la ligne des torpilleurs gris, toiles de passerelles fripées, cheminées blanchies de sel. Le petit jour éclaire des faces terreuses dont les traits s'accusent en rides d'escarbilles et d'embrun séché.

Dunkerque est en vue. Sur l'avant de la ligne, en deux points de l'horizon, la mer brise plus furieusement qu'ailleurs. On jurerait qu'il y a là deux récifs, chacun balisé par une bouée grise qui danse une sarabande désordonnée et que surmonte une perche mince et titubant. Regardons mieux. Il n'y a ni récifs ni bouées mais seulement deux torpilleurs numérotés, deux torpilleurs de défense mobile, que la mer essaie d'engloutir. Et les perches sont leurs mâts grêles le long desquels montent, à l'adresse de l'escadrille, des signaux d'arraisonnement. Ces deux bateaux-là gardent l'entrée du port. Ils sont les

sentinelles avancées de Dunkerque, où nul ne peut entrer sans leur avoir donné le mot de passe.

De jour comme de nuit on en trouve deux là, comme devant Calais et devant Boulogne. Grâce à ces chiens de garde, les navires à l'ancre peuvent dormir d'un œil. Ils sont aussi les éternels corvéables de la patrouille, ils font presque le même métier que leurs frères les torpilleurs d'escadre, lesquels sont huit fois plus gros comme tonnage. Deux mètres de levée suffisent pour submerger les pauvres torpilleurs de 80 tonnes. Vent debout, la mer fauche leur pont tout entier et engloutit incontinent quiconque s'expose en haut sans être amarré. Vent de travers, ils font cuiller tribord et babord à chaque coup de roulis et on se demande souvent si la lame qui déferle ne va pas éteindre leurs feux en embarquant par les cheminées. Ces invisibles frisent chaque nuit la catastrophe. Songez que, seul officier à bord, le commandant s'appuie, sans relève et sans sommeil, vingt-quatre heures de quart sur vingt-quatre, cramponné aux mains courantes d'un kiosque que quelque ingénieur ironique a baptisé abri de navigation et qui n'est pas plus confortable qu'une roche de mi-marée. A ce poste de noyade, la tête de l'officier domine la mer de deux mètres à peine. Il est trop bas pour voir et son bateau est trop petit pour être vu. Il risque à chaque seconde de recevoir en plein travers l'étrave d'un ami ou d'un ennemi lancé à trente nœuds.

Malgré quoi, écoutez bien, sur vingt torpilleurs numérotés des Flandres, trois seulement, le *251*, le *317* et le *319* ont péri durant la guerre par mine ou par abordage. Il y a des miracles...

Les torpilleurs de défense sont à la mer un jour sur deux et n'en crèvent pas... Certains chauffeurs ont fait les quatre ans de guerre sur ces bateaux-là. Quelques-uns en ont rapporté une étoile de bronze sur une croix de guerre. Plus nombreux sont ceux qui en sont revenus les poumons perdus...

Tels sont les bateaux qui, durant toute la première année de la guerre, attendaient sur les bancs de Flandre la sortie des torpilleurs Allemands.

Les torpilleurs allemands ne sortaient pas...

SOUS-MARINS ALLEMANDS ET CHALUTIERS FRANÇAIS

Mais les sous-marins allemands sortaient.

Au début, nul n'y songeait. Les sous-marins? Une bonne plaisanterie. D'abord l'Allemagne n'en a pas, ou si peu... Tout juste 24, dont 7 seulement à moteurs Diesel. Les 17 autres ont des tourne-broches à pétrole, système Körting. Pendant le jour leur panache de fumée se voit à 15 milles et, la nuit, ils lancent autant de jets de flamme qu'ils ont de ratés d'allumage et le moteur Körting ne s'en prive guère. En outre, il fait autant de bruit qu'un canon de 47 débitant à vitesse de mitrailleuse.

Bref, camelote allemande, sans plus.

Pourtant, le 8 août 1914, vers six heures du soir, l'*Iron-Duke*, qui bat pavillon de l'amiral Jellicoe, aperçoit un périscope du côté des Shetlands et essaie de l'éperonner. Le même jour, le dreadnought *Monarch* évite de justesse une torpille. Et le lendemain au petit jour, le croiseur léger *Birmingham*, voyant l'*U 15* en surface, fonce dessus et le coupe en deux...

Conclusion : les sous-marins allemands existent et travaillent.

Certes. Et en ce même 8 août, il y en a 14 à la mer entre les Shetlands et Bergen. 12 seulement rentreront, car, outre l'*U 15*, l'*U 13* disparaîtra sans qu'on sache où ni comment.

24 août. — Encore un périscope près de l'*Iron-Duke*, non loin de Scapa-Flow, base de la Grande Flotte britannique. Décidément ils sont trop et l'amiral Jellicoe emmène ses bâtiments à Loch-Ewe, sur la côte ouest d'Écosse. C'est vraiment un peu loin de la flotte allemande. On organise un semblant de défense des passes de Scapa, où les Anglais reviennent le 17 septembre. Douze jours plus tôt, l'*U 21* avait torpillé le petit croiseur *Pathfinder*, lequel faisait route vers le Firth of Forth.

Le 22 septembre, c'est le coup de tonnerre. Le fameux Weddingen, avec son *U 9*, coule, coup sur coup, au large de la côte hollandaise, les croiseurs anglais *Cressy*, *Hogue* et *Aboukir*.

L'affaire devient sérieuse.

Pourtant, réflexion faite, rien d'inattendu dans tout cela. La guerre sous-marine, qu'il s'agisse de torpilles ou de mines, se déroule dans la mer du Nord, théâtre normal et prévu. Les sous-marins ont été créés pour attaquer les navires de guerre, lesquels n'ont qu'à se défendre comme ils peuvent. Et la menace

ne saurait s'étendre. Les sous-marins ont les jambes courtes et la Manche, en particulier, est trop loin des bases ennemies pour avoir à redouter quoi que ce soit. Songez-y : la venue en Manche représente quatre ou cinq cents milles, rien que pour l'aller. Cinq cents milles coupés de plongées incessantes pour échapper aux patrouilles. Aucun sous-marin d'aucune nation n'a fait de tels voyages en temps de paix. Voyez les submersibles anglais qui sont de fameux navires. Ils ont toutes les peines du monde à tenir le blocus de la côte allemande en se tenant tout près d'Héligoland. Le voyage Wilhelmshaven-Cherbourg serait autrement dur. Le passage dangereux du Pas de Calais et des terribles bancs de Flandre le rend tout à fait impossible.

Voire...

28 septembre 1914. — Un périscope dans l'ouest de Douvres!

Un périscope? Allons donc! Ce qu'on a pris pour un périscope doit être tout bonnement une mine surmontée par un faux périscope. Les Allemands sont assez malins pour faire semer de tels engins par des cargos neutres à leur solde. On reconnaît d'ailleurs ces pièges à ce que le bâton vertical suit les mouvements de la houle, alors qu'un vrai périscope reste bien droit.

Quand même, on éteint les phares de Barfleur et de La Hague.

12 octobre. — Notre torpilleur *Durandal* canonne une perche qui plonge aux premiers coups. C'était donc bien un sous-marin anglais ou français, puisque les autres ne sauraient venir... Ah! ils sont tenaces, ceux qui raisonnent sur la carte!

L'amiral Rouyer qui, lui, tient la mer, retire nos sous-marins de la circulation et ordonne à la deuxième escadre légère, dont il est commandant en chef, de se ravitailler désormais à Brest au lieu de Cherbourg. Pourtant on hésite encore. Chose étrange : personne n'a été torpillé...

En réalité l'*U 20*, l'*U 28* et l'*U 30* ne veulent pas attaquer avant de bien connaître le terrain et ses défenseurs. Ils s'ébattent tranquillement, en pleine Manche, examinant tout.

26 octobre. — L'*Amiral-Ganteaume*, vapeur français, portant de Calais au Havre 2 500 réfugiés belges, est torpillé et heureusement remorqué à Boulogne. Plus d'erreur possible : les sous-marins sont là. Terrible affaire pour les transports de troupes anglais.

Mais, voyons, ce sous-marin a dû se tromper et prendre le

Ganteaume pour un navire de guerre, ou alors... Pourtant c'est la deuxième « erreur » de ce genre. Dans la mer du Nord, le 20 octobre, l'*U 17* a coulé le petit cargo anglais *Glitra*.

On n'ose encore comprendre...

Mais on se rend compte qu'Ostende et Zeebrugge vont bientôt servir de points de départ à l'ennemi sous-marin. La descente vers la Manche comptera désormais 150 milles au lieu de 500. Alors, nerveusement, les Anglais bombardent Zeebrugge le 23 novembre. Les cuirassés *Exmouth* et *Russel*, accompagnés de destroyers, envoient 400 obus à toute vitesse et filent. Il est désormais malsain de s'éterniser par là... Cependant que l'*U 21* opère en surface, devant La Hève, au grand dam des navires marchands qui vont au Havre.

Puis 1914 s'achève sans autre dommage sur nos côtes. Du côté anglais de la Manche, Douvres reçoit quelques obus le 12 et le 13 décembre et, dans la nuit du jour de l'an 1915, l'*U 24* envoie par le fond le cuirassé anglais *Formidable*.

Jusqu'à présent les pertes se maintiennent dans des limites raisonnables. Vraiment, si les sous-marins n'apportent pas plus d'énergie dans leurs campagnes, on tiendra facilement le coup. D'autant mieux que, sur leurs 24 sous-marins, les Allemands en ont déjà perdu cinq.

Malgré quoi, le 1er janvier 1915, ils en possèdent bel et bien 30 en service... et 22 en construction.

Bientôt la guerre sauvage commence : massacre, sans avertissement, des navires de commerce désarmés.

Tous nos torpilleurs sont au travail. Que faire ?

Janvier 1915. — La campagne de pêche au hareng vient de finir. Les grands chalutiers de Boulogne et de Fécamp s'équipent pour Terre-Neuve. A la fin du mois tout sera paré.

Mais une rumeur étrange circule... Il serait question de mobiliser les bateaux pour faire la chasse aux sous-marins. Ah ! misère de Dieu ! Déjà tous les jeunes sont en escadre ou à la brigade Ronarc'h ! Si on a mis en sursis les plus vieux réservistes pour qu'ils aillent à la pêche, c'est que le pays a besoin de poisson. Alors quoi ?... Ils ne savent donc plus ce qu'ils veulent à Paris... Ce n'est pas une raison, parce que les Anglais ont armé en guerre leurs *trawlers* et leurs *drifters* de Grimsby et de Hull, pour que nous nous croyions forcés de faire comme eux. D'abord ils ont dix cargos à protéger là où nous en avons un

tout juste. La nouvelle absurde doit être un « bobard » comme il en circule tant...

Ce n'est pas un « bobard ». La marine de guerre a besoin, tout de suite, de 60 solides chalutiers. On en prendra 40 en Manche et le reste dans l'Océan.

Il y a donc des gens assez fous pour vouloir transformer les bateaux de Calais, de Boulogne et de Fécamp en navires de combat et les vieux pêcheurs têtus en marins de guerre, à qui, disent-ils, ils sauront bien inculquer le sens de la discipline et l'esprit militaire ! Ils perdront leur temps. Regardez ces Boulonnais, assis dans les cabarets de la Beurière, avec leur pantalon de serge bleue, leur veste de toile brune qui descend au nombril, leur casquette à visière microscopique posée sur l'oreille droite et leurs sabots. Les voyez-vous avec le col bleu et le pompon rouge ? Il paraît qu'on va mettre des canons à leur bord. Pour ça, passe encore, on saura toujours s'en servir. Mais on veut aussi les grouper en escadrilles, les mettre en rangs. Laissez-moi rire... On va même dégommer les patrons et faire commander les équipages de pêche par des intrus, par des gens qui n'ont jamais vu le poisson autrement que dans leurs assiettes ou au marché. Tout ça ne tient pas debout.

Et puis, sacrebleu, si on supprime la campagne de pêche, qui nourrira la femme et les enfants, les six ou huit enfants de chaque foyer ? Une sacrée nouvelle vraiment, et l'officier que la marine a chargé de la réquisition peut s'attendre à être reçu chaudement.

L'officier en question arrive à Boulogne le 25 janvier. On a convoqué les patrons de chalutiers à l'Inscription maritime. Chemin faisant, les têtes s'échauffent. On va montrer au galonné qu'il a affaire à des gens qui savent ce qu'ils veulent et ce qu'ils ne veulent point. Tout de même les voix se font plus basses à mesure qu'on approche des bureaux. On se souvient d'avoir servi dans la flotte autrefois et que, même aujourd'hui, la grève n'y est pas admise... Une heure s'écoule et voilà les patrons qui sortent. Domptés ou résignés ? Mais non : tout souriants.

Ce changement prodigieux est l'œuvre du capitaine de vaisseau Merveilleux du Vignaux. Et l'on entend :

— Avec lui, nom de nom, on ira où il voudra.

En 1920, étant membre du Conseil supérieur de la Marine, pour devenir un peu plus tard président du Comité technique, inspecteur général permanent de l'hydrographie, inspecteur

général des forces maritimes du Nord, le vice-amiral Merveilleux du Vignaux écrira : « Il est essentiel... que la satisfaction éprouvée par un chef, quand il se sent en liaison étroite avec ceux qui lui sont confiés, apparaisse à tous comme un article de foi. » De 1910 à 1912, le capitaine de frégate du Vignaux a commandé l'aviso *Ibis* et la station de la Manche et de la mer du Nord. Sur le Dogger-Bank comme au large de la Norvège, comme sur la côte atlantique de l'Irlande, il a suivi nos flottilles de pêche. De nos pêcheurs qu'il avait mission d'escorter, d'aider et de surveiller au besoin, il est devenu le conseiller le plus ardemment écouté et suivi. C'est que là comme partout et comme toujours, il pensait que la liaison avec eux était un article de foi. Pourtant, nul plus que lui ne déteste ce qui ressemble à la recherche de la popularité. L'aspect austère de ce Vendéen, sa barbe blanche, ses yeux sévères au regard direct forcent, dès l'abord, les plus rétifs à un respect quelque peu intimidé. Mais dès qu'il parle, il conquiert. Questions techniques, science pure, art militaire, études sociales, il a tout approfondi et l'on sent que, pour lui, le rôle de l'officier n'est pas seulement d'accomplir un devoir, mais d'exercer un apostolat. Toujours l'article de foi, d'une foi contagieuse, et je ne sais point de sujet traité par lui qui n'ait donné à ceux qui l'entendirent le désir de suivre la route qu'il traçait et le sentiment que seul il était capable d'ouvrir un sillon aussi profond, promesse de merveilleuses récoltes.

L'affection des pêcheurs du Nord est solide comme leurs muscles et comme leurs bateaux. Dès qu'en ce matin de janvier du Vignaux lance l'appel à ces braves dont, il connaît, un par un, les noms, les navires et les familles, tous répondent « présent ».

— Et sais-tu, demande le patron Ringot, de l'*Alose*, au patron Delpierre, du *Saint-Pierre*, sais-tu où il va mettre son sac, le commandant? Sur la *Sainte-Jehanne*, ni plus ni moins.

— Pas possible? Alors on va voir Mahéas?

— Oui, mon vieux, tout comme sur le grand banc.

C'était, avant la guerre, une joie pour les Terreneuvas d'apercevoir, à l'horizon gris du Grand Banc, la haute mâture, la cheminée grêle à croix rouge, l'étrave élancée et la coque toute blanche de la *Sainte-Jehanne*. C'était l'arrivée des lettres du pays. C'était pour les malades et les grands blessés la douceur des couchettes blanches. C'était aussi la silhouette à la fois rude

et souriante du lieutenant de vaisseau Mahéas, officier sorti du rang, lequel se prétendait né sur un tas de varech et avait quitté la marine de guerre pour commander le plus beau navire des Œuvres de mer (1). Il parlait la langue et connaissait, dans leur tréfonds, les us et les âmes de tous les pêcheurs du monde. Vraiment, pour défendre la Manche, bateaux, chefs et équipages, tout était bien choisi.

Sans attendre, les chalutiers appareillent pour Cherbourg, où ils recevront leurs canons de 47 millimètres et les maîtres de manœuvre (2) qui les commanderont et qui sont en réalité des lieutenants au long cours mobilisés.

Le temps presse. Le 4 février 1915, l'Allemagne a déclaré zone de guerre les eaux des îles britanniques. Les sous-marins ont l'ordre de couler tout bâtiment de commerce, allié ou neutre, rencontré dans ces eaux...

Le 16 février, les premiers parés parmi les chalutiers de du Vignaux sont à leurs postes de guerre. Le 1er mars on en trouve cinquante à la mer entre Boulogne et Antifer. A leur tête marchent la *Notre-Dame de la Mer*, le torpilleur *Yatagan* et la *Sainte-Jehanne* où flotte le guidon du commandant du Vignaux, chef de divison des chalutiers de la Manche. A la *Sainte-Jehanne* est réservé l'honneur de couler le premier sous-marin.

LA « SAINTE-JEHANNE »

Temps laiteux dans la Manche en cette fin de mars 1915. Exténués, semble-t-il, d'avoir travaillé très dur pendant les tempêtes de l'équinoxe, le vent et la mer sont au repos.

Depuis le matin du 30, la *Sainte-Jehanne*, maintenant peinte en gris de guerre, suit vers l'ouest la ligne Banc du Colbart-Cherbourg, limite nord de la zone patrouillée par les chalutiers français. Pas grand chose en vue avec cet horizon rétréci. Elle a échangé quelques messages avec les petits postes de T. S. F. des chefs d'escadrille.

Aucune nouvelle de guerre aujourd'hui. Elles commencent

(1) Mahéas est mort pour la France, dans la nuit du 30 octobre au 1er novembre 1917. L'*Atlas*, qu'il commandait, ayant été coupé en deux par un vapeur espagnol dans les parages des Pierres Noires, il resta sur sa passerelle jusqu'à la fin et fut englouti.

(2) Le grade de maître correspond à celui de sergent-major dans l'armée, le grade de premier-maître correspond à celui d'adjudant.

de se faire rares. Le temps n'est plus des premiers jours de la patrouille, de cette deuxième quinzaine de février, de cette première semaine de mars où, presque chaque jour, et souvent deux fois dans la même journée, le poste de sans-fil de la *Sainte-Jehanne* recevait le bref compte rendu d'un engagement ou d'un sauvetage. 18 février : « Cargo *Dinorah* torpillé 15 milles nord de Dieppe, chalutiers *Hiver* et *Ailly* le ramènent au port. » 23 février : « *Inès* canonne un sous-marin 8 milles ouest-sud-ouest d'Alprech, 3 coups au but, le sous-marin plonge laissant traînée d'huile. » 4 mars : « 4 chalutiers attaquent grand sous-marin, *Savoie* le canonne à 900 mètres, explosions à bord du sous-marin qui plonge. *Madeleine* le canonne dix minutes plus tard au moment où il fait surface. » 15 mars : « *Hiver* et *Bisson* sauvent cargo *Highford* de Glasgow poursuivi par sous-marin. » Je pourrais citer dix autres messages du même genre, parler des chalutiers *Saint-Jean*, *Afrique II*, *Suze-Marie*, *Notre-Dame de Lourdes*, et je n'aurais pas fini...

Aucune victoire encore. Mais, au vrai, peut-on jamais être absolument sûr d'avoir tué la mauvaise bête? Rien ne ressemble autant à l'explosion d'un obus sur sa coque que le bouillonnement des ballasts qu'elle remplit en hâte pour échapper aux pruneaux. Quant à la fameuse tache d'huile, elle est presque toujours crachée par l'Allemand pour dérouter les chasseurs et leur faire croire à sa mort. Et, bien sûr, pour lui trouer la carapace, il faudrait autre chose que les pauvres obus de 47, à moins de les tirer à 50 mètres. La nuit, ou dans la brume, ça peut arriver.

Tout de même l'ennemi, que visiblement gênent fort les patrouilleurs de du Vignaux, cesse de s'ébattre en surface avec l'insolence d'autrefois. Les sous-marins se méfient à présent. On les oblige à tenir la plongée, donc à vider leurs batteries d'accumulateurs. La nuit même ils ne sont pas tranquilles dans le temps qu'ils les rechargent en surface avec leurs Diesel. Et les bateaux neutres, lesquels, sachant les patrouilles anglaises plus étoffées que les nôtres, cinglaient volontiers vers nos côtes, ne peuvent plus naviguer pendant une heure sans tomber sur un de nos Boulonnais qui l'arraisonne incontinent. Ces résultats valent l'effort. Et bientôt on sera près de voir les submersibles abandonner la Manche orientale décidément trop malsaine. Il faudra, hélas, continuer de veiller dur quand même... pour ne

plus rien voir. Le perpétuel « rien de nouveau » des patrouilles de mer a, n'en doutez pas, grandement aidé à gagner la guerre.

Midi. — Le point place la *Sainte-Jehanne* à 44 milles dans le nord 8° est (1) de Fécamp et à 17 milles dans le sud 39° est de Beachy-Head. Informé par le commandant de la *Sainte-Jehanne*, le chef de division répond :

— Merci, Mahéas, mettez le cap sur Fécamp...

... Et accompagne cet ordre d'un bon sourire. Mahéas, toujours prêt à tous les sacrifices et à tous les dévouements, est pour le commandant du Vignaux, le coadjuteur idéal, je dirais le trait d'union, s'il était besoin d'un trait d'union entre le capitaine de vaisseau et ses hommes.

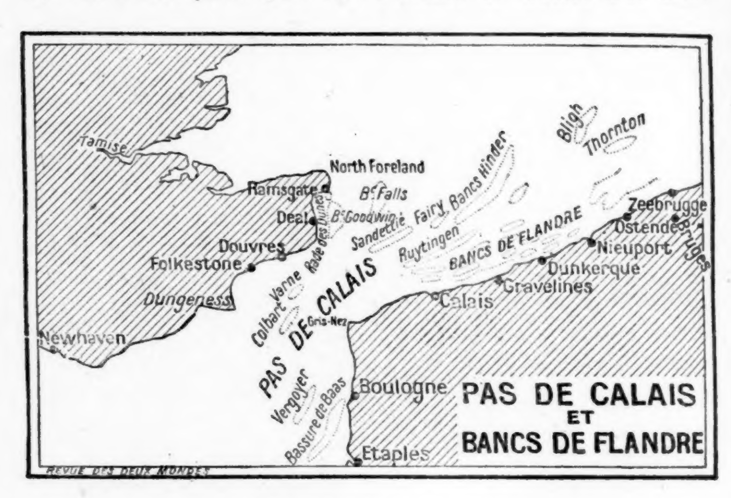
La *Sainte-Jehanne*, virant sur la gauche, s'engage dans la zone de surveillance Antifer-Saint-Valéry en Caux. Sur la mer polie et comme soyeuse, le reflet du ciel d'étain fatigue les yeux. Mais voici venir un banc de brume légère qui approche, roulant sur l'eau. Elle gagne furtivement l'horizon, tendant un voile blanc grisâtre comme le ventre d'un goéland sur la limite confuse entre le ciel et la mer. Un chalutier dont on apercevait depuis un moment la cheminée dégingandée et le tapecul triangulaire établi tout comme s'il faisait du vent, s'évanouit soudain, comme retourné au néant. Deux destroyers de coupe anglaise, sans doute en route sur Le Havre, émergent de ce néant et, aussitôt absorbés par la nuée basse, laissent sur l'eau une odeur de pétrole qui persiste longtemps après que leur sillage a disparu. Leur fumée, que nulle brise ne dissout, reste suspendue comme une écharpe noire parmi les voiles gris. De grosses gouttes d'eau tombent une par une en claquant.

A sept nœuds la *Sainte-Jehanne* navigue. Sa vigie ne cesse de héler, car elle traverse un champ d'épaves. Au rythme d'une houle d'ouest presque invisible, dernier souvenir des tempêtes récentes, les débris flottants montent et descendent et semblent les seules choses vivantes sous la lumière froide du soleil anémié. Elles vivent et parlent, ces épaves. Elles disent l'histoire lugubre des bateaux détruits. Ce matin, par le travers de la Bassure de Baas, on a vu de lourds mâts de charge qui flottaient, et qu'un gréement invisible retenait à quelque cargo

(1) Ce qui veut dire que si vous tracez, à partir de Fécamp, une ligne faisant avec la direction du nord un angle de 8° vers l'est, cette ligne passera à midi, le 30 mars 1915, par le point où se trouve la *Sainte-Jehanne*.

coulé. Tout autour surnageaient des panneaux de cales, des bouées de sauvetage sans inscription. On passait sur une tombe de marins inconnus.

Maintenant la mer est jonchée de caisses, dont quelques-unes, crevées, ont rejeté des oranges qui émaillent l'étendue grise de mouchetures merveilleuses. Et voici des espars. Doucement la machine, tâchons de voir à qui appartenait tout cela. Un gabier attrape dans un nœud coulant un aviron marqué *Brier-Rose-Liverpool*. Quel feu d'artifice de boules d'or a dû



LE CHAMP DES OPÉRATIONS

faire la torpille en explosant contre la coque de ce bateau venant d'Espagne et dont le nom évoquait les douces floraisons des bruyères d'automne!

Sur le journal de bord on note toutes ces rencontres. Et si, de ce navire, qui portait en ses cales tant de soleil, personne n'a survécu, du moins les bureaux de renseignements tiendront-ils un bout de fil conducteur, dont l'autre extrémité aboutira peut-être au sous-marin ennemi, pour la vengeance...

La *Sainte-Jehanne* a repris sa vitesse de croisière. Sur la passerelle, on entend :

— Non, Mahéas, je ne crois pas que les vapeurs neutres ravitaillent les sous-marins. En vivres frais peut-être. Et, encore,

l'opération risquerait-elle de mal tourner si un torpilleur survenait à toute vitesse. Mais en combustible, non. Les sous-marins sont trop près de leurs côtes pour en avoir besoin.

— Alors, répond Mahéas au commandant du Vignaux, que peuvent bien faire par ici tous ces rôdeurs d'allure suspecte?

— Ils peuvent très bien servir d'éclaireurs aux Allemands, leur dire comment sont disposées nos patrouilles et les avertir de l'arrivée des navires marchands bons à torpiller. Et je ne serais pas étonné d'apprendre, un jour, que les sous-marins prennent la ligne de file derrière les neutres, en plongée le jour ou en demi-plongée la nuit, pour franchir les passes difficiles des bancs de Flandre.

— Dans ce cas, commandant, je vais dire de votre part à tous les bateaux de veiller le périscope quand ils s'approcheront des neutres.

La conversation se poursuit. Le chef de division sans cesse cherche et trouve des parades aux ruses de l'ennemi. A chaque bout de la passerelle, un homme de veille scrute l'horizon. Sur le pont, les gens non de quart, un instant distraits par les épaves, ont repris qui leur travail, qui leur sieste. On a toujours quelque métal à fourbir ou à peindre ou bien des heures de sommeil à rattraper.

A deux heures moins cinq, comme un rideau subitement levé, la brume s'efface.

— Navire par tribord devant.

A ce cri d'un veilleur de passerelle, toutes les jumelles sont braquées. Distant d'environ 4000 mètres, le navire est long, mince, très bas sur l'eau. Il file vers l'est à quelque dix nœuds. Un torpilleur peut-être? Mais non : ni mât, ni cheminée...

— Alerte! Sous-marin en vue.

Puis, plus bas, du Vignaux ajoute :

— Gouvernez à deux quarts sur son avant pour lui couper la route.

— A gauche, quinze! commande Mahéas.

Et, sans quitter des yeux l'adversaire, il hurle de confiance :

— Eh bien! les tribordais, voulez-vous veiller dans vos secteurs? Ce qui se passe à babord ne vous regarde pas. Vous savez bien qu'ils sont souvent deux, ces sagouins-là. Pendant qu'on s'occupe du premier, le second vous seringue.

A dix nœuds, la *Sainte-Jehanne* s'élance, tandis que sa T.S.F.

envoie à tous le signal d'alerte avec la latitude, la longitude et l'heure. Ainsi, les commerçants prendront du tour pendant que les guerriers essaieront de se placer sur la route de l'Allemand.

Si ce sous-marin pouvait avoir l'heureuse idée de prendre la *Sainte-Jehanne* pour un paisible cargo, on pourrait peut-être l'avoir. Depuis six semaines qu'elle patrouille, les Allemands n'ont pas dû avoir le temps de la repérer. Les canonniers regardent Mahéas avec des yeux suppliants, mais tirer à présent serait tout gâcher. Dix minutes de patience et on sera dessus...

Une voix boulonnaise descend du nid de pie :

— Il plonge, ce « monsse » de boche.

Le monstre plonge, en effet, sans se presser. Dans les jumelles, on voit son commandant disparaître dans le panneau du kiosque, dont il rabat le couvercle. Très doucement, la mer monte le long de son bord, projetée en petits geysers d'écume et d'air au débouché des purges des ballasts. Sur son pont, maintenant au ras de l'eau, la houle brise durant quelques secondes. Soudain part de son arrière une grosse bouffée de vapeur, à l'instant où la mer noie le tuyau brûlant par où s'échappaient tout à l'heure les gaz de son moteur de surface. Du Vignaux explique et, pour l'équipage, Mahéas traduit :

— Regardez bien, mes fils, et tâchez de ne pas prendre tout ce qu'il crache pour des coups au but quand vous tirerez dessus.

Seul, le kiosque se voit encore, à demi submergé. On dirait un coffre d'amarrage qui ferait route... Il disparaît. Le périscope dépasse encore, masqué par les crêtes de la houle et démasqué par les creux, puis simple point noir qu'on distingue encore parce qu'on sait qu'il est là, puis, plus rien.

— Attention à la torpille! Les ceintures en place partout.

— Mon Dieu, s'il pouvait attaquer! pense le commandant du Vignaux.

La *Sainte-Jehanne*, en alerte, fait des ronds dans l'eau. Au hasard, car nul ne peut présumer la route qu'a prise l'Allemand une fois en plongée. Les deux bordées cherchent sur l'eau ces dix centimètres de tube vertical dont l'apparition fugitive précédera l'envoi des cent trente-six kilos d'explosif, qui arriveront à quarante nœuds et à deux mètres de profondeur.

Dix minutes... vingt minutes... rien.

— Remettez le cap sur Fécamp, ordonne le commandant du

Vignaux. La *Sainte-Jehanne* évolue, reprend sa route. Et cette route va la mener droit sur l'ennemi.

— Périscope à tribord devant, à 300 mètres.

— A toute vitesse, gouvernez dessus.

L'Allemand le montre carrément, son périscope. Un bon mètre de tuyau noir, 10 centimètres de calibre, qui soulève une gracieuse aigrette blanche en fendant l'eau.

— Hausse bloquée. Commencez le feu.

— Envoie dedans, Gouriou, traduit encore Mahéas.

Le quartier-maître canonnier, ainsi interpellé, envoie dedans tant qu'il peut. Deux de ses obus de 47 tombent à toucher le périscope. Le fusilier Bail, à la culasse, bat tous les records de vitesse pour charger la pièce.

La *Sainte-Jehanne* charge comme un taureau furieux.

Oh! mais c'est un fou qui le manœuvre, ce sous-marin-là. Le voilà qui fait surface, le nez en l'air comme un char d'assaut qui escalade un parapet. Tenez : son avant est à fleur d'eau. Et même il commence d'émerger. Voyez, à 20 mètres sur la droite du périscope, surgir le morceau d'étrave grise que surmonte la grande scie coupe-filets inclinée vers l'arrière. Regardez le périscope qui chavire sur la gauche comme le mât d'un bateau qui tanguerait dans la grosse mer... Mais non... Il y renonce... Il change d'idée, il pique vers le fond, le bout d'étrave disparaît, tandis que le périscope chavire en sens inverse et reste penché d'au moins 20 degrés... 20 degrés pointe bas, c'est la plongée « en catastrophe », pour sauver sa peau...

Trop tard, M. le lieutenant de vaisseau Wilcker, votre *U 37* va crever. Vous auriez bien dû rester chef d'état-major de la 1re flottille où, dit-on, vous fîtes merveille comme gratteur de papier. Mais vous avez voulu imiter les camarades, couler les navires marchands en tas. Combien en avez-vous envoyé au fond, depuis dix jours que vous avez quitté Héligoland ? Quatre? Cinq ? Nous ne saurons jamais. L'histoire allemande dit fièrement : « plusieurs torpillages réussis » et vous ne reviendrez pas pour nous dire le chiffre. Vous avez aujourd'hui attaqué un navire de trop, un rude navire. Regardez-le dans votre périscope. Dépêchez-vous, car c'est la dernière chose que vous verrez éclairée par la lumière du jour. Voyez sur sa passerelle, ces deux officiers très calmes et un peu pâles. On est pâle chez nous quand on sait qu'on va tuer. Et vous êtes assez près du pavillon

pour voir ses couleurs, encore qu'il soit tout noirci d'escarbilles. Elles sont propres quand même, les couleurs de France, elles n'ont jamais couvert le massacre des gens désarmés. Et voici que vous lui montrez les vôtres. Inutile, il est fixé.

La *Sainte-Jehanne* n'a plus que 60 mètres à courir à l'instant que le sous-marin crève la surface avec son arrière, montrant son gouvernail et le pavillon dans le blanc duquel on distingue, une seconde, la croix noire germanique, puis qui retombe comme une loque mouillée le long de la hampe de fer.

Toutes les eaux de la Manche et de l'Atlantique ne pourraient, M. Wilcker, laver la tache de sang de votre pavillon. Mais voyons, dites-nous vite comment vous avez été assez maladroit pour vous mettre ainsi sous l'éperon des Français. Vous savez bien qu'en piquant vers le fond, avec 20 degrés de pointe, votre arrière est forcé tout d'abord de remonter de la quantité exacte dont votre avant s'enfonce. Et justement le Français gouverne sur votre arrière... Vous croyiez avoir le temps de gagner l'immersion de sécurité? Vous manquez dangereusement de coup d'œil. Ou peut-être ce bateau d'allure pacifique, qui a soudain fait tête, vous a-t-il troublé les idées... Vous allez payer ce trouble-là en recevant sur les reins les 630 tonnes de la *Sainte-Jehanne*, 630 000 kilogs lancés à 6 mètres par seconde et poussant vers vous une étrave fort coupante. Paix à vos cendres! La croix noire d'Allemagne est sur votre tombeau.

La *Sainte-Jehanne* passe... L'arrière du sous-marin sous sa quille, le périscope, toujours visible, à moins de 10 mètres par son travers...

Pas un choc... Pas une secousse... A-t-on rêvé?

Pourtant, du panneau de la machine sort une face, noire de charbon et d'huile :

— Commandant, on a dû tosser quelque chose. La machine a presque stoppé pendant un moment.

Autour du bord, la mer prend soudain toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Des flots d'huile viennent en surface.

Cette huile qui ne prouve rien...

— La barre à droite toute. Machine le plus doucement possible. Restez sur la flaque et veillez bien autour du bord.

Mais rien ne surnage que la nappe visqueuse. Bientôt elle se déchire en chiffons irisés.

— Nous l'avons eu, commandant, affirme Mahéas.

— Je le crois, répond le capitaine de vaisseau, mais comment s'en assurer? Aucun débris ne flotte. Oh ! je sais bien que rien n'a flotté quand la malle de Boulogne a coulé le *Pluviôse* et quand le *Saint-Louis* a éperonné le *Vendémiaire*. Je sais que ni le paquebot, ni le cuirassé n'ont ressenti la moindre secousse. C'est égal, j'aurais aimé avoir à bord quelques bonnes grenades de 35 kilos. Alors nous serions sûrs.

— Mais, commandant, le bateau a besoin de passer au bassin. En cale sèche, nous verrons bien si notre coque est renfoncée.

— Mahéas, nous n'avons pas le temps d'entrer au bassin à présent. Nous avons mieux à faire. Patientons.

L'équipage, lui, triomphe, certain d'avoir tué la bête. L'équipage a raison. Lorsque, le 26 mai, la *Sainte-Jehanne* est mise à sec sur le dock de Boulogne, elle trouve le récit de l'abordage buriné dans l'acier de sa carène basse et sur sa quille coupante.

Malgré quoi, la citation décernée au capitaine de vaisseau du Vignaux dit seulement que la *Sainte-Jehanne* a abordé légèrement un sous-marin.

J'avoue ne pas comprendre...

Des marins à l'esprit porté vers la critique affirment qu'on a toujours tort de s'en tirer sans avaries...

On peut, simplement, affirmer que la marine française n'avoue pas facilement ses victoires. Mais, s'il est encore des sceptiques, je les renvoie à l'historique officiel allemand lequel écrit que l'*U 37*, parti le 20 mars 1915 d'Héligoland, a disparu, après avoir franchi le Pas de Calais, abordé par un vapeur et coulé dans l'est de la Manche.

Je sais, hélas, bien des commandants et bien des équipages de patrouilleurs obscurs qui jamais ne sauront s'ils ont vaincu. Car l'Allemagne n'a pas voulu poursuivre l'histoire de sa guerre sous-marine au delà de l'hiver 1915-1916. Trop d'horreurs à raconter peut-être, ou bien crainte de dévoiler des méthodes qui pourront resservir...

PAUL CHACK.

(*A suivre.*)

CHOPIN

OU LE POÈTE

III [1]

SOLITUDES ET DISSONANCES

« IF MUSIC BE THE FOOD OF LOVE, PLAY ON »

Nietzsche, dans un très sombre jour, écrivait à une amie : « N'est-ce pas une œuvre d'art : espérer ? » En débarquant à Marseille dans cet avant-printemps de 1839, Chopin et George Sand font œuvre d'artiste parce qu'ils espèrent, parce qu'ils sont remplis de cet enthousiasme inexplicable que donnent les choses les plus banales en certaines heures prédestinées. Il leur suffit de rien : une lettre attendue, un beau visage, l'ombre d'une église sur la rue, les paroles rassurantes d'un docteur, pour savoir que voici l'aube d'une convalescence qui va transmuer leur amour presque flétri en une paisible et durable amitié. Il ne faut parfois qu'un paysage de hasard pour changer tout le rythme des âmes.

A Majorque, on pouvait se demander si la chartreuse abandonnée n'était pas une sorte de Purgatoire, d'où Sand explorait les Enfers, tandis que le malade se sentait déjà monter vers le Ciel. « Ce Chopin est un ange, avait écrit George : il a fait à Majorque, étant malade à mourir, de la musique qui sentait le Paradis à plein nez ; mais je me suis tellement habituée

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février.

à le voir dans le Ciel qu'il ne me semble pas que sa vie ou sa mort prouve quelque chose pour lui. Il ne sait pas lui-même dans quelle planète il existe. »

A Marseille, bonne ville d'épiciers, de parfumeurs, de marchands de savon, on reprend pied sur terre. Ils s'installent à l'hôtel de Beauvau, voient un médecin et décident d'attendre l'été dans le midi. Ce n'est pas sans un peu d'ennui qu'ils s'y résolvent, mais l'ennui lui-même contribue au repos, si nécessaire après les fatigues de leur voyage d'amour raté. De plus, il faut se barricader contre le mistral et les fâcheux qui s'introduisent par toutes les portes. Mais ils se font passer pour morts. Le docteur Cauvières ausculte Chopin régulièrement, lui fait porter des vésicatoires, le met au régime et le déclare en bonne voie de cicatrisation. Il peut recommencer à jouer, à marcher, à parler comme tout le monde, lui dont la voix, depuis des semaines, n'était déjà plus qu'un souffle. Il dort beaucoup. Il s'occupe de l'édition de ses œuvres, écrit à Fontana au sujet de leurs dédicaces et discute avec lui le prix de ses compositions nouvelles. Car il faut penser à l'avenir, à l'appartement parisien qu'il est décidé à reprendre : « Tu porteras à Schlesinger les 500 francs que tu recevras de Probst pour la *Ballade*... Schlesinger essaye de me duper, mais il gagne assez avec moi ; sois poli avec lui... Tu lui diras que je donne la *Ballade* pour la France et l'Angleterre pour 800 francs et les Polonaises pour l'Allemagne, l'Angleterre et la France moyennant 1500. » Il se fâche. Il tient tête aux éditeurs et ne veut rien céder. « Pour l'argent, tu dois faire un contrat clair et ne remettre les manuscrits que contre argent comptant... Je préférerais donner mes manuscrits comme autrefois, à bas prix, plutôt que de me courber devant ces... » Il revient à la charge en avril : « Garde tout jusqu'à mon retour puisqu'ils sont si juifs. J'ai vendu les *Préludes* à Pleyel et n'ai encore reçu que 500 francs. Il a le droit d'en faire ce qu'il lui plaît. Quant aux *Ballades* et aux *Polonaises*, ne les vends ni à Schlesinger ni à Probst... Reprends-les... Assez. Assez pour toi et pour moi. Ma santé s'améliore, mais je suis en colère. »

Au mois de mars, le fameux chanteur Nourrit mourut à Naples et l'on disait qu'il s'était suicidé. On ramena son corps à Marseille le mois suivant et un service funèbre fut organisé à Notre-Dame du Mont. Pour honorer la mémoire de cet ami

qu'il a si souvent rencontré chez Liszt, et même reçu chez lui, Chopin accepte de tenir l'orgue pendant l'élévation. Bien que l'instrument soit faux et criard, il en tire tout le parti possible. Il joue *les Astres*, de Schubert, que Nourrit avait chantés peu de temps auparavant à Marseille ; et, renonçant à tout effet, l'artiste interprète cette mélodie sur les registres les plus doux. George est dans la tribune de l'orgue avec quelques amis, et ses beaux yeux se remplissent de larmes. Le public ne reconnaît pas la romancière dans cette petite personne en robe noire.

Au mois de mai, Chopin est assez valide pour entreprendre avec sa maîtresse un court voyage à Gênes. C'est une belle éclaircie. Ils visitent les palais, les jardins en terrasses, les tableaux. Pense-t-elle au voyage d'il y a bientôt quatre ans, lorsqu'avec Musset ils abordèrent pour la première fois cette terre italienne? Gênes est peut-être la seule ville où leur amour n'ait pas été troublé. Elle a écrit que ce revoir fut un plaisir. Je ne sais s'il est sincère, mais le mot sonne bien mal. On voit pourtant comme une ride de fatigue dans cet aveu fait, au retour, à Mme Marliani : « Je n'aime plus les voyages, ou plutôt *je ne suis plus dans les conditions où je pouvais les aimer*. » On veut croire aussi que Chopin ignorait tout de ce premier séjour gênois, car, pour un cœur ombrageux, pareille vision eût été affreuse.

Le 22 mai, ils quittent Marseille et se mettent en route pour Nohant où ils comptent passer tout l'été. Après une semaine de cahots ils arrivent enfin dans ce Berry large et bien cultivé, semé de gros noyers ronds et coupé de chemins ombragés que George affectionne. Subitement, c'est le village modeste, l'église au toit de tuiles, et, tout en bordure de la place, le château. Un château paysan qui symbolise la double origine royale et plébéienne de cette femme de trente-cinq ans que l'Europe admire, et qui ramène au nid son *petit*, son nouveau petit, un jeune homme noble et diaphane qui semble tombé dans ces vieilles campagnes françaises comme un oiseau des mers.

Chère femme, faut-il t'admirer pour le temps de repos que tu accordes à cette belle âme exténuée? On sait bien que tu lui fus mauvaise, parfois, puisque tu étais saine, ardente, et curieuse malgré tout de cette pensée inviolable, de cet être

sans désirs. Mais on a vu aussi que tu savais ton rôle de soigneuse. « Qui soignerais-je? » t'écriais-tu quand ton autre malade t'eut quittée. Chère femme quand même! Il ne faut pas te juger aux communes mesures, toi qui eus le sang chaud et le cœur toujours si vite repu, à force de le sentir affamé. L'énorme labeur que tu as fourni n'a été que le dérivatif de tes énergies. On t'a chargée de travaux. On t'a fatiguée comme un homme. Tu ne trouvais jamais trop bêtes ces horribles tâches de l'esprit par où l'on prétendait t'arracher une morale élastique et libertaire, quand tu n'étais faite que pour l'amour et le vieil ordre humain. Tout cela est un peu risible, et triste comme la vérité. Mais il faut te savoir gré, cependant, d'avoir quelque peu achevé Musset et rompu ce blondin facile aux saines douleurs. Nous ne t'en voudrons pas, comme d'autres, d'avoir usé Chopin. Tu l'as disputé longtemps à la maladie. Si tu l'as brisé davantage, c'est que ton amitié même était coûteuse. Toutefois c'est ce que tu pouvais donner de mieux.

Et maintenant que nous t'avons vue entrer à Nohant avec cette proie neuve pour ta tendresse, disons comme Shakspeare : « *If music be the food of love, play on.* »

Chopin n'a jamais aimé la campagne. Il se plaît pourtant à Nohant. La maison est confortable. Après Majorque et Marseille, c'est un plaisir d'avoir une grande chambre, des draps fins, une table soignée, quelques meubles élégants. Bien que sans luxe, cette grosse maison a bon air. On s'y trouve à l'aise. On y est choyé, entouré. Un vieil ami de George, le docteur Papet, accourt tout de suite pour examiner le malade à fond. Il diagnostique une affection chronique du larynx, ordonne beaucoup de repos, un séjour prolongé à la campagne. Chopin se soumet à ce programme sans aucune difficulté et adopte une vie sage, parfaitement réglée. Tandis que George se remet à l'éducation de ses enfants et à sa tâche de romancier, il corrige une édition nouvelle des œuvres de Bach, termine sa *Sonate en mi bémol mineur*, le second *Nocturne* de l'opus 37 et trois *Mazurkas* (op. 41). On dîne en plein air, entre cinq et six heures. Puis viennent quelques amis voisins, les Fleury, les Duteil, Duvernet, Rollinat, avec qui l'on cause et l'on fume. Ils témoignent tous à Chopin, de prime abord, une sympathie respectueuse. Hippolyte Châtiron, le demi-frère de

George, qui habite avec sa femme les environs tout proches, sorte de gentillâtre bonhomme et quelque peu ivrogne, se prend pour lui d'une amitié passionnée. Lorsqu'ils sont tous partis, Chopin joue du piano entre chien et loup, après quoi il se met au lit et s'endort, comme un enfant, en même temps que Maurice et Solange. Quant à George, elle ouvre l'*Encyclopédie* et prépare sa leçon du lendemain. C'est une vraie vie de famille, telle, justement, que Chopin la comprend le mieux; telle aussi qu'il la lui faut en période de travail.

« Je compose ici une *Sonate* en si bémol mineur, écrit-il à Fontana, dans laquelle sera la *Marche funèbre* que tu as déjà. Il y a un *allegro*, puis un *scherzo* en mi bémol mineur, la *Marche* et un court *finale* de trois pages environ. Après la *Marche*, la main gauche babille *unisono* avec la main droite. J'ai un nouveau *Nocturne* en sol majeur qui accompagnera le *Nocturne* en sol mineur, si tu t'en souviens. Tu sais que j'ai quatre nouvelles mazurkas : une de Palma en mi mineur, trois d'ici en si majeur, la bémol majeur, et ut dièze mineur. Elles me paraissent jolies comme les plus jeunes enfants le semblent aux parents qui vieillissent. Autrement, je ne fais rien; je corrige moi-même une édition parisienne des œuvres de Bach; il y a non seulement des erreurs de gravure, mais, je crois, des erreurs harmoniques commises par ceux qui prétendent comprendre Bach. Je ne le fais pas avec la prétention de le comprendre mieux qu'eux, mais avec la conviction que je devine quelquefois comment cela doit être. »

Chaque soir, pendant cette heure de musique que Chopin dédie à George toute seule, elle écoute et se recueille. Car c'est une écouteuse de choix. Sans doute est-ce dans ces moments-là que ces deux âmes, si peu pénétrables l'une pour l'autre, se sont le mieux comprises. Elle sent bien qu'il est le type extrême de l'artiste; qu'il n'y aura jamais moyen de lui faire rien accepter de la réalité; que son rêve continuel est trop loin du monde, trop peu philosophique pour qu'elle puisse le suivre dans ces régions absentes d'humanité. Mais il est doux cependant d'être l'objet de la préférence d'un tel homme. Cruel aussi; car si Chopin tient compte avec usure de la moindre clarté qu'on lui apporte, il ne prend pas la peine de cacher ses déceptions à la première obscurité. Son humeur fantasque, ses abattements profonds, intéressent à la fois et inquiètent l'ama-

teur d'émotions qu'est George. Mais une sorte d'effroi s'empare de son cœur à la pensée d'un devoir nouveau à contracter si Frédéric s'installe définitivement auprès d'elle. Elle n'est plus abusée par la passion. Une peur la prend d'avoir à lutter un jour contre quelque autre amour qui pourrait survenir et serait meurtrier à cet être frêle qu'elle a enlevé à lui-même. Puis elle se raffermit. Un devoir de plus dans sa vie déjà si accablée, ne serait-ce point précisément une défense contre les tentations? une chance plus grande pour atteindre à cette austérité vers laquelle elle se sent attirée par le vieux fonds d'enthousiasme religieux dont elle ne s'est jamais défaite? Que décider? Elle prend le parti provisoire de s'en remettre aux événements.

Quant à Chopin, ce bonheur paisible est trop bien à la mesure de ses forces pour qu'il songe à autre chose. Il donne toute sa tendresse, il crée. C'est là le beau présent et le seul avenir. Pendant qu'il improvise, George ouvre un cahier et prend des notes : « Le génie de Chopin est le plus profond et le plus plein de sentiments et d'émotions qui ait existé. Il fait parler à un seul instrument la langue de l'infini. Il sait résumer en dix lignes, qu'un enfant pourrait jouer, des poèmes d'une élévation immense, des drames d'une énergie sans égale. Il n'a jamais besoin de grands moyens matériels... Il ne lui faut ni saxophones, ni ophicléides pour remplir l'âme de terreurs ; ni orgues d'église ni voix humaine pour la remplir de foi et d'enthousiasme. Il faut de grands progrès dans le goût et l'intelligence de l'art pour que ses œuvres deviennent populaires... Chopin sent sa puissance et sa faiblesse. Sa faiblesse est dans l'excès même de cette puissance qu'il ne peut régler. Sa musique est pleine de nuances et d'imprévu. Quelquefois, rarement, elle est bizarre, mystérieuse et tourmentée. Quoiqu'il ait horreur de ce que l'on ne comprend pas, des émotions excessives l'emportent à son insu dans des régions connues de lui seul. »

Vers la fin de l'été, ils décident de rentrer tous à Paris. Sand s'est convaincue qu'elle ne viendra pas toute seule à bout de l'éducation de ses enfants. Maurice a envie d'apprendre le dessin ; Solange est difficile, un peu sournoise, entêtée. George a besoin aussi de revoir son éditeur et ami Buloz, directeur de la *Revue*. Chopin voudrait retrouver ses élèves et reprendre

ses leçons, source majeure de ses revenus. On bombarde donc les amis de lettres pour qu'ils cherchent deux appartements pas trop éloignés l'un de l'autre. Grzymala, Arago et Fontana se mettent en chasse. De Nohant, les instructions pleuvent sur la tête des trois amis.

Chopin demande qu'on lui choisisse un papier *tourterelle*, brillant et lustré, pour ses chambres. Autre chose pour le vestibule, mais encore *respectable*. S'il y en a de plus beaux, de plus à la mode, qu'on n'hésite pas à les prendre. « Je préfère ce qui est simple, modeste, élégant, aux couleurs voyantes et communes des boutiquiers. C'est pourquoi la couleur gris-perle me plaît, car elle n'est ni éclatante ni vulgaire. Je te remercie pour la chambre de domestique, car elle est très nécessaire. »

Pour Sand, il est indispensable que le logement soit tranquille. Il devra y avoir trois chambres à coucher, deux l'une à côté de l'autre et une séparée par le salon. Près de la troisième, il faudra un cabinet de travail bien éclairé. Salon et salle à manger en rapport. Deux chambres pour les domestiques et une cave. Des planchers marquetés, en bon état si possible. Mais surtout de la tranquillité, « pas de forgeron dans le voisinage ». Un escalier convenable, des fenêtres exposées au midi. « Pas de demoiselle ! Pas de fumées ni de mauvaises odeurs ! » Chopin prend même la peine de dessiner le plan de l'appartement rêvé.

Bientôt de bonnes nouvelles arrivent. Chopin sera logé au n° 5 de la rue Tronchet, et quant à George, elle aura deux petits pavillons dans un jardin, au n° 16 de la rue Pigalle. Nohant est dans la joie et Frédéric, toujours si difficile en matière d'élégance, pense maintenant à son habillement. Il écrit à Fontana : « J'ai oublié de te demander de commander un chapeau pour moi chez Duport, rue de la Chaussée d'Antin. Il a ma mesure et sait ce que je veux. Montre-lui la forme du chapeau de cette année, pas trop exagérée, car je ne sais comment tu t'habilles maintenant. Enfin, passe chez Dautremont, mon tailleur, sur les boulevards, et dis-lui de me faire une paire de pantalons gris. Tu choisiras une nuance gris-sombre, pour pantalons d'hiver ; quelque chose de bien, pas rayé, mais uni et souple. Tu es un Anglais, aussi tu sais ce qu'il me faut. Dautremont sera content de savoir que je reviens. J'ai encore

besoin d'un gilet en velours noir, mais avec très peu de dessins et pas éclatants, un gilet simple mais élégant. S'il n'avait pas de très beau velours, qu'il fasse le gilet en beau drap, mais pas trop ouvert... » En récompense de tous ces soins : « Je changerai pour toi la seconde partie de la *Polonaise* jusqu'à la fin de ma vie. La version d'hier peut aussi ne pas te plaire, bien qu'elle m'ait mis le cerveau à la torture pendant quatre-vingts secondes. J'ai copié mes manuscrits en bon ordre. Il y en a six avec tes *Polonaises*, en ne comptant pas la septième, un impromptu, qui est peut-être sans valeur. Je n'en sais rien moi-même, parce qu'il est trop récent. Titus me conseille de composer un oratorio. Je lui ai répondu en lui demandant pourquoi il construit une sucrerie et non un couvent de Dominicains...Comme tu es un homme habile, tu peux faire en sorte que ni pensées noires ni toux suffocante ne me gênent dans mes nouvelles chambres. Fais que je devienne sage. Efface, si tu peux, beaucoup d'épisodes de mon passé. Il ne serait pas mauvais non plus que je m'assigne un travail de plusieurs années. Enfin, tu m'obligerais en te rajeunissant beaucoup ou en trouvant le moyen de faire que nous ne soyons pas encore nés. Ton vieux F. »

Frédéric et George s'installèrent tous deux à Paris en octobre de cette année 1839. Mais ils se convainquirent bientôt qu'il leur était difficile de vivre séparés après une année entière d'existence commune. Chopin avait encore besoin de sollicitudes, de précautions. Il céda son logement au docteur Matuszinski et se transporta avec son mobilier à l'étage inférieur d'un des deux pavillons de la rue Pigalle.

Ces années souhaitées de grand et parfait labeur se déroulèrent donc à peu près sur le rythme désiré. Pendant la matinée, les professeurs se succédaient auprès de Maurice et de Solange. Chez Chopin, c'était le défilé des élèves. L'après-midi était en général consacré au travail personnel des deux artistes. Le soir, on se réunissait chez George, on dînait ensemble, puis venait l'un ou l'autre des familiers de la maison. Le salon était de couleur café au lait, rempli de très beaux vases chinois toujours garnis de fleurs, à la mode chopinesque. Le mobilier était vert. On voyait un grand dressoir de chêne chargé de curiosités et, au mur, le portrait de l'hôtesse par Calamatta et plusieurs toiles de Delacroix. Le piano était nu, carré, en

palissandre. Chopin s'y tenait presque toujours. A côté, s'ouvrait la chambre à coucher de George où deux matelas posés par terre et recouverts d'un tapis de Perse formaient le lit.

Sand se levait tard, parce qu'elle veillait une grande partie de la nuit. Chopin polissait, remettait au net ses œuvres, dont les premières ébauches lui venaient en général pendant l'été. Sa création était toute spontanée. Elle jaillissait au hasard d'une promenade, d'une heure de méditation, ou bien se déroulait subite et complète tandis qu'il était assis devant son piano. Il se la jouait à lui-même, la chantait, la reprenait, en modulait les accents. Alors commençait cet immense labeur des recherches de la perfection, qui sera toujours, quoi qu'on dise, l'ordre essentiel de l'artiste. « Il s'enfermait dans sa chambre des journées entières, pleurant, marchant, brisant ses plumes, répétant ou changeant cent fois une mesure, l'écrivant et l'effaçant autant de fois, et recommençant le lendemain avec une persévérance minutieuse et désespérée. Il passait six semaines sur une page pour en revenir à l'écrire telle qu'il l'avait tracée du premier jet. » En notant ces choses, George s'en agaçait avec la surprise candide des créateurs féconds que ne tourmentent point les nostalgies du fini. Mais, tel Giotto, à qui l'on demandait pour le Pape un exemple parfait de son savoir, ne voulut envoyer qu'un cercle sans défaut, tout de même Chopin, ayant chargé une ligne de tous les ornements de sa pensée, en revenait à l'exquise nudité, signe dernier et suffisant de l'idée. Ainsi travaille le poète. Ainsi resserre-t-il dans le plus petit espace possible son univers, le rend-il lourd comme un cristal, mais irisé de mille feux. C'est ce qui faisait dire à cette grande noircisseuse de pages qu'était Sand, que Chopin pouvait résumer en quelques mesures « des poèmes d'une élévation immense, des drames d'une énergie sans égale ». Mozart seul, pensait-elle, lui était supérieur, parce qu'il a eu le calme de la santé, donc la plénitude de la vie. Mais c'est une question de savoir quels troubles heureux pour l'art apportent les maladies. Il est bien sûr que l'essoufflement, les nervosités de Chopin, ont donné à son inspiration virile ces ajoutures languissantes, ces sonorités fatiguées par où il nous atteint le mieux.

SUR QUELQUES AMITIÉS DE CHOPIN ET SUR SON ESTHÉTIQUE

Ce n'est pas seulement le mobilier et les habitudes que l'on mit en commun à la rue Pigalle, c'est aussi les amis. Le partage, telle est la grande doctrine de Pierre Leroux, nouveau directeur de conscience de George et « prédicateur de la vérité éternelle dans son progrès continu ». Selon ce typographe philosophe, elle passe de peuple en peuple d'après des lois mystérieuses, s'incarnant tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, et venait justement de se fixer en Pologne. La mission des Polonais était donc toute d'égalité, de fraternité, d'amour. Chopin en souriait sans livrer sa pensée, mais invitait fort ses compatriotes qui se lièrent avec tous les amis de George : Leroux, Delacroix, Pauline Viardot, la grande cantatrice, et Henri Heine en tête. Frédéric amena les frères Grzymala, le prince Czartoryski, le violoncelliste Franchomme, Fontana, les poètes Slowacki et Krasinski, le dessinateur Kwiatkowsky, et surtout Miękiewicz, l'auteur des *Dziady* (ou Fête des Morts), qu'on donnait pour plus profond que Gœthe et Byron.

Ce Miękiewicz était un extatique, un visionnaire, en tout cas un inspiré, qui tombait parfois du « haut mal intellectuel », tout comme Socrate, saint Jean, ou Dante. Il devenait alors d'une éloquence qui transportait ses auditeurs et leur procurait de véritables transes. George Sand, si sensible aux commotions hautes et basses, se trouvait elle-même ravie en extase devant les abstractions sublimes de ce rêveur, ses chuchotements d'âme, par quoi elle accédait aux régions dangereuses où la raison et la folie voisinent. L'extase est contagieuse. Assurément, c'est une maladie chez les êtres simples ; mais chez les grands esprits, les Apollonius de Tyane, les Moïse, les Swedenborg, les Pierre Leroux, les Miękiewicz, et, qui sait ? les George Sand peut-être, n'est-ce pas un saint enthousiasme, une faculté divine de comprendre l'incompréhensible, « susceptible de produire les plus nobles effets dès qu'une grande cause métaphysique et morale les provoque » ? Telle est la question que George se pose dans son *Journal*. Au demeurant, ce Miękiewicz professe au Collège de France un cours tout de logique et de clarté. Il est plein de cœur, parfaitement maître de soi, et raisonne avec supériorité. Mais il est porté à l'exaltation par

la nature même de ses croyances, par la violence de ses instincts un peu sauvages, l'élan de sa foi poétique, et le sentiment si fécondant chez tous les exilés des malheurs de leur patrie.

Chopin, lui aussi, croit à l'auréole mystique de ce saint barde. Il ignore que celui-ci, ravi d'avoir su conquérir en George Sand une recrue si forte, pense que son amant est « son mauvais génie, son vampire moral, sa croix, qu'il la tourmente et finira peut-être par la tuer ». Quelle surprise qu'un tel jugement chez un être qui puise dans l'au-delà des communications secrètes ! Heureusement que Sainte-Beuve passe par là, tend sa fine oreille vers Mickiewicz et déclare que s'il y a de l'éloquence, il faut noter aussi les empêchements. Quelque délicate que soit l'ouïe de Chopin, il ne les entend plus, parce que Mickiewicz, pour lui, c'est la grande cloche des douleurs polonaises. Qui pourrait être plus exaltant que cet apôtre prophétisant la résurrection de sa patrie ? Le rédempteur était annoncé. Le Sauveur providentiel allait surgir, et il fallait accélérer sa venue par des actes de foi et de repentir.

Parfois, le soir, ce voyant vient à la rue Pigalle accompagné de plusieurs de ses compatriotes. Il s'installe dans un coin sombre du petit salon et lit sa *Comédie infernale*, ou l'une de ses Ballades, quelque nouveau poème tout plein des odeurs de ses forêts. Ou bien il improvise dans un délire sacré. Sur la face des émigrés se peint bientôt cette grande consternation slave, inactive et muette, qui se prolonge en un silence chargé de nostalgies. Puis Chopin se lève et s'assied au piano. On baisse encore la lampe. Il prélude par de légers arpèges, glissant sur les touches à sa manière habituelle, jusqu'à ce qu'il ait rencontré la *note bleue*, la tonalité qui lui semble correspondre le mieux à l'ambiance générale. Alors il attaque un de ses morceaux favoris, l'*Étude* en tierces du second cahier, par exemple (sol dièze mineur). Un de ses compatriotes l'appelle *la Sibérienne* parce qu'elle symbolise le voyage du déporté polonais. La neige tombe sur la plaine sans limites. (Une gamme montante et descendante à chaque main figure cet infini universel de manière saisissante.) On entend les clochettes de la troïka qui s'approche, passe et s'enfonce vers l'horizon. Et chacun a vu passer son frère ou son ami encadré par deux gendarmes russes qui l'emmènent pour jamais. Ou bien un *Scherzo* se dessine, se fixe : vieux refrain populaire

que Frédéric a entendu dans son enfance aux portes d'une auberge de village. Eux tous, le reconnaissant, le fredonnent en sourdine entre leurs lèvres serrées, tandis que leurs visages se couvrent de larmes. Et l'artiste le varie, le scande doucement, le jette et le reprend, néglige les coloris pour ne chercher que le dessin. Pour lui, le dessin c'est l'âme. Malgré des effets de sonorité d'une fluidité vaporeuse, c'est le dessin qu'il poursuit, la ligne pure de sa pensée.

L'un des amis qui l'écoute écrit : « Ses regards s'animaient d'un éclat fébrile, ses lèvres s'empourpraient d'un rouge sanglant, son souffle devenait plus court. Il sentait, nous sentions que quelque chose de sa vie s'écoulait avec les sons. » Tout à coup, une petite toux sèche, un rapide point d'orgue en pianissimo, et, dans l'ombre, Chopin dresse son fin visage blanc aux yeux cerclés de noir. Mais cela ne se termine pas toujours sur cette vision affligeante. Parfois, au contraire, jaillit de derrière le piano l'empereur d'Autriche, un vieillard impertinent, un Anglais flegmatique, une Anglaise sentimentale et ridicule, un vieux juif sordide. Et c'est encore Chopin, grand amateur de grimaces, qui, après avoir tiré des larmes de tous ces yeux, plisse les visages par le fou rire.

Parmi les vieux amis de George Sand, il est un petit homme frêle, pâle, nerveux, mais de volonté et de pensée si fort, qu'il se détache sur son temps comme une statue de bronze dans un olympe de plâtres. En son métier, c'est tout ensemble le plus violent, le plus régulier et le plus pur des créateurs. Or, comme en art tout est affaire d'âme, à ce qu'il dit, voici une opinion qui sous sa plume a quelque poids. « J'ai, écrit-il, des tête-à-tête à perte de vue avec Chopin, que j'aime beaucoup et qui est un homme de distinction rare : c'est le plus vrai artiste que j'aie rencontré. Il est de ceux, en petit nombre, qu'on peut admirer et estimer. »

Cet homme s'appelle Eugène Delacroix. Son très jeune ami Baudelaire disait de lui qu'il avait l'amour du grand, du national, de l'immense, de l'universel, lequel s'exprimait dans sa peinture dite décorative ou dans ses *grandes machines*. Quoi de plus contraire à toute l'esthétique de Chopin ? Mais ils ont tous les deux un certain goût du conventionnel, toutefois pour les arts qui ne sont pas le leur. Delacroix, ce novateur puissant, n'aime en littérature que le classique, en musique que Mozart.

Chopin, en peinture, préfère de beaucoup M. Ingres à Delacroix. Si opposés qu'ils soient de culture, de tendances, de goût, Chopin et Delacroix se comprennent pourtant profondément par le cœur. Grand amateur et connaisseur de musique, Delacroix donne bientôt à Chopin la meilleure place après Mozart. Quant à Chopin, qui chérit et respecte l'homme, il continue à détester sa peinture. C'est par le tempérament surtout qu'ils sont frères. « Mélange de scepticisme, de politesse, de dandysme, de volonté ardente, de ruse, de despotisme et, enfin, d'une espèce de bonté particulière et de *tendresse modérée* qui accompagne toujours le génie. » Voyons, de qui s'agit-il dans ce portrait si ressemblant à Chopin ? C'est encore Baudelaire qui parle de Delacroix. Haïsseur de multitudes, sceptique poli, homme du monde toujours préoccupé de dissimuler les colères de son cœur, autant de traits qui conviennent à chacun. Deux violents, deux concentrés, deux pudiques, tels sont ces aristocrates nés dans le peuple. Delacroix emmenant sa vieille servante au Louvre pour lui expliquer la sculpture assyrienne, ou Chopin jouant du piano pour son domestique, voilà des images d'un meilleur enseignement critique que dix pages d'abstractions.

Ajoutons que ce sont tous deux de grands malades, des souffreteux, des tousseux, et que leur seule revanche à prendre sur la vie, c'est de vivre par l'esprit. Je voudrais dire : par l'esprit chargé de sensations. Juges exquis des nuances, la musique leur en fournit d'incomparables. Mozart est leur dieu, parce que sa science se trouve tout naturellement égale à son inspiration. Des œuvres de Beethoven ils disent : « Passages communs à côté de sublimes beautés. » Aux oreilles de Delacroix, il est parfois diffus, entortillé ; à celles de Chopin, trop athlétique, trop shakspearien, d'une passion qui frise toujours le cataclysme. Le peintre l'admire, cependant, parce qu'il le trouve moderne, bien de son temps. C'est la raison qui, précisément, le rend suspect à Chopin, auquel il faut avant tout un vin soigneusement décanté, une liqueur d'où se dégage le bouquet des souvenirs. Nietzsche dira plus tard : « Toute musique ne commence à avoir un effet *magique* qu'à partir du moment où nous entendons parler en elle le langage de notre passé. » Or, Chopin, cet exilé, n'entend jamais que les voix les plus anciennes de sa mémoire. C'est là sa poésie.

« Quand Beethoven est obscur, dit-il, et paraît manquer d'unité, ce n'est pas une prétendue originalité un peu sauvage, dont on lui fait honneur, qui en est cause; c'est qu'il tourne le dos à des principes éternels ; Mozart, jamais. Chacune des parties a sa marche, qui, tout en s'accordant avec les autres, forme un chant et le suit parfaitement. C'est là le contrepoint, *punto contrapunto*. On a l'habitude d'apprendre les accords avant le contrepoint, c'est-à-dire la succession des notes qui mène aux accords. Berlioz plaque des accords et remplit les intervalles comme il peut. En musique, la logique pure, c'est la *fugue*. Être savant dans la fugue, c'est connaître l'élément de toute raison et de toute conséquence. »

Sand, un jour, s'en vient à l'atelier de Delacroix pour l'emmener dîner chez elle, où Chopin le réclame. Elle le trouve au travail, le cou enveloppé de foulards tout comme son « malade ordinaire », toussant comme lui, la voix brisée, et vociférant quand même contre Ingres et sa *Stratonice*. Ils rejoignent Chopin. Lui non plus n'aime pas la *Stratonice*, en trouve les personnages maniérés, mais « le fini » de la peinture lui plaît. En toutes choses, il est l'ami du précis, de l'achevé.

— Pour la couleur, dit-il, je n'y entends rien du tout.

On dîne. Au dessert, Maurice demande à son maître qu'il lui explique le mystère des reflets. Et Delacroix établit une comparaison entre les tons de la peinture et les sons de la musique. Étonnements de Chopin.

— L'harmonie de la musique, explique le peintre, n'est pas seulement la construction des accords, mais encore leurs relations, leur succession logique, leur entraînement, leurs reflets auditifs. Eh bien ! la peinture ne procède pas autrement. Le reflet du reflet...

Chopin s'agite :

— Laissez-moi respirer. Le reflet, c'est bien assez pour le moment. C'est ingénieux, nouveau, mais pour moi c'est de l'alchimie.

— Non, c'est de la chimie toute pure. Les tons se décomposent et se recomposent à toute heure et le reflet ne se sépare pas du relief...

Voici Delacroix bien en selle. Il explique les coloris, les contours, les teintes plates; que toute couleur est un échange de reflets, que ce qui manque à M. Ingres, c'est la moitié de la

peinture, la moitié de la vue, la moitié de la vie, qu'il est pour une moitié un homme de génie, pour l'autre moitié un imbécile.

Mais Chopin n'écoute plus. Il se lève et se met au piano. Il improvise un instant, s'arrête.

— Eh bien! s'écrie Delacroix, ça n'est pas fini.

— Ce n'est pas commencé. Rien ne me vient... Rien que des reflets, des ombres, des reliefs qui ne veulent pas se fixer. Je cherche la couleur et ne trouve même pas le dessin.

— Vous ne trouverez pas l'un sans l'autre, et vous allez les trouver tous deux.

— Mais si je ne trouve que le clair de lune?

— Vous aurez trouvé le reflet d'un reflet.

Chopin reprend sans avoir l'air de recommencer, tant son dessin est imprécis. Puis la note bleue résonne. Les voici transportés en plein ciel, errant avec les nuages par dessus les toits du square.

Nous avons remarqué plusieurs fois déjà cette *note bleue*. C'est qu'elle ne procédait pas seulement des tonalités chopiniennes : elle était le chant de son toucher, le timbre de sa main. Comme Liszt, Chopin possédait de chacun de ses doigts un état de conscience distinct. Il parvenait à dissocier leurs impressions, à leur faire transmettre au cerveau une harmonie de sensations manuelles infiniment variables. C'était toute une éducation de technique et d'observation qui enseignait à se connaître d'une façon nouvelle, à se penser d'une façon nouvelle. Pour lui, un bon mécanisme n'avait pas pour but de tout jouer avec une sonorité égale, mais d'acquérir une belle qualité de toucher afin de nuancer d'une manière parfaite. « Pendant longtemps, disait-il, les pianistes ont travaillé contre la nature en cherchant à donner une sonorité égale à chaque doigt. Au contraire, chaque doigt devrait avoir sa propre partie. Le pouce a la plus grande puissance parce qu'il est le plus gros et le plus indépendant des doigts. Vient ensuite le cinquième, à l'autre extrémité de la main ; puis l'index, son support principal. Enfin le troisième, qui est le plus faible des doigts. Quand à son frère siamois, certains pianistes essayent, en y mettant toute leur force, de le rendre indépendant. C'est chose impossible et vraisemblablement inutile. Il y a donc plusieurs espèces de sonorités, comme il y a plusieurs doigts.

Il s'agit d'utiliser ces différences. Et ceci est tout l'art du doigté. »

Chopin avait beaucoup travaillé ces questions de mécanique transcendantale. En prenant sa main, qui était petite, l'on restait surpris par ses résistances osseuses. L'un de ses amis a dit que c'était le squelette d'un soldat enveloppé par des muscles de femme. Pour un autre, au contraire, c'était une main désossée. Stephen Heller restait ébahi de lui voir couvrir un tiers du clavier et la comparait à une gueule de serpent s'ouvrant tout à coup pour engloutir un lapin d'une seule bouchée. Il avait inventé une méthode de doigté à lui. Son toucher était, grâce à ces soins, plus doux que n'importe lequel, hostile à tout *effet*, et d'une beauté qui ravissait dès les premières mesures. Pour donner à la main une position avantageuse, il la faisait jeter légèrement sur le clavier de sorte que les doigts s'y appuyassent sur le *mi*, le *fa dièze*, le *sol dièze*, le *la dièze* et le *si*. Telle était à son sens la position normale. Sans en changer, il faisait faire des exercices destinés à donner l'indépendance et l'égalité des doigts. Puis il mettait ses élèves au *staccato*, pour leur donner la légèreté, ensuite au *staccato-legato*, enfin au *legato* accentué. Il enseignait un système particulier pour conserver à la main sa forme unie et tranquille au moment de passer le pouce dans les gammes et dans les passages en arpèges. Cette tranquillité parfaite de la main lui apparaissait comme une vertu majeure, et comme le seul moyen d'atteindre à un jeu égal et posé, même lorsqu'il s'agissait de passer le pouce après le quatrième ou le cinquième doigt. Mais ces exercices expliquent aussi comment Chopin exécutait ses accompagnements si difficiles (inconnus avant lui), qui consistent à frapper des notes très éloignées les unes des autres. Et l'on comprend combien il choquait les pianistes de l'ancienne école par ses doigtés originaux, qui avaient toujours pour objet de conserver à la main sa même forme, dût-on passer le troisième ou le quatrième doigt par-dessus le cinquième. Parfois il la tenait complètement à plat et obtenait ainsi ces effets de velours et de finesse qui jetaient Berlioz et même Liszt en extase. Pour acquérir l'indépendance des doigts, il recommandait de les laisser tomber librement et légèrement, de tenir la main comme suspendue en l'air et sans nulle pesanteur. Il voulait qu'on ne prît pas trop tôt des mouvements

rapides et qu'on jouât tous les passages très *forte* et très *piano*. De cette manière, les qualités du son se font d'elles-mêmes et la main ne se fatigue jamais. C'est lui qui imagina, toujours pour acquérir l'indépendance des doigts à laquelle il tenait tellement, de faire faire des gammes en accentuant chaque troisième ou quatrième note. Il entrait dans de grandes colères lorsqu'on l'accusait d'en prendre trop à son aise avec la mesure. « Que votre main gauche soit votre maître de chapelle, disait-il, tandis que votre droite jouera *ad libitum*. »

Il ne faut pas se rebuter à la lecture de ces rapides indications techniques. Dans tout art, la technique et la matière sont de vives joies d'intelligence. Ce sont les beaux secrets du potier. Et Chopin n'a pas laissé de *méthode*. Il y avait songé. Mais tout cela est resté à l'état de projet. Le grand, le développé, le scolaire l'intimidaient. Il a toujours habité des régions réservées où il n'aimait pas trop qu'on le vînt rejoindre. Il ne s'est jamais senti la force de composer un opéra, bien que ses maîtres et ses amis l'en pressassent.

— Avec vos idées admirables, demandait M. de Perthuis, pourquoi ne nous faites-vous pas un opéra?

— Ah! monsieur le comte, répondit Chopin, laissez-moi ne faire que de la musique de piano; pour faire des opéras, je ne suis pas assez savant.

Il avait le goût de l'achevé et du rare plus que celui des grands applaudissements. C'est dans le détail qu'il excellait. Ses inventions harmoniques les plus fécondes sont faites de riens, mais de riens essentiels au caractère de son art. Le professeur Kleczynski, un de ses compatriotes, à qui j'emprunte plusieurs de ces détails, a écrit : « Étant donné la richesse de son talent, il nous a déçus un peu, nous aussi bien que Schumann. Mais, en revanche, mettant toute son âme en de petites choses, il les a finies et perfectionnées d'une manière admirable. » C'est en ces « petites choses », précisément, que Chopin était grand. Peut-être, pour lui, rien n'était-il petit. Et en effet, où finit le petit et où commence le grand? Sans doute mettait-il son âme dans toutes les choses dont il attendait un point de perfection. « Quand je suis mal disposé, disait-il, je joue sur un piano d'Erard et j'y trouve facilement un son *tout fait*; mais quand je me sens en verve et assez fort pour trouver mon *propre son à moi*, il me faut un piano de Pleyel. »

Un autre ami de Chopin, c'est Liszt. Ami de cœur et ami de métier. On essayait souvent de les opposer l'un à l'autre, de leur persuader à tous deux que le contraste de leurs méthodes, de leur jeu, comme celui de leur caractère, en faisait des rivaux. Mais tel ne fut pas le cas, et si Chopin paraît quelquefois un peu fuyant et même timide devant l'autre grand virtuose de son temps, c'est que les femmes s'en mêlèrent.

George Sand et Marie d'Agoult se connaissaient depuis longtemps. Avant le règne de Chopin, George était allée à Genève où elle avait séjourné une saison dans l'intimité de ce joli faux-ménage romantique. Puis Franz et Marie étaient venus passer un été à Nohant. De part et d'autre il y avait eu curiosité, admiration, mais aussi de secrètes jalousies. La comtesse se piquait d'écrire. Elle avait le style noble, la tête sceptique mais bien meublée, et, sauf en amour, de la mesure en tout. Chez George, le spontané l'emportait. Elle eut d'abord, pour cette belle grande dame qui jetait son bonnet par dessus les hôtels du faubourg, une sympathie de tempérament. C'était une éclatante mise en pratique de ses théories sur l'amour et la liberté. « Vous me semblez la seule chose belle, estimable et vraiment noble que j'aie vu briller dans la sphère patricienne, lui écrivait-elle. Vous êtes pour moi le véritable type de la princesse fantastique, artiste, aimante et noble de manières, de langage et d'ajustements, comme les filles des rois aux temps poétiques. » Mais cet engouement était tout littéraire. Chez Marie d'Agoult aussi, bien plus intéressée par la romancière presque illustre que par cette étrange descendante d'une lignée de rois et d'une fille de marchands d'oiseaux. Elle décida bientôt de soustraire Liszt à son influence, et c'est avec déplaisir qu'elle vit arriver ce Chopin, dont son amant prophétisait le doux et profond génie. On se refroidit donc. On se quitta. George envoya la comtesse à tous les diables.

Mais Liszt revit Chopin, car il l'aimait. Personne ne jouait les compositions du Polonais mieux que lui, parce que personne ne les connaissait plus, ne les avait davantage approfondies et exécutées dans ses concerts. « J'aime ma musique quand elle est jouée par Liszt », disait Chopin. Dans l'ouvrage que Liszt a consacré plus tard à son ami, il compare les *Études*, les *Préludes*, les *Nocturnes*, aux chefs-d'œuvre de La Fontaine. Je ne pense pas que l'on ait fait de comparaison plus juste. Deux

grands poètes qui ont cherché à faire tenir le très vaste dans le très petit et saupoudrèrent d'ironie leur cœur chaque jour blessé. C'est ici le lieu de noter le mot de Heine, qui appelait Chopin « le Raphaël du piano-forte ». Dans sa musique, chaque note est une syllabe, chaque mesure un mot et chaque phrase une pensée. Chopin inventa « ces admirables progressions harmoniques par lesquelles il dota d'un caractère sérieux même les pages qui, vu la légèreté de leur sujet, ne paraissaient pas devoir prétendre à cette importance ». C'est par le sentiment qu'elles débordent et, en les examinant de près, on y reconnaît, selon Liszt, ces transitions qui relient le sentiment et la pensée, ces dégradés de teintes dont parlait Delacroix. Des essais *classiques* de Chopin, Liszt admirait surtout l'adagio du *Deuxième Concerto*, pour lequel Chopin lui-même avait une prédilection marquée. « Les dessins accessoires appartiennent à la plus belle manière de l'auteur, la phrase principale en est d'une largeur admirable; elle alterne avec un récitatif qui pose le ton mineur et qui en est comme l'antistrophe. » Dans plusieurs des *Études* et des *Scherzos*, Liszt retrouve l'exaspération concentrée, le désespoir ironique et hautain de Fritz. Il y faut toutefois une oreille exercée, car Chopin ne laissait guère soupçonner les « secrètes convulsions » qui l'agitaient. Son caractère « se composait de mille nuances qui, en se croisant, se déguisaient les unes les autres d'une manière indéchiffrable ». Et Liszt, dont l'intelligence se signale toujours si vivement, écrit cette réflexion admirable sur les dernières œuvres de Chopin : « Il ne se servait plus de l'art que pour se donner à lui-même sa propre tragédie. » Après avoir chanté son sentiment, il se prit à le dépecer. Mais, même alors, l'émotion qui inspire ces pages reste d'une pure noblesse, leur expression demeure dans les « vraies limites du langage de l'art », sans vulgarités, sans cris outrés, sans contorsions. « Loin d'être diminuée, la qualité de l'étoffe harmonique n'en devient que plus intéressante par elle-même, plus curieuse à étudier. »

Il va de soi que Chopin se donnait pour romantique, et pourtant il se réclamait de deux maîtres, Bach et Mozart : de Bach qu'il admirait totalement, sans aucune réserve; de Mozart, chez qui il retrouvait « les principes de toutes les libertés dont il usait abondamment ». Et cependant il n'admettait pas « qu'on voulût écraser le fronton grec avec la tour gothique,

ni qu'on démolît les grâces pures et exquises de l'architecture italienne au profit de la luxuriante fantaisie des constructions mauresques... Il n'apportait pas la plus légère louange à ce qu'il ne jugeait point être une conquête effective pour l'art. Son désintéressement faisait sa force. » (Liszt.) On sait que Beethoven, Michel-Ange, Shakspeare l'effrayaient. Il paraît plus étrange qu'il n'ait pas trop goûté Schumann. Il trouvait Mendelssohn commun et n'écoutait pas volontiers certaines œuvres de Schubert « dont les contours étaient trop aigus pour son oreille, où le sentiment est comme dénudé. Toutes les rudesses sauvages lui inspiraient de l'éloignement. En musique, comme en littérature, comme dans l'habitude de la vie, tout ce qui se rapproche du mélodrame lui était un supplice. » A propos de Schubert, il dit un jour à Liszt :

— Le sublime est flétri, lorsque le commun ou le trivial lui succède.

Même dans Mozart il trouvait quelques taches. Il regrettait certains passages de *Don Juan*, cette œuvre qu'il adorait. « Il parvenait, dit toujours Liszt, à oublier ce qui lui répugnait; mais se réconcilier avec, lui était impossible. » Romantique donc, il ne s'engagea pourtant dans aucune des mêlées de l'époque, vécut à l'écart des luttes où Liszt et Berlioz se dépensèrent à fond, mais apportait cependant à leur groupe des convictions « absolues, tenaces et inflexibles ». Lorsque ses opinions eurent prévalu, en vrai grand seigneur et chef de parti, il se garda de *survaincre* et retourna à toutes ses habitudes d'art et d'esprit.

Combien souvent Liszt s'est penché sur le clavier à côté de Chopin pour suivre le toucher du sylphe! Il l'étudiait avec amour et minutie; aussi fut-il le seul qui réussit à l'imiter. « Il faisait toujours onduler la mélodie...; ou bien il la faisait mouvoir, indécise, comme une apparition aérienne. » C'est le fameux *rubato*. Mais le mot n'apprenait rien à qui savait, et rien à qui ne savait pas; aussi Chopin cessa-t-il d'ajouter cette explication à sa musique. Si l'on n'en avait l'intelligence, il était impossible de ne pas deviner cette règle d'irrégularité. Liszt l'expliquait ainsi à l'un de ses disciples : « Regardez ces arbres; le vent joue dans leurs feuilles et réveille en eux la vie, mais ils ne bougent pas. » Ses compositions doivent être rendues avec cette sorte de balancement accentué et prosodié, cette *mor-*

bidezza dont il était difficile de saisir le secret quand on n'avait pas souvent entendu Chopin lui-même. « Il leur imprimait à toutes on ne sait quelle couleur sans nom, quelle apparence indéterminée, quelles pulsations tenant de la vibration, qui n'avaient presque plus rien de matériel et, comme les impondérables, semblaient agir sur l'être sans passer par les sens... Chopin se livrait aussi à des fantaisies burlesques ; il évoquait volontiers parfois quelque scène à la Jacques Callot, pour faire rire, grimacer, gambader des figures fantastiques, spirituelles et narquoises, pleines de saillies musicales, pétillantes d'esprit et d'humour anglais comme un feu de fagots verts. *L'Étude* 5 nous a conservé une de ces improvisations piquantes, où les touches noires du clavier sont exclusivement attaquées, comme l'enjouement de Chopin n'attaquait que les touches supérieures de l'esprit. »

C'est à ses compatriotes qu'il montrait le plus volontiers ces subtilités pianistiques, à quelques amis de choix. On dit que les élèves de ses élèves se font aujourd'hui encore une gloire de ces recettes précieusement transmises. Sans doute naîtra-t-il toujours par-ci par-là une âme chopinienne. Mais l'insaisissable se laisse-t-il enseigner? Liszt l'a dit : « Chopin a passé parmi nous comme un fantôme. »

MÉSINTELLIGENCES, SOLITUDES

Au mois d'octobre de 1839, le roi Louis-Philippe exprima le désir d'entendre jouer Chopin et il le fit inviter, avec le pianiste Moscheles, à Saint-Cloud. Le comte de Perthuis vint recevoir les deux artistes à la porte du château. On leur fit traverser une file de pièces pour aboutir au Salon Carré, où la famille royale se trouvait réunie en petit comité. Autour d'une table se tenaient la Reine, devant sa corbeille à ouvrage, Mme Adélaïde, la duchesse d'Orléans et les dames d'honneur. Tout auprès, le gros Roi remplissait son fauteuil. Chopin et Moscheles furent accueillis en vieilles connaissances. Ils se mirent successivement au piano. Chopin joua ses *Nocturnes* et ses *Études*, Moscheles ses *Études* à lui, puis ils exécutèrent à quatre mains une sonate de Mozart. A la fin de l'andante, s'élevèrent en fusées les « délicieux », les « divin » et il leur fut demandé de le recommencer. La fougue de Chopin électrisa l'auditoire, si bien

qu'il s'abandonna à un vrai délire musical. Enthousiasme de part et d'autre. Chopin reçut en souvenir une coupe de vermeil, Moscheles un nécessaire de voyage.

Une telle soirée était faite pour stimuler Chopin au travail. Les trois années de la rue Pigalle (1839-1842), qui s'ouvraient sous ces auspices royaux, furent bien telles qu'il les avait voulues : de grand et parfait labeur. Si l'année 1839 ne vit paraître que *Trois Valses brillantes*, elle reste surtout l'année des *Préludes*, le chef-d'œuvre peut-être le plus rare et le plus parfait de toute la littérature du piano; la fameuse *Sonate en si bémol mineur*, dont Schumann a dit assez étrangement : « Un certain génie impitoyable nous souffle au visage, terrasse de son poing pesant quiconque voudrait se cabrer contre lui et fait que nous écoutons jusqu'au bout, comme fascinés et sans gronder... mais aussi sans louer : car ce n'est pas là de la musique. La sonate se termine comme elle a commencé, en énigme, semblable à un sphinx moqueur. »

Chopin donne encore en 1840 et 1841 quatre *Nocturnes*, la deuxième et la troisième *Ballade*, *un Scherzo*, trois *Polonaises*, quatre *Mazurkas*, trois *Nouvelles Études;* une *Valse*, la *Fantaisie en fa mineur*, la *Tarentelle*, un *Allegro de concert*.

Il consent, au printemps de 1841, à rejouer en public chez Pleyel. Salle comble, naturellement ; car à présent c'est Chopin et Liszt qui font à Paris les plus fortes recettes. Or, c'est Liszt, précisément, ce cœur enthousiaste, qui réclame l'honneur de faire le compte rendu pour la *Gazette musicale*. Voici quelques variations et cadences de sa plume de pianiste.

« Lundi dernier, à huit heures du soir, les salons de M. Pleyel étaient splendidement éclairés : de nombreux équipages amenaient incessamment, au bas d'un escalier couvert de tapis et parfumé de fleurs, les femmes les plus élégantes, les jeunes gens les plus à la mode, les artistes les plus célèbres, les financiers les plus riches, les grands seigneurs les plus illustres, toute une élite de société, toute une aristocratie de naissance, de fortune, de talent et de beauté.

« Un grand piano à queue était ouvert sur une estrade ; on se pressait autour ; on ambitionnait les places les plus voisines ; à l'avance on prêtait l'oreille, on se recueillait, on se disait qu'il ne fallait pas perdre un accord, une note, une intention, une pensée de celui qui allait venir s'asseoir là.

Et l'on avait raison d'être ainsi avide, attentif, religieusement ému, car celui que l'on attendait, que l'on voulait voir, entendre, admirer, applaudir, ce n'était pas seulement un virtuose habile, un pianiste expert dans l'art de faire des notes; ce n'était pas seulement un artiste de grand renom, c'était tout cela et plus que tout cela, c'était Chopin.

« ... Ce ne fut que rarement, à de très distants intervalles, que Chopin se fit entendre en public; mais ce qui eût été pour tout autre une cause certaine d'oubli et d'obscurité, fut précisément ce qui lui assura une réputation supérieure aux caprices de la mode, et ce qui le mit à l'abri des rivalités, des jalousies et des injustices. Chopin, demeuré en dehors du mouvement excessif qui, depuis quelques années, pousse l'un sur l'autre, et l'un contre l'autre, les artistes exécutants de tous les points de l'univers, est resté constamment entouré d'adeptes fidèles, d'élèves enthousiastes, de chaleureux amis qui, tout en le garantissant des luttes fâcheuses et des froissements pénibles, n'ont cessé de répandre ses œuvres, et avec elles l'admiration pour son génie et le respect de son nom. Aussi, cette célébrité exquise, tout en haut lieu, excellemment aristocratique, est-elle restée pure de toute attaque. Un silence complet de la critique se fait déjà autour d'elle, comme si la postérité était venue; et dans l'auditoire brillant qui accourait auprès du poète trop longtemps muet, il n'y avait pas une réticence, pas une restriction; toutes les bouches n'avaient qu'une louange. »

Chopin fut content de son ami. Quelques semaines plus tard, il partait pour Nohant, plein d'idées, mais sans vrai plaisir. « Je ne suis pas créé pour la campagne, disait-il; cependant je jouis de l'air frais. » Ce n'était guère. De son côté, Sand écrivait : « Il voulait toujours Nohant et ne supportait jamais Nohant. » Ses désirs campagnards étaient vite assouvis. Il se promenait un peu, s'installait sous un arbre, ou cueillait quelques fleurs. Puis il retournait s'enfermer dans sa chambre. On lui reprochait d'aimer *la vie factice*. Ce qu'il aimait plutôt, c'était sa fièvre, son âme baissée en veilleuse, son état de *malade ordinaire* de Mme Sand. Il cultivait, sans s'en rendre compte, les vieux penchants de son enfance, ses irrésolutions, sa sensibilité la plus morbide, tous les raffinements de l'élégance et de l'esprit. Et ce qu'il n'aimait point, il se mit

sans y songer à le haïr : le côté plébéien de George, ses rêves humanitaires, ses amis démocrates d'opinion et de naissance, ce Pierre Leroux surtout, si malpropre, si mal peigné, le col saupoudré de pellicules et qui venait toujours mendier quelques subsides. Ah! qu'il faisait bon voir arriver Delacroix, ce pur dandy tiré à quatre épingles! Lui et Frédéric, ils avaient l'air de deux princes égarés en mauvaise compagnie à cette table où Leroux et les camarades d'atelier de Maurice exagéraient leur tenue débraillée. Les deux artistes se désolaient entre eux avec humeur que George tolérât tant de sans-gêne. Qu'eût dit Liszt, si difficile sur ce chapitre, et qui s'intitulait *professeur de bonnes manières*? Mais Mme Sand ne voulait pas qu'on s'en tînt aux apparences. Elle passait sur les éclats de rire grossiers, les vociférations, les disputes de ses invités, la familiarité de ses domestiques, les soûleries de son frère Hippolyte. Elle n'entendait que la *sincérité* des cœurs, n'écoutait que les doctrines, et ne voulait pas qu'on prît « les mouches pour des éléphants ». Elle taxait les agacements de Chopin de maladifs, incompréhensibles, n'y voulait voir que les caprices d'un enfant de génie malade. Il se retirait dans sa chambre, boudait. On ne le voyait plus qu'aux heures des repas, où il regardait tout le monde avec méfiance, avec dégoût.

Il y eut un incident assez pénible durant l'été de 1841, à cause de Mlle de Rozières, une élève de Chopin, qui était l'amie de George et la maîtresse d'Antoine Wodzinski. Chopin la trouvait intrigante, collante, et il lui déplaisait qu'elle eût su s'insinuer dans l'intimité de George. De plus, il la jugeait ostentatoire, pleine de fracas, grandiloquente dans l'expression de son amitié.

Mais ce qui déchaîna sa colère, c'est qu'Antoine, inspiré peut-être par Mlle de Rozières, eût envoyé à sa famille une réplique de son buste à lui, Chopin, par le sculpteur Dantan. Quelle équivoque intention ne prêterait-on pas à un geste semblable? Que penserait Marie, son ancienne fiancée? Frédéric en fut bouleversé et il se plaignit à Fontana, qui avait fait présent de ce plâtre à Antoine. « Je n'ai donné aucune commission à Antoine, lui écrit-il... Et aux parents, combien cela leur paraîtra étrange!... Ils ne croiront jamais que ce n'est pas moi qui le lui ai donné. Ce sont des choses très délicates auxquelles il ne faut pas toucher... Mlle de

Rozières est indiscrète, aime à faire montre de son intimité, se mêle volontiers des affaires d'autrui ; elle embellira, exagérera tout ceci et fera un bœuf d'une grenouille, ce qui ne lui arrivera pas pour la première fois. C'est (entre nous) un cochon insipide qui d'une manière étonnante sut se creuser un passage dans mon enclos, y remue la terre et y cherche des truffes parmi les roses. C'est une personne à laquelle il ne faut point toucher, car dès qu'on y touche il en résulte une indiscrétion inénarrable. Enfin, c'est une vieille fille ! Nous autres, vieux cavaliers, nous valons bien mieux ! »

De son côté, George signale à cette demoiselle l'irritation du grand homme. Elle s'épanche dans ce cœur ami. Car n'est-elle pas visée en dessous et percée à coups d'épingle chaque fois qu'elle prend parti contre les jugements et opinions de son ami ? « Si je n'étais témoin de ces engouements et de ces désengouements maladifs depuis trois ans, je n'y comprendrais rien, mais j'y suis malheureusement trop habituée, écrit-elle. J'ai essayé de lui remettre l'esprit en lui disant que W. ne viendrait pas, qu'il pourrait y compter. Il a sauté au plafond en disant que si j'en avais la certitude, apparemment c'est que je lui avais fait savoir la vérité. Là-dessus j'ai dit *oui*, j'ai cru qu'il deviendrait fou. Il voulait s'en aller, il disait que je le faisais passer pour fou, pour jaloux, pour ridicule, que je le brouillais avec ses meilleurs amis, que tout cela venait des *caquets* que nous avions faits ensemble, vous et moi, etc... Enfin, comme de coutume, il veut que personne ne souffre de sa jalousie, excepté moi. » Et plus loin : « Je n'ai jamais eu de repos et je n'en aurai jamais avec lui. — Avec cette organisation désespérante, on ne peut jamais rien savoir. Avant-hier, il a passé la journée entière sans dire une syllabe à qui que ce soit... Je ne veux pas qu'il se croie le maître. Il en serait d'autant plus ombrageux à l'avenir et, tout en gagnant cette victoire, il en serait désespéré, car il ne sait ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas. »

Certes, Chopin était jaloux. Mais il faut donner à ce mot un sens un peu différent de l'usuel. Ce n'étaient pas des jalousies d'amant. Sa jalousie s'étendait sur toutes les influences, les désirs, les curiosités, les amitiés de sa maîtresse. C'était le sauvage besoin d'une possession absolue. Il lui fallait savoir à toute heure que toutes les sources vitales de George prenaient

naissance dans son cœur à lui ; que s'il était l'enfant par les sens, il était le père par l'esprit. Il lui fallait sentir que son règne effaçait les règnes précédents, les abolissait, et qu'en l'adoptant, en l'aimant, George était née de nouveau. Il aurait voulu qu'elle ignorât l'existence même du mal, qu'elle ne s'en souvînt pas en lui parlant, que sans cesser d'être bonne, tendre, dévouée, voluptueuse, maternelle, elle fût encore la pâle, l'innocente, la sévère, la virginale épouse de son âme. « Il n'eût demandé que cela, ce pauvre amant de l'impossible... » notait Sand. Et lorsqu'il sentait lui échapper cette universelle propriété que devait lui donner son amour, il n'en voulait plus, il en repoussait les dérisoires succédanés. C'est par excès d'appétit qu'il refusait ces faibles nourritures. Gavé par ce qu'il recevait, il restait affamé de ce qu'on ne lui donnait pas.

Assurément il avait quelque raison d'être jaloux de tous. Il savait trop que *l'exercice des émotions* était chez elle la vraie loi de connaissance. Alors il trouvait de l'esprit pour la tourmenter, « il avait l'air de mordre tout doucement pour s'amuser, et la blessure qu'il faisait pénétrait jusqu'aux entrailles ». Puis il quittait la place sur une phrase absolument polie, mais glacée, et retournait s'enfermer chez lui.

Au cours de ses nuits laborieuses, George se servait à elle-même d'écorchée, épluchait l'âme fuyante de son amant et, en bonne femme de lettres qu'elle était, traçait leur double portrait dans sa *Lucrezia Floriani*. Était-ce inconscience, sadisme, obscure vengeance qui la poussait, les lendemains, à faire lire à Chopin ces reconstructions impitoyables ? Mais l'artiste ne s'apercevait de rien. Ou du moins, il faisait semblant. Il se penchait sur ces feuilles ; il admirait, complimentait. Mais, comme toujours, il ne livrait rien de sa vie intérieure, et si Lucrezia se délivrait en s'écrivant, le prince Karol retournait dans sa chambre où les sons légers du piano interprétaient toute cette misère refoulée. Lui aussi il tenait à sa peine, et même aux signes matériels de sa peine. « Prends bien soin de mes manuscrits, recommande-t-il à Fontana, ne les froisse pas, ne les salis pas, ne les déchire pas... J'aime tant *mon ennui écrit*, que je tremble toujours pour mes papiers. »

« L'*amitié* de Chopin... », écrivait George. Ou bien : « Notre histoire, à nous, n'avait rien d'un roman. » Et même : « Son piano était bien plus son tourment que sa joie. » Cela montre

à quel point les êtres qui ont mêlé leurs vies peuvent réserver leur âme. En voilà deux, bien pénétrants, bien avides, et qui pourtant ne s'épousèrent jamais.

Dans l'automne de 1842, George Sand et Chopin quittent la rue Pigalle pour aller s'installer dans les appartements nos 5 et 9 du square d'Orléans. Entre eux, au n° 7, habite leur grande amie, Mme Marliani, femme d'un homme politique espagnol. Tout à côté logent Pauline Viardot et le sculpteur Dantan. On établit là une espèce de phalanstère qui les divertit et où la liberté est « garantie ». Chacun travaille et vit chez soi. Les repas sont pris à frais communs chez Mme Marliani. Sand a un billard, Chopin un grand salon pour ses pianos. L'ameublement est moderne, de style Louis-Philippe, avec une pendule et des flambeaux Empire sur la cheminée. Derrière l'un des pianos, un tableau de Frère représente une caravane dans le désert. Au-dessus de l'autre, un pastel de Coignet montre les pyramides d'Égypte. Pendant le jour on ne se voit guère, mais le soir ils courent les uns chez les autres comme bons voisins de province. Chopin cultive toujours la société élégante et reçoit chez lui ses élèves titrées et amoureuses. Mais il n'accueille qu'avec beaucoup de répugnance les innombrables pianistes ou curieux qui viennent maintenant lui faire visite et sollicitent son appui.

Un jour, son valet apporte à Chopin la carte d'un sieur W. de Lenz, virtuose et musicographe russe. Chopin ne le recevrait pas (cet ennemi de sa Pologne moins encore que quiconque), si la carte ne portait au crayon ces mots : *Laissez passer; Franz Liszt*. Il se décide donc à faire entrer ce monsieur légèrement importun et le prie de s'asseoir au piano. Lenz joue bien, on voit qu'il est élève de Liszt. Il se produit dans une ou deux mazurkas de Chopin, et, comme son maître, y ajoute quelques traits. Chopin s'en amuse et s'en agace un peu.

— Il faut qu'il touche à tout, ce bon Franz! Mais une recommandation de lui mérite quelque chose. Vous êtes le premier élève qui vienne de sa part. Je vous donnerai deux leçons par semaine. Soyez ponctuel; avec moi tout est à l'heure, ma maison est un pigeonnier...

Chopin l'invite à revenir en ami pour faire la connaissance de Mme Sand, parce que M. de Lenz en exprime le vif désir.

Donc, il arrive un soir et Chopin le présente à George, à Pauline Viardot, à Mme Marliani. Sand ne dit pas un mot, hostile, fermée, car elle déteste les Russes; mais Lenz s'assied exprès à côté d'elle. Il observe que Chopin voltige tout autour comme un petit oiseau effrayé dans sa cage. Pour rompre les chiens, Chopin demande à Lenz de jouer *l'Invitation à la Valse*, une élégante spécialité du Russe qui, quelques années auparavant, l'avait révélée à Liszt lui-même. Lenz s'exécute, un peu intimidé. Sur quoi George continue de garder le silence; Chopin lui tend la main aimablement, puis s'assied avec embarras derrière la table où brûle une lampe Carcel.

— Est-ce que vous ne viendrez pas une fois à Pétersbourg? demande l'étranger en s'adressant à George Sand.

— Je ne m'abaisserai jamais à un pays d'esclaves!

— Vous auriez raison de ne pas venir, vous pourriez trouver la porte fermée.

George, interloquée, ouvre ses grands yeux, que Lenz qualifie dans ses notes de « beaux grands yeux de génisse ». Chopin, pourtant, ne paraît pas mécontent, comme s'il approuvait qu'on tînt tête à sa maîtresse. Alors elle se lève, va devant la cheminée où flambe une bûche et allume un gros cigare *trabucco*.

— Frédéric, un *fidibus*, crie-t-elle.

Il se lève et apporte le tison enflammé.

— A Pétersbourg, reprend George en soufflant un nuage de fumée, je ne pourrais probablement pas même fumer un cigare dans un salon?

— Dans aucun salon, madame, je n'ai jamais vu fumer un cigare, riposte l'homme assez mal élevé qu'est Lenz en lorgnant les tableaux.

Il faut supposer toutefois que ces manières robustes ne déplurent pas entièrement, puisque le lendemain de cette visite, pendant que Chopin lui donnait sa leçon, il dit à Lenz :

— Mme Sand croit avoir été impolie envers vous. Elle peut être si aimable! Vous lui avez plu.

Entre George et Chopin, toute la complication vient de ce qu'il aime encore d'amour, alors qu'elle se cantonne depuis longtemps dans l'affection. Son « petit Chopin », elle l'aime, elle l'adore, mais comme elle aime Maurice et Solange. Dans les mois où ils vivent séparés, elle est toujours inquiète

de sa santé. Elle sait qu'il se gouverne mal. Elle écrit aux uns et aux autres pour leur recommander une surveillance discrète. N'oublie-t-il pas d'avaler son chocolat le matin, son bouillon à dix heures? Qu'on l'oblige à se soigner, à ne pas sortir sans foulard.

Mais lui, il a trouvé un moyen neuf pour exalter encore des sentiments dont le déséquilibre même est un actif stimulant de production artistique : il ne veut pas lui donner de soucis, il la laissera dans l'ignorance de son mal moral et physique, de ses angoisses, de ses crachements de sang. Qu'elle, du moins, ait le repos nécessaire à sa tâche. Dans tout sacrifice consenti à l'amour il y a des joies humbles et d'autant plus profondes qu'elles restent cachées. Mais c'est l'amour le plus enseveli qui nourrit le mieux.

George passe maintenant une partie de ses hivers à la campagne, tandis que Chopin se fatigue à Paris. Il s'agit de n'en rien laisser voir. Ses lettres sont gaies, confiantes. « La maladie est loin de moi, je n'ai que du bonheur devant moi. Jamais je n'ai eu plus d'espoir. » Ou bien : « Votre jardinet (du square d'Orléans) est tout en boules de neige, en sucre, en cygne, en hermine, en fromage à la crème, en mains de Solange et en dents de Maurice. Soignez-vous, ne vous fatiguez pas trop avec vos paquets. A demain une nouvelle lettre, si vous permettez. Votre toujours plus vieux que jamais, et beaucoup, extrêmement, incroyablement vieux, Ch... » Peut-être ne s'est-il jamais senti plus seul, le petit souffreteux, comme le nommait sa maternelle amie. Mais c'est un homme de solitude.

A quarante ans de là, j'en vois un autre qui lui ressemble et se nourrit lui aussi d'un *moi* terriblement dur, un moi qui, pas plus que celui de Chopin, ne peut se répandre sur les êtres, saigner sur eux, parce qu'il est trop haut, trop sauvage, trop pudique : c'est Nietzsche. Il n'est pas surprenant que Nietzsche aimât Chopin à l'égal d'un frère choisi. Leur amour à tous deux était trop grand pour leur cœur.

Lorsque j'entends jouer le *Nocturne en ut mineur* (op. 48), où, sous tant de souffrance réservée, éclate pourtant, mêlé au *malheur*, cet *idéal* qui ne se construit que sur les joies créatrices de l'esprit, je pense à une page écrite par Nietzsche dans une loggia qui domine la place Barberini à Rome, au mois de

mai 1883. C'est ce beau *Chant de la nuit*, où passent les visions noires et bleues de Chopin, son regard de fleur, ses yeux de jeune fille, et son cœur si « extrêmement, incroyablement vieux ». Quelques fragments de ces strophes me paraissent fournir au nocturne dont je parle, — et aux solitudes finales où le poète va maintenant entrer, — un commentaire digne d'eux.

Avant de les rapporter, je dirai encore qu'une tradition parmi les artistes polonais veut que ce morceau ait été composé un jour d'orage où Chopin s'était réfugié dans l'église de Saint-Germain des Prés. Il écouta l'office parmi les roulements du tonnerre, et, rentré chez lui, improvisa l'admirable choral qui forme le centre de cette solennelle élévation. Mais cela ne me retient nullement d'associer cette prière au chant païen de Nietzsche. Bien au contraire : l'une et l'autre ont cet élan, ce point d'enthousiasme qui fait s'écrier le philosophe : « Il y a en moi un désir d'amour qui parle lui-même le langage de l'amour. »

LE CHANT DE LA NUIT

« Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.

« Il fait nuit : voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux.

« Il y a en moi quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable qui veut élever la voix. Il y a en moi un désir d'amour qui parle lui-même le langage de l'amour.

« Je suis lumière : ah ! si j'étais nuit ! Mais ceci est ma solitude, d'être enveloppé de lumière.

. . . .

« Ma pauvreté, c'est que ma main ne se repose jamais de donner ; ma jalousie, c'est de voir des yeux pleins d'attente et des nuits illuminées de désir.

« O misère de tous ceux qui donnent ! O obscurcissement de mon soleil ! O désir de désirer ! O faim dévorante dans la satiété ! »

. . . .

Ainsi chantait Zarathoustra.

CHAGRINS, HAINES

Il semble que ce soit vers 1842 que la vie, en Chopin, commence à baisser de ton. Même la volonté de guérir, pour qui l'eût-il cultivée, maintenant que l'amour n'est plus en avant, mais en arrière de lui? Les amants qui sentent tarir en eux le pouvoir de souffrir, s'abandonnent tout de suite aux doux appels de la mort. S'ils disparaissent, on les plaint d'avoir été faibles. S'ils survivent, on leur reproche d'être cyniques. Eux-mêmes ne se doutent pas qu'ils sont vidés de leur substance, comme ces arbres creux, feuillus encore, mais dont un coup de vent aura raison. Chopin mourant se croyait éternel.

Au printemps de 1842, son ami d'enfance Matuszinski succomba à la tuberculose. Au mois de mai 1844, son père s'éteignit à Varsovie. C'était la fin d'un juste. Il ferma les yeux en regardant les portraits et le buste de son fils bien-aimé et demanda qu'après sa mort l'on ouvrît son corps, parce qu'il craignait d'être enterré vivant.

Ces deux coups furent terribles pour l'artiste. Pourtant, il écrivait aux siens : « J'ai déjà survécu à tant de gens plus jeunes et plus forts que moi, qu'il me semble être éternel... Ne vous inquiétez jamais de moi : Dieu étend sur moi sa grâce. » Devant la persistance de sa dépression, George eut la pensée d'inviter à Nohant la sœur aînée de Frédéric et son mari : le ménage Iedrzeiewicz. Il fallut les prévenir des grands changements qu'ils allaient découvrir dans la santé de leur frère. George leur écrivit :

« Vous allez trouver mon cher enfant bien chétif et bien changé depuis le temps que vous ne l'avez vu, mais ne soyez pourtant pas trop effrayés de sa santé. Elle se maintient sans altération générale depuis plus de six ans que je le vois tous les jours. Une quinte de toux assez forte, tous les matins, deux ou trois crises plus considérables et durant chacune deux ou trois jours seulement, tous les hivers; quelques souffrances névralgiques, de temps à autre, voilà son état régulier. Du reste, sa poitrine est saine et son organisation délicate n'offre aucune lésion. J'espère toujours qu'avec le temps elle se fortifiera, mais je suis sûre, du moins, qu'elle durera autant qu'une autre, avec une vie réglée et des soins. Le bonheur de vous

voir, quoique mêlé de profondes et douloureuses émotions qui le briseront peut-être un peu le premier jour, lui feront pourtant un grand bien et j'en suis si heureuse pour lui que je bénis la résolution que vous avez prise... Il y a longtemps qu'il ne s'occupe que du bonheur de ceux qu'il aime, à la place de celui qu'il ne peut partager avec eux. Pour ma part, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour lui adoucir cette cruelle absence, et, bien que je ne la lui aie pas fait oublier, j'ai, du moins, la consolation de lui avoir donné et inspiré autant d'affection que possible après vous autres. »

George écrivit même à Mme Nicolas Chopin pour lui assurer que, désormais, elle consacrerait à Frédéric sa vie et le regarderait comme son propre fils.

Louise et son mari vinrent donc en 1844 passer à Nohant une partie de l'été. Et la joie qu'en eut Chopin se transposa en un sentiment nouveau de gratitude pour son amie. L'amertume quitta un peu son âme, le rendit plus fort et plus courageux. La confiance même lui revint pour un temps. Et l'amitié qu'il vit naître entre George et Louise créa entre eux des liens différents, qui se prolongèrent désormais au delà de l'amour, vers son enfance et sa patrie. Le côté filial et familial de sa tendresse s'en trouva renforcé.

Après leur départ, Frédéric s'accroche davantage à ses « bien-aimés », à ces morceaux de lui-même. Il les revoit en songe. Il cherche leurs places sur le canapé, conserve comme une relique une pantoufle brodée oubliée par sa sœur, se sert du crayon de son portefeuille, comme autrefois Marie Wodzinska se servait du sien. Il leur donne des nouvelles de l'automne, du jardin. Il entre dans les plus petits détails, jusqu'à parler du petit ours qui monte et descend sur le baromètre. Comme on voit bien tout ce qui manque à cet amant manqué !

A la promenade, il suit les autres sur un petit âne, pour se fatiguer moins. Mais l'automne est froid, pluvieux, et Chopin passe plus de temps devant son piano que dehors. Puis il retourne à Paris et se réinstalle au square d'Orléans tout au début de novembre. George se préoccupe sérieusement cette fois de « son cher cadavre », le recommande aux amis pendant qu'elle reste à la campagne. Cette époque est marquée de part et d'autre par une flambée de sollicitude affectueuse. Chopin ne

veut pas qu'elle s'inquiète et continue de dissimuler les progrès de la maladie. A son insu, George s'informe de lui. « Il ne faudrait pas qu'il sache... Je ne puis me passer de ces préoccupations, qui font le bonheur de ma vie... Décidément, je ne pourrais pas vivre sans mon petit souffreteux. » Elle se rend compte que l'organisme de *Chip* est atteint de manière tout à fait grave. Il décline visiblement. Le mauvais hiver, les nerfs, l'irritation, la bronchite persistante en sont peut-être la cause. Toutefois, l'amour pouvait encore beaucoup. Mais l'amour s'est réfugié apparemment dans les seuls sentiments de famille. « Qu'il n'ait jamais d'inquiétude sur votre compte à tous, écrit George à Louise, car son cœur est toujours avec vous, et à toute heure il se tourmente et s'élance vers sa chère famille. »

Pendant l'hiver de 1845 et le printemps de 1846, il souffre de la grippe. Cependant, il ne forme pas d'autres plans que les usuels et il projette de passer l'été à Nohant. Avant de partir, il donne chez lui un petit dîner. « De la musique, des fleurs, des boustifailles. » Comme invités : le prince Czartoryski et sa femme, la princesse Sapieha, Delacroix, Louis Blanc, Pauline Viardot, enfin les vieux amis. Mais, en arrivant à Nohant, tout lui paraît étranger, comme dans une maison désertée par la vie. Il change son piano de place, dispose sa table autrement, ses volumes de poésie, sa musique. « J'ai toujours un pied chez vous, écrit-il à Louise et à son mari, l'autre, dans la chambre à côté, où travaille mon hôtesse, et pas du tout chez moi en ce moment, mais bien, comme d'ordinaire, *dans d'étranges espaces*. Ce sont, sans doute, des espaces imaginaires, mais je n'en rougis pas. » Son plaisir est de se faire chanter par Pauline Viardot des mélodies espagnoles qu'elle a notées elle-même. « J'aime beaucoup ces chansons ; elle m'a promis de vous les chanter quand elle passerait à Varsovie. Cette musique vous unira à moi ; je l'ai toujours écoutée avec un grand enthousiasme. »

Mais il faut regarder en-dessous de la surface, car dans les profondeurs de tous ces êtres qui vivent en commun, un drame se prépare. On peut dire qu'il couve depuis déjà plusieurs années. Et ce n'est ni George, ni Frédéric, qui seront les auteurs responsables de son explosion, mais les enfants.

Il y a d'abord Maurice, l'aîné, jeune homme de vingt-deux

ans adoré par sa mère et très gâté par elle, élevé à la diable, peintre à ses heures, littérateur à d'autres, collectionneur de lépidoptères et de minéraux, qui promet au total de devenir un type assez complet de raté intelligent. Il n'est pas sans talent, a de l'allure, de la gaîté, mais un petit ton âpre et cassant. Depuis le voyage de Majorque il avait eu le temps de s'habituer à Chopin, ayant vu pour ainsi dire chaque jour cet ami de sa mère. Mais s'il y eut d'abord entre eux une certaine sympathie, elle s'est vite relâchée, et voilà plusieurs années déjà qu'ils ne s'entendent pas. Sans doute cela est-il fort explicable. Maurice aime par-dessus tout sa mère et il voit bien que sa vie n'est pas facile, unie; il surprend des disputes, il s'agace des nervosités de l'homme prétendu grand et qu'il voit, lui, sous les traits d'un malade difficile, renfermé, et quelquefois mauvais. Peut-être même souffre-t-il des sourires équivoques qui soulignent le passage des deux amants célèbres. Et puis son père, ce médiocre Dudevant, doit lâcher parfois de grosses pointes outrageantes quand son fils va le voir. Il est froissé aussi par le caractère de Chopin, ses manières de grand seigneur, l'œil souvent dédaigneux de ce pique-assiette sévère et encombrant. Or les enfants ne pardonnent jamais à l'étranger qui se permet une critique, et d'autant moins qu'elle est fondée. Chopin en fait une, assez vive, à propos de Maurice et d'Augustine. Cette Augustine était une nièce de Mme Sand, fille de sa cousine Adèle Brault, laquelle appartenait à la lignée toute peuple de la famille et n'était rien d'autre qu'une dame galante. Par pitié pour la jeune fille, George l'avait prise chez elle, où Augustine, charmante et d'un cœur tendre, était devenue la favorite de la jeunesse, à l'exception d'une seule personne, Solange. Chopin n'aimait pas Augustine. Il prit le parti de Solange. Quant à Maurice, ennemi né de sa sœur, il fut à ce point *pour* Augustine qu'on le soupçonna d'être devenu son amant. George le nie avec force, avec autorité. Mais Chopin le croit volontiers, d'abord parce que son intuition le veut ainsi, ensuite parce que Solange cherche, par toutes sortes de moyens, à ancrer cette idée dans sa tête.

Une bizarre fille, cette Solange. Au physique, le portrait de sa bisaïeule Marie-Aurore de Saxe, c'est-à-dire blonde, fraîche, admirablement bien faite. Au moral, d'un esprit froid, bril-

lant et vif, passionnée, vaniteuse, très excitable, sournoise, peut-être fausse, en tout cas volontaire, nullement équilibrée. On traite toujours de cœur dur cette névrosée qui aurait pu se développer de façon bien intéressante. On la brime, on l'aigrit, on la rend impitoyable. Pauline Viardot prétend qu'elle fait le mal par amour de l'art. C'est qu'elle est née ardente et malheureuse. Une nature comme celle-là a besoin d'être aimée à fond, et ses duretés lui sont venues surtout par jalousie. Ce sont les offenses lentement enregistrées par son cœur qui l'ont faite solitaire et mauvaise. Sa mère elle-même disait : « Elle a dix-neuf ans, elle est belle, elle a une intelligence remarquable, elle a été élevée avec amour dans des conditions de bonheur, de développement, de moralité, qui auraient dû en faire une sainte ou une héroïne. Mais ce siècle est maudit et elle est l'enfant de ce siècle... Tout est passion chez elle, et passion *glacée*, ce qui est bien profond, bien inexplicable et bien effrayant. » A qui la faute? C'est dans les familles seulement qu'on trouve ces sortes de haines raffinées qui sont une des formes tristes de l'amour.

Il y a longtemps que le mystère de cette âme attire Chopin. Et d'abord Solange est coquette. Depuis sa puberté elle essaye sur lui le pouvoir de son âge trouble, et ce nerveux n'y paraît pas insensible. Ne retrouve-t-il pas en elle les séductions et même cette grâce animale et libre que devait avoir George à quinze ans? Un amant aime dans la fille de sa maîtresse les bonheurs qu'il n'a pas eus et le souvenir rajeuni de ses souffrances. Solange est moins franche que sa mère, assez perverse même. Elle tâte de quelques jeux pas très innocents; par goût d'abord, et aussi pour apaiser cette rancune amoureuse qu'elle voue aux siens. Il serait beau de venger son cœur méprisé en ôtant à celui de sa mère la tendresse de Chopin. Un autre attrait de celui-ci sur Solange c'est son élégance, sa distinction, ses hautes relations mondaines. Car elle est snob, et il fait délicieux se réfugier dans le salon du grand ami tout peuplé de comtesses, quand celui de sa mère résonne des rires de Maurice et de ses camarades, ou des « grandes pensées » de Pierre Leroux. On y trouve même en ces derniers temps une horde de poètes-artisans dont la romancière est entichée.

C'est donc tout un drame obscur, journellement avorté, mais journellement repris, semé de malentendus et compliqué

de gêne. Car Sand, bien des fois, voudrait s'en expliquer avec son amant, l'obliger à intervenir. Mais il se dérobe, ou bien prend ouvertement le parti de Solange. George s'essaye en vain à briser sa fille. Elle se briserait plutôt elle-même contre les aspérités de ce caractère, en tant de choses si semblable au sien.

De ces mésintelligences, c'est Chopin qui souffre le plus, puisque jamais il ne peut se délivrer par la parole, les vaines explications, puisque jamais il ne peut rien exprimer qu'en musique. Sa nervosité augmente. Il se laisse agacer jusqu'aux larmes par des histoires de domestiques. Il ne conçoit pas qu'on puisse renvoyer un vieux serviteur, et précisément Mme Sand, cette bonne *communiste*, fait maison neuve à tour de bras. C'est une calamité. Le valet de chambre polonais de Frédéric est congédié « parce qu'il ne plaît pas aux enfants ». — Lisez : à Maurice et à Augustine. C'est le vieux jardinier Pierre qu'on liquide, après quarante années de service. Vient ensuite le tour de Françoise, la femme de chambre, à qui George avait pourtant dédié une de ses œuvres. « Fasse le Ciel, écrit Frédéric à sa sœur, que les nouveaux plaisent davantage au jeune homme et à la cousine. » Il est fatigué. Et, quand il est fatigué, il n'est pas gai, cela déteint sur l'humeur de chacun. Il se sent vieux.

George aussi se sent vieille. Elle a quarante-deux ans. Et tout en rédigeant un passage de sa *Lucrezia Floriani*, elle songe si fort à elle-même, à son premier amant, qu'elle retourne pour la première fois depuis quinze années dans le petit bois qu'elle voit de sa fenêtre où elle donnait ses rendez-vous à Jules Sandeau. C'est dans ce *bois sacré* que sa fuite de la maison conjugale avait été décidée, en 1831. Elle y chercha, elle y retrouva un arbre sous lequel son amant avait coutume de l'attendre. Leurs initiales, gravées dans l'écorce, s'y voyaient encore faiblement. « Elle repasse dans sa mémoire les détails et l'ensemble de sa première passion et les compare à ceux de la dernière, non pour établir un parallèle entre deux hommes qu'elle ne songea pas à juger froidement, mais pour interroger son propre cœur sur ce qu'il pouvait encore ressentir de passion et supporter de souffrances... Suis-je encore capable d'aimer? Oui, plus que jamais, puisque c'est l'essence de ma vie et que je me sens vivre avec intensité par la douleur; si je

ne pouvais plus aimer, je ne pourrais plus souffrir. Je souffre, donc j'aime et j'existe. » Et pourtant elle sent qu'il faut renoncer à quelque chose. A quoi donc? A l'espérance du bonheur? « A un certain âge, finit-elle par penser, il n'y a plus de bonheur que celui qu'on donne. En chercher un autre est insensé... Alors la Floriani fut saisie d'une immense douleur en disant un éternel adieu à ses chères illusions. Elle se roula par terre, noyée de larmes. »

C'est un temps dur, un temps de crises que cette fin d'été de 1846. Le ciel lui-même est plein d'orages. Pourtant Chopin travaille. Il écrit aux chéris de Varsovie. Il leur raconte toutes les histoires dont il faut bourrer une lettre lorsqu'on veut masquer ses sentiments : la girafe du Jardin des Plantes est morte ; les *Italiens* ont fait à Paris leur réouverture ; M. Le Verrier a trouvé une nouvelle planète ; M. Faber, de Londres, professeur de mathématiques, a construit un automate qui chante un air de Haydn et le *God save the Queen*. « Je joue un peu, j'écris un peu aussi. De ma sonate avec violoncelle je suis parfois content, parfois mécontent; je la jette dans un coin, puis je la reprends. J'ai trois *Mazurkas* nouvelles (en *si majeur*, *fa mineur*, et *do dièze mineur*, dédiées à la comtesse Czosnowska ; ce sont ses dernières œuvres). Quand on les compose, il semble que ce soit bien ; s'il en était autrement, on n'écrirait jamais. Plus tard vient la réflexion et on rejette, ou on accepte. Le temps est le meilleur juge et la patience le meilleur maître. J'espère recevoir bientôt une lettre de vous ; cependant je suis tranquille, et je sais qu'avec votre nombreuse famille il est difficile que chacun m'écrive un mot, surtout qu'à nous la plume ne suffit pas; je ne sais pendant combien d'années nous devrions bavarder pour être au bout de notre latin, comme on dit ici. C'est pour cela que vous ne devez pas vous étonner ni vous attrister quand vous n'avez pas de lettre de moi, car il n'y a pas de cause réelle, pas plus que chez vous. Une certaine peine s'unit au plaisir de vous écrire; c'est la certitude qu'entre nous il n'y a pas de paroles, à peine des faits... L'hiver ne s'annonce pas mauvais, et en me soignant quelque peu il passera comme le précédent, et grâce à Dieu pas plus mal. Combien de personnes vont plus mal que moi! Il est vrai que beaucoup vont mieux, mais à celles-là je ne pense pas. »

A-t-on noté ce mot : « surtout qu'à nous la plume ne suffit

pas... »? Voilà la sourdine exquise des plaintes de Chopin. A George, la plume suffit. Autour de Frédéric, à défaut d'être heureux, on est bruyant. On joue la comédie. On organise des tableaux vivants, des charades. La pantomime, pour laquelle tout le monde se passionne bientôt, est de l'invention de Chopin. C'est lui qui tient le piano et improvise pendant que les jeunes gens dansent des ballets comiques, aidés de quelques invités : Arago, Louis Blanc. Mais personne ne se doute qu'entre George et Frédéric la rupture est consommée. Depuis longtemps les désirs sont morts. Et voici que la tendresse, l'affection, ne subsistent plus que d'un seul côté. En pleurant dans le *bois sacré* sur sa jeunesse achevée, George a donné ses dernières larmes.

Désormais, elle ne sera plus que mère, impitoyablement mère, et seulement de ses *deux* enfants. Elle s'occupe maintenant de marier Solange. Deux ou trois prétendants se succèdent à Nohant coup sur coup, Victor de Laprade, puis un jeune homme berrichon avec qui Solange flirte allègrement.

Un beau jour enfin, entre Maurice et Chopin une dispute éclate sur un propos futile. Une de ces disputes graves, irrémédiables. Ils se blessent avec acharnement. Un moment après ils s'embrassent, « mais le grain de sable est tombé dans le lac tranquille et peu à peu les cailloux y tombent un à un », écrit George. Cela recommence bientôt. Maurice parle de quitter la partie et la maison. Sa mère se range de son côté, naturellement. Alors Chopin baisse la tête. C'est lui qui s'en ira. Personne ne dit un mot pour le retenir.

Il se mit en route dans les premiers jours de novembre. Sept ans et demi auparavant, il était arrivé à Nohant pour la première fois, le corps déjà bien délabré. Mais ce n'est rien quand l'âme est solide. Or, en ce jour d'arrière-automne, elle aussi avait croulé.

On vit le malade, enveloppé de couvertures, monter dans sa calèche. De sa main pâle et sèche, il fit un signe d'adieu. Personne n'en comprit le sens. Pas même lui. Il allait entrer dans la mort.

GUY DE POURTALÈS.

(*A suivre.*)

L'EXPOSITION
DU SIÈCLE DE LOUIS XIV
A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

UNE FÊTE CHEZ MAZARIN

Les innombrables lecteurs de la trilogie des *Trois Mousquetaires*, de *Vingt ans après* et du *Vicomte de Bragelonne* ont vu souvent passer sous leurs yeux, en des évocations volontiers romantiques, le cardinal Mazarin, dans les alternatives de sa singulière destinée, tour à tour favorisé par une chance inouïe, combattu par les impitoyables rigueurs de la fortune adverse, entouré d'ennemis, obsédé de solliciteurs, bafoué, chansonné, proscrit, mais toujours confiant dans le succès final de ses entreprises, sachant que celui qui gagne au jeu dangereux de la politique, parmi les fluctuations d'une opinion capricieuse et changeante, c'est celui qui se rend maître des autres en restant maître de soi.

Si l'on est curieux de compléter ou de vérifier les esquisses hardies d'un fougueux romancier par les tableaux que révèlent aux historiens véridiques ou simplement aux amateurs d'histoire vraie les documents offerts à notre enquête par le témoignage direct des contemporains d'une société agitée par les plus dramatiques passions, secouée par des orages intérieurs, traversée par un terrible « vent de Fronde », et finalement assagie par les disciplines classiques, docile aux conseils de la raison, réconciliée avec elle-même, apaisée, équilibrée par la longue stabilité des institutions politiques et du personnel administratif d'un grand

règne, on ira voir, à la Bibliothèque nationale, l'Exposition du siècle de Louis XIV, inaugurée jeudi dernier et précisément installée dans la galerie Mazarine.

Cette galerie fut construite au temps de la Fronde par François Mansard, lorsque le cardinal Mazarin, se trouvant à l'étroit dans le palais naguère habité par le cardinal de Richelieu, et cherchant de l'espace pour sa collection de beaux livres et de magnifiques objets d'art, acquit de M. de Tubeuf, président en la Chambre des comptes, par des procédures encore plus compliquées que les négociations du traité des Pyrénées, les immeubles et les terrains compris entre la rue des Petits-Champs, la rue de Richelieu, la rue Vivienne et la rue qui porte aujourd'hui le nom de Colbert, — c'est-à-dire sur l'emplacement actuel de la Bibliothèque nationale. Si l'on regarde le pittoresque plan de Paris, dressé par « Jacques Gomboust, ingénieur du Roy, 1652 », gravé par Abraham Bosse, appartenant à la section des cartes et plans du département des imprimés de la Bibliothèque, et mis sous les yeux du public à l'Exposition du siècle de Louis XIV, l'on reconnaîtra, en « vues cavalières », parmi les palais, hôtels, églises et couvents de ce temps-là, près des jardins du Palais-Royal, le profil du palais Mazarin, avec sa galerie toute neuve (1). Pour décorer les murs et les plafonds de cette galerie dans un style accommodé à ses goûts, le cardinal fit venir de Rome Giovanni-Francesco Romanelli, peintre abondant et facile, qui lui avait été recommandé à Paris, par le cardinal Barberini, et qui improvisa, dès son arrivée, avec une prodigieuse habileté les scènes mythologiques qui ornent les voûtes de la galerie Mazarine.

Les fresques de Romanelli étaient dans tout l'éclat de leur vif coloris et dans toute la fraîcheur de leur nouveauté, lorsque Mazarin offrit au Roi, à la reine-mère Anne-d'Autriche, à la reine Henriette d'Angleterre, ainsi qu'à M[lle] de Montpensier, une admirable fête qui fut, en quelque sorte, l'inauguration officielle de son fastueux logis. La Grande Mademoiselle, dans ses *Mémoires*, nous a laissé la relation détaillée de cette journée

(1) Voir *le Palais-Royal*, par MM. Victor Champier et G. Roger Sandoz, deux volumes publiés par la Société de propagation des œuvres d'art, Paris, 1900; — *Le Palais-Mazarin et les habitations de ville et de campagne au* XVII[e] *siècle*, par le comte de Laborde, in-8, 1845. — Cf. *Les origines du Palais-Mazarin*, par M. Louis Batiffol, dans la *Gazette des Beaux-arts* (avril 1908), et la communication faite par M. Jean Vallery-Radot à la Société de l'histoire de l'art français, le 3 décembre 1926.

historique du mois de mars 1658. Son manuscrit autographe est sous nos yeux, dans une vitrine, ouvert à la page où se fixent complaisamment les principaux traits de cette description amusée. On y voit comment l'ingénieux ministre, renseigné mieux que personne sur l'état des finances de ses hôtes royaux et princiers, eut l'idée d'une loterie, que l'on tira dans sa galerie, et dont les heureux gagnants furent, comme par hasard, les plus puissants personnages de la cour. L'amazone apprivoisée rapporte que « cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la cour, par tout le royaume et aux pays étrangers ». On admira les fresques de Romanelli : *Apollon et Daphné*, le *Parnasse*, le *Jugement de Pâris*, l'*Enlèvement d'Hélène*... Ce peintre incomparable n'eut-il pas la prévenante attention de donner à ses déesses, à ses nymphes, à ses muses, à ses héroïnes les traits de quelques jolies femmes, encore animées d'un reste d'humeur frondeuse?... Il travaillait, lui aussi, sous les ordres d'un habile ministre, à l'apaisement des esprits, à l'oubli des discordes, à la réconciliation des partis pour le redressement d'une situation longtemps critique. Si la fête de la galerie Mazarine n'a pas révélé aux Parisiens, encore frémissants du souvenir des guerres civiles, un chef-d'œuvre de peinture italienne, du moins ce fut une de ces excellentes opérations politiques, où les séductions imaginées par la fantaisie des artistes assurent, sans avoir l'air d'y toucher, le succès du profond calcul des hommes d'État.

Les paysages peints à fresque sur les panneaux de la galerie Mazarine sont harmonieux et reposants. C'est l'œuvre de Giovanni-Francesco Grimaldi, peintre, graveur et architecte, né à Bologne en 1606, mort à Rome en 1680. Cet artiste, très apprécié, de son vivant, par l'élite des connaisseurs de France et d'Italie, fut comparé, par quelques-uns de ses admirateurs, aux Carraches et même à Titien. Le pape Innocent X le fit venir à Rome pour travailler au Vatican ainsi qu'à la galerie de Monte-Cavallo. Le prince Pamphili, neveu du Pape, lui confia la décoration de sa villa de Bel Respiro. C'étaient là des références suffisantes pour que le cardinal Mazarin prît à son service un paysagiste ainsi honoré d'une clientèle qui était une permanente recommandation. Appelé à Paris par les plus flatteuses propositions, Grimaldi justifia pleinement les espérances de son nouveau patron, répondit fidèlement à l'attente du ministre,

aux désirs du Roi, et n'eut que des amis dans la nouvelle résidence où l'avait précédé sa réputation. Ce peintre bolonais fit des paysages de France, qui semblent inspirés par l'air léger que l'on respire sur les bords de la Seine, où Dante fut étudiant, sur les rives de la Loire, où mourut Léonard de Vinci, où vécut le Tasse, parmi les peupliers et les saules. Le charme de l'Ile de France et du Valois, la poésie des jardins de Touraine, épanouis dans la sécurité recouvrée et dans la paix reconquise, forment un décor fait à souhait pour encadrer les souvenirs du ministre pacificateur.

Il est là, en effigie. Pour le montrer aux visiteurs de la Bibliothèque nationale, le conservateur du département des estampes n'eut que l'embarras du choix. L'iconographie de cet homme éminent, qui fut, au témoignage de tous ses contemporains, un fort bel homme, de mine agréable et de gracieuses façons, offre une variété d'autant plus abondante, qu'il aimait à se faire représenter de face, de profil ou de trois quarts, par les meilleurs peintres dessinateurs ou graveurs de son temps. Robert Nanteuil, pastelliste, dessinateur, graveur et poète, né à Reims vers 1623 ou 1625, mort à Paris, le 9 décembre 1678, a gravé quatorze fois le portrait du cardinal Mazarin. Cet excellent artiste devait bien cette attention particulière au ministre dont l'initiative a proposé à la signature du jeune roi Louis XIV, en 1660, l'édit de Saint-Jean-de-Luz, qui a définitivement classé la gravure parmi les arts libéraux, en accordant à ceux qui font profession de cet art toutes les franchises désirables. On a choisi notamment, dans l'œuvre de Robert Nanteuil, une gravure qu'il fit d'après un dessin de François Chauveau, inventeur de près de trois mille vignettes, frontispices, portraits, paysages, croquis ou scènes d'histoire, né à Paris le 10 mai 1613, en la paroisse de Saint-Paul, reçu académicien le 14 avril 1663, conseiller de l'Académie de peinture, mort à Paris, en la paroisse de Saint-Côme, le 3 février 1676, unanimement regretté de tous ses confrères et de ses nombreux amis. Le cardinal Mazarin est représenté dans son rôle de maître de maison, à l'entrée principale de sa galerie, prêt à recevoir ses invités pour leur faire les honneurs des trésors collectionnés par ses soins dans cette riche demeure où abondent les imprimés et les manuscrits, les belles reliures, les cartes et plans, les monnaies et médailles. On voit son effigie sur des jetons

d'argent de 1651 et de 1660. Mais le document le plus honorable pour sa mémoire est daté du 7 novembre 1659. C'est le fameux traité des Pyrénées, son chef-d'œuvre, signé, après de longues et laborieuses négociations, dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, — traité qui mit fin à une « guerre destructive » de vingt-quatre ans entre la France et l'Espagne en réconciliant ces deux puissances par le mariage du roi Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi d'Espagne, Philippe IV, et de la princesse Élisabeth de France. La minute originale de cet instrument diplomatique, conservée aux Archives nationales, a été prêtée à la Bibliothèque pour l'Exposition du siècle de Louis XIV, où cette pièce de première importance devait, en effet, trouver place au bon endroit. On voit la signature du cardinal Mazarin et celle de don Luis Mendez de Haro, avec le sceau, sur cire rouge, des armes de l'un et l'autre de ces deux plénipotentiaires. Le négociateur français obtenait la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois et la renonciation de l'Espagne à ses droits éventuels sur l'Alsace. En réglant le passé, entre les deux hautes parties contractantes, de la façon la plus avantageuse pour son souverain, le prévoyant ministre du roi de France réservait l'avenir. La conclusion que sa diplomatie avait enfin donnée à une longue période de guerre étrangère et de discordes civiles, marquait une étape, en indiquant de nouveaux points de départ.

On jugera de la satisfaction des Français, et notamment des Parisiens, à la nouvelle de la paix des Pyrénées, en regardant, aux vitrines de la galerie Mazarine, *l'Entrée triomphante de leurs Majestés Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche dans la ville de Paris, au retour de la signature de la paix générale et de leur heureux mariage*... C'est un in-folio à grandes marges, imprimé par P. Le Petit en 1662, illustré par une élite de dessinateurs et de graveurs. Le frontispice, représentant le prévôt des marchands et les échevins de Paris, offrant ce livre au Roi, est de l'invention de François Chauveau. Le portrait du Roi, accompagnant l'épître dédicatoire, est de François de Poilly, dit l'Ancien, natif d'Abbeville où son père était orfèvre, et venu à Paris, après sept ans d'études à Rome, pour avoir l'honneur d'être nommé graveur ordinaire de Sa Majesté. Le détail de tout le cortège qui défila sous les yeux des Parisiens, grands amateurs d'entrées triomphales, a été noté au passage

par Le Pautre et par Jean Marot. Celui-ci, Parisien de Paris, où il naquit vers 1620, où il mourut en 1701, semble n'avoir jamais fait autre chose que de noter, pour son plaisir et pour notre profit, ce qui se passait, sous ses yeux attentifs, dans les rues et sur les places publiques de la capitale des Français. Celui-là, né, lui aussi, à Paris en 1617, mor en 1682, a commencé, dit-on, sa carrière artistique chez un maître charpentier, pour lequel il dessinait des projets d'ornementation architecturale. Il a gardé de cette première initiation, si modeste qu'elle fût, le goût des compositions décoratives. Son esthétique de graveur révèle l'influence de l'école italienne, notamment de Paolo Farinati de Vérone, dont la réputation, favorisée par une exceptionnelle longévité, s'était solidement établie chez nos aïeux. Mais on remarque, dans l'œuvre de Le Pautre, un accent personnel qui vient de son application à saisir sur le vif l'aspect des choses et la figure des gens qui passaient à portée de sa vue. Cet artiste, plus grand que célèbre, et dont nous connaissons à peine la biographie, tant sa modestie a dissimulé sa vie sous son œuvre, fut reçu à l'Académie de peinture en 1667. C'est un des maîtres de cette admirable école de gravure, qui fait tant d'honneur au XVII[e] siècle français, et où doivent s'inscrire les noms d'un Jacques Callot, d'un Claude Mellan, d'un Abraham Bosse, d'un Jean Bérain, d'un Henri Mauperché, d'un Antoine Masson, d'un Israël Silvestre, d'un Sébastien Le Clerc, d'un Jean Mariette, des Drevet, des Pérelle, des Edelinck, des Audran, tous représentés par un choix de leurs chefs-d'œuvre, à l'Exposition du siècle de Louis XIV.

Grâce à Le Pautre et à Jean Marot, nous assistons aux réjouissances des Parisiens, à l'ébahissement volontiers narquois des badauds, en voyant le cortège de tous les dignitaires du royaume, à pied ou à cheval. La noblesse de robe, la noblesse d'épée défilent entre deux haies de curieux, dont les yeux, friands de spectacles, ne laissent échapper aucun trait de la scène et savent juger les acteurs avec cette sûreté d'appréciation que donnent l'habitude invétérée et le goût inné du théâtre. Si quelque président de la Grand Chambre s'empêtre dans sa robe rouge et dans ses fourrures et porte de travers son bonnet de velours noir, bordé de galons d'or, il y a certainement, dans la foule quelque ancêtre de Gavroche, tout prêt à s'en apercevoir joyeusement.

Précédé par les quatre premiers massiers des quatre nations, le recteur de l'Université s'avance, en robe violette et bonnet carré noir, avec le mantelet royal et l'escarcelle de velours violet, garnie de glands et galons d'or. Il est accompagné par le doyen de la Faculté de théologie. Suivent les docteurs régents de la Faculté des arts, en robe rouge, les docteurs régents de la Faculté de médecine, en chape rouge et fourrure, précédés de leur premier massier, vêtu d'une robe bleue, fourrée de blanc. Enfin, pour la circonstance, sont sortis en procession, afin rehausser cette pompe universitaire, les messagers de la confrérie de Saint-Charlemagne, avec leur syndic, précédés d'un clerc vêtu d'une robe de couleur de rose sèche, d'un hérault, paré d'une tunique où sont peintes les armes de l'Université, et portant un bâton royal, semé de fleurs de lys d'or... Mais voici les écuyers du Roi. On s'amuse des ruades des chevaux émus par le cri strident des trompettes. On s'égaye de tout ce qu'on voit. Mais on se réjouit de tout cœur, en voyant la jeunesse du Roi et de la Reine. On applaudit à l'espérance du nouveau règne. On a confiance dans l'avenir. On a lu, sur les médailles commémoratives de la « paix préparée par les armes », ces deux mots en exergue : *Dulcius vivimus*. Et les savants ont expliqué aux ignorants ce que cela veut dire.

LA BONNE VILLE DE PARIS

Le *Pont-Neuf*, de Jacques Callot, offre aux Parisiens d'aujourd'hui un spectacle dont certains détails, devenus familiers par l'accoutumance aux regards des Parisiens d'autrefois, n'ont pas changé d'aspect depuis trois cents ans. Jamais Paris, si l'on en croit un contemporain d'Henri IV, ne vit plus de « maçons en besogne » qu'au temps de ce roi bâtisseur. Le pont où s'élève encore sa statue équestre fut terminé sous son règne, en 1601. Jacques Androuet du Cerceau, l'un des architectes du Louvre, en avait dessiné les plans. Callot nous a laissé une image fidèle de ce décor monumental, où l'île de la Cité allonge une pointe qui ressemble à une proue de navire. Si l'on a la curiosité de compléter, en quelque sorte, l'œuvre de Callot par l'œuvre de Gabriel Pérelle, directeur des plans et cartes du cabinet du Roi, dessinateur charmant et sincère des *Délices de Paris*, on voit que la vie du fleuve, en cet endroit, était infini-

ment variée et pittoresque. Sous les arches du Pont-Neuf on voyait s'engager, dès l'aube, le va-et-vient d'une multitude d'embarcations diverses. Les gros chalands chargés de bois de construction ou de chauffage, chargés de foin pour l'alimentation des bêtes, chargés de légumes pour la nourriture des gens, allaient s'amarrer au port de Bercy ou à l'escale du pont Saint-Paul. La navigation fluviale était très active et occupait un très grand nombre de marins d'eau douce. Il y avait des voitures par eau, qui transportaient les gros ballots de Paris à Rouen. L'artiste s'est plu à regarder, du quai Conti, dans la perspective, aux premiers plans la tour de Nesle, les maisons d'angle de la place Dauphine, telles qu'elles sont encore aujourd'hui, aux arrière-plans les tours de Notre-Dame, la façade du Louvre, la tour Saint-Jacques.

On a choisi, parmi les gravures d'Abraham Bosse, conservées au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, un certain nombre de pièces particulièrement expressives de sa manière et spécialement appropriées à la satisfaction des curiosités ingénieuses qui engagent les amateurs à rechercher de préférence les œuvres d'art où se révèle la vie véritable d'un siècle volontiers transfiguré ou déformé par le grossissement pompeux d'une sorte d'optique excessivement théâtrale. Ce n'est pas qu'il ignore les drames des existences princières. La signature du contrat de mariage de Ladislas IV, roi de Pologne, et de Marie-Louise de Gonzague, le 25 septembre 1645, fut, sinon un événement historique de première importance, du moins une cérémonie émouvante si l'on songe au roman douloureux qu'était la vie de cette infortunée princesse, aimée par le frère du Roi, vite abandonnée par le volage Gaston, poursuivie par le ressentiment de la Reine-mère qui la fit emprisonner au donjon de Vincennes... Marie-Louise de Gonzague inspira ensuite au jeune marquis de Cinq-Mars une folle passion qui entraîna ce malheureux gentilhomme dans une conspiration fatale. Et voici qu'après un mariage par procuration, le palatin de Posnanie va conduire cette héroïne amoureuse au palais d'un vieil époux, veuf d'une princesse allemande, pour régner dans un pays lointain, sur un peuple dont elle ignore le langage, et dont cependant elle saura toucher le cœur chevaleresque par les tristesses de son mélancolique destin.

Peintre, dessinateur, graveur à l'eau-forte et au burin

architecte, écrivain, Abraham Bosse, fils d'un tailleur de Tours, venu dans la capitale dès l'âge de quinze ans, pour y suivre sa vocation d'artiste, fut sans doute le plus amusé des badauds de Paris, si l'on s'en rapporte au témoignage de son confrère, le bon imagier Jean Mariette, qui a dit, en parlant de ses gravures, qu'« il y représentait ce qui se passe tous les jours dans la vie civile, et cela d'une façon naïve, si vraie que l'on ne peut guère rien désirer de plus intéressant ». Si cet observateur véridique, formé à l'école de Jacques Callot, a su représenter quelques-unes des grandes scènes historiques de son temps, toutefois ses prédilections coutumières vont à la petite histoire où se révèle en des attitudes pittoresques et spontanées la vie quotidienne des petites gens. Avec lui, chemin faisant, au hasard de la rencontre, à travers les rues de la grande ville qu'emplit une rumeur de voix innombrables, et qu'encombre un va-et-vient de passants de tout caractère et de toute condition, nous quittons les pompes et les fastes du grand siècle, pour entrer dans la connaissance familière d'une époque où l'humanité, quoi qu'on en dise, n'a pas pu vivre en un perpétuel état de représentation et de cérémonie, sur un piédestal artificiel. En dépit des airs évaporés des *Précieuses ridicules* et du mépris des *Femmes savantes* pour « le corps, cette guenille », les personnes simples partageaient le goût du bonhomme Chrysale pour « la bonne soupe ». Abraham Bosse n'a pas craint de voir ses contemporaines à table : cet académicien a montré une *Assemblée de dames, mangeant.* Cent ans avant Chardin, il nous fait voir une famille d'honnête bourgeoisie, au moment du *Benedicite*. Il s'est arrêté devant la *Boutique d'un pâtissier*. Les gens de modeste métier et d'humble négoce, qui travaillent dur, pour vivre tant bien que mal, sont ses modèles préférés. Ce professeur de perspective connaît les *Cris de la ville de Paris*. Un *Cordonnier, essayant une paire de souliers à une dame*, un *Barbier ajustant la moustache d'un cavalier*, une *Villageoise portant des fruits et des volailles*, un *Porteur de fagots*, ont tour à tour attiré ses regards et fixé son attention. Les images qu'il nous donne des *Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne*, de Gros-Guillaume et d'Isabelle, de Gautier-Garguille et de Turlupin, ne lui font pas oublier le *Théâtre de Tabarin*, où l'on entend les honnêtes bateleurs et les bons farceurs, sur leur tréteau, exhortant « un chacun à ne se laisser point mourir avant le

mardi gras » et à célébrer ce beau jour par « un bruit de verres et glou-glou de bouteilles ». *Deux soldats, fumant dans un cabaret,* l'intéressent autant qu'un *Procureur assis dans son étude* ou qu'un *Médecin pratiquant la saignée*. Ce Tourangeau, devenu Parisien par goût, par habitude et par profession, curieux de tous les spectacles de la rue comme de toutes les scènes d'intérieur, connaissait à merveille la ville de Paris, ayant habité successivement plusieurs quartiers de cette capitale, d'abord, en 1633, rue Vieille-du-Temple, « proche la fontaine, à l'image Notre Dame », ensuite, « en l'isle du Palais, au coin de la rue de Harlay, à la Rose rouge et sur le quay vis-à-vis celui de la Mégisserie ».

Il est probable qu'Abraham Bosse, dans ses déambulations dans les rues de Paris, a rencontré, çà et là, par la ville, les amis de M. Valentin Conrart, se rendant chez celui-ci, au coin de la rue Saint-Martin et de la rue des Vieilles-Étuves, en face de l'hôtel de Bruxelles, afin de s'entretenir, avec cet honnête homme, de tous les sujets qui pouvaient alors intéresser la République des lettres. On sait qu'« environ l'an 1629, quelques particuliers, logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode, dans cette grande ville, que d'aller fort souvent se chercher les uns les autres sans se trouver, résolurent de se voir un jour de la semaine chez l'un d'eux. Ils étaient tous gens de lettres, et d'un mérite fort au-dessus du commun : M. Godeau, qui n'était pas encore ecclésiastique; M. de Gombauld, M. Chapelain, M. Conrart, M. Giry, feu M. Habert, commissaire de l'artillerie, M. l'abbé de Cérisy, son frère, M. de Serizay et M. de Malleville. Ils s'assemblaient chez M. Conrart, qui s'était trouvé le plus commodément logé pour les recevoir, au cœur de la ville, d'où les autres étaient presque également éloignés (1) ». En effet, M. Chapelain demeurait rue des Cinq-Diamants, au quartier de la Maison-Blanche, non loin des Gobelins, et M. Habert de Serizy était logé à l'hôtel du chancelier Séguier, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Abraham Bosse aimait les livres et, par conséquent ceux qui en font. Sa *Boutique de libraire*, dans la galerie du Palais, pourrait nous faire voir « une belle libraíresse » qui offre à un galant cavalier, en chapeau à plumes, manchettes de dentelle

(1) Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*.

et collet brodé, la *Marianne* de Tristan. Elle a d'autres ouvrages nouveaux. Sur les auvents de sa boutique sont inscrits les noms et les titres des ouvrages recommandés à la prédilection des connaisseurs. C'est l'*Aminte* du Tasse, à côté de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, les *Contes* de Boccace, auprès de l'*Aspasie* de Desmarets de Saint-Sorlin.

Vous plairait-il de voir des pièces d'éloquence?

Les oraisons de Cicéron, traduites par Perrot d'Ablancourt, les traités de Sénèque, commentés par Jean Baudoin, sont à la portée de la main. C'est peut-être là que Chrysale, au temps de sa jeunesse, acheta un « gros Plutarque », qui lui sert principalement « à mettre ses rabats ». Mais les librairies parisiennes de Courbé, éditeur de la tragi-comédie du *Cid*, de Sommaville, éditeur de *Polyeucte*, de Quinet, éditeur du *Roman comique* de Scarron, attirent surtout la clientèle où Corneille a trouvé les personnages de sa charmante comédie de la *Galerie du Palais* :

Ici les cavaliers les plus aventureux,
En lisant les romans, s'animent à combattre,
Et de leurs passions les amants langoureux
Flattent les mouvements par des vers de théâtre.

On écrit, on lit beaucoup dans cette période d'effervescence héroïque et romanesque. On trouve au *Jardin de la noblesse française* les gentilshommes qui, dans le mémorable hiver de l'année 1636, — au moment où la France fut sauvée de l'invasion par la vaillance de ses défenseurs, — allaient applaudir, au théâtre du Marais, le *Cid*, c'est-à-dire un jeune Français, sous un costume espagnol :

Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
Qui d'un homme d'honneur ne soit la haute image.

Les livres exposés dans les vitrines de la galerie Mazarine, à cause de leur perfection typographique ou de la richesse de leur reliure, évoquent parfois des renommées qui ne sont pas allées sans encombre à la postérité. Où sont les derniers lecteurs de la *Didon* du sieur de Scudéry, sinon chez les spécialistes dont l'érudition se plaît aux curiosités rétrospectives? Cependant *Didon*, un instant, sembla marcher de pair avec *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. Une des plus fringantes « précieuses » de l'hôtel de Rambouillet, la superbe Angélique Paulet,

surnommée la « Belle Lionne », à cause de son humeur altière et de la couleur de ses cheveux d'or roux, Mlle Paulet, l'Élise du *Grand Cyrus*, l'amie de l'incomparable Arthénice, était flattée de recevoir *Didon* avec une dédicace autographe de l'auteur. Cet exemplaire appartient aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal, et fait partie de la collection Rondel, ainsi que *Mirame*, dont la première représentation fut un des plus importants événements d'une époque cependant fertile en beaux esprits, capables, semble-t-il, de juger les ouvrages dramatiques en connaissance de cause. Mais ni le goût n'était épuré ni la langue n'était fixée. On mettait volontiers Malherbe et Théophile au même rang, dans l'échelle des valeurs spirituelles. Il faudra beaucoup de temps, de réflexion, de succès de bon aloi, et l'avènement de Boileau-Despréaux, — ennemi personnel des « mauvais livres », — avant que l'on sache exactement pourquoi il était nécessaire que « Malherbe vînt... » Cependant quelques Parisiens recevaient du sieur Maire, imprimeur à Leyde, un petit in-quarto intitulé : *Discours de la méthode pour bien conduire la raison et chercher la vérité dans les sciences*. L'auteur était un gentilhomme français. ancien officier, ayant servi dans les guerres d'Allemagne, M. René Descartes, frère d'un conseiller au parlement de Bretagne, homme singulier qui, de la ville d'Amsterdam où il s'était retiré pour penser plus à son aise, écrivait à M. de Balzac : « En cette grande ville où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moi, qui n'exerce la marchandise, chacun y est tellement attentif à son profit, que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne... Au reste, je vous dirai que je vous attends avec un petit recueil de rêveries qui ne vous seront peut-être pas désagréables... » Nous avons un « petit recueil » de « rêveries » de M. Descartes, dans le précieux exemplaire que la Bibliothèque de l'Arsenal vient de prêter à la Bibliothèque nationale, et qui appartenait au Père Mersenne, dont l'*ex-libris* est visible sur un des premiers feuillets. Le *Discours de la méthode* ne s'adresse qu'aux gens de science, mais les gens de lettres en feront leur profit, conformément au précepte du législateur du Parnasse :

Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Il fallait débroussailler le Parnasse, ôter, dans les sentiers pierreux, les cailloux, qui obstruaient l'accès de la fontaine de Castalie, arracher les orties et les ronces du bois sacré des Muses. C'est à cette œuvre d'assainissement que l'Académie songea dès sa naissance. Les contemporains des premiers académiciens ont parlé de leurs entretiens, qui n'étaient pas encore des séances publiques, sur un ton qui fait comprendre à souhait la vocation de l'illustre Compagnie, au temps de ses débuts, en un moment où, sans prévoir encore tout à fait sa destinée, elle se vouait au culte des réalités idéales qui font le charme de la société polie : « Ils s'entretenaient familièrement, comme ils eussent fait en une visite ordinaire, et de toute sorte de choses, d'affaires, de nouvelles, de belles-lettres. Que si quelqu'un de la Compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le communiquait volontiers à tous les autres, qui lui en disaient librement leur avis; et leurs conférences étaient suivies tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation qu'ils faisaient ensemble. Ils continuèrent ainsi trois ou quatre ans et, comme j'ai ouï dire à plusieurs d'entre eux, c'était avec un plaisir extrême et un profit incroyable; de sorte que, quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là et de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant (1). »

La « vie raisonnable », la « société des esprits », n'est-ce point là, sous la plume aimable de l'historiographe de la Compagnie, l'énoncé de ce que nous appellerions aujourd'hui, d'un style moins simple, un programme social, moral, intellectuel, toute une réforme entrevue par un ouvrier de la première heure, averti par le pressentiment de l'avenir d'une grande œuvre ? En tout cas, le génie clairvoyant d'un homme d'État ne s'y est pas trompé. Au bout de « trois ou quatre ans », le cardinal de Richelieu, premier ministre, informé des réunions de M. Conrart et de ses amis, résolut de faire d'une société d'honnêtes gens de lettres une « Compagnie

(1) Pellisson, *ibid.* — Cf. d'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie.*

supérieure », toute proche des cours souveraines, occupant un rang élevé dans la hiérarchie officielle et dans les cérémonies publiques, en relation directe avec le souverain, et capable par son autorité, par sa durée, par ses traditions, de justifier, en toute rencontre, l'initiative hardie, qui donnait, tout à coup, à l'entreprise d'une élite de « particuliers » le caractère et la valeur d'une institution d'État. On a pu dire, avec raison, de cette création du cardinal de Richelieu, que, dans notre histoire politique, il n'y a pas un acte qui ait mieux contribué à « l'ennoblissement de l'esprit » (1).

Les successeurs de l'illustre fondateur de l'Académie se sont occupés, tour à tour, avec une rare continuité de dessein, des soins à donner aux progrès de l'œuvre commencée. Un des académiciens de cette époque, Charles Perrault, contrôleur des bâtiments du Roi, chancelier de la Compagnie pour le premier trimestre de l'année 1672, — Perrault, l'auteur de *Contes*, — rapporte dans ses *Mémoires*, que Colbert voulut procéder, en personne, à l'installation de l'Académie au palais du Louvre (dans les deux salles du rez-de-chaussée qui, faisant aujourd'hui partie du musée de sculpture moderne, portent les noms de Puget et de Coustou). En conséquence, « M. Dumetz, garde des meubles de la couronne, eut ordre de meubler cet appartement, ce qu'il fit avec une propreté et même une magnificence qui marquaient l'amour qu'il a pour les belles-lettres et ceux qui en font profession ». Ce n'est pas tout. Colbert, « voulant bien entrer dans les plus petits détails, fit donner un registre où le secrétaire écrivait toutes les délibérations de la Compagnie ». Les visiteurs de la Bibliothèque nationale peuvent voir ce registre dans une des vitrines de l'Exposition du siècle de Louis XIV, à côté d'un exemplaire de l'édition originale des *Histoires ou Contes du temps passé* de Charles Perrault. Ce registre, le plus ancien de ceux qui sont actuellement conservés dans les archives de l'Académie française, est relié en maroquin rouge, avec les armes de France sur les plats, et doré sur tranches. Il commence par le récit d'une audience royale qui eut lieu à Versailles, le 12 mars 1672. C'est Conrart qui tient la plume, pour dire que, « le Roy ayant bien voulu faire l'honneur à l'Académie française de s'en déclarer le Protecteur,

(1) Ernest Renan, *Essais de morale et de critique*, pages 333-351.

elle vint icy en corps, le 12 de ce mois, pour lui en faire ses très humbles remerciements. Le sieur de Saintot, maistre des cérémonies, l'introduisit dans la chambre du Roy, et l'archevêque de Paris, directeur de cette célèbre Compagnie, porta la parole avec la grâce et l'éloquence que l'on admire dans tous ses discours. Sa Majesté fit une response très favorable, et qui marquoit, en des termes dignes d'un si sage et si auguste Monarque, le désir qu'il a de faire fleurir de plus en plus les belles-lettres, en honorant la Compagnie de sa royale et singulière protection ».

L'auteur de ce fidèle rapport ajoute qu'« au sortir de là, M. le marquis de Dangeau, qui est l'un des quarante qui la composent, la convia à disner et la traita somptueusement dans son hostel ». Les procès-verbaux des séances de l'Académie commencent à la date du lundi 13 juin 1672 et vont, dans ce premier registre, jusqu'au mardi 1er juillet 1681. Il y a une lacune de deux années entre ce registre et le registre suivant, relié en basane violette, et qui commence le 31 juillet 1683. Le troisième registre, relié en veau marbre, s'étend du samedi 2 octobre 1745 au lundi 1er juillet 1793.

Depuis l'année 1637, où furent vérifiées au Parlement les lettres patentes de son établissement comme « chose ferme et stable à toujours », l'Académie a vu passer, au cours d'environ trois siècles, six rois, trois consuls, quatre ou cinq révolutions, dix présidents de la République, un nombre incalculable de ministres, sans que, parmi le tumulte des intérêts et des passions, dans les surprises des changements de régime, de domicile ou de costume, son statut organique ait été sensiblement modifié. Tel est l'enseignement des registres communiqués à la Bibliothèque nationale par le secrétaire perpétuel de la Compagnie, et qui méritaient, en effet, une place d'honneur dans l'Exposition du siècle de Louis XIV.

LE ROI DE FRANCE

Jean Le Pautre a gravé d'un burin soigneux, précis et véridique le décor où fut célébrée la cérémonie du sacre de Louis XIV, dans la cathédrale de Reims, le 7 juin 1654. La grande nef, édifiée au temps de Philippe-Auguste et de saint Louis par Jean d'Orbais et Philippe de Coucy, est tendue de

tapisseries dont les teintes sont en harmonie avec les reflets des vitraux, enluminés d'azur, de pourpre et d'or. Cette évocation linéaire est si lumineuse, que l'imagination du spectateur peut compléter aisément la vision de l'artiste, et que l'on aperçoit, entre les lignes noires, sur le papier blanc, les nuances, le mouvement et la vie de la réalité. L'air circule sous les croisées d'ogives. Les arcades étagées, les nervures rayonnantes forment au-dessus des chapiteaux ciselés et des fines colonnettes un décor de pierre qui domine la scène avec une étonnante légèreté. Un dais est suspendu à l'une des clefs de voûte. Les tribunes d'en haut sont occupées par des spectateurs, d'ailleurs peu nombreux. L'un d'eux, dans un coin, grimpe à un pilier et se penche, comme pour mieux voir et compter les gentilshommes et les magistrats qui ont accompagné fidèlement le roi de France en ce jour de solennelle consécration. Dans les stalles disposées pour la cérémonie, où s'alignent en bel ordre et en triple rang les dignitaires du royaume, sont-ils tous là, les princes, les ducs et pairs, les gens de robe ou d'épée, tenant cour de Parlement ou commandant les armées du Roi et commandant ses places fortes ? Non. Un vent de Fronde en a dispersé, hélas! un grand nombre, loin de leur souverain et jusque dans les camps des armées étrangères.

Le Roi règne à Paris, malgré la mauvaise humeur persistante des chats-fourrés du Parlement. Mais la royauté française, six ans après la journée des Barricades, est encore obligée de se défendre contre une rébellion de grands seigneurs et de « petits-maîtres », de hautes et puissantes dames, qui continuent, ne pouvant plus troubler Paris, de fomenter la guerre civile en province. Le Roi songe que la ville de Bordeaux, devenue le chef-lieu d'un gouvernement insurrectionnel par les menées du prince de Conti, de sa sœur, la duchesse de Longueville, et de la dame de Calvimont, vient à peine d'ouvrir ses portes aux troupes royales, commandées par le duc de Vendôme et le duc de Candale... La Bibliothèque conserve en son département des manuscrits les papiers de Pierre Lenet, procureur général au parlement de Dijon, homme de confiance du prince de Condé, importante liasse de lettres autographes, d'où il résulte qu'au moment du sacre de Louis XIV le grand Condé, le vainqueur de Lens et de Rocroi, passé au service de Philippe IV, roi d'Espagne, s'occupe, dans les Pays-Bas, à pré-

parer, avec Charles IV, duc de Lorraine, avec Léopold-Guillaume, archiduc d'Autriche, avec le comte de Fuensaldagne et don Hernando de Garcies, l'invasion de la France (1). Turenne, Fabert, Castelnau, La Ferté, Navailles, Montpezat, Hocquincourt, défendent la frontière à Stenay, à Sainte-Menehould, à Sedan, à la Bassée, à Béthune, au Quesnoy, au Mont-Saint-Éloi. Les mousquetaires et les chevau-légers qui ont servi d'escorte au Roi très chrétien dans son voyage de Paris à Reims sont détachés des troupes combattantes. En sortant de la cathédrale, Louis XIV ira rejoindre aux armées, entre la Marne et l'Escaut, sur la Somme, entre Sambre-et-Meuse, aux passages où la France est toujours attaquée, ses lieutenants généraux en campagne. Les trompettes triomphales qui réveillent les échos des voûtes gothiques vont bientôt sonner le boute-selle pour un départ en fanfare. Les vedettes surveillent l'horizon. On se bat dans les Flandres, en Picardie, dans les Ardennes, en Artois, sur les côtes de Meuse et dans l'Argonne. Arras, « un des boulevards de la France », est menacé par l'ennemi. La ville de Valenciennes est occupée par l'armée d'Espagne, sous le commandement de don Juan d'Autriche et du marquis de Caracena. L'ennemi s'efforce, par ses agents à Londres, d'obtenir de Cromwell, le concours de la marine anglaise, pour le blocus de nos ports. Déchirée, à l'intérieur, par les luttes des partis contraires, la France est menacée de démembrement par l'ennemi de l'extérieur. La cérémonie du sacre est une éclatante réponse à ceux qui prétendent qu'il n'y a plus de roi en France. Il y en a un, et qui, selon les termes mémorables de son testament politique, saura « faire son métier ».

Lorsque, de ce point de départ, on suit les bons imagiers du XVIIe siècle dans les résidences royales de l'Ile-de-France, aux Tuileries, au Louvre, à Versailles, à Fontainebleau, à Marly, à Saint-Germain, à Compiègne, Israël Silvestre dans les *Plaisirs de l'île enchantée*, Le Pautre à la *Représentation d'Alceste dans la cour de marbre*, Pierre Drevet dans la *Manière de montrer les jardins de Versailles*, Sébastien Le Clerc dans la *Galerie des Glaces*, on mesure le chemin parcouru, l'œuvre accomplie, les dangers évités, le succès des grandes entreprises conçues après réflexion, conduites avec méthode, encouragées, dans les diffi-

(1) *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, tome VI.

cultés d'un constant labeur, par un profond sentiment des intérêts du pays.

Au delà des fêtes élégantes et des divertissements ingénieux où brille, conformément aux goûts d'une nation instinctivement sociable, la façade de l'édifice reconstruit sur de fortes assises, on aperçoit l'effort permanent d'un prodigieux labeur. On s'arrête, parmi les magnificences monumentales de ce décor, devant des figures méditatives de grands savants, de grands poètes, de grands capitaines, de grands ministres. Il y a, entre tous ces personnages, isolés ou groupés par l'art sincère de Jean Morin, de Claude Mellan, de Charles Simonneau, de Gérard Edelinck, il y a une sorte d'égalité magnifique dans la grandeur. Si ces grands serviteurs de la France sont là, c'est qu'ils ont été choisis, nommés par un souverain capable de discerner leur mérite, de soutenir leur bonne volonté, de récompenser leur zèle. Cette réussite dans le choix des hommes est la principale vertu des chefs d'État. C'est la marque distinctive d'un grand roi.

Si l'on étudie en détail, et conformément aux premiers principes du *Discours de la Méthode*, en allant du connu à l'inconnu et des cas particuliers aux idées générales, l'Exposition du siècle de Louis XIV, on observe un redressement qui s'est produit presque aussitôt après les cruelles épreuves d'une longue guerre, un équilibre vite retrouvé après le risque des pires catastrophes, la stabilisation du cours de la livre, une péréquation satisfaisante dans le prix des denrées, notamment de 1670 à 1705, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'examen du livre de comptes des fournisseurs chargés d'approvisionner la cour et la ville, — enfin un sérieux effort d'assainissement monétaire, attesté par la frappe des monnaies dont la Bibliothèque nationale expose dans ses médailliers une collection aussi admirée par les artistes qu'instructive pour les financiers.

On ne saurait terminer cette promenade à travers un grand siècle sans remercier M. l'administrateur général et MM. les conservateurs de la Bibliothèque pour l'extrême obligeance de leur accueil, et pour la courtoise complaisance avec laquelle leur érudition sait venir au secours des curiosités quelquefois déconcertées et tâtonnantes devant la prodigalité de leurs dons bénévoles et la profusion de leurs précieux trésors. Cette courtoisie est de tradition dans l'illustre maison de la rue de Riche-

lieu. Un de ceux qui l'ont administrée avec le plus de dévouement ingénieux et d'heureuse longévité, l'abbé Jean-Paul Bignon, l'un des Quarante de l'Académie française, recevait un jour la lettre suivante :

Monsieur,

Je vous supplie de vouloir bien avoir la bonté de me permettre d'emprunter à la Bibliothèque du Roi quelques livres anglais que je ne pourrais pas trouver ailleurs. J'en donnerai mon reçu, et je ne manquerai pas de vous les rapporter dans un mois. J'ose vous demander cette grâce, monsieur, d'autant plus librement que je sais que vous avez passé votre vie à en accorder aux gens de lettres. Votre réputation autorise la liberté que je prends. Je passerai dans quelques jours à la Bibliothèque et, si vous voulez bien, monsieur, m'y faire donner vos ordres, j'en profiterai avec la reconnaissance que vous doivent les hommes qui pensent.

Je suis avec bien du respect,

Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Si ce célèbre et scrupuleux client de la Bibliothèque revenait au monde, il ne manquerait pas de retourner rue de Richelieu, pour avoir le plaisir de vérifier ses jugements sur le XVII[e] siècle. Il disait, en parlant de Louis XIV à milord Hervey, garde des sceaux d'Angleterre : « Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple... Louis XIV songeait à tout... Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait... Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument... » C'est pourquoi le studieux correspondant de l'abbé Bignon a écrit *le Siècle de Louis XIV*.

GASTON DESCHAMPS.

PAGES DE GLOIRE AU MAROC

IV [1]

LA RÉDUCTION DE LA « TACHE DE TAZA »

La réduction de la *Grande Tache de Taza* restera célèbre dans nos fastes militaires du Maroc.

Les opérations de 1923 avaient réduit les dimensions de la *Tache de Taza* sans parvenir à l'effacer. Elles avaient isolé le massif du Tichchoukt de la Grande Tache, permettant ainsi d'aborder, dans l'avenir, les deux problèmes séparément. En 1926, le haut-commandement décida d'opérer la réduction du Tichchoukt, ce qui fut fait très rapidement le 26 juin par la division Vernois. Restait la Grande Tache.

Refoulés par les progrès de notre occupation, les Chleuhs qui y habitent, dressaient contre nous une opposition farouche. Expulsés de leurs douars par notre avance, certains d'entre eux, tels les Marmouchas, n'ont pas craint, pendant trois années, de vivre dans les ravins, dans les bois, supportant les froids glacials du Moyen-Atlas plutôt que de se rendre. Se ravitaillant par des *djouch* répétés, ces dissidents, qui comptaient jusqu'à 3000 fusils, nous obligeaient à maintenir, sur leur front, non seulement un effectif de 8 bataillons, mais un grand nombre de partisans armés. Pour la plupart, ces derniers n'avaient fait leur soumission que depuis peu de temps. Les laisser voisiner avec les dissidents n'était pas pour nous sans danger. Nous en fîmes l'expérience au cours de l'été 1925.

L'instruction personnelle et alors secrète (n° 10 du 28 juin

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er juillet et 15 septembre 1926.

1926) rédigée par le général Dufieux et complétant les directives du commandement supérieur confia la réduction de la Grande Tache à trois unités : la division du général Vernois (14 bataillons), la division du général Dosse (14 bataillons), le groupement du général Freydenberg (10 bataillons). Des détachements plus légers devaient, dans le même temps, compléter l'encerclement des dissidents, les empêcher de s'échapper de la nasse que nous leur tendions.

Dans ces hautes montagnes où la neige commence à tomber dès octobre et ne fond qu'en avril, la seule saison favorable aux opérations militaires est le début de l'été. Étant donné les opérations militaires contre le Riff, nous ne pûmes passer à la réduction de la Grande Tache que dans la première quinzaine de juillet. « Il faisait admirablement beau, dit un officier; cependant, du 7 au 10, de violents orages de grêle éclatèrent. Ces orages retardèrent le début des opérations. »

***

Groupement Freydenberg. — Les forces du général Freydenberg se composaient de deux groupes. Le principal était placé sous les ordres du général lui-même, dont le poste de commandement se trouvait à Tilmirat. L'autre était dirigé par le lieutenant-colonel Cauvin et se trouvait dans la région d'Ahermoumou, terminus d'une voie de « soixante » et qui fut, au cours des opérations, un point de ravitaillement important. Le groupe du lieutenant-colonel Cauvin eut à sa charge le ravitaillement de la base d'Aouja, où le groupement Freydenberg et la disivion Dosse devaient se réunir.

La première difficulté pour le groupement Freydenberg fut d'assurer ses débouchés.

Quand on est à Tilmirat, on voit se dresser devant soi une chaîne puissante que coupe un canyon étroit et profond qui n'est pas à plus de quatre kilomètres. Des caroubiers aux grosses branches tordues, des lentisques aux dures petites feuilles toujours vertes habillent, par places, les pentes. Les euphorbes y dressent leurs pointes venimeuses. Pour les amateurs de pittoresque, la Grande Chaîne, la Grande Crête, ainsi que l'ont baptisée nos soldats, abonde en sites d'une beauté sauvage et grandiose.

Formant l'ossature du Moyen-Atlas dans son extrémité nord,

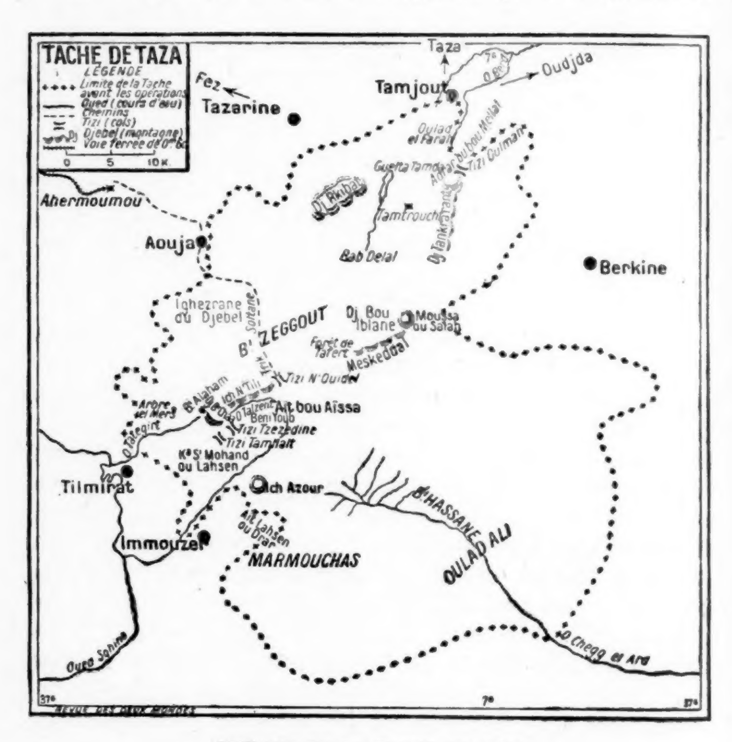
la Grande Chaîne est orientée du nord-est au sud-ouest. Elle sépare les eaux du bassin méditerranéen des eaux du bassin atlantique. Opposant les vallées les unes aux autres, elle offre des sommets dont l'altitude dépasse 3 000 mètres. Le plus élevé est le Moussa ou Salah. Il a sa légende que content les Chleuhs. Au temps du grand sultan, Moulay-Ismaïl, un roghi, Moussa ou Salah, était parvenu à entraîner des tribus à la révolte. Vaincu, capturé par les harkas chérifiennes, Moussa ou Salah fut condamné à mort. Quel sentiment de pitié anima soudain ceux qui allaient l'exécuter ? Ils lui demandèrent s'il ne désirait rien. Le roghi réfléchit et pria qu'on le laissât voir son cheval de combat. On le lui amena. C'était une bête à la robe noire avec une tache blanche sur le front. Le roghi s'approcha comme pour le baiser. Puis, d'un mouvement rapide, il sauta dessus, le pressa des talons. La bête prit son élan. En quelques bonds prodigieux, elle disparut et mit son cavalier hors d'atteinte. Elle l'avait porté jusqu'au sommet le plus haut du Moyen-Atlas qui, depuis, s'appelle le Moussa ou Salah.

La colonne Freydenberg quitte Tilmirat le 11 juillet. Dès le premier jour, se vérifient les prévisions des « vieux Marocains », les moins pessimistes. La campagne sera dure, plus dure qu'aucune de celles qui ont précédé. Le terrain est effroyable. Un terrain pour combats de géants; « un chaos », disent nos soldats. Point de chemins, à peine quelques pistes ou, plus exactement, des sentiers de chèvre. Partout des blocs rocheux, des blocs de couleur grise qui s'entassent, se superposent. Pour passer, il faut les contourner. Un homme à cheval met une heure pour faire deux kilomètres. Chaque marche est une ascension épuisante. Elle nécessite de nos soldats des efforts prodigieux. Pliés sous le « barda », ils cheminent sous un soleil de feu, au cours d'un été dont la chaleur excessive fut exceptionnelle. Leurs pieds sont meurtris par les rocs. Au bout de quatre jours, leurs souliers sont usés. L'altitude les déprime, diminue leurs forces. Par surcroît, l'adversaire auquel ils ont affaire, est acharné, renforcé de tout ce que le Maroc recèle encore d'aventuriers, de coupeurs de route, de déserteurs sachant qu'ils n'ont rien à attendre d'une soumission.

Point de science militaire, point de tactique dans la façon d'opérer des Chleuhs : ils se battent pour tuer « du chrétien » et faire du butin. Cachés derrière les rochers, tendant des embus-

cades auxquelles le pays se prête, ils sont de merveilleux tireurs. Les déserteurs qui se sont réfugiés dans leurs douars y ont formé, d'accord avec les caïds, des sociétés de tir. N'est réputé bon tireur que celui qui peut percer une feuille d'olivier à trente mètres. Ajoutons que des chefs comme un Si-Raho, un Belquacem excitent leur fanatisme.

Le 12 juillet, la colonne Freydenberg est à Koudia-si-



LIMITES DE LA TACHE DE TAZA

Mohand-ou-Lahsen, seule position, a-t-il semblé, où elle puisse avoir des vues, spécialement pour l'artillerie lourde, sur la cuvette des Beni-Alaham du Djebel. La montagne est fertile en surprises. Une fois parvenus au sommet de Koudia-si-Mohand-ou-Lahsen, les « Freydenberg » constatent que la vue y est limitée. Montant vers le ciel, d'autres crêtes forment

écran. Nécessité s'impose d'occuper les bords de la cuvette. L'occupation se fait le 12 juillet en deux points : l'Arbre d'El Mers et le Tizi Tamllatt (1). L'artillerie doit être mise en place pour le 13, au soir. Hisser des canons à travers le chaos des blocs monstrueux, dont la différence de niveau est en moyenne de 1,50 à 2 mètres, semble une entreprise impossible.

Ce mot-là n'est pas français. Les travaux d'une piste commencent immédiatement. On y travaille sans répit. On s'efforce d'y monter quatre canons de 155 : or, un canon de 155 court ne pèse pas moins de 3600 kilos. A chaque pièce, on attelle dix-huit chevaux. Sous les coups de fouet et les cris des conducteurs, les bêtes tirent jusqu'à l'épuisement toute une matinée. Plusieurs meurent dans les traits. Alors, on fait appel au courage, à la bonne volonté d'un bataillon de légionnaires. A ceux-ci, on le sait, aucun effort, même surhumain, n'a jamais été demandé en vain. Les hommes s'empressent d'obéir ; pourtant ce même jour, ils se sont levés à trois heures du matin, leurs membres sont rompus par l'escalade dans la montagne et les combats soutenus. N'importe. Les mains crispées aux cordes, les paumes arrachées par le frottement, exténués par la chaleur, tout l'après-midi, ils halent les pièces. Le soir va venir et le but est loin d'être atteint. Devant la nécessité, on tente d'utiliser les chars de combat. Semblables à des mastodontes, les tanks sont amenés. Par des prodiges d'une adresse qui tient du fantastique, leurs conducteurs parviennent à hisser les canons sur des pentes qui atteignent jusqu'à 60 pour 100 (2).

A la nuit tombée, deux pièces sont mises en batterie près du Tizi-Tzezedine.

La journée du lendemain, 14 juillet, est le jour choisi dans la pensée des chefs : le jour J. La mission du général Freydenberg est de gagner le Tizi N'Ouidel, puis, en fin de journée, d'assurer la liaison avec la 1re division marocaine, dans la vallée du Talzent vers les Aït-bou-Aïssa. Au début, tout marche admirablement. La colonne Lugand se porte en avant à quatre heures trente. Les pentes de la montagne sont couvertes de cèdres. Pas un souffle d'air sous l'ombre épaisse. Une chaleur de four couve sous le feuillage. Nos hommes avancent silencieusement et en peinant. La sueur ruisselle sur leur corps.

(1) Rappelons que *tizi* signifie col.

(2) C'est à la compagnie du capitaine Moyat que revient cet honneur.

A neuf heures trente, la crête de l'Ich N'tili est occupée; mais, bientôt, la résistance de l'ennemi devient sérieuse. Un combat acharné s'engage sur les pentes est du djebel Beni-Chaa où l'ennemi contre-attaque violemment nos divisions : « Nous ne recevions pas d'obus, mais j'ai vu, alors, la mort de plus près et cent fois que dans la guerre contre les Allemands », dira l'un des nôtres.

Selon l'habitude des Chleuhs, les femmes et les enfants par-



DIRECTION DES ATTAQUES

ticipent au combat. Tandis que les hommes font le coup de feu, les femmes les ravitaillent en munitions et les enfants, sur nos soldats, font rouler des blocs énormes. Les balles ricochent contre les rochers. Les blessés tombent dans des failles profondes d'où l'on ne parvient à les tirer qu'avec des efforts inouïs, parfois à l'aide de cordes. Trop éprouvé pour continuer d'avancer, le détachement s'arrête et se retranche sans cesser d'être en butte aux attaques des dissidents. Des deux côtés, les pertes

sont sérieuses. Celles de l'ennemi sont très lourdes, comme en témoignent les nombreux cadavres laissés sur le terrain.

Toutefois, dans son ensemble, la progression de nos divers détachements s'effectue normalement jusqu'à la hauteur du point où la piste qui monte du Tizi N'Ouidel se détache de la piste de la vallée. A ce moment, — il est dix heures du matin, — deux comptes rendus d'avion signalent que le Tizi N'Ouidel est occupé par nos troupes. Ce renseignement était faux. On le reconnut plus tard. Les aviateurs avaient été trompés par la brume si fréquente dans ces hautes altitudes.

Au moment où les nôtres arrivent sur la crête rocheuse, ils sont reçus à coups de fusil par quelques dissidents embusqués derrière les rochers. Le terrain est extraordinairement difficile. Le sol, littéralement, est hérissé d'aiguilles rocheuses, à tel point que, dans la soirée du 16, quand nos soldats camperont au col, ils préféreront rester debout toute la nuit plutôt que de s'étendre : « autant aurait valu se coucher sur une planche garnie de clous », dira l'un.

De part et d'autre, les pentes abruptes dessinent des sortes de peignes. Impossible à l'artillerie d'apporter une aide efficace à l'infanterie. Au prix de mille efforts, un canon de 75 sur mulet peut, cependant, être hissé à proximité de la ligne. L'infanterie supporte des assauts répétés : contre-attaques sur contre-attaques; contre-attaques furieuses à la grenade et au couteau. Par deux fois, la gauche de la ligne cède sous les coups de l'adversaire; par deux fois, elle reprend ses positions. Magnifique héroïsme où les légionnaires s'élancent à la baïonnette, entraînés par la sonnerie de la charge et leur légendaire refrain :

Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin, voilà du boudin,
Pour les Alsaciens, les Suisses, les Lorrains... (1).

Cependant, la situation est critique. Un incident malheureux contribue à l'aggraver. Dans le bataillon de la Légion, un obus J. D. (2) éclate à la sortie du mortier. Tués ou blessés, tous les servants sont par terre : près de vingt hommes. Le chef de bataillon commandant le 15e tirailleurs algériens, qui

(1) Naguère, la plupart des Légionnaires étaient Alsaciens, Suisses et Lorrains.
(2) Du nom de l'inventeur Jouhandeaux-Deslandes. C'est l'obusier portatif des bataillons d'infanterie.

est à proximité, est atteint. Dans le même temps, le commandant Le Roch du 1er Étranger est tué d'une balle derrière l'oreille au moment où, debout, il inspectait le terrain avec ses jumelles. Les deux bataillons sont privés de leur chef.

Malgré la bravoure de ses officiers et de ses cadres qui sont presque tous mis hors de combat, le bataillon de gauche (4e, 15e tirailleurs) n'arrive pas à s'emparer de la crête qui domine le Tizi N'Ouidel. Les dissidents tirent sans arrêt. Ils sont nombreux. Refoulés par les divisions Vernois et Dosse, de partout ils refluent vers le Tizi-N'Ouidel qu'ils pensaient trouver libre, afin de gagner le Sud pour s'y réfugier. Ils se heurtent aux « Freydenberg », dont le groupement, beaucoup moins homogène que celui des deux autres divisions, s'est trouvé, ce jour-là, supporter la plus grande partie de l'effort.

Sous le feu de l'ennemi auquel, en raison de la configuration du terrain, les nôtres ne peuvent répondre, le bataillon de la Légion commence à se replier. A ce moment, vers midi, le caporal-clairon Hoffmann obéit à l'ordre qu'il reçoit d'un des officiers et sonne la charge. Grâce à l'impulsion donnée par le lieutenant Blaise qui se fait tuer, le bataillon reprend la position sur laquelle il parvient à se maintenir environ vingt minutes.

Une seconde fois, il se replie sous une contre-attaque, laissant complètement à découvert le bataillon qui est à sa droite et qui est, à ce moment, contre-attaqué lui-même. Le sergent Dillmann, voyant son chef de section blessé et se rendant compte de la gravité de la situation, électrise ses légionnaires aux cris de : « Vive la France! Vive la Légion! » Malgré les pertes, par deux fois il entraîne ses hommes à l'assaut de l'ennemi. Sur les positions reconquises, les nôtres parviennent encore à se maintenir pendant une demi-heure; mais entourés presque de partout et manquant de munitions, ils doivent se replier vers l'oued Talzent; descente abrupte, à pic, sous les balles qui pleuvent et au cours de laquelle le lieutenant Chavarot qui commandait la compagnie-mitrailleuse est blessé mortellement à l'artère fémorale.

Ce n'est qu'au fond de l'oued que l'ordre peut être rétabli, grâce à l'intervention personnelle du général Freydenberg et à l'initiative héroïque du médecin-major de 1re classe, Dartigolles. Son ambulance installée à proximité de la ligne de feu

assurait les soins aux blessés, lorsque le mouvement de flux et de reflux dont nous venons de parler se produisit dans les lignes des légionnaires.

Voyant son ambulance menacée, le docteur Dartigolles réunit ses infirmiers et, avec leur aide, rapidement, organisa, sur une petite crête située en avant, un point de résistance. Trois fois, il fait riposter aux dissidents qui, du haut des crêtes, tirent sur nos blessés. Il est partout à la fois. Il combat sur la murette du retranchement, il redescend pour hâter l'enlèvement des blessés, il fait charger le matériel, débâter les mulets tués, en rebâter d'autres. Les blessés évacués à bras, à cheval, sur des fusils, il entraîne encore ses infirmiers sous une pluie de balles qui fait des victimes et veille à ce que tout le matériel déployé soit ramené au bivouac. Le dernier de tous il s'apprête à quitter le terrain de combat; mais un mulet porteur de deux blessés tombe tué par une balle; le docteur Dartigolles rebâte et recharge lui-même un autre mulet, sans souci des balles qui l'assaillent et de l'ennemi qui avance... On peut dire, sans exagérer, qu'au combat du Tizi N'Ouidel, le docteur Dartigolles a contribué à rétablir une situation compromise (1).

Au cours de cette journée du 14 juillet, l'adversaire avait subi des pertes considérables et, dès le 16, une partie des tribus Ighezrane : les Beni-Alaham et les Beni-Youb, jusque-là indomptés, viennent faire leur soumission.

Le lendemain, 15, la progression est reprise sur la crête rocheuse de l'Ich N'tili, en direction du Tizi N'Ouidel. Aux difficultés d'un terrain atroce, s'ajoutent les ruses de l'ennemi. Les déserteurs qui combattent avec les Chleuhs ont revêtu leurs anciens uniformes et disposent sur le sol des panneaux carrés pour tromper l'aviation. A nos efforts pour avancer ils opposent une résistance farouche, mais vers la fin de la journée, le groupe Caillet réussit à occuper la corne rocheuse située à 1 500 mètres à l'ouest du Tizi N'Ouidel.

Nos soldats reprennent pied sur le terrain qu'ils avaient dû abandonner la veille. Les musettes, les cartouchières, les chéchias, les bidons demeurés sur le sol disent la furie du combat, ainsi, hélas, que les corps des morts gonflés par la chaleur. L'un d'eux est reconnu tout de suite : celui du lieutenant De

(1) Le médecin-major Dartigolles était déjà titulaire de onze citations.

Goutte. Auprès de lui, il a posé une de ses cartes de visite. Sur cette carte, avant de mourir, il a, d'un esprit calme, rédigé ses dernières volontés : legs à sa mère, à sa compagnie, à son ordonnance. Il a pensé à tous.

Le lendemain (16 juillet), le détachement Freydenberg entreprend la descente sur le revers nord de la Grande Chaîne. Descente périlleuse. Chaque glissade peut être mortelle. Les roches cyclopéennes qu'il faut contourner font penser, dans leur chaos, aux brise-lames entassés le long des jetées. « Soudain, vers dix heures, dira un officier d'ordonnance, dans un cadre grandiose de cèdres et de rochers, le général Freydenberg voit venir à lui Si-Raho en personne, Si-Raho, notre adversaire de la première heure, qu'aucun échec n'a découragé. Hier encore, irréconciliable, convaincu à présent de notre force. Une émotion étreint tous les assistants : le sacrifice de nos morts n'a pas été vain. »

Si-Raho-ben-Mimoune est une des grandes et, pour dire le vrai, une des nobles figures de l'insoumission. Jamais il n'a voulu pactiser avec nous. Depuis 1913, date où nous sommes arrivés devant Anosseur, son pays d'origine, celui où il a les tombeaux de sa famille, il n'a pas cessé de se retirer devant nos troupes. En cette matinée de 16 juillet, pour le voir, les officiers se pressent. Ce grand gaillard barbu, au poil étonnamment noir pour son âge, — il n'a pas moins de soixante ans, — au nez robuste, aux yeux fortement encavés et d'aspect crasseux, n'a rien d'un guerrier. Aussi bien, est-ce un marabout. Lui-même dira au général Freydenberg : « Je n'ai eu sur les miens qu'une influence religieuse. Aux croyants, j'ai rappelé les préceptes du Coran qui ordonnent la guerre contre les infidèles. Toutes les fois qu'il y a eu un coup contre vous, j'y étais, je le reconnais; mais je n'ai rien organisé; je n'ai jamais tenu un fusil... » De ce qu'il est marabout, ce serait une erreur de se le représenter comme un illuminé, un inspiré. Il a la *baraka*, mais c'est un bon vivant. D'humeur joviale, riant facilement et découvrant alors une denture intacte, étincelante. Lors de notre arrivée au Maroc, Si-Raho était riche. Il possédait cinq chevaux, soixante mulets, sept troupeaux de nombreux moutons. Sa fortune, il la mit au service de sa cause. Quand il fit sa soumission, il était ruiné. Une noble figure, je le répète.

La soumission de Si-Raho faite, le mouvement en avant de nos troupes continue. Pour descendre vers Aouja où s'ouvre la plaine, et qui est l'objectif final du groupement Freydenberg, un seul itinéraire s'offre : celui du Trik-Soltane.

Les Trik-Soltane sont des pistes de l'ancien Maghzen. Elles étaient alors très fréquentées. Afin d'y assurer la sécurité des voyageurs, le sultan les faisait garder par des tribus qui, en principe, étaient arabes et s'opposaient aux tentatives de pillage des Chleuhs. De distance en distance, les Trik-Soltane présentaient des sortes de caravansérails appelés *N'zalla*. Les N'zalla étaient, en général, concédés à des Chorfas qui en tiraient des revenus importants, car, la nuit venue, les voyageurs étaient bien obligés de s'y arrêter avec leur monture. Encaissé entre deux hautes falaises, tantôt à flanc de coteau, tantôt dominant d'effroyables ravins, le Trik-Soltane qui descend du Tizi N'Ouidel est si étroit, — à peine 50 centimètres, — que l'écoulement des troupes ne pourrait s'y faire qu'avec une extrême lenteur. On utilise des ravins rocheux qui le coupent. Par des combats acharnés et qui vont jusqu'au corps-à-corps, les Chleuhs essayent de nous barrer passage. La chaleur est accablante. L'eau fait défaut.

A ce moment, aidé par la division Dosse, le général Freydenberg peut pousser sa marche en avant. Le 18 juillet, à cinq heures du matin, la colonne entame le pays Ighezrane. L'écoulement des approvisionnements, des blessés se continue par le Trik-Soltane. On va à la queue leu-leu. Pendant trente-six heures, le long cheminement se déroule vers la plaine ; l'évacuation des blessés à elle seule dure deux heures. Quelle que soit la région de la Tache où nos troupes se sont battues, le transport des blessés a toujours constitué pour ceux-ci un dur calvaire. Les ambulances se trouvaient à dix-huit et vingt kilomètres du front. Selon leur état, les blessés étaient chargés sur une litière ou dans un cacolet. Un mulet les portait. Or, s'il était déjà difficile pour un homme de se glisser entre les blocs monstrueux dont les pentes montagneuses du Moyen-Atlas sont encombrées, qu'était-ce pour un mulet portant une charge de cent à cent cinquante kilos ! Il avançait, heurtant les cacolets aux parois rocheuses. Le choc arrachait un cri de douleur aux blessés. Pis encore. Trop souvent, le mulet, perdant pied, glissait dans le ravin. On a cité le cas du lieutenant Widerspach-

Thor, qui est tombé dix fois au cours de son évacuation. Ce cas n'est pas exceptionnel. Ces souffrances, il nous faut les connaître, afin que notre gratitude aille vers ceux qui les ont endurées pour la gloire du pays.

Le 19 juillet, le coup définitif est porté contre les Ighezrane. Dès l'aube, entre quatre heures quinze et quatre heures trente, le 66e Marocains, sous les ordres du lieutenant-colonel Le Brun, et le 61e Marocains, commandé par le colonel Lugand, gagnent les pentes d'un plateau qu'il leur a été ordonné d'occuper (cote 1782). « A cinq heures dix, le général Dufieux, stupéfait d'un telle rapidité, voit s'élever dans l'air les fusées indiquant que l'objectif est atteint.

« A peine arrivé sur le plateau, le 66e est aussitôt contre-attaqué. C'est la règle avec les Chleuhs. Ils attendent le moment où les troupes s'occupent de creuser les retranchements pour s'élancer sur elles; ils escomptent, en leur faveur, la fatigue qui pèse alors sur nos hommes, et la période de détente qui suit tout rude effort.

« Par trois fois, les tirailleurs marocains se dégagent à la baïonnette; un chef de bataillon, Croizet, est tué d'une balle en plein cœur. Le 66e tient bon. La contre-attaque est enrayée. ... Enfin, à midi, au col 1604 se trouvent réunis, dit un officier d'état-major, les éléments du détachement Freydenberg et de la division Dosse. Il se réalise là une des « jonctions » les plus émouvantes qui se soient effectuées au Maroc. Le général Dufieux, les généraux Dosse et Freydenberg se rencontrent en ce point désormais historique du Maroc central. »

***

La division Vernois. — Se gardant elle-même sur sa droite, et couverte à sa gauche par le détachement Freydenberg qui remontait la vallée du Tafegirt, la division du général Vernois eut pour mission principale de nettoyer toute la partie sud-est de la « tache » et d'atteindre le plateau du Mesquedal.

Étant donné les conditions de la guerre au Maroc et la situation qu'occupait la division Vernois à Immouzer, son point de départ, un piton, celui de l'Ich-Azour, offrait une position de batteries idéale d'où toute l'artillerie pouvait battre la région et appuyer au jour J, la progression des colonnes.

Le jour J étant fixé au 14 juillet, le général Vernois

décida de faire occuper par surprise, dans la nuit du 6 au 7, le point culminant de l'Ich-Azour et d'entreprendre aussitôt la construction d'une piste permettant à l'artillerie de tous calibres l'accès du piton. L'opération est menée sous les ordres du colonel Du Mesnil. On travaille à la pioche, on fait sauter des rochers; grossièrement, on aplanit la piste. Efforts de toutes les minutes sous le feu de l'ennemi. Ardeur remarquable de la troupe et de ses cadres. Énergie indomptable du colonel Du Mesnil. Une piste de 15 kilomètres est construite. Huit jours seulement ont suffi pour la faire. Durant les journées du 11 et du 12 juillet, nos 75, nos 155, nos chars de combat sont hissés ou roulent, côtoyant les abîmes, au milieu de gorges abruptes sur des pentes rocheuses dépassant 50 pour 100.

Entre temps, et d'après les informations données par le service des renseignements, il apparaissait que la plupart des tribus de la région, dont certaines comme celle des Aït Lahsen ou Drar avaient essayé de nous tromper en jouant, pendant deux jours, la comédie de la soumission, pour se soustraire aux bombardements de l'aviation et de l'artillerie, se préparaient à une résistance acharnée.

La colonne qui subit le choc le plus âpre fut celle du colonel Prioux qui était rattachée à la première division. Le 14 juillet, selon les ordres reçus, elle était arrivée au débouché du Chegg-el-Ard, dont la gorge profonde est murée sur la rive gauche par des falaises gigantesques que coupent des ravins infranchissables pour une troupe.

La colonne Prioux se place de façon à barrer le débouché de la gorge. Le bivouac est formé, on construit la murette autour du camp. A trois heures de l'après-midi, une rafale de balles tue net le lieutenant Perrault et plusieurs légionnaires. Riposte immédiate à coups de V. B. et de mitrailleuses. L'ennemi semble avoir été touché sérieusement. Une accalmie se produit. Quelques coups de fusil éclatent seulement le soir, quand on mène les animaux à l'abreuvoir. La nuit arrive. Le colonel Prioux s'occupe de faire sa liaison avec la colonne voisine venant à sa rencontre et que commande le commandant Burnol. Pour obtenir au moins une liaison à vue, il lui faut monter sur l'une des crêtes. Avec lui, il emmène une compagnie montée du 2e Étranger, un peloton du 23e spahis et un gros détachement de partisans.

Le départ a lieu au début de la nuit, à 22 heures. La chaleur est encore si forte qu'un des combattants conte familièrement qu'il avait enlevé sa veste et gardé seulement sa gandourah. Durant toute la nuit, durant toute la journée du lendemain, jusqu'à 17 heures, la colonne ne cesse d'escalader des à-pic, de contourner des blocs énormes. Hommes et bêtes glissent, tombent, se relèvent pour retomber cinquante mètres plus loin. Les bidons emportés ont vite été vidés; à la fatigue excessive d'une ascension de dix-neuf heures, s'ajoutent les souffrances de la soif et la déception, arrivés au sommet, de ne pouvoir prendre la liaison avec le commandant Burnol dont le détachement demeure invisible et pour cause. Pressé de tous côtés par les Chleuhs, le commandant Burnol qui n'avait avec lui qu'un petit groupe avait dû reculer : « Nous n'étions pas plus de 140; les Chleuhs étaient au nombre de 500; 250 étaient armés; les autres remplaçaient au fur et à mesure ceux qui tombaient. » Au cours de la lutte soutenue par les forces du commandant Burnol, une des mitrailleuses placée sur un piton s'enraye. Elle est défendue par le lieutenant de Crousnillon. C'est un jeune Saint-Cyrien. Il a vingt-deux ans, et un mois de colonne. Ce combat est son premier combat. Grâce à ses efforts, il dégage sa pièce, mais une mitrailleuse voisine va être prise par les Chleuhs. Il s'élance avec son revolver et tombe frappé d'une balle au cou.

Dans la journée du 16, le colonel Prioux s'efforce d'entrer en communication avec le commandant Burnol. Les hommes de la compagnie montée occupent toutes les crêtes qui dominent la vallée. Le commandant Burnol les voit, s'avance assez loin dans l'espoir d'opérer sa jonction avec le colonel Prioux, puis, devant les difficultés du terrain, estimant l'entreprise impossible, il regagne son bivouac du 15.

Le 17, journée calme. Le colonel Prioux prépare ses hommes pour le lendemain où doit avoir lieu le rassemblement de sa colonne avec le groupe Burnol descendant par la rive droite du Chegg-el-Ard, tandis qu'un troisième groupe, le groupe Blanc, descendra par la rive gauche de la même rivière. Le colonel Prioux prévient de ce mouvement le commandant Ninin qui occupe le bas-fond de l'oued. Faute de liaison optique, la liaison se faisait par *rekkas* ou courriers. Le colonel Prioux, qui avait des inquiétudes sur la solidité du flanc gauche du groupe

du commandant Ninin, informe celui-ci de préparer son action pour le 18, mais d'attendre, avant de passer à l'exécution, l'arrivée d'un deuxième avis que lui apportera un rekkas. Le 17, dans la nuit, afin d'être prêt à l'aube, le commandant Ninin envoie de petits groupes pour occuper les crêtes qui barrent la vallée. Au lever du jour, des coups de fusil commencent à partir sur la gauche des crêtes. Ceux qui tirent appartiennent à la tribu des Oulad-Ali. La veille, une fraction de cette tribu s'est soumise, a demandé l'aman. L'autre fraction demeurée en dissidence a interrogé ceux qui avaient pénétré dans notre camp : « Vous avez été chez les Roumis; sont-ils nombreux? » Bien renseignés, sûrs de ne trouver que de petites forces du côté de la colonne Prioux, les Oulad-Ali se portent en masse contre elle. En quelques rafales, une quinzaine de spahis sont par terre. Voyant les nôtres flancher, les Chleuhs se précipitent. Des troupes de secours envoyées par le capitaine Baudot ne peuvent arriver à temps. Elles subissent de grosses pertes. A six heures du matin, les Oulad-Ali sont maîtres des hauteurs, tandis que nos troupes obligées de se replier reviennent au bivouac du 14, vers le fond de l'oued.

Dans des conditions aussi défavorables, la défense du camp ne tarde pas à devenir extrêmement difficile et meurtrière. Un des nôtres se laisse-t-il apercevoir derrière la murette, il est abattu. A neuf heures, une même balle tue le capitaine de Mazerat et le capitaine Baudot. Ils s'étaient dressés l'espace d'une seconde pour se passer une cigarette. Il n'y a plus, dans le camp, qu'un seul officier : le lieutenant Plantin. Il est tué vers une heure. Privés de chefs, cernés de tous côtés par les Chleuhs, les nôtres se replient, emportant les blessés. A peine sont-ils hors de portée, les pillards se précipitent dans le camp et y font un abondant butin. Un tel acte demandait un châtiment ; pour faire sentir aux Oulad-Ali le poids de notre force et obtenir la soumission des Beni-Hassane, leurs voisins, une affaire importante est montée. Son exécution est confiée à la colonne Jiouannetaud.

Le 19, nos troupes ont repris les crêtes dominant le Chegg-el-Ard. Les pertes des Chleuhs sont sévères. Vision des temps barbares, on les aperçoit qui se replient à flanc de coteau. Tout se pousse, les femmes, les enfants, les hommes à demi nus, les troupeaux, et, par-dessus les têtes, sur des brancards faits de

deux branches, passent les morts couverts de leur burnous ensanglanté.

Au cours des journées suivantes, la brigade Jiouannetaud descend sur le Chegg-el-Ard, tandis que l'artillerie de la colonne prend sous son feu tous les Ksour des Beni-Hassane et quelques-uns de ceux des Oulad-Ali.

Cette manœuvre est décisive. Les Oulad-Ali demandent l'aman. Leurs propositions sont apportées un soir (23 juillet). Deux femmes, deux de ces hideuses vieilles comme on n'en voit qu'en pays d'Islam, sont chargées de la mission. Par elles, les tribus espèrent obtenir de meilleures conditions.

Le lendemain, les notables des Oulad-Ali viennent de bonne heure. Outre la restitution du butin enlevé à la colonne Prioux, les Oulad-Ali devront livrer leurs armes et réoccuper leurs douars avec leurs troupeaux et toutes leurs richesses.

On amène un taureau. L'instant est toujours solennel. Un couteau tranche la gorge de la bête qui s'effondre. C'est l'acte de soumission : la *targuibah*. Les adversaires de la veille nous promettent fidélité et soumission.

***

La division Dosse. — Ayant eu affaire à des tribus moins compactes que celles du sud, la division Dosse put opérer sa progression d'une manière plus facile que ne l'avait fait le groupement Freydenberg.

Dès le 8 juillet et tandis que le gros de la division demeurait sous les ordres du général Dosse, la brigade Calais se portait par le couloir de Berkine dans la direction du Mesquedal où, à cause des pâturages assez abondants qui s'y trouvent, l'on pensait capturer, avec leurs troupeaux, les dissidents refoulés par la division Vernois, et faire sa liaison avec la même division. La brigade Calais remplit son objectif sans difficulté. Après avoir occupé le Mesquedal, elle réduit les tribus des environs. Dès le 12, elle reçoit la soumission du célèbre Sidi-Mohand-ou-Belquacem Azeroual.

Né vers 1875, Belquacem est un chérif drissite hassanien. Affilié à la Zaouïa des Derkaoua dont il fut d'ailleurs le chef ou *moqqadem*, il nous a toujours été profondément hostile. Habile à louvoyer, à nager entre deux eaux, à ménager ses intérêts et, en cela bien différent de Si-Raho, Belquacem n'a

pas cessé, pendant des années, d'essayer de nous donner le change sur ses véritables sentiments. Conserver son ascendant religieux sur les tribus qu'il entraînait au combat ; mais, en même temps, ne pas se brouiller avec le Maghzen, au cas où il serait acculé à la soumission : telle fut sa constante politique.

L'affaire de la brigade Calais fut simple. Il n'en alla pas tout à fait de même pour le gros de la division demeurée avec le général Dosse.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet, celui-ci quitte sa base de Tamjout pour prendre pied sur un plateau d'où il pourra monter à l'Adrar-bou-Mellal. Comme son nom l'indique, ce sommet est couvert de neiges une partie de l'année : l'Adrar-bou-Mellal, en berbère, c'est le « Père Blanc ».

Ainsi que son voisin, le massif du Rkibat, l'Adrar-bou-Mellal était considéré comme le foyer de la dissidence des Oulad-el-Farah. Ce massif est une véritable muraille d'un jaune ocreux, coupée d'une grande brèche qui termine le bassin fermé de la Guelta Tamda, curieuse vallée où s'étend un chapelet de lacs étroits offrant plus de trois kilomètres de longueur. Quand vient l'été, ces lacs s'assèchent. Tout le fond de la vallée se couvre, en quelques mois, de verdoyantes cultures. Sur les parois abruptes qui l'encaissent, les Chleuhs ont établi quelques-uns de leurs douars; les forêts de cèdres les abritent des froids hivernaux; sur leurs étroites terrasses bien irriguées, ils parviennent à faire croître l'orge, le figuier et même un peu de vigne. Ces rudes montagnards sont de bons travailleurs. « Espérer monter au sommet de l'Adrar-bou-Mellal, sans casse, écrit un officier, il n'y fallait pas songer. » Le général Dosse décida que la tentative aurait lieu la nuit. Le 11, vers une heure du matin, nos colonnes s'ébranlent. Les Chleuhs, d'habitude si exactement et si vite renseignés sans que nous puissions savoir comment, — télégraphie du bled, disent les officiers, en plaisantant, — cette fois, ne soupçonnent rien de notre mouvement.

A sept heures du matin, nos bataillons occupent, non seulement le sommet de l'Adrar-bou-Mellal, mais les pentes sud de la montagne où ils arrivent à temps pour empêcher les dissidents de refouler nos partisans, violemment contre-attaqués. De l'Adrar-bou-Mellal, la vue s'étend, merveilleuse. Qui tient le capuchon du « Père Blanc » domine la région. Aucun

mouvement ne peut lui échapper. Le 11, dans la soirée, nos officiers, postés sur le Bou-Mellal, aperçoivent, sur un des plateaux en vis-à-vis, un alignement, un rassemblement comme de troupeaux. Ils prennent leurs jumelles. Ce qu'on croyait être des moutons sont des hommes, des dissidents qui se groupent, puis s'enfoncent dans la nuit. Plus tard, leurs chefs diront aux nôtres : « Nous ne pensions pas que vous parviendriez jamais à l'Adrar-bou-Mellal. Quand nous vous y avons vu, nous avons eu la sensation d'un coup de bâton derrière la tête; nous sommes partis vers le sud. »

L'Adrar-bou-Mellal occupé, le général Dosse décide de continuer sa marche en avant, de passer sur le plateau même d'un vaste compartiment voisin : le Tankrarant. Pour y parvenir, il faut franchir l'oued Berd, qui gronde et écume sur les rochers dans une faille d'une profondeur impressionnante. Point de sentier. Du Tizi-Oulmou, d'où partent nos troupes, la descente apparaît comme quelque chose de fantastique : 800 mètres, sur une paroi encombrée d'éboulis, de blocs.

La colonne s'ébranle, général en tête. Tous vont à pied. Les chevaux sont tenus en main; malgré cette précaution, plusieurs tombent; huit se tuent. Deux cents mulets roulent vers l'abîme avec leur chargement. Quarante-deux s'écrasent dans le fond de l'oued. Avec une peine infinie, les autres sont remis sur pied. Du chargement on sauve ce qu'on peut. Les vivres, les tonnelets d'eau sont perdus. Pendant trente-six heures, le ventre vide, les hommes continuent d'avancer, de se battre.

Arrivé sur le plateau du Tankrarant avec deux bataillons du 4e Étranger, le général décide d'arrêter la marche du reste de la colonne. Sous les ordres du général de Reyniès, il dirige celle-ci sur le Bab-Delal par le seuil de Zamtroucht. Cependant, le détachement Lahure s'empare, sur le plateau de Tankrarant, du village portant le même nom, tandis que les partisans du commandant Denis franchissent la Grande Chaîne et, le 14 juillet, parvenus au sommet du Moussa ou Salah, point culminant du Bou-Iblâne (1), font, à plus de 3 000 mètres, flotter glorieusement nos couleurs.

(1) Le massif du Bou-Iblâne a des neiges la plus grande partie de l'année. L'origine du nom est curieux. Les Chleuhs appellent *iblâne* un mets composé de farine ou de couscouss, abondamment arrosé de lait, ce qui fait, dans le récipient, une montagne toute blanche.

Le même jour, le général de Reyniès enlève brillamment le Bab-Delal après un vif combat. Sa colonne est rejointe bientôt sur sa position par celle du général Dosse. Tout le massif de la dissidence est tourné !

A ce moment, le général Dosse est averti de l'effort que doit faire le groupement Freydenberg pour tenir tête aux tribus refluant vers lui. Le général Dosse reçoit l'ordre de lui porter aide. Le départ a lieu le 15, au matin, à sept heures, avec 4 bataillons et 2 batteries, l'une de 75, l'autre de 65.

La colonne se dirige vers la forêt de Tafert, devenue un lieu de campement important pour les Beni-Zeggout. Adversaires irréductibles, ces derniers, au cours de l'hiver 1925-1926, avaient continuellement attaqué nos convois dans la région de Tazarine. Plusieurs de nos officiers et de nos convoyeurs avaient été assassinés par eux. Soudain, dans la lumière bleue, les « Dosse » voient apparaître la sombre lisière de la forêt. Ancrés fortement dans le sol, les cèdres déploient, sur une vaste étendue, leur masse imposante, leur feuillage compact bizarrement découpé. Deux jours sont nécessaires pour purger la forêt de ceux qui s'y sont réfugiés. Le 17, la colonne Dosse reprend sa marche vers l'ouest ; le 18, la liaison est faite avec les « Freydenberg ».

Cette liaison clôt les opérations de la Tache de Taza. La dissidence est vaincue. Dans une région où, jusqu'alors, nulle troupe armée n'avait pu pénétrer, les nôtres sont apparus. Là, où un homme à pied n'avance qu'avec des difficultés inouïes, ils ont hissé leurs canons, poussé leurs convois. Par leurs souffrances, par leurs fatigues, par leur sang, ils ont conquis l'âpre contrée qui passait pour irréductible. Dix jours leur ont suffi. Dix jours seulement pour une tâche qui semblait requérir de longs et durs mois.

Le 19 juillet, toutes les crêtes de la Grande Chaîne sont en notre pouvoir. La nuit venue, chaque bivouac y allume ses feux. Spectacle incomparable. On dirait une prodigieuse, une féerique illumination pour célébrer notre victoire.

HENRIETTE CELARIÉ.

LE
SOUVENIR D'HENRY COCHIN

Henry Cochin vient de mourir, noble figure.

Elle s'en va peu à peu, cette génération qui a vécu de l'une à l'autre guerre, comme pour garder les vertus de la race et les voir refleurir. Je dis que quand elle aura disparu, disparaîtra un type humain qui n'aura plus son égal dans le monde. D'où ces Français-là tenaient-ils tant d'urbanité, tant de cour toisie, et le secret de leur accueil charmant, et leur fin sourire? « Ce que je préfère dans votre pays, me disait un jour une Américaine, ce sont les Français âgés. » Elle avait le sentiment de rencontrer en eux une culture plus délicate, un goût plus désintéressé des choses de l'esprit, une plus aimable sagesse. Nous avons aujourd'hui dans notre caractère quelque chose de brusque et de heurté; nous ressemblons, tant que nous sommes, à des gens qui ont la fièvre; même quand nous nous reposons, nous attendons la reprise de je ne sais quel combat. Henry Cochin et ses pareils offraient spontanément l'amitié et la paix; gentilshommes de l'intelligence et de l'âme, ils nous transportaient du coup dans le domaine des valeurs spirituelles; on lisait dans leurs yeux une vertu d'humanité.

Quand je l'ai vu pour la première fois, c'était dans une de ces demeures seigneuriales qui ont l'air de croître d'elles-mêmes le long de nos fleuves harmonieux, plantes de notre sol, fruits de nos doux climats. C'était au Mousseau; une allée séculaire reçoit le visiteur et le guide; les pelouses glissent

doucement jusqu'à la Seine, où se mire un ciel tendre et léger. Il m'attendait dans sa bibliothèque, et je venais à lui pour m'informer de Pétrarque. Il n'y avait pas d'homme en France qui connût plus intimement Pétrarque, Boccace ou Dante, et, d'une façon générale, la Renaissance italienne : les éditions, les traductions qu'il a données de ses auteurs favoris n'étaient que des pierres d'attente, destinées à élever, à côté de celui de Burkhardt, un monument aussi solide, moins lourd et plus nouveau. Il n'y avait pas d'homme en France qui connût plus intimement Giotto, Masaccio, ou ce Beato Angelico auquel il a consacré un livre admirable, parce qu'une affinité élective l'unissait à lui. Les Italiens eux-mêmes, qui sont quelquefois jaloux de leurs gloires, et non sans raison les défendent contre les incapables ou les aventuriers, tenaient Henry Cochin pour un des leurs. Bien loin de ressembler à ces érudits, qui considèrent la science comme leur propriété privée et l'entourent de piquants, ou à ces connaisseurs égoïstes qui vous font grand honneur en vous montrant le dos de leurs livres, il était toujours prêt à se donner tout entier. Je m'imagine le voir encore, s'avançant vers moi la main tendue, souriant, heureux, prenant mille peines délicates pour mettre à l'aise ma timidité de novice ; j'entends encore sa voix. Le passé revivait, à l'appel de son charme ; et l'ombre de Pétrarque accourait près de nous.

Porter dans la vie politique ce même caractère d'humanité, c'est un miracle : il l'accomplit cependant. Ses fortes convictions ne l'empêchaient pas de rechercher ce qui unit les Français, non point ce qui les divise : aussi fut-il entouré, à la Chambre, d'une amitié unanime. Député de Bergues, il voulut se placer sous le signe de Lamartine, son prédécesseur. Dans une étude sur *Lamartine et la Flandre* qui restera parmi les meilleures du genre, non seulement parce qu'elle est remplie de détails inédits et savoureux, mais parce qu'elle a restitué au poète son véritable caractère d'homme d'action, énergique et souple, il décrivait « un Lamartine charmant, magnifique et simple, vainqueur et joyeux, le front haut mais le rire aux lèvres et la main tendue, un grand homme et un bon enfant, un philosophe et un poète, mais en même temps un gentilhomme campagnard de la vieille gaie France » : et qui, voyant le portrait, ne songe qu'il révèle la physionomie du

peintre lui-même? Ce Parisien de race s'était fait gentilhomme campagnard, et Flamand. Bergues, endormie au pied de son beffroi, n'a pas oublié le jour où elle s'est réveillée au bruit des carillons de fête ; pour faire honneur à Lamartine, Henry Cochin avait convoqué les Lamartiniens : arrivaient Paul Deschanel, et Auguste Dorchain, et Pierre de Nolhac, et Novati, et Carton de Wiart, et tant d'autres; et rien ne manqua, ni les discours, ni les poésies, ni la plaque commémorative, ni l'inauguration d'un buste lamartinien, ni la fête populaire : cortège où parurent les Géants des Flandres, et banquet. L'amitié des Flamands n'est pas chose légère ; elle est précédée de quelque méfiance ; elle ne se donne qu'après mûre réflexion. Si elle éclatait, ce jour-là, avec tant de joie confiante, c'est qu'elle célébrait un double triomphe : celui de Lamartine, et celui d'Henry Cochin.

L'Institut, où il fut heureux d'entrer, était pour lui comme un grand salon, où gens de bonne compagnie se plaisent à échanger des idées solides et des aperçus nouveaux. Il était à son aise au milieu de ces savants, car il savait tout, avec bonne grâce : pour éditer la correspondance de son père Augustin Cochin, il lui avait fallu faire le tour du XIXe siècle, œuvres politiques et sociales, littérature et beaux arts, la France et l'étranger, les grands courants de pensée et les individus. Il aimait converser, fidèle ici encore au génie traditionnel de notre race. Il y a des causeurs brillants : vous les quittez éblouis, un peu las du feu d'artifice. Il en est de spirituels et d'incisifs, qui vous amusent et qui vous font peur. Et vous en connaissez, dans votre vie, qui vous ont rendus meilleurs, parce qu'ils n'essayaient pas de s'imposer à vous par le dehors, mais pénétraient au plus profond de votre âme pour y éveiller les idées incertaines et les sentiments assoupis, pour exciter et pour provoquer à l'action les velléités paresseuses. Tel était Henry Cochin : qui l'entendait, avait honte de ne pas lui ressembler. Aussi son action personnelle sur beaucoup d'âmes a-t-elle été profonde. Il découvrait des vocations, étant, par une rare union, à la fois clairvoyant et charitable ; il révélait aux inquiets le sens de la vie, en montrant comment il faut s'attacher à ce qui dure, et aimer ce qui est beau.

Lorsqu'on a fait le tour des hommes et des choses, et qu'arrivant à la maturité de la vie, on cherche une certitude et une

sécurité, c'est à toi que l'on revient, Bonté, valeur suprême. Sans toi, les plus belles œuvres de l'esprit demeurent inefficaces; sans toi, les plus fortes volontés sont inhumaines. Parce que tous les sentiments et tous les actes d'Henry Cochin ont été imprégnés de bonté, son œuvre se prolonge en vibrations lointaines. Ce ne sont pas les mots qui en portent témoignage, mais les tours, les vitraux, et les fresques de nos églises restaurées, mais l'art chrétien dont il se fit l'apôtre, mais les enfants infirmes qu'il secourut, mais les œuvres sociales qu'il soutint, mais les savants, et les hommes de lettres et les artistes qu'il inspira. D'où tant d'amitiés reconnaissantes, qui ressemblent à un culte. Lorsqu'au pied de son lit de mort, M. Maurice Denis voulut fixer le souvenir de ses traits et se mit à l'œuvre, il dessinait et pleurait à la fois.

Notre époque a vu s'accomplir une des lois les plus cruelles de la guerre, suivant laquelle les fils ont précédé les pères dans le tombeau. Henry Cochin est allé rejoindre Claude Cochin, son fils, mort quelques jours après l'armistice. Aussi bien croyait-il le sentir encore auprès de lui, dans l'ombre; il le voyait apparaître au milieu de ses rêves; il lui parlait; il lui écrivait quelquefois. Maintenant, le voile qui était tombé entre ces deux affections profondes s'est déchiré; ils se sont retrouvés; rien ne les sépare plus. Sur notre terre de France, où tant de places demeurent vides, la grande tâche qu'ils avaient comprise et menée de même sorte est interrompue. Interrompue, mais non pas abolie : pour maintenir le nom, reste un petit enfant.

PAUL HAZARD.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN NOUVEAU ROMAN DE M. PIRANDELLO

Nous l'attendions depuis dix ans, ce livre dont le titre faisait déjà rêver : *Quelqu'un, personne, cent mille hommes!* (1). Il annonçait une de ces fantasmagories, un de ces lucides délires auxquels M. Pirandello nous a accoutumés. « Ce sera, me disait-il, la clef de toute mon œuvre. » Quand on lui en demandait des nouvelles : « J'écris et je récris », répondait-il. La grande difficulté était d'unir, dans un récit, l'exposé d'un système avec l'intérêt d'un roman. Personne n'use moins de grands mots que M. Pirandello. Il rirait si on lui parlait de sa philosophie. Mettons que, depuis longtemps, certaines questions le préoccupent; il en a retourné diverses faces dans ses contes et ses comédies. Nous voici, cette fois, au centre des avenues : nous mettons l'œil au trou du kaléidoscope.

Que l'on cause avec M. Pirandello, qu'on lise ses livres ou son théâtre, une idée revient dans ses discours ou ceux de ses personnages : c'est l'idée que tout nous échappe, que nous ne pouvons saisir le fond de quoi que ce soit. Nous sommes prisonniers des mots et des images : nous ne connaissons du monde que les fantômes de notre esprit. Une femme vit enfermée et refuse de voir personne. « Elle est folle », dit son

(1) Luigi Pirandello, *Uno, nessuno e centomila*, 1 vol. in-16; Florence, Bemporad édit., 1926. *Quaderni di Serafino Gubbio operatore*, *ibid.*, 1925.

mari. « Il la séquestre», dit la mère. Choisissez. — Un personnage se figure qu'il est l'empereur Henri IV. Est-ce un fou? Est-ce un calculateur qui s'est donné un alibi et poursuit une vengeance à l'abri d'une fiction? — A la fin des *Six personnages*, un coup de feu éclate : a-t-il tué un enfant ou seulement une marionnette? Est-ce un vrai coup de revolver ou une détonation pour rire? Est-ce une comédie? Est-ce un drame? On ne sait plus. Décidez : chacun sa vérité.

M. Pirandello est un petit homme rose et blanc, frais, souriant, pareil à une fraise tombée dans de la crème. Et pourtant il a déposé sous nos certitudes plus de pétards qu'Ibsen et Bernard Shaw, en se jouant, sans phrases, sans se départir du ton de l'ironie : il lui suffit de montrer que nous sommes incapables de sortir de nous-mêmes.

Aujourd'hui, après avoir poursuivi la critique de la connaissance, le terrible humouriste en vient au bastion central, au donjon de la résistance : il s'en prend à la notion de la personnalité. Il nous traque dans ce dernier réduit, nous coupe la retraite et se met en devoir de tout faire sauter. Quand je dis aujourd'hui, je me trompe : il y a plus de vingt ans que cette affaire l'occupe et qu'il a entrepris ce siège mémorable.

Vous vous rappelez l'histoire de feu Mathias Pascal? Pour fuir une femme acariâtre, il simule un suicide, déloge, fait le mort. Un jour, il en vient à regretter sa défroque de malheur, et c'est ici que son cas devient tout à fait curieux. Il rentre dans sa ville natale et dit : « C'est moi ! » mais on le prend pour un imposteur. Mathias Pascal est mort, le revenant a beau faire, le défunt a pris sa place : voici les faits, le tombeau, l'épitaphe et les nécrologies. La fable s'est imposée, la fiction a pris racine : la vérité elle-même ne pourra l'extirper. Que le Mathias vivant aille au diable! L'autre est enterré, sa veuve refuse d'en démordre, la ville prend fait et cause contre le trouble-fête. Tant pis pour lui : il ne peut plus rien contre la légende qu'il a créée. Il serait cent fois Mathias Pascal, il se heurte à une réalité plus compacte et plus solide que lui, au bloc de ses concitoyens persuadés de sa mort. Cette mort est un dogme, une nécessité publique : on ne ressuscite pas, à moins d'être fou. Et le malheureux comprend qu'il n'a qu'à disparaître.

C'est ici une des idées maîtresses de l'auteur : chacun de nous est soi d'abord, et puis un autre, un être extérieur, social,

presque indépendant du premier, image ou reflet de lui-même qui se substitue à lui et qui porte son nom dans la pensée d'autrui. Il y a le Mathias que je suis, et puis le Mathias qui est fait de ce que vous pensez de lui. Ces deux êtres n'ont pas plus de rapports qu'il n'y en a entre un mot quelconque et l'objet qu'il désigne. Et cependant le second n'est pas moins réel que le premier. Mettez-les en conflit, vous verrez que c'est le fantôme qui a la vie la plus dure et que, dans ce duel entre l'homme et son double, ce n'est pas le vivant qui a le dernier mot.

D'accord, dites-vous, c'est l'histoire du colonel Chabert. Pardon ! riposte M. Pirandello, vous n'y prenez pas garde, mais c'est ce qui se passe tous les jours. C'est une loi de la vie. Nous sommes sans le savoir les personnages d'un roman auquel collaborent nos parents, nos maîtres, nos camarades, notre femme, nos amis et nos ennemis; chacun de nous est un être à demi légendaire, une fable à laquelle nous acquiesçons plus ou moins, et à quoi nous finissons par ressembler de bonne foi, sans que cette figure de convention ait le moindre rapport avec notre personne intime, laquelle peut nous demeurer à jamais inconnue.

C'est ce dont s'aperçut, dans la bonne ville de Richieri, ce pauvre diable de Moscarda, oui, Vitangelo Moscarda, dont le nouveau roman de M. Pirandello nous conte la singulière histoire. Ce pauvre homme (c'était le richard du pays, mais enfin je m'entends), ce pauvre homme est le type du bourgeois ordinaire, la créature de pâte quelconque, ni bon ni méchant, ni beau ni laid, le bipède sans plumes que M. Pirandello aime à prendre pour victime de ses expériences : entre deux âges, plutôt jeune, les yeux entre jaune et vert, le poil carotte, taille : un mètre soixante-sept, bref, ce que les signalements appellent par tout pays l'individu moyen. Il est marié et cela fait un ménage de tourtereaux; Moscarda est « le petit Gengè à sa Dida ». Le père est mort en laissant des rentes ou plutôt une banque dont le revenu dispense le garçon de travailler; les deux associés, Firbo et Quantorzo, s'occupent des affaires et ne laissent au patron que le soin de donner de loin en loin une signature. Pour tout dire, c'est monsieur qui sort le caniche de madame. En un mot, pas d'existence plus terne, plus atone, plus unie, plus heureuse, étant sans histoire. C'est cet individu amorphe que M. Pirandello choisit pour théâtre d'une

catastrophe et pour le jouet d'un dieu cruel : il déchaîne en lui la tragédie de l'analyse.

Cela commence *piano, piano*, par un incident de rien du tout. Un matin, cette jeune oie de Dida dit tout à coup à son mari :

— Tu sais, Gengè, une drôle de chose... Tu as le nez de travers.

— Moi ? Allons donc !

— Mais si, je t'assure, regarde-toi : il penche un peu à droite.

Cette simple remarque, rien de plus, fut l'origine de la crise. Il n'en fallut pas davantage pour causer la ruine d'une si belle vie.

Moscarda commence par vérifier le fait dans son miroir. Mais les personnages de M. Pirandello ne s'arrêtent pas en si beau chemin : tous sont sans le savoir de prodigieux sophistes, doués d'une vigueur de dialectique suffisante pour défrayer un congrès de philosophes, et qui n'attendait qu'un déclic pour se mettre à fonctionner. Une fois leur Sorbonne en branle, la machine tourne, tourne, lamine, broie, déchiquette avec une frénésie raisonnante, et n'a plus de repos qu'elle n'ait mis tout en pièces, tout détruit et tout dévoré.

Ayant ainsi connu qu'il n'est pas pour autrui le même qu'il est pour soi, mais qu'il y a en lui un second personnage, visible pour ses voisins, il entreprend de faire connaissance avec ce particulier. Il veut voir l'Autre. Il tente de se voir du dehors, mais il comprend bientôt la vanité de cette entreprise : la glace ne lui montre que des grimaces, et encore des grimaces figées. Alors il conçoit une expérience inverse : se présenter devant le miroir sans aucune expression, et peut-être, sous cette surface, verra-t-il affleurer le véritable moi. Il se prépare minutieusement à cette nouvelle épreuve. Et que voit-il ? Dans mon enfance, j'avais une vieille bonne qui me disait toujours : « Ne te regarde pas dans la glace, tu y verrais le diable. » J'avoue que je ne vis jamais rien. Ma bonne avait pourtant raison, car il arrive à Moscarda une chose diabolique : c'est de perdre le sentiment de son existence. « Qui cherche son âme, la perdra. »

Au premier sourire de l'image avait succédé une apathie stupide. Je réussis à voir mon corps projeté là, devant moi, dans le miroir, détaché et indépendant de l'empire de mon âme.

Enfin! le voilà : c'était lui.

— Et qui était-ce?

— Mais rien. Néant. Personne. Un pauvre corps sans âme, une loque qui attendait quelqu'un.

— *Moscarda*! lui soufflai-je doucement, après un long silence.

Il ne bougea pas, il continuait de me regarder avec étonnement.

Après tout, il pouvait aussi s'appeler autrement.

Il avait l'air d'un chien perdu, sans maître, sans nom, qui pouvait s'appeler Flik, Flok, à volonté. Il ne connaissait rien et ne se connaissait pas; il vivait et n'en savait rien; le cœur lui battait, il respirait et il ne le savait pas; il remuait les paupières et ne s'en apercevait pas.

Je contemplais fixement ce poil roux, ce front pâle et dur, ces sourcils en accent circonflexe, ces yeux verdâtres, persillés de petites taches jaunes, étonnés, sans regard. Soit! c'était lui, on l'avait fait ainsi, on lui avait donné ce pelage; il ne dépendait pas de lui d'être autrement, de changer de stature, d'être plus grand ou plus petit.

Mais qui était-ce? Moi? Ce pouvait être tout aussi bien un autre. Ce pouvait être n'importe qui... Pourquoi, par quelle raison fallait-il que ce fût moi?

Je vivais, je n'avais aucune représentation de moi-même. Pourquoi devais-je me voir affublé de cette figure-là, comme d'une image nécessaire?

Elle était là devant moi, cette image suspendue dans le miroir, comme une chose inexistante, comme une apparition de songe. Et je pouvais très bien ne pas me connaître ainsi. Par exemple, si je ne m'étais jamais vu dans un miroir, n'aurais-je pas continué, dans cette tête à moi inconnue, d'avoir les mêmes pensées?... J'aurais pu avoir les yeux bleus, le nez droit ou camus. J'aurais pu même nourrir une vive antipathie pour ce corps que je voyais là devant moi, et le fait est que je l'éprouvais.

Tout à coup, il arriva une chose qui me remplit d'épouvante plutôt que de stupeur.

Devant moi, sans que j'y fusse pour rien, je vis la face apathique qui se décomposait d'une façon pitoyable, plissait le nez, clignait des yeux, contractait les sourcils, pinçait les lèvres et faisait une abominable grimace comme pour pleurer : elle resta ainsi deux secondes en détresse et — pschh! pschh! — deux secousses brusques, et les deux plongeons coup sur coup d'un double éternuement.

Le chatouillement d'un courant d'air venu on ne sait d'où avait provoqué cette explosion, sans m'en rien dire, en dehors de ma volonté.

— Dieu te bénisse! lui dis-je.

Et le miroir me renvoya mon premier rire de fou.

Voilà le vertige pirandellien : c'est bien cette impression d'absurde, cette sensation de cloche pneumatique, cette situation où rien n'a plus de contenu réel, où l'on se tâte, où l'on ne sait plus si on est le maître de ses membres, une de ces opérations de vidage où votre corps vous apparaît soudain comme une guenille, comme une chose en l'air, flottante, dérisoire. Vous n'êtes plus chez vous, vous n'êtes plus propriétaire de votre individu. L'auteur se frotte les mains et rit de votre gêne. C'est son triomphe. Il a mis la brouille dans le ménage, dissous sournoisement cette union foncière, cet accord avec votre machine qui est le fondement de votre sécurité. Il fait passer en vous le frisson de la petite mort.

Tout le mal, nous dit M. Pirandello, vient de ce que l'homme est, par essence, un animal constructeur. Il construit, il construit tout le temps : sa maison, ses outils, ses systèmes et ses dieux. Il est arrivé à installer au milieu de la nature une création artificielle, un univers à son usage, un monde de cités, de pierres, de rues, de ponts, de façades rectilignes, de machines et d'automates, de rouages et de moteurs. Il fait plus : il prête au monde réel les formes de son esprit... J'abrège à regret le développement. Le lecteur l'aura reconnu de lui-même : cette distinction entre le rigide et le vivant est une des pensées familières à M. Henri Bergson. Or, ajoute M. Pirandello, ce procédé de notre esprit s'applique à tout ce qui nous entoure : toutes nos connaissances sont des « constructions ». Nous ne voyons le monde qu'à travers nos systèmes. Nous nous faisons une idée des gens qui n'est pas eux, et comment le serait-elle? puisque cette idée, c'est encore nous, et que nous ne voyons des autres que les gestes, la surface la plus extérieure. Nous nous créons ainsi, à la place des gens, un peuple de mannequins, d'idoles ou d'épouvantails; et ces images, ces rêves de dormeurs éveillés deviennent une réalité, un monde qui nous cache l'autre et que nous prenons pour lui. Ce travail de notre intelligence, cette terrible faculté mythique est continuellement à l'œuvre et ne s'arrête pas de substituer ses créations à celles de la vie; nous croyons connaître les hommes et nous vivons en somnambules, dans le préau d'une prison, au milieu de nos songes.

Cette petite Dida elle-même, toute sotte qu'elle est, est une mythomane enragée : avec sa gentillesse, son petit cœur et Dieu

sait quoi, elle s'est créé « son Gengè ». Depuis son mariage, elle s'était fait une coiffure qui lui allait atrocement mal. Un jour, elle s'arrange les cheveux comme lorsqu'elle était jeune fille. « Je sais bien que je suis mieux ainsi, mais qu'est-ce que cela fait? Une femme ne se coiffe pas pour soi, mais pour son petit mari. » A qui voulait-elle faire plaisir? Pas à moi, songe Moscarda, car je la trouve affreuse ainsi ; mais elle s'imagine que cela plaît à « son Gengè ». Ce Gengè, qui n'est donc pas moi, est pourtant quelqu'un de bien réel, puisqu'elle lui sacrifie jusqu'à sa coquetterie. Ce diminutif amoureux que je prenais pour moi, il désigne en réalité une personne toute différente, qui n'a ni mes goûts ni mes idées... Et il arrive à Moscarda, en tenant sa femme dans ses bras, d'être jaloux de ce Gengè qu'elle portait dans son cœur, et qui n'était pas lui.

Et de même, pour l'associé Quantorzo, il est « ce cher Vitangelo », un bon vivant qui se la coule douce, ne veut pas d'histoires et laisse faire sans demander de comptes. Il finit par se découvrir autant de personnes différentes qu'il peut avoir de relations ou d'interlocuteurs : observation assez vraie, car on n'est pas tout à fait le même avec tout le monde, et c'est un des plaisirs de la conversation et le secret de l'art de la correspondance. Bonaparte faisait trembler l'Autriche et le Directoire et rire Joséphine; pour l'ennemi, il était l'Ogre, pour le soldat, le « petit tondu », ou « le petit caporal », et pour sa femme, le « Chat botté ». Enfin nous différons suivant le rapport où nous sommes avec les gens, et comme, d'après le compte de M. Pirandello, chacun de ces rapports forme une personne nouvelle et une sorte d'entité distincte, on arrive bientôt à des complications assez coquettes; c'est ainsi qu'une scène à trois, Moscarda — Quantorzo — Dida, se passe en réalité entre neuf personnes. Calculez :

1° Dida, telle qu'elle se voit;
2° La même, telle qu'elle est pour son mari;
3° La même encore, telle qu'elle est pour Quantorzo;
4° Quantorzo, tel qu'il est pour lui;
5° Quantorzo, tel qu'il est pour Dida;
6° Quantorzo, tel que je le vois;
7° Le Gengè à Dida;
8° Le cher Vitangelo.

Le n° 9 devrait être Moscarda, vu par lui-même : mais ne

sachant plus ce qu'il est, il a la modestie de se compter pour rien.

Joli sujet, n'est-ce pas? pour un tableau cubiste : chaque personnage, comme éclairé par deux foyers distincts, projette sur le mur deux ombres divergentes, ou plutôt se décompose comme une figure peinte sur des lames d'éventail...

Mais cette multiplication ne va pas si loin que le prétend M. Pirandello. En réalité, c'est beaucoup plus simple, et cette foule de Moscarda se réduit, pour le gros public de Richieri, à un Moscarda très clair. Il faut savoir que son banquier de père était un de ces chrétiens qui prêtent à des trente et quarante pour cent, au denier vingt, comme disait Molière : le bonhomme avait trouvé ce moyen de faire fructifier les écus, beaucoup plus sûr que le *multiplicamini* de M. Pirandello. C'était ce qu'on appelle un juif. Et comme la maison prospérait, Moscarda fils avait hérité de la réputation de Moscarda père. Il ne s'en était jamais soucié. J'ai dit qu'il s'occupait à peine des affaires. Jamais il ne s'était inquiété de la réprobation publique, d'ailleurs bien tempérée par la considération qui s'attache à l'argent. Tout son rôle se bornait à jouir des bénéfices et à approuver de loin en loin les comptes. Cela pouvait durer jusqu'à la fin du monde, si notre héros, un beau matin, par la remarque de sa femme, n'avait commencé à s'examiner et à devenir la proie d'un mal sacré, le mal de douter et de comprendre. De ce jour, il fut perdu. Il s'avise soudain qu'il avait le nez de travers et était Moscarda l'usurier. Dès lors il n'a plus qu'une idée : briser, détruire, piétiner cette image de lui- même, prouver qu'il est quelqu'un en démolissant à plaisir « ce cher Vitangelo » et le « Gengè à Dida » et la banque et toute la boutique.

Il serait un peu long de raconter comment il s'y prend, et au fond ce récit ne serait pas très intéressant. Il semble que l'auteur a entrevu ici un second sujet, qu'il s'est malheureusement borné à indiquer. Toujours par l'effet de cette maladie de construire, nous sommes portés, nous dit-il, à simplifier les caractères ; nous ne voyons pas l'homme comme il est, inégal, différent de lui-même, méchant, vertueux, équitable, injuste, humain et cruel. Nous mettons en lui, par goût de l'art, une unité qui n'y est pas. Nous le fixons dans une attitude. Un César, si grand capitaine, homme de guerre et politique, est

encore bien autre chose : à côté du demi-dieu, modèle de grandeur et d'énergie, il y avait l'homme de plaisir, le roué et le dissolu, un Don Juan et même une fille, comme le montre son aventure chez Nicomède, roi de Bithynie. Rien de plus juste. Tous les moralistes un peu déliés, de Montaigne à Saint-Évremond, se complaisent au spectacle de ces contradictions, à ce défilé de personnages, à cette armée de passions et de sentiments divers qui se succèdent dans notre âme. Nous ne sommes pas tout d'une pièce. Nous ne sommes même pas capables d'une longue attention ; un mouvement s'épuise de lui-même et nous rejette à l'opposé, par une série d'exaltations et de dépressions semblables au flux et au reflux de la mer sous Astarté.

Cette vision de l'âme comme une matière mobile, un flot changeant de phénomènes, comme une chose fuyante, fluide, éparse, en état d'infini *devenir*, cette idée d'une conscience liquide, ondoyante, sans bords fixes, n'ayant même pas de courant certain ni de lit défini, cette notion est l'antipode de l'idée classique du caractère : dans l'art classique, tout se tient ; dans l'art d'un Joyce, d'un Proust, comme chez Dostoïevsky, il n'y a plus de portraits, plus de lignes arrêtées et de contours solides. La matière humaine paraît élastique et indéfinie ; le même individu a des hauts et des bas, d'incroyables sautes d'humeur et de température, des écarts subits de tension nerveuse ; le même homme, le même jour, peut être un mystique, une canaille, une crapule et un assassin. Il est une foule, un monde de sensations diverses, une machine incohérente, une débandade de rêves ; il porte en lui-même une prodigieuse humanité, des siècles d'atavismes, un cloaque de miasmes et de pourritures ancestrales ; son âme est un cimetière de haines et de désirs, d'où sortent dans les ténèbres d'épouvantables revenants. Et en ce sens, par tout ce qui s'agite en nous de noirs génies, depuis le limon primitif, il est vrai que nous sommes un peuple, une multitude d'êtres qui se combattent, et qu'il y a en nous plus de cent mille Moscarda.

A la bonne heure ! reprend M. Pirandello, qu'est-ce que je vous disais? Cela revient à dire que nous ne savons ce que nous sommes, que nous ignorons ce qu'est le *moi*, et que nous ne pouvons nous en faire une idée que par celle qu'en ont les autres. Le moi est un pays que nous ne connaissons que par ouï-dire. Et il est vrai que l'individu à l'état pur n'existe pas ; l'homme

est un animal sociable, et si sociable qu'il ne se conçoit pas, ne se connaît même pas en dehors de son groupe et de l'opinion de son groupe. Il est très vrai que ce que nous sommes, nous le sommes un peu par persuasion ; on fait un brave d'un poltron en lui répétant qu'il est brave. Nous sommes tous le Sganarelle du *Médecin malgré lui* : « Puisque cela fait plaisir à tout le monde, ma foi ! soyons médecin ! »

Cela se voit surtout chez les natures faibles, en particulier chez l'enfant : l'enfant se croit aisément ce qu'on lui dit qu'il est, et les maîtres adroits se gardent de reproches qui découragent. Évidemment. Tout cela est bel et bon. Et la littérature moderne est pleine de gens qui ont perdu leur moi, comme le héros de Chamisso avait perdu son ombre et comme tant de dames perdent leurs perles dans les taxis. Je sais que c'est le fin du fin, le dernier mot de la nouveauté et de la psychologie. Mais s'ils pouvaient savoir combien ces gens-là nous excèdent, comme ils nous semblent inexistants, et combien cette nouvelle forme de « vague à l'âme » nous paraît déjà ennuyeuse !

Après cela, il est bien inutile que je vous conte le tour qu'invente Moscarda pour donner le démenti au monde et envoyer, si je puis dire, un coup de pied dans la glace; comment, le même jour, ce mollusque fait un double acte d'autorité en expulsant un pauvre diable dont il est le propriétaire, et en lui faisant aussitôt cadeau d'une maison. Ce coup de théâtre produit un effet immédiat : personne n'y comprend rien, toute la ville dit qu'il est fou, et nous disons : « Quel imbécile! » Plus il se montre inconséquent, plus il pense s'affirmer lui-même. Comment M. Pirandello ne s'est-il pas avisé que l'histoire de ce polichinelle nous est parfaitement indifférente? Pas un instant on n'a l'illusion qu'il s'agit de quelqu'un : le héros n'est qu'un pantin dont l'auteur tire les ficelles. Et alors, à quoi bon? Si ce bonhomme n'est personne, qu'est-ce que ça peut nous faire, tout ce qui lui arrive?

Que sa femme le quitte et retourne chez son père, que Moscarda liquide sa banque et donne sa fortune pour une fondation charitable, tous ces événements me laissent froid ; l'auteur leur ôte tout intérêt et toute humanité en protestant qu'il ne s'agit pas d'un cas de conscience. Cette espèce de colletage abstrait, le spectacle de ce monsieur en révolte contre son image, ne parvient pas à m'émouvoir. Nous apprenons chemin faisant

que Dida avait une bonne amie, dont elle était un peu jalouse, et que cette personne, Anne-Rose, vient s'entremettre pour replâtrer le ménage. Moscarda lui fait ses confidences et, de fil en aiguille, tente d'en faire sa maîtresse. Tout finit par des coups de revolver et par la Cour d'assises. Et l'on devine qu'il y a là les éléments d'un roman, la carcasse ou le squelette d'une de ces aventures du cœur, dans le genre de la *Double méprise*, où l'on voit un homme conduit à l'aveuglette, à travers mille malentendus, par des sentiments et des motifs insoupçonnés de lui-même. C'était là le vrai drame humain, mais M. Pirandello a dédaigné de le raconter.

Et c'est d'autant plus irritant, qu'il a beau se contraindre, il n'a pas réussi à s'empêcher de laisser percer les traces de son admirable talent d'artiste. Il y a telle page trop rare, comme le portrait de l'évêque ou celui du chanoine Sclepis, où l'on retrouve le merveilleux conteur d'*Une année de nouvelles*.

C'était un ecclésiastique long, maigre, presque diaphane, comme si l'habitude de vivre dans l'atmosphère des hauteurs l'avait raréfié, avec des mains comme transparentes, et des paupières plus minces qu'une pelure d'oignon.

Et la force comique du petit discours que cette momie adresse au nouveau converti :

« Bien, très bien, mon enfant. Une grande douleur, n'est-ce pas? Allons, tant mieux. Il faut en remercier le ciel. La douleur, mon enfant, vois-tu, c'est le salut. Tous ces fous qui ne veulent pas souffrir, il n'y a pas à les ménager. Toi, mon fils, Dieu t'a fait la grâce de te donner beaucoup, beaucoup à expier, à cause de ton malheureux père... n'est-ce pas? il a fait bien du mal, le cher homme! Que ce soit ton cilice, mon enfant, ton cilice. Quant à tes ennemis, laisse-nous faire... Je m'en charge. »

Et un tel peintre refuse de peindre! Il néglige le plus beau de ses dons, pour s'amuser à raisonner...

A la fin du livre, le héros disparaît définitivement, il abdique, il s'évade, il se plonge dans l'anonymat; il n'est plus qu'un des numéros, une des épaves qu'on recueille dans l'hospice qu'il a fondé, une vague créature indifférente et sans mémoire, sans passé et sans avenir; la journée est pour lui tout l'horizon de la vie, il meurt chaque soir avec le jour et

renaît à l'aurore. Il s'écoule sans pensées dans la béatitude d'un éternel présent. C'est le *nirvâna*, le détachement, la seule issue que le malheureux ait trouvée au problème de l'existence...

La morale de cette histoire, est-ce le dépouillement, l'abandon, l'oubli de soi? Est-ce ici la guérison du mal de vivre, la démission totale, le renoncement qui nous délivre du pire ennemi que nous ayons, c'est-à-dire de nous-mêmes? Déjà, dans d'autres écrits, M. Pirandello s'était épris de ces vagabonds, de ces êtres obscurs, de ce gibier d'asile de nuit, comme son Simone Paù, en qui il affectait de voir le véritable sage. Et l'histoire qui nous raconterait ce suicide, cette décomposition d'un homme, cette métamorphose qui peu à peu le désagrège et le force à descendre dans l'abîme des bas-fonds, pourrait être assurément une histoire magnifique : une espèce de « vie de saint », aussi émouvante que la légende de Barlaam ou de saint Alexis. Quel dommage que M. Pirandello se soit plu à se jouer d'un si beau thème, et à en remplacer les éléments humains par des feux d'artifice et par des exercices d'acrobatie intellectuelle! A force de dextérité, il substitue la jonglerie à la réalité; il troque la vérité pour la prestidigitation. Comme c'est souvent le malheur des maîtres de son pays, sa virtuosité l'égare. Il vient de nous donner une variation étourdissante sur le vieux thème de l'*Homo duplex*. On aurait envie, en fermant le livre, de souffler à l'auteur : *Sancta simplicitas!*

LOUIS GILLET.

SPECTACLES

Théatre Marigny. — **1927**, *Revue* en deux actes et quarante tableaux de MM. Albert Willemetz, Saint-Granier et Jean Le Seyeux.

Elle est charmante la Revue de Marigny... elle est gaie, elle est diverse, pleine, tour à tour, de farce et d'esprit, de grâce et de folie, de satire et de fantaisie. Et soit dit en passant, quel « genre » divertissant que celui qui doit présider à la composition d'une Revue! Genre bien parisien entre tous. Tout saisir mais au vol, papillon aux ailes de « gazettes » à la fois diapré et imprimé en signes bien fins de « faits du jour »; tout effleurer, se moquer, tout comprendre, savoir l'art de dégager d'une mode, ou d'une aventure légère le sens social, comique ou profond, voilà l'art du « revuiste » bien plus sérieux, bien plus difficile qu'il n'en a l'air, car il réclame à la fois de la réflexion et de l'agilité, le don rare du vrai comique. Aussi se met-on à plusieurs pour la mieux réussir et l'on a raison, une des forces d'attraction de la Revue étant le changement, le bariolage, la diversité; il faut beaucoup de grelots, aussi bien à la Folie, qu'à la Sagesse et des pensées de toutes les couleurs ainsi que des chansons de tous les tons.

Donc MM. Willemetz et Saint-Granier, musique à part, se sont une fois de plus unis à M. Jean le Seyeux. Ils n'ont pas la prétention d'imiter les trois Grâces, mais ils sont trois quand même et trois bien assortis. M. Willemetz met sa patte à toutes les Revues qui réussissent et Saint-Granier, à la fois acteur, auteur et chanteur, est un artiste aussi hardi qu'adroit, et doué de ce sens très français de la farce satirique, dont la sévérité disparaît à demi sous la gaieté. N'oublions pas qu'il est l'auteur

d'un roman fort amusant, *la République des Muets* : il tourne le couplet avec une facilité extrême, le chante à ravir avec une voix délicieuse et vous campe un sketch, en s'amusant deux fois s'il l'interprète après l'avoir écrit. M. Jean Le Seyeux est un des plus remarquables costumiers, qui nous fasse admirer leur imagination jamais lasse, toujours drôle ou délicate, leurs ravissantes inventions de formes et de couleurs. Déjà, il y a quelques semaines, nous admirions au Casino de Paris et on pourra, étant donné le succès de *Paris*, les admirer longtemps encore, ces tableaux féeriques qui ne ressemblent à rien de ce que nous avions l'habitude de contempler au music-hall. Je pense à ce Récif de corail, où dans le décor de Georges Rolle les êtres de rêve, habillés ou déshabillés par Jean Le Seyeux dans tous les tons magiques du rose, sous des gazes qui imitent étonnamment la fluidité de l'eau, font les gestes d'une aventure où Simbad le marin joue un rôle et ravit, malgré les sorciers vêtus d'algues vertes, la princesse la plus coralline de toutes ces belles poules de mer. A la Revue de Marigny ce n'est plus le corail, c'est le muguet; ce n'est plus le rose, c'est le blanc et le vert... mais j'anticipe.

Qu'importe, après tout? Mais cela me mène à vous dire un des autres charmes de cette Revue. A côté des événements « du boulevard », — mais cela s'appelle-t-il encore ainsi, ce cœur frivole de la ville sans rivale? — des farces politiques, théâtrales, financières et autres, MM. Willemetz et Saint-Granier n'ont pas oublié qu'il y avait le Paris immortel, celui qui ne change pas avec les modes, les ministres et les vedettes, mais qui demeure, pour la joie des Parisiens vrais. Aux portes de cette ville affairée, bruyante, éclatante le soir des feux croisés de toutes ses réclames électriques, trépidante du bruit des claksons, du roulement des autos et aussi du piétinement de tous ces vivants qui s'agitent sans trêve, il y a les bois qui vont reverdir, les muguets qui vont refleurir, le printemps qui va reparaître... Tout cela c'est la mode de la nature ; elle n'en change que pour y revenir... Et jadis les humbles chanteurs des rues lançant leurs notes « roucoulardes » à travers les cris d'hirondelles et le roulement des voitures « à chevaux », nous avertissaient, nous, citadins oublieux, qu'il fallait songer au *Temps des Cerises*, aller cueillir des *Lilas et des roses* et ne pas oublier le *Rêve aux ailes d'or...* Ce charmant côté romance des rues de Paris, il faut

être poète pour le comprendre. Nos auteurs ne l'ont pas oublié. Seulement, comme dans les rêves, notre humble chanteur des rues est devenu chez eux un enchanteur tout vêtu de velours vert et qui a la voix d'André Baugé, voix belle et persuasive à l'appel de laquelle le printemps ne sait résister. Et dans un décor charmant (de Georges Rolle) tous les muguets habillés par Jean Le Seyeux apparaissent, poussent, grandissent, et nous voyons que ce sont les gigantesques coiffures de femmes charmantes, les panaches en clochetons de personnages forestiers, qui viennent danser avec les elfes et les jeunes filles. On ne saurait croire combien cette petite féerie est gracieuse et comme il est habile de glisser ces tableaux poétiques entre deux drôleries; ces contrastes reposent et raniment le spectateur et le tiennent en satisfaction sans lassitude.

A la même note appartient le tableau de la maison de Mimi Pinson. Il paraît qu'on va la démolir cette maisonnette montmartroise, cette chaumière en forme de cœur (au figuré) qui abrita les songes d'une jeunesse passée... Une suprême fois le décor de Bertin nous la montre, où nous la révèle ou nous l'invente. En tout cas, elle pouvait très bien être ainsi, cette petite demeure toute basse et simplette et donnant sur une de ces admirables petites places de la Butte (chère à Francis Carco) où l'on pouvait encore s'asseoir provincialement sous un bel arbre en contemplant, dans la brume violette, les toits, les toits, les toits sans fin de ce Paris immense, et au-dessus du bourdonnement de sa voix unanime, se sentir encore bien seuls Lui et Elle « à tu et à toits » plus qu'ailleurs.

Et voici l'amoureux de la vie de Bohême; c'est Baugé vêtu de violet pour s'assortir à la brume crépusculaire; et, entendant son couplet, c'est Edmée Favart en Mimi Pinson qui, vêtue d'un mauve de printemps fantômatique, vient répondre d'exquise façon à la romance et amorcer le duo. A leur voix, apparaissent les jeunes amants d'autrefois, les garçons en vert comme les feuilles nouvelles, les grisettes en jaune pur citron comme les cytises. Puis tout ce rêve d'amours disparues s'estompe et s'efface... s'en va pour jamais. Les mœurs ont bien changé! comme nous le montrait un petit prologue, où une jeune personne repousse le gigolo sans dollars pour suivre des amis aux poches pleines qui lui paieront un champagne hors de prix.

***

Mais, à présent voulez-vous rire? Contemplez, écoutez « le petit épicier de Montrouge » se désolant au seuil de la boutique où hier encore il vendait aux enchères petits beurres et pruneaux, et où personne ne vient plus lui rien acheter. Or le petit épicier de Montrouge c'est Pauley, l'énorme, le désopilant, le ballonné Pauley, dont la petite voix flûtée et si drôlement nuancée s'échappe si comiquement des grosses joues et de la poitrine dilatée. Ah! ce Pauley! ne vient-il pas déjà d'imiter Mayol avec une verve et une ironie si réussies que, pour un peu, on aurait cru voir et entendre Mayol lui-même? Mayol et ses gestes courts, ses saluts ronds et rebondissants. N'allons-nous pas le revoir, irrésistible, dans un sketch intitulé, en réplique au titre de Tristan Bernard (le Sexe fort ou la Volonté de l'Homme), le Sexe faible ou la Volonté de la Femme... Mais ce petit sketch est une caricature si amusante des mœurs du jour, qu'il vaut à lui seul toute une comédie. Le rideau tiré, on voit dans un salon bien bourgeois le gros Pauley barbu, ventru, grisonnant, mais néanmoins vêtu d'un smoking d'intérieur en velours bleu de roi noué négligemment de côté par une large ceinture de soie retombant, gris perle, sur un pantalon de même couleur. Pantalons! derniers vestiges en ce temps futur, de la mode masculine française (car les Orientales depuis beau temps sont en culottes et leurs époux en robes). Son fils, sage comme une ancienne demoiselle à marier de l'époque d'Augier ou de Scribe, en pantalons de satin bleu pâle et collerettes et manchettes de dentelles; en cheveux presque longs, mèche noire jusqu'aux yeux, c'est Saint-Granier, Saint-Granier, d'une grâce gauche et pudique; il brode, et son papa fait du crochet ou du tricot. Ils échangent des conseils et des recettes sur leurs travaux, lorsque madame rentre! Madame est chauve; madame porte un monocle, un veston ouvert sur un gilet d'élégant, havane, une jupe sèche plus nette qu'aucune culotte, à damiers jaunes et marrons.

Et notre gros barbu, avec mille minauderies, afféteries, grincheries, éclate en gentils reproches : madame ne s'occupe pas de lui, madame ne le mène jamais au théâtre, ne le sort pas, le laisse toujours à la maison! Il s'ennuie! il pleure. Madame le plaint d'avoir ses nerfs, est indulgente, puis agacée : n'est-elle

pas accablée sous mille besognes, abrutie par les soucis, les travaux, les combinaisons de tout genre qui assurent le luxe du gros barbu et du jeune homme à marier? Enfin les reproches s'apaisent, grâce à une belle bague que madame tire de la poche de son gilet, et passe au doigt de son tendre éléphant. Tout cela est irrésistible, joué à miracle; mais le plus beau sera la demande en mariage. Une jeune fille, avocate de grand avenir, a reçu le coup de foudre pour Saint-Granier... Pour ce petit Pierrot au cœur innocent, pour ce tendron, frère des oies blanches d'antan. Elle arrive; œillet à la boutonnière, petits cheveux blonds tout courts et tout frisés. Elle expose ses titres, énumère ses mérites aux parents ou plutôt à la mère qui dit oui. On fait revenir le cher petit, qui attendait dans sa chambre que son avenir se décide; il accepte avec flamme; et la jeune fille lui donne un premier baiser dont il est complètement abasourdi, effarouché... Mais rien ne donne une idée juste de la drôlerie de ces quatre personnages. Saint-Granier est inouï de pudeur godiche, Thérèse Dorny est, en mère nouveau jeu, importante et déféminisée à souhait, et M[lle] Diana, la prétendante à la main d'Ernest, d'un toupet aussi désinvolte qu'il le faudra. C'est impayable.

J'ai nommé Thérèse Dorny. Elle est drôle certes, mais de plus elle a beaucoup de talent, et le prouve de diverses façons. D'abord, dans *la Courtière*. Elle ne gagne pas lourd, la pauvre courtière, juste de quoi ne pas joindre deux petits bouts! Et, alors, la pauvre, elle se demande, avec un bon sens irréfutable: « *comment qu'ils font?* » tous ces gens qui mangent du foie gras, boivent du champagne, se paient tous les spectacles et tous les agréments de la vie. Non point ceux-là que l'on sait riches, mais tous ceux et toutes celles qui ne semblent pas devoir gagner beaucoup plus qu'elle, la pauvre courtière. Ah! oui! comment font-ils? Et elle agite son maigre boa, serpent bien amoindri depuis Ève, la pauvre courtière et fait se dandiner sur son crâne son vieux canotier, bien démodé, bien humble, image de l'instable perplexité. Elle est fort bonne aussi, et c'est flatteur, dans la *Reine des Gourdes* où elle m'a rappelé dans son grand manteau de cour qui l'empêtre, la Réjane de M[me] Sans-Gêne.

***

Eh bien! pensez-vous, voilà de quoi passer une bonne, une plaisante soirée. Certes; mais il y a encore bien d'autres choses : il faut voir Raimu en Caroline Otero : qui n'a pas vu Raimu en Caroline Otero s'éveillant dans un grand lit, et recevant, en mille dentelles, les deux petits reporters de *Comœdia* qui viennent lui réclamer ses Mémoires, n'a rien vu, ni rien entendu; Raimu chantant cet air, — où triomphait Yvonne Printemps dans *l'Amour masqué*, — « Dieu que c'est bête un homme ». Raimu énumérant ses charmes, se levant, passant une jupe envolantée, se drapant dans un châle de Manille et exécutant un pas espagnol. Raimu est admirable! Et voilà de l'excellente satire.

Non moins bonne celle de toutes les revues de l'année et de quelques pièces, — et surtout, surtout, celle de la manie à la dernière mode qui consiste à n'apprécier que les auteurs dramatiques, poètes ou romanciers, de plus en plus jeunes, de plus en plus adolescents, de plus en plus enfants. Saint-Granier, recroquevillé dans une voiturette de bébé conduite par une nurse, est ineffablement comique sous sa capote à nœud rose et bêtifiant tout en présentant sa dernière comédie (ou sa première?) à un puissant directeur. Il va sans dire que cette œuvre, *la Cocotte à papa*, est acceptée sans tarder et que nous assistons à sa représentation qui est une charmante farce en même temps qu'une joie pour les yeux, car tous les personnages de cette « sotie » sont habillés de façon fort drôle, en couleurs vives et gaies, de jouets mal articulés, et évoluent dans les plus amusants décors. *La Cocotte à papa* représentée aux Ballets russes y aurait eu un succès fou. Il est vrai qu'elle en obtient un pareil à Marigny.

Et n'oublions pas le départ du dernier étranger. Le dernier étranger c'est Saint-Granier, ricaneur et sentimental, à la voix chaude comme les contrées où le dernier étranger retourne. Il s'en va et il nous quitte..., car le franc monte... Le chœur des hôteliers, portiers, maîtres d'hôtel, etc. l'accompagne et se détache sur la quille du grand paquebot qui va emporter le dernier étranger. La scène est gaie et vivement menée; le dernier coup de chapeau de Saint-Granier vaut seul un long poème. Mais, et nous le savions, l'étranger seul est parti,

Saint-Granier est resté : et nous le retrouvons dans le chœur des chauffeurs de la Volga, transformé, russifié en Saint-Granief comme Raimusky, Pauleykef et Roquoof qui n'est autre que le compère de la *Revue*, l'élégant Émile Roques. — Et ce chœur et ces danses, imitant avec cocasserie les chants russes et les danses cosaques dont on nous a en effet un peu trop saturés, sont un des clous de la soirée, exécutés au sortir des taxis rouges se détachant sur un ciel diabolique.

Et c'est la fin! le finale éblouissant avec ses blancs panaches, ses robes admirables, ses costumes d'un goût exquis et somptueux où dominent le vert et le blanc, le finale — où repassent toutes et tous : les seize Marigny girls aux belles jambes qui nous plurent tant dans le si gentil tableau du Pays des Poules et Doriane et Diana et Bregis et Robert Darthez et Monet et Rauzena et Kerly, Jean Deiss et Bonin, Dorny, Pauley, Baugé, Saint-Granier, Raimu, Edmée Favart, la troupe qui compte autant de vedettes que d'artistes excellents, une de ces troupes enfin, qui sont la gloire du music-hall.

Une seule réserve, oui, une; et si je n'en faisais pas, ne me trouverait-on pas d'une effroyable partialité? Certes j'ai applaudi des chansons nouvelles et fort jolies de MM. Pokrass, Verdun, Gourdon et Letombe, mais pas assez nombreuses : cette revue compte un peu trop d'airs déjà connus. Voilà. Et qu'ai-je besoin de signaler quelques longueurs? N'en compte-t-on pas dans toutes les revues? Mais quels jolis effets de lumière et puis, comme il se chante à la fin « ça, c'est bien français! » et bien parisien, et voilà pourquoi j'ai voulu en composer mon premier « *Spectacle* ». Pas de jazz et pas de nègres (sauf dans les parodies de revues) : or, j'aime bien les nègres, mais pas trop n'en faut et nos spectacles à la mode des modes, nous en ont un peu rassasiés. Donc, l'esprit clair, plein d'images drôles ou belles, on quitte Marigny sans maux de tête et sans idées noires. — C'est un compliment.

GÉRARD D'HOUVILLE.

RÉCEPTION

DE M. LE DUC DE LA FORCE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

M. le duc de La Force a paru le 10 février à l'Académie comme un très joli portrait : mince, l'habit à col droit coupé en habit de cour, le front dégagé, les cheveux en petits bandeaux avec un soupçon de coup de vent, la bouche ronde, les yeux bleus, le nez à la française, la voix nette, à peine cuivrée.

Le maréchal Foch et M. Marcel Prévost encadrent le récipiendaire comme deux supports immobiles. Plus bas, au premier rang, les académiciens témoins, ceux qui viennent en costume, figurent au nombre de trois. Me Henri Robert, de profil, regarde fixement l'accusé; M. Georges Lecomte, au contraire, lui tourne le dos et hoche la tête aux bons endroits; entre les deux, s'aperçoit le front bossué de M. Camille Jullian. En dehors d'eux et du bureau, je ne vois que trois académiciens, alignés en brochette : M. Henry Bordeaux, grave et de belle mine; M. Goyau, ascétique et douloureux; au bout du gradin, M. de Régnier penche comme un saule. Une assistance, qu'on devine très particulièrement aristocratique, emplit à les faire craquer centre et tribunes, occupe les passages, assiège les gradins, déferle jusqu'à la loggia qui surplombe le bureau.

Il n'y a rien à reprendre au remerciement de M. le duc de la Force. Il en a emprunté le début « par droit de naissance » à un autre duc de La Force, qui fut reçu à l'Académie en 1715, et qui écrivait fort bien. Et pour le reste, il a fait un portrait et une biographie du comte d'Haussonville, à qui il succédait. Cette biographie est un excellent morceau, égayé d'anecdotes familières sur une France officielle. Il prend son héros à l'âge de quatre ans, le jour qu'on le mena pour la

première fois au château des Tuileries. C'était alors un petit garçon joufflu et bouclé, qui disait : « Comme ce serait drôle, si ce soir le Roi tombait de son trône! » On était au carnaval de 1848. Le Roi ne tomba que quelques jours plus tard, mais pour tout de bon.

Ces mots heureux ne sont pas rares. M. Donnay, dans sa réponse, en a cité un autre, de la duchesse de Maillé. Elle disait à son fils, lequel avait neuf ans et désirait voir le sacre de Charles X : « Tu auras bien le temps de voir des sacres. » Il y a encore un mot, cette fois dans le discours du duc de La Force, et il est d'un cuisinier. Le comte d'Haussonville, non pas celui dont l'éloge était prononcé, mais son père, s'était retiré à Bruxelles sous l'Empire. Il y rédigeait un pamphlet royaliste, le *Bulletin français*, que les mécaniciens républicains de la Compagnie du nord introduisaient en France dans des sacs à charbon. « Parfois la comtesse d'Haussonville, venue avec son fils rendre visite à son époux, en emportait à Paris une pleine malle, et il lui arriva un jour de se faire arrêter par les douaniers français. Sa table, dans le bel hôtel qu'elle habitait au faubourg Saint-Germain, retentissait du bruit des discussions politiques. Les convives y prêtaient plus d'attention qu'à l'excellence des mets, et le vieux cuisinier de famille, un artiste qui se jugeait méconnu, murmurait devant son fourneau : Ce sont de braves gens, mais la politique les a gâtés. »

Revenons au portrait du comte d'Haussonville. Le duc de La Force l'a tracé avec tant de soin, et d'une main si noblement appliquée, en phrases d'une si parfaite convenance, qu'il lui a donné cette qualité suprême que recherchent tous les peintres, le calme. Voici le jeune Othenin d'Haussonville durant ses études : « Son nom figure avec honneur au palmarès de Louis-le-Grand... Dès la classe de troisième, il était pour le concours général l'espoir de Louis-le-Grand... Il s'est peint lui-même studieux élève de seconde, captivé par les leçons de son professeur, M. Fallex... Le brillant M. Merlet fut son professeur de rhétorique; il apprit à son élève l'art de la composition... »

Voici maintenant le jeune avocat : « M. d'Haussonville passait de longues matinées à étudier les dossiers des clients... Bientôt M. d'Haussonville ne reçoit plus les clients d'un patron, mais les siens propres. » — Voici le député à l'Assemblée nationale : « On peut le voir, chaque jour de séance, se hâtant, sur les quais de la gare Saint-Lazare, vers les trains... » — Et voici l'ami des Princes. « L'amitié qui unissait le comte de Paris et M. d'Haussonville devint plus intime encore. Le comte de Paris est heureux de le voir s'adonner

à l'étude des grandes questions sociales... Sous la plume alerte de votre confrère, ces graves sujets ne sont jamais ennuyeux... M. d'Haussonville ne craint pas de promener son lecteur à travers les maisons mal famées de la rue Maître-Albert et de la rue Zacharie... Le comte de Paris se laissait prendre au charme de ces peintures... Cependant neuf heures sonnent. M. d'Haussonville entre dans le cabinet de travail... Plusieurs discours de M. d'Haussonville sont restés célèbres... M. d'Haussonville ne reculait devant aucune fatigue pour accourir à l'appel de son prince... »

Évidemment tout cela, qui est excellent et de la forme la plus académique, est un peu officiel. Par intervalles seulement, M. le duc de La Force laisse entrevoir un personnage plus pittoresque, qui est encore M. d'Haussonville. C'est le jeune avocat qui, après avoir trié des dossiers chez un notaire, s'en va courre le cerf avec passion, en déclarant que c'est le plus enivrant de tous les plaisirs de la vie. C'est, plus tard, l'homme passionné de charité et de devoir social qui poursuit ses enquêtes dans le Paris des misérables. « Un jour, il avait obtenu la faveur de monter dans la voiture cellulaire, qui s'arrête à chaque poste de police pour recueillir les hôtes du violon et les déposer à la Préfecture. Tandis que la voiture roulait avec ce voyageur inattendu vers le poste de la rue Drouot, les membres du Jockey Club flânant sur les boulevards eussent été bien étonnés si on leur eût dit que, dans la guimbarde tanguant près d'eux sur la chaussée avec un bruit de ferraille, il y avait M. d'Haussonville essayant le panier à salade. »

Enfin, au milieu du discours, une belle page d'histoire : le grand refus du comte de Chambord, le 27 octobre 1873 ; — une charmante description de Coppet, de la chambre rouge de Mme de Staël, de la chambre verte de Mme Récamier ; — quelques lignes émues et applaudies sur la guerre ; — et, pour finir, un petit couplet assez féodal.

M. Donnay a répondu et son discours a été la grâce même. De tous les compliments qu'il n'a pas faits à son nouveau confrère, le plus délicat est le plaisir évident qu'il a pris à le lire. Il a été enchanté des origines de la maison de Caumont, et il les a rapportées : le premier de cette famille a été un compagnon d'Hercule débarqué en Espagne avec ce demi-dieu cinquante ans avant la prise de Troie, et qui, ayant passé les Pyrénées, fonda la ville de Caumont-sur-Garonne. M. Donnay ne s'est pas moins réjoui d'apprendre que le duc de La Force, j'entends le nouvel académicien, avait donné du fil à retordre aux institutrices et de l'inquiétude aux parents. « Le cas est-il déses-

péré? » demanda le père au nouveau précepteur, l'abbé Auclert. Ce sont des traits qu'il est toujours agréable de rappeler à un récipiendaire. On entrevoit, à travers le discours, cet abbé Auclert, dont les conseils paraissent avoir été fort sages. Quand le duc de La Force eut composé un ouvrage sur l'archi-chancelier Lebrun, son ancien précepteur l'engage vivement à en écrire un sur Lauzun, qui était aussi des aïeux de l'auteur. « Dix Lebrun tuent, écrivait l'abbé, un Lauzun anime et ressuscite. »

De ce livre sévère sur Lebrun, M. Donnay a pourtant tiré un trait charmant. C'est un mot de Napoléon à son frère Louis, roi de Hollande : « Quand on dit d'un roi que c'est un bon homme, c'est un règne manqué. » Quant à l'étonnante carrière de Lauzun, né sous deux étoiles, et qui a connu tour à tour faveur et prison, elle a de quoi intéresser un dramaturge. L'auteur d'*Amants* eût même voulu que le duc de La Force prît plus d'intérêt à la péripétie principale, et nous fît savoir son jugement sur Louis XIV, qui autorisa le mariage du cadet de Gascogne avec la Grande Mademoiselle et retira l'autorisation trois jours plus tard. M. Donnay admet qu'aux bons moments l'historien intervienne, et il cite l'exemple, d'ailleurs excessif, du Père Talon, lequel, écrivant l'*Histoire sainte* et parvenu à l'histoire de Mme Putiphar, ne craint pas de prodiguer ses encouragements à Joseph. « Courage, Joseph, c'est une femme qui vous attaque et vous sollicite ; elle est légère, soyez constant... »

C'est ainsi qu'à travers l'histoire un esprit qui ne s'étonne point glane des anecdotes et rencontre des originaux. M. Donnay a lu les ouvrages de M. le duc de La Force avec le plus aimable esprit de musardise. C'est ainsi qu'il a trouvé dans *le Grand Conti*, deux lignes sur Charlotte-Rose de Caumont La Force. L'historien ne lui avait pas accordé davantage, l'ayant trouvée un peu légère. M. Donnay, dont elle n'est pas la grand tante, n'a pas eu tant de scrupules, et nous a conté son aimable histoire. Séparée de son amant, elle vint le rejoindre, déguisée en ours, au milieu d'une troupe d'ours, dansant légèrement et menée par un Savoyard...

Et ces deux discours convenaient merveilleusement à une séance qui restera chère aux fidèles de l'Académie, pour sa belle tenue et sa grande allure, et parce qu'on y respirait un noble parfum de vieille France.

HENRY BIDOU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le roi George V a ouvert le 8 février la session du Parlement. Le discours du trône reflète les très vives préoccupations que les événements de Chine provoquent dans l'opinion britannique. Il annonce l'envoi de troupes en Extrême-Orient. « Je désire vivement, ajoute-t-il, un règlement pacifique des difficultés qui se sont produites et mon gouvernement a fait présenter aux autorités chinoises des propositions qui devraient convaincre l'opinion publique, en Chine et dans le monde entier, que le vœu du peuple britannique est de faire disparaître tous les griefs réels, de renouveler nos traités sur une base équitable et d'établir nos rapports futurs avec le peuple chinois sur un pied d'amitié et de bienveillance. » Depuis les mauvais jours de la Grande guerre, l'opinion publique, en Angleterre, n'avait pas manifesté pareille émotion. Le volume des affaires, entre l'Angleterre et la Chine, est si considérable que toutes les branches de l'activité britannique se trouvent menacées. Depuis longtemps, le nationalisme économique s'est manifesté en Chine par la création d'usines, notamment de tissages, qui, avec le concours d'un personnel européen, fabriquent sur place les articles qui constituaient naguère l'exportation des manufactures britanniques. Le nationalisme politique est venu ensuite et a déchaîné le boycottage des produits anglais. Quelle que soit l'issue des luttes entre les divers partis qui se disputent la Chine, les pertes du commerce britannique ne peuvent manquer d'être très fortes; elles deviendraient désastreuses si le grand « emporium » de la Chine centrale, Changhaï, devenait la proie du nationalisme bolchévisant. A mesure que se précise cette menace, le désarroi s'accroît à Londres dans les milieux gouver-

nementaux et l'opposition a beau jeu pour se plaindre des contradictions et des hésitations du cabinet.

De fait, le gouvernement, d'abord, chercha une entente avec les gens du Sud, fût-ce au prix de larges concessions, et ce fut l'objet du mémorandum du 18 décembre dont nous avons montré ici les dangers. Son vice le plus grave était d'abord de n'avoir pas été précédé de négociations aboutissant à un accord avec les autres grandes puissances qui ont des intérêts en Chine. Par une brusque volte-face, les Anglais s'étaient flattés de gagner tout seuls la partie. Le chargé d'affaires de la légation d'Angleterre à Pékin, M. O'Malley, poursuit à Ou-tchang, où réside le gouvernement sudiste, des pourparlers avec M. Eugène Chen. Sur le statut particulier de la concession de Hankeou, un accord assez satisfaisant a été réalisé, mais le problème général n'a pas fait un pas. Visiblement les Cantonais, sous l'inspiration des bolchévistes russes, n'ont d'autre dessein que d'arracher à la diplomatie britannique concessions sur concessions, d'exploiter ses dispositions conciliantes en les présentant comme un signe de faiblesse, et de lanterner M. O'Malley jusqu'à l'entrée des armées sudistes à Changhaï.

Les Chambres de commerce de l'empire britannique, les grandes maison de banque et de commerce qui ont, à Changhaï et dans tout le bassin du Yang-tse, d'énormes intérêts et de nombreux agents, ont insisté pour que la sécurité des personnes et des établissements fût protégée par l'envoi de troupes à Changhaï. Des ordres ont été donnés pour acheminer par bateaux, d'Angleterre et des Indes, environ 25 000 hommes de troupes solides; une partie sont déjà en mesure de défendre la concession internationale; d'autres sont concentrées dans l'île anglaise de Hong-kong que pouvait menacer un coup de main des Cantonais; d'autres enfin sont en route. Mais aussitôt cette manifestation de force a provoqué les protestations non seulement de M. Chen et du gouvernement sudiste, mais de Chang-tso-lin lui-même et du fantôme de gouvernement qui siège à Pékin. En Angleterre, les éléments communistes du Labour party ont élevé la voix. Le gouvernement n'a pas eu de peine à justifier son attitude: l'envoi des troupes n'est destiné qu'à protéger la vie et les biens des sujets britanniques. Il est impossible de laisser une grande ville comme Changhaï, où vivent plus de 50 000 étrangers, exposée aux violences et aux attentats d'une soldatesque enivrée par sa victoire, avide de pillage et dirigée par un état-major de communistes russes. Mais les mesures militaires, comme les interventions diplomatiques,

gagneraient en efficacité et en autorité si elles émanaient d'une entente concertée entre les puissances intéressées aux événements de Chine.

Sur Changhaï, la menace prend, depuis quelques jours, un caractère plus grave et plus urgent. Les troupes de Sun-chuan-fang, gouverneur du Tche-kiang, ont subi un échec assez grave à environ 130 kilomètres au sud-ouest de Changhaï; les grandes villes de Hang-tcheou et de Ning-po, cette dernière très proche de la mer, sont tombées au pouvoir des Cantonais. Ils marchent sur Changhaï, et la presse européenne se hâte de prédire qu'ils y entreront sous peu de jours. Peut-être; mais, en Chine, il est rare que les choses se précipitent et la logique est souvent démentie. D'abord Sun-chuan-fang rallie ses troupes pour couvrir Changhaï et peut-être obtiendra-t-il qu'elles se battent un peu plus sérieusement; il fait appel à ses alliés, les *toukiouns* du nord. Au nord-ouest de Changhaï, le gouverneur du Chantoung occupe avec son armée la vieille « capitale du sud », Nankin; quelques étapes le mettraient à même de menacer sur le flanc gauche la marche des Sudistes. Chang-tso-lin paraît prendre des mesures pour descendre vers le Yang-tse ; il dispose de 300 000 hommes, c'est-à-dire beaucoup plus que l'armée cantonaise tout entière, mais il hésite à engager loin de sa base d'opérations et de ravitaillement, c'est-à-dire la Mandchourie et le Tche-li. Il négocie avec Ou-pei-fou, dont les forces sont très amoindries, avec lequel il est réconcilié, mais qui reste son vieil ennemi et dont il peut craindre quelque coup de Jarnac; il lui demande de laisser passer ses troupes à travers la province de Ho-nan, et il semble avoir essuyé un refus. Ou-pei-fou aurait fait désarmer un bataillon de soldats de Chang-tso-lin. Il est probable que, dans ces conditions, les chefs du nord préféreront attendre l'attaque des Sudistes qui, de leur côté, s'affaibliraient en s'éloignant du Yang-tse.

Mais, à défaut de secours venant du Nord, Changhaï peut-il se défendre et repousser les Cantonais? Les forces européennes qui occupent la concession internationale dépassent 8 000 hommes; 1 500 soldats défendent la concession française. Une nombreuse flotte croise au large et pourrait débarquer d'importants détachements; on signale six croiseurs britanniques, cinq américains, cinq japonais, quatre français, un italien, un hollandais. Du Japon, des Philippines, de Singapour, d'Indo-Chine, des renforts importants peuvent arriver. Les concessions sont munies de solides retranchements. Mais il est toujours difficile de défendre une grande ville où

grouille une population compacte. La grève générale a éclaté parmi les ouvriers; cent mille grévistes sont prêts à accueillir l'armée sudiste. Il s'en faut que tous les Européens et tous leurs intérêts soient concentrés sur les concessions. Si les Sudistes s'approchent, il faudra ou les arrêter aux abords de la ville, ou négocier avec eux une convention qui les laisserait pénétrer dans une partie de la ville à l'exclusion des concessions. Il est évident que les forces imposantes qui occupent les concessions et les canons des croiseurs donneront à réfléchir aux Cantonais; si les chefs de l'armée du Sud étaient tous des Chinois, une transaction serait négociée et conclue, car les Chinois se plaisent mieux aux solutions diplomatiques qu'aux jeux dangereux du canon et de la mitrailleuse.

Mais le camarade Borodine, juif de Lettonie, et environ 350 officiers de l'armée rouge, encadrent fortement les troupes et le gouvernement des Cantonais. Ce qui se passe devant Changhaï nous montre à quel point l'emprise russe tient à la gorge les Chinois. Voilà l'élément nouveau qui, dans la Chine d'aujourd'hui, fausse le jeu traditionnel et déplace les valeurs. Le maréchal Chang-tso-lin disait dernièrement qu'il était d'accord avec l'aile modérée des nationalistes du sud. En effet, l'opinion nationaliste, passionnée d'indépendance, résolue à écarter le plus possible les influences étrangères, est générale aujourd'hui parmi les hommes éclairés et influents de la Chine; mais tous ont conscience aussi, — notamment les industriels, les commerçants, — qu'ils ne sont pas encore en état de se passer du concours des Européens pour le fonctionnement normal de leurs usines et la bonne gestion de leurs affaires: ils ne mêlent pas à leur nationalisme légitime une xénophobie absurde et injuste. Ces hommes raisonnables l'emporteront-ils sur les aventuriers qui espèrent trouver la fortune dans un bouleversement général selon la méthode bolchéviste? Le Chinois, si défiant à l'égard des Européens, se laisse facilement enjôler par le Russe, surtout par le Sibérien, qui est un asiatique, issu pour une part du sang mongol, et qui, par ses défauts comme par ses qualités, sait comprendre le paysan chinois et gagner sa confiance. Plusieurs fois déjà, dans l'histoire, la Chine s'est réveillée sur le point de subir le protectorat de la Russie; celle-ci constitue la seule menace qui puisse être dangereuse pour l'indépendance chinoise, car ce n'est pas en partant de la mer qu'une armée pourra jamais conquérir l'ancien empire du Fils du Ciel.

La grande masse des nationalistes chinois, laissée à sa libre déter-

mination, s'accommoderait certainement d'un accord avec l'Europe. L'Angleterre, par les notes quelle a fait remettre à Pékin et à Ou-tchang, le 28 janvier, consent d'importantes concessions à l'esprit national ; elle propose de renoncer à l'exterritorialité pour ses nationaux lorsque sera entrée en vigueur « une loi raisonnable » sur la nationalité chinoise, d'appliquer dans les tribunaux britanniques en Chine les codes chinois, d'accepter les impôts chinois, de négocier un régime nouveau pour les *settlements* britanniques. Ces propositions témoignent de l'embarras de la politique de Londres. Mais n'auraient-elles pas plus de chances de conduire à un accord si elles représentaient non seulement le point de vue anglais, mais celui de tous les étrangers? Les commerçants chinois savent que les administrations qui sont organisées et dirigées par des Européens, les douanes, la gabelle, ont fourni aux gouvernements chinois, quels qu'ils soient, les seules ressources liquides avec lesquelles ils ont pu vivre et emprunter; si donc certains nationalistes exagérés demandent que ces administrations soient remises à des mains uniquement chinoises, ils n'ignorent pas que la conséquence immédiate serait, s'ils recevaient satisfaction, le pillage et la concussion. Le nationalisme chinois souffre difficilement la présence des concessions étrangères; il oublie que, si ces concessions ont été octroyées par les Empereurs d'autrefois, c'est précisément en vue de localiser les points où les étrangers pourraient s'établir, acheter et vendre, posséder des banques et des magasins; les concessions sont la conséquence et la marque des défiances que les étrangers ont toujours éveillées en Chine et il serait injuste de leur reprocher comme un empiètement leur présence sur ces étroits territoires.

Les Russes ont toujours eu, depuis le traité de Nertchinsk qui date de 1689, l'art de s'insinuer en Chine. Les Japonais ont longtemps pratiqué avec succès le même jeu; malgré la guerre de 1894 qui a éveillé les défiances des Chinois, leur habileté, leur souplesse triomphent de tous les obstacles; ils montrent rarement la force, mais le moindre commis voyageur japonais sait qu'il a derrière lui les armées et les flottes du Soleil levant. L'envoi de troupes anglaises en Extrême-Orient a provoqué, à titre de représailles, la révocation, par le gouvernement de Pékin, de sir Francis Aglen, le directeur anglais des douanes; une protestation du corps diplomatique a obtenu qu'il soit réintégré dans son poste, puis mis en congé et remplacé par un autre Anglais; mais, du coup, un Japonais est devenu secrétaire général, et voilà les Japonais qui s'approchent de ce poste envié qu'ils réclament

depuis que leur commerce avec la Chine a dépassé celui de la Grande-Bretagne. Les Japonais, en Extrême-Orient, ne redoutent qu'une concurrence, celle des Russes qui, eux aussi, sont asiatiques, et qui, eux aussi, ont « la manière ». Les Européens ne sont pas de force; et pourtant, eux seuls ne peuvent pas devenir, pour les Chinois, un danger. Les Américains, remuants, brouillons, importants, toujours prêts à ourdir une intrigue pour prendre la place des autres, inquiètent le pays par leurs innombrables prédicants de toute secte qui compromettent la cause et les progrès du christianisme européen; ils n'arrivent à quelques résultats qu'à force de dollars. Mettra-t-on d'accord tous ces intérêts opposés, toutes ces intrigues adverses, en face du commun péril?

L'Italie, avec un empressement significatif, s'est rangée à la politique définie pas le mémorandum britannique du 18 décembre et a offert son concours à Londres. N'ayant pas eu l'occasion de servir effectivement, dans le Proche-Orient, comme soldat continental de l'Angleterre, aspire-t-elle à jouer ce rôle en Extrême-Orient? En tout cas elle ne prêtera pas son concours sans y trouver son bénéfice. Visiblement, le souvenir de Cavour envoyant La Marmora et 15000 hommes en Crimée, hante M. Mussolini. Ainsi s'affirment dans la mer Rouge, dans la Méditerranée, en Albanie, à Tanger et jusqu'en Chine une entente et une collaboration anglo-italienne qui sont dans les traditions diplomatiques des deux pays, et n'ont sans doute pas, actuellement, de pointe dirigée contre nous, mais dont les Italiens espèrent sans doute un jour ou l'autre tirer quelque profit substantiel. Pour le moment, il est douteux que leur concours apporte aux Anglais la solution des difficultés inextricables dans lesquelles les Japonais, leurs alliés délaissés, ne les regardent pas sans quelque secrète satisfaction s'empêtrer.

Mais, dans cette lutte contre l'offensive du bolchévisme, l'Angleterre, malgré les fautes qu'elle a pu commettre, défend les intérêts et les droits de toute l'Europe; pas plus que nous, elle ne souhaite d'être obligée de sauvegarder par la force la sécurité et les droits de ses nationaux. Les chances d'une issue amiable seraient multipliées si toutes les puissances intéressées se présentaient en Chine animées des mêmes intentions conciliatrices, mais aussi unanimement résolues à protéger leurs nationaux et leurs intérêts. C'est l'avantage des Chinois eux-mêmes, qui n'ont jamais couru plus grand danger de perdre, du fait des Russes, l'intégrité de leur caractère national et de leur civilisation trente fois séculaire.

En Chine, l'Angleterre a besoin des Américains. Ne serait-ce pas l'une des raisons qui ont déterminé M. Calvin Coolidge et le secrétaire d'État Kellog à envoyer aux puissances signataires des accords de Washington (de février 1922), le mémorandum du 10 février, et la proposition inattendue d'une nouvelle limitation des armements navals ? Il s'agirait d'étendre aux petites unités, celles qui sont inférieures à 10 000 tonnes, les proportions fixées à Washington pour les vaisseaux de ligne, à savoir : 5 pour l'Angleterre et les États-Unis, 3 pour le Japon, 1,75 pour la France et l'Italie ; c'est-à-dire que, si l'Angleterre ou les États-Unis peuvent avoir 500 000 tonnes de *capital ships*, la France n'a droit, comme l'Italie, qu'à 175 000. Sans doute, M. Coolidge admet que, si l'on se trouve d'accord pour étendre ces limitations aux petites unités, croiseurs, contre-torpilleurs, sous-marins, les proportions pourraient être modifiées en faveur des puissances qui invoqueraient de valables raisons. La proposition, au moment où les événements de Chine illustrent, pour les États qui ont des intérêts commerciaux sur toutes les mers du globe, la nécessité de disposer d'un nombre important de croiseurs, paraît assez intempestive ; elle a, pour cette raison et pour d'autres encore, surpris désagréablement l'Europe. Essayons de nous en expliquer les origines.

Il y a d'abord les raisons officielles, celles que M. Coolidge a exprimées dans un message au Congrès : assurer la paix par la limitation des armements, empêcher « la course aux armements qui constitue l'une des causes les plus dangereuses de la suspicion et des malentendus entre les nations ». Il s'agit de compléter l'œuvre commencée à Washington en 1921. On travaille à Genève, depuis plus de six mois, à une limitation générale des armements, mais on n'aboutit pas parce que « un certain nombre de nations estiment que les armements terrestres, navals et aériens dépendent les uns des autres, et qu'il serait difficile, sinon impossible, de se mettre d'accord sur la limitation d'une catégorie d'armements sans limiter en même temps les autres catégories » ; en conséquence, M. Coolidge craint que l'on ne se fourvoie dans une impasse, et propose que l'on traite à part les armements navals.

Nous ne doutons pas de la sincérité des sentiments pacifiques de M. Coolidge, mais s'il estime que le travail de Genève n'avance pas à son gré, les portes lui sont ouvertes pour entrer dans la Société des nations, afin d'y faire prévaloir ses vues. Il est trop facile de s'affranchir de toutes les obligations que les traités d'après-guerre imposent

aux États signataires et de se réserver cependant la faculté de faire prédominer ses conceptions. L'opinion du Sénat, la plate-forme électorale sur laquelle les républicains ont combattu les démocrates, empêcheraient M. Coolidge, même s'il en était tenté, d'intervenir autrement que comme créancier dans les affaires de l'Europe. Cette abstention a eu, pour les Européens, de graves inconvénients : que les Américains veuillent bien au moins nous en laisser les avantages. Nous les tenons pour radicalement incompétents en matière de sécurité européenne. M. Coolidge nous affirme que « les forces terrestres et aériennes américaines ne constituent une menace pour personne. » Nous voulons bien le croire, et la doctrine de Monroe nous interdit d'y aller voir ; mais il n'est pas démontré que le Nicaragua, le Mexique, la Colombie et d'autres États de l'Amérique espagnole soient du même avis. La manière dont les États-Unis respectent l'indépendance intérieure des républiques de l'Amérique centrale, aussi bien que leur interprétation de la doctrine de Monroe ne sont pas exemptes de quelque soupçon d'impérialisme. La vérité est que le parti républicain est foncièrement impérialiste, qu'il poursuit la domination économique et financière du monde et que ses chefs, en l'espèce M. Coolidge, ont quelque peine à le retenir sur cette pente. Les hommes politiques font parade, à l'usage des fermiers du Middle-West et des pasteurs de toutes les confessions, d'un pacifisme de façade, mais la réalité politique est expansionniste. Les États européens ne sont pas résignés à faire les frais des campagnes électorales américaines.

Il est possible que M. Coolidge désire imposer une limite contractuelle aux armements navals que les chauvins de son parti lui demandent ; mais il est vraisemblable aussi que le département de la marine s'alarme de l'usage techniquement remarquable que les Japonais ont fait de la licence accordée par la convention de Washington pour les bâtiments n'excédant pas 10 000 tonnes et ne portant pas d'artillerie supérieure au calibre de 200 millimètres. Depuis quelques mois, sous l'impulsion d'un ministre actif, méthodique et clairvoyant, M. Georges Leygues, les arsenaux français ont doté notre marine de plusieurs croiseurs de 10 000 tonnes et de grands destroyers qui font l'admiration des connaisseurs ; des sous-marins de haute mer ont été lancés. Une croisière dans la Baltique, une autre dans l'Atlantique, une troisième prochainement dans le Levant, montrent le pavillon français hissé sur de belles unités toutes neuves : matériellement et moralement, la marine française renaît.

Peut-être n'en faut-il pas davantage, tant sont vivaces les traditions, pour troubler la quiétude de l'Amirauté britannique. Nous ne croyons guère, en effet, que l'initiative du président Coolidge se soit produite sans qu'un préalable échange de vues ait eu lieu entre les départements intéressés de Londres et de Washington. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la phrase que nous citions tout à l'heure. La thèse française que le problème des armements est un, sur terre, sur mer et dans l'air, et que l'évaluation des forces qu'un État est capable d'utiliser, en vue de la guerre, doit tenir le plus grand compte non seulement des hommes et des armements effectifs, mais de tout ce que nos techniciens ont appelé le potentiel de guerre, car, dans les grandes luttes d'aujourd'hui, c'est l'énergie totale d'une nation qui entre en action, n'est approuvée ni à Londres, ni à Washington; on lui reproche d'être compliquée et de retarder la solution. La réalité toute nue est que les Américains comme les Anglais seraient bien aises de soustraire les armements navals à la compétence de la Société des nations et des petits États qui y siègent pour la régler à leur seule volonté et consolider au moindre prix la suprématie navale des Anglo-saxons.

Ce n'est pas d'ailleurs sans un frémissement que l'Amirauté britannique a dû accepter, par raison d'économie, de partager provisoirement la royauté des mers avec l'Amérique. L'entente navale anglo-saxonne est une conséquence de l'entente monétaire, car l'Angleterre dépend des États-Unis pour le maintien de la livre au pair de l'or. Mais à quoi bon ces sacrifices si plusieurs États de second rang pouvaient faire figure de puissances navales avec des escadres importantes de petites unités rapides et des sous-marins? On voit ici réapparaître la phobie un peu ridicule, que nos sous-marins inspirent à l'Amirauté; elle poursuit sans trêve sa campagne pour l'abolition de cette arme traîtresse qui peut sans respect envoyer par le fond un majestueux cuirassé. Ainsi jadis, dans la plaine de Castillon, Mylord Talbot, qui chevauchait devant ses troupes, casque en tête, droit sur son destrier, fut tué net par un boulet des frères Bureau! Mais nous avons d'autres souvenirs plus frais, ceux de la Grande guerre, qui excluent l'hypothèse d'un conflit où nos sous-marins torpilleraient les cuirassés anglais. Le gouvernement de Tokio a fait aux propositions de Washington une réponse favorable; il demande seulement que les négociations ne s'ouvrent pas à Genève avant le 1er juin. Il est significatif de voir, en l'occurrence, le Japon se ranger du côté des grandes puissances maritimes; toujours les thalassocraties, si jalouses qu'elles soient les unes des autres, ont tendance à

s'accorder pour brimer les États continentaux et les tenir dans une position subordonnée.

Le président Coolidge, en reprenant l'œuvre commencée en 1921-1922 par son prédécesseur M. Harding, a peut-être oublié que la conférence de Washington n'a laissé de bons souvenirs ni à M. Briand, ni à la France. Nos représentants s'étaient embarqués avec la conviction qu'ils auraient, à Washington, à assumer une tâche de conciliation et d'arbitrage entre Américains et Anglais; et voilà qu'ils trouvèrent que les deux cousins anglo-saxons s'étaient mis d'accord sur notre dos et avaient arrangé, aux dépens du Japon et de la France, tout le dispositif des limitations d'effectifs navals. Ce fut, pour les Français, une désagréable surprise mais une utile leçon d'histoire et de politique; ils se rendirent compte que les intérêts dominants de la Grande-Bretagne ne sont pas sur le continent européen, mais sur les mers et pour l'Empire. La contre-partie des ententes anglo-saxonnes de Washington, c'est la hâte, d'ailleurs maladroite et qui va à l'encontre de son but, avec laquelle les Anglais pressent la liquidation du problème allemand. Tant la politique d'hégémonie mondiale se meut selon d'autres lois que la politique de conservation nationale.

Le 15 février, le quai d'Orsay a remis à M. Myron T. Herrick, l'ambassadeur très distingué des États-Unis, la réponse du gouvernement de la République. Il rend hommage aux intentions du président Coolidge et de ses collaborateurs, mais il a toujours défendu, devant la commission compétente de la Société des nations, l'opinion que la réduction des armements est un tout dont il n'est pas possible, sans compromettre le résultat général, de distraire les armements maritimes. Les Américains, qui ont refusé d'entrer dans la Société des nations, où leur place reste toujours vacante, auraient mauvaise grâce à prendre l'attitude de concurrents jaloux. Sous l'égide de la Société des nations et « avec le concours actif des représentants du gouvernement américain », a été entreprise une œuvre de longue haleine dont les études préliminaires sont en bonne voie, et qui doit aboutir à une réduction générale des armements en tenant compte de la situation de chaque État, des dangers spéciaux qu'il peut courir, et du potentiel de guerre que lui-même ou ses adversaires éventuels peuvent mettre en œuvre. Substituer à cette entreprise réfléchie une improvisation analogue à celle de 1922 à Washington, serait affaiblir l'autorité de la Société des nations, et discréditer par avance son œuvre. Demander à la France d'adhérer à la proposition de M. Coolidge

serait exiger d'elle qu'elle se déjugeât publiquement. Le gouvernement de la République est d'avis que la réduction des forces navales ne peut résulter « que de l'attribution à chaque puissance d'un tonnage global qu'elle demeure libre de répartir au mieux de ses nécessités ».

L'argumentation de M. Briand apparaît particulièrement forte quand il expose que la limitation des vaisseaux de ligne réalisée à Washington n'intéressait effectivement qu'un nombre restreint de puissances. Le *capital ship* est, en effet, un luxe que même des États qui possèdent un empire colonial et de longues lignes de navigation, comme la Hollande, hésitent à se donner. Mais quand il s'agit des petites unités, sous-marins et torpilleurs pour la défense des côtes, croiseurs légers et sous-marins de haute mer pour la protection des lignes de communication, toutes les puissances qui ont fenêtre sur la mer y sont intéressées. Un accord relatif à cette catégorie de navires ne pourrait donc être conclu qu'avec le concours et le consentement d'États tels que la Pologne, la Finlande, les pays baltiques, la Turquie, la Roumanie, les Républiques américaines, etc. M. Briand conclut donc que c'est à Genève, par la commission préparatoire « à laquelle nous avons été si heureux de voir participer les délégués des États-Unis, que peut être efficacement étudiée la proposition américaine ».

Pratiquement la solution française et la proposition américaine sont moins éloignées qu'elles n'en ont l'air au premier abord, puisque l'une et l'autre admettent une conférence à Genève. La commission préparatoire est réputée ne pas être un organe de la Société des nations et c'est ce qui permet aux Américains d'y siéger. Mais la France s'oppose à ce que les puissances de la mer dressent une sorte de Société des nations maritimes en face de la Société des nations tout court; elle défend, comme c'est la tradition de son histoire et la règle de sa politique à Genève, les petites puissances contre les abus de pouvoir des plus grandes. Le pacte de Genève est fondé sur l'égalité de tous les États, non en puissance ou en facultés, mais en droits et en dignité.

L'Italie a fait, le 20 février, aux propositions de M. Coolidge, une réponse qui s'inspire des mêmes principes que celle de la France. Ses intérêts sont en effet analogues, encore que l'accord de Washington l'ait favorisée en lui accordant le même tonnage qu'à la France qui a façade sur deux mers et dont les possessions sont disséminées sur tous les Océans. La réponse italienne souligne « l'interdépendance entre

tous les genres d'armements de chaque puissance » et ne croit pas possible d'adopter des mesures partielles « entre cinq grandes puissances navales seulement ». On regrettera toutefois que le gouvernement de M. Mussolini ait cru devoir faire, à la fin de sa note, une allusion bien exagérée aux « autres nations qui sont établies sur la Méditerranée... et qui élaborent actuellement des programmes navals de grande envergure ».

Aux dernières nouvelles, on parlait d'un accord limité aux trois grandes puissances navales : Angleterre, États-Unis, Japon. Personne assurément ne trouvera mauvais qu'elles prennent les unes envers les autres des engagements spéciaux. Comment cependant ne pas remarquer que cette trinité maritime, si elle se met à l'écart des autres puissances par des arrangements particuliers, amoindrit par là même l'autorité d'une Société des nations où déjà manquent la Russie et les États-Unis? L'avenir appartiendra-t-il à des groupements spéciaux, fondés sur quelque communauté d'intérêts, de situation géographique ou économique, ou sur des affinités intellectuelles, religieuses, morales, des groupements permanents ou provisoires selon l'occurrence, souples et malléables? Ou bien les peuples civilisés finiront-ils par s'inscrire tous au bercail de Genève où ils trouvent un idéal d'unité et d'égalité dans la dignité? Les règles de Genève n'excluent pas les groupements particuliers, et il se pourrait que la formule que dégagera l'avenir fût un compromis entre les aspirations d'une idéologie trop simpliste et l'expérience d'une pratique trop terre à terre.

Quant à la réduction des armements, navals, terrestres ou aériens, il apparaîtra à tout esprit positif qu'elle doit être extrêmement mesurée et prudente en face d'une Russie qui a fait de la révolution communiste un instrument de domination et d'expansion, d'une Chine en ébullition, d'un Islam travaillé par les passions nationalistes. Ce qu'il y a de particulièrement décevant quand il s'agit de désarmement, c'est que les peuples sincères et bien intentionnés sont fatalement dupes des autres, s'il en est. Au risque de rabâcher, il faut répéter une fois de plus que les deux plus fortes garanties de paix et d'ordre qui existent sur le globe sont l'armée française et la flotte anglaise, s'épaulant l'une l'autre.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

pas
nis-
ver-
une
: la
vals

rois
nne
vers
pas
des
par
t la
upe-
de
llec-
rovi-
ples
ù ils
es de
rrait
: les
pra-

s ou
ême-
révo-
sion,
natio-
git de
onnés
cher,
es de
e et la